




BCU – Lausanne
1094943999



LE
THEATRE ITALIEN
DE GHERARDI.
Tome I.
Avec Privilege de Mrs les Etats de Hollande & Westfrise.

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

LE RECUEIL GENERAL

de toutes les Comédies & Sçênes Françoiſes joüées par les Comédiens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au ſervice de ſa Majeſté.

Cinquiéme Edition, diviſée en ſix Tomes, reveuë, corrigée, augmentée, & enrichie d'Eſtampes en Taille-douce à la tête de chaque Comédie.

Avec tous les Airs qu'on y a chantez, gravez, notez, & corrigez, avec leur Baſſe continuë chiffrée à la fin de chaque Volume.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez MICHEL CHARLES LE CENE,
MDCCXXI.



PIECES CONTENUES dans ce Premier Volume.

AVERTISSEMENT qu'il faut lire.

ON ne doit pas s'attendre à trouver dans ce Recueil toutes les Comédies entiéres, n'y en aiant qu'environ quarante, comme je le dirai dans la suite*; je repeterai seulement ici, ce que j'ay dit lorsque je donnai mon premier volume, que les Piéces Italiennes ne sçauroient s'imprimer : la raison est, que les Comédiens Italiens n'apprennent rien par cœur, & qu'il leur suffit, pour jouer une Comédie, d'en avoir vû le sujet un moment avant que d'entrer sur le Théâtre. Ainsi la plus grande beauté de leurs Piéces est inséparable de l'action, le succès de leurs Comédies dépendant absolument des Acteurs, qui leur donnent plus ou moins d'agrémens, selon qu'ils ont plus ou moins d'esprit, & selon la situation bonne ou mauvaise où ils se trouvent en jouant. C'est cette néceſſité de jouer sur le champ qui fait qu'on a tant de peine à remplacer un bon Comédien Italien, lorsque malheureusement il vient à manquer. Il n'y a personne qui ne puisse apprendre par cœur, & reciter sur le Théâtre ce qu'il aura appris : mais il faut toute autre chose pour le Comédien Italien. Qui dit *bon Comédien Italien* dit un homme qui a du fond, qui joue plus d'imagination que de mémoire; qui compose, en jouant, tout ce qu'il dit; qui sçait seconder celuy avec qui il se trouve sur le Théâtre; c'est à dire, qu'il marie si bien ses paroles & ses actions avec celles de son Camarade, qu'il entre sur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre luy de-

demande, d'une maniére à faire croire à tout le monde qu'ils étoient déja concertez. Il n'en est pas de même d'un Acteur qui joue *simplement de mémoire*; il n'entre jamais sur la Sçêne que pour y débiter au plus vîte ce qu'il a appris par cœur, & dont il est tellement occupé, que sans prendre garde aux mouvemens & aux gestes de son Camarade, il va toûjours son chemin, dans une furieuse impatience de se délivrer de son rôle comme d'un fardeau qui le fatigue beaucoup. On peut dire que ces sortes de Comédiens sont comme des Ecoliers, qui viennent répeter en tremblant une leçon qu'ils ont apprise avec soin : ou plutôt ils sont semblables aux Echos, qui ne parleroient jamais, si d'autres n'avoient parlé avant eux. Ce sont des Comédiens de nom, mais inutiles & à charge à leur Compagnie. Je compare un Comédien de cette sorte à un bras paralytique, qui, quoy qu'inutile, porte toûjours le nom de bras. La seule différence que je trouve entre le bras mort & le membre inutile de la Comédie, c'est que si le premier ne sert de rien au corps, il est certain aussi qu'il n'en reçoit aucune nourriture, & qu'elle se partage entre les membres qui font leur devoir : mais le dernier (quoy que du tout inutile à la Comédie) ne laisse pas de recevoir autant de nouriture que les Acteurs qui fatiguent le plus, & qui sont les plus nécessaires. Cela soit dit pour ces Comédiens inutiles dont presque toutes les Compagnies sont remplies; Gens sans naturel & sans art, qu'une protection capricieuse, ou qu'un bonheur extraordinaire a élevez jusqu'à la part entiére, & qui dès-là ne regardent plus la Comédie que du

côté

côté de la caſſette, & non pas du côté de l'employ qu'elle exige d'eux: faiſant une entiére différence entre ces Comédiens de nom, & ces Comédiens d'effet, ces Acteurs illuſtres qui apprennent par cœur à la vérité, mais qui à l'exemple des excellens Peintres, ſçavent cacher l'art avec l'art, & qui charment les Spectateurs par la beauté de la voix, la vérité du geſte, la juſte flexibilité des tons, & certain air gracieux, aiſé & naturel dont ils accompagnent tous leurs mouvemens, & qu'ils répandent ſur tout ce qu'ils prononcent.

Mais je m'écarte furieuſement de mon ſujet. Il ne s'agit pas icy des bonnes qualitez que doit avoir un bon Comédien; il s'agit de parler des Sçênes Françoiſes qui ont été jouées ſur le Théâtre Italien. Ces Sçênes ſont l'ouvrage de pluſieurs perſonnes d'eſprit & de mérite, compoſées par la plupart dans leurs heures de recréation, & données par quelques-uns gratis à la Troupe. Elles étoient comme enchâſſées dans nos ſujets. Tout Paris les a admirées quand nous les avons jouées, & tout Paris les regrette à preſent qu'on ne les joue plus. L'accueil favorable que le Public fit au premier Volume que j'en donnay en 1694. excita l'envie de quelques-uns de mes Camarades: ils repreſenterent que l'impreſſion de ces Scênes pouvoit nuire à la repreſentation des Piéces dont elles étoient tirées. Sur ce fondement il plut à Monſeigneur le Chancelier, pour remettre la paix dans cette Compagnie (ce ſont ſes propres termes) de me redemander le Privilége qu'il avoit eu la bonté de m'en accorder, & que je luy rendis avec une entiére ſoumiſſion à ſes ordres.

Ce qui justifie cependant que ce n'étoit que par envie, & non pas par raison qu'on en avoit demandé la suppression, c'est que les neuf cens Exemplaires qu'on m'en avoit saisis, & que la Compagnie avoit mis en dépôt chez le sieur Octave, l'un des Comédiens, furent par luy vendus à plusieurs Libraires de Paris, à raison de trente-deux sols l'Exemplaire; (après toutefois en avoir brûlé deux ou trois feuilles, & avoir fait accroire au reste de ses Camarades qu'il avoit tout brûlé.) Ce Volume, quoy que défendu, a été si bien vendu & a eu un si grand cours dans le monde, qu'on l'a contrefait non-seulement en Hollande, à Bruxelles & à Liége, mais encore dans presque toutes les Provinces du Royaume. On l'a même augmenté de deux autres Volumes, dont l'un qui a paru sous le titre de troisiéme volume m'a été volé dans mon Cabinet en manuscrit; & avant que de le donner au Public on en a tronqué toutes les Piéces, pour m'en ôter la connoissance: & l'autre qui s'est vendu sous le titre de *Supplement au Théâtre Italien*, & qui vaut moins que rien, a été composé, à ce qu'on dit, par l'Auteur de l'*Arliquiniana*, ou par celuy de la *Vie de Scaramouche*.

Il est vrai que ces deux Auteurs sont si conformes dans la bassesse de leur stile, & dans la fausseté des actions qu'ils racontent, qu'on peut aisément s'y tromper, & prendre l'un pour l'autre sans beaucoup de peine. Ce sont deux Ecrivains également mauvais & deux Historiens également faux: chacun d'eux attribuant à son Heros des choses qu'Arlequin & Scaramouche n'ont jamais ni faites ni pensées. J'excuse cependant

l'Au-

l'Auteur de la Vie de Scaramouche, sur ce qu'il convient que son Livre est detestable, mais qu'il a été obligé de le faire tel, pour se conformer à la capacité de celui qui vouloit y mettre son nom. J'excuserois de même l'Auteur de l'Arliquiniana, si je sçavois les raisons qu'il a eues de mettre tant de pauvretez dans le sien.

Quoy qu'il en soit, cette multiplicité de fades Volumes qui paroissoient de temps en temps, & qui ne faisoient point d'honneur à notre Théâtre, m'a déterminé à faire reimprimer le mien. Je l'ay augmenté de tout ce qui me restoit de Sçênes jolies, & de toutes celles qu'on a representées sur notre Théâtre depuis. Tant de matiére m'a fourni de quoy en faire six volumes, que j'ay enrichis d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comédie: & à la fin de chaque Tome j'ai mis les Airs qu'on a chantez dans les piéces qui y sont contenues, gravez notez avec leur Basse continue chiffrée. En un mot, je n'ay rien négligé de tout ce que j'ay cru capable d'embellir mon ouvrage, & de donner du plaisir au Lecteur, qui passera, s'il lui plaît, sur les Sçênes qu'il ne trouvera pas de son goût, & qui peut-être se trouveront être celles que j'ay déja condamnées le premier, & que je n'ay imprimées, que parce que tous les goûts ne se ressemblent pas, & que ce qui ne plaît pas aux uns plaît souvent aux autres; Je n'ai connu que les *Gradelins* & les *Polichinelles* qui n'ont jamais plû à personne: aussi ne les trouvera-t'on pas dans aucune des Sçênes de mon Recueil, & si je les ay mis dans ma Préface, c'est qu'ils ont toûjours été à la Porte du Théâtre Italien.

Les Curieux de la Langue Italienne y trouveront par-cy par-là des Sçênes purement en Italien, & d'autres mêlées de François & d'Italien, ainsi qu'on les jouoit sur notre Théâtre; avec cette différence pourtant que le Docteur & Arlequin n'y parlent pas le langage serré de Boulogne & de Bergame, parce qu'on ne les entendroit pas.

Les Amateurs des sujets suivis y trouveront environ quarante Comédies entiéres, que j'ay fait imprimer comme on les jouoit sur notre Théâtre, à la reserve du langage de *Pasquariel* que j'ay corrigé, & de la plupart des Sçênes qu'il jouoit, dont je n'ay mis que la teneur; parce qu'elles étoient ou toutes postiches, ou tout à fait Italiennes, c'est à dire toutes grimaces & toutes postures.

Ces Comédies ne sont pas de ces Piéces Italiennes dont j'ay prétendu parler au commencement de mon Avertissement, quand j'ay dit, *Qu'on ne les sçauroit imprimer, à cause qu'elles sont inseparables de l'action, & que les Italiens jouent sans rien apprendre par cœur:* Mais ce sont de celles où la Troupe étoit obligée (pour se conformer au goût & à l'intelligence de la plupart de ses Auditeurs) de faire inserer beaucoup plus de François qu'elle n'y mettoit d'Italien, & que Messieurs les Auteurs appelloient, Comédies Françoises accommodées au Théâtre Italien.

Pour ce qui regarde certains mots usitez parmi les Comédiens Italiens, j'ay jugé à propos de ne les point altérer: mais afin qu'ils n'arrêtent pas en les lisant, je les explique. *Lazzi*, par exemple,

ple, en eſt un ; il veut dire, *Tour*, *Jeu Italien.* Après avoir repeté deux ou trois fois le même *Lazzi* ; c'eſt à dire, après avoir fait deux ou trois fois *le même Tour*, après avoir repeté deux ou trois fois *le même Jeu Italien.*

Cantonade en eſt un autre. Il ſignifie *aîle*, *coin*, *côté du Théâtre.* Arlequin parlant à la *Cantonade*, c'eſt à dire, Arlequin parlant vers l'aîle, le coin, le côté du Théâtre.

Je paſſe ſous ſilence la ſatyre fine & délicate, la connoiſſance parfaite des mœurs du ſiécle, les expreſſions neuves & détournées, l'enjoûment, l'eſprit ; en un mot, tout le ſel & toute la vivacité dont tous les Dialogues de ce Recueil ſont remplis, & je me contente de dire que ſi le premier Volume que j'en donnay en 1694, & dont j'ay parlé ci-deſſus, a mérité le nom de *Grenier à Sel:* nom glorieux qui luy a été donné par cet homme divin, ce génie ſuperieur, à qui le Ciel a donné des connoiſſances & des lumiéres qu'il a refuſées à tous les autres hommes, afin que tous les autres hommes devinſſent les ſujets de ſes ſatyres ; j'eſpere que celuy-cy pourra mériter le nom de *Saline*, étant & beaucoup plus ample, & beaucoup plus correct que le premier. *

Si après tous ces ſoins l'on trouve que j'aye bien reüſſi, qu'on applaudiſſe : ſinon, qu'on excuſe. Quand mon Recueil n'auroit aucun mérite, le ſeul plaiſir que je reſſens de le preſenter au Public, vaut bien la peine qu'on ne le reçoive pas en rechignant.

* Il a en veue Mr. de Saint-Evremont.

On trouvera cy-après quantité de Vers Latins que plusieurs personnes de mérite, & qui m'honorent de leur amitié, m'ont envoyez, les uns sur mon Livre, & les autres pour mettre au bas de mon Portrait. Je suis obligé d'avouer que si j'ay souffert qu'on les imprimât, c'est plutôt pour faire justice à la délicatesse de leur goût, que pour me prévaloir des louanges qu'ils me donnent, & que je ne mérite pas.

Avertissement sur la première Edition d'Amsterdam.

Le Public doit être averti que pour rendre cette Edition plus belle & plus complette que celle de Paris, on y a fait des augmentations considerables tant dans les Piéces que dans les Airs, notez gravez, qui ont été mis aussi dans un meilleur ordre à la fin de chaque Volume.

On a aussi fait mettre six frontispices tout différens les uns des autres à la tête de chaque Tome, au lieu que dans l'Edition de Paris il n'y en a que trois, les mêmes ayant servi deux fois.

Le premier de ces frontispices represente la Muse du Théâtre, réglant les passions en distribuant les Caractéres, avec ces mots de Virgile: SCENIS DECORA ALTA FUTURA.

Le second donne une idée de la Comédie Italienne: ce sont plusieurs Genies qui après la retraite des Italiens, se sont emparez de leur Théâtre, & y representent les actions principales de la plupart de ces Acteurs.

Le troisiéme est une peinture de ce Recueil général: ce sont plusieurs Génies qui forment un Concert; avec ces mots: E PLURIBUS UNUM.

Le

Le quatriéme depeint la Coquetterie, le Cocuage & autres vices, jouez & balafrez, avec ces mots: OBNOXIA CUNCTA THEATRO.

Le cinquiéme fait voir, que comme en un miroir, chacun s'y reconnoît, & trouve ses passions & les mœurs du siécle dépeintes au naturel, avec ces mots: ILLUDIT PROPRIIS ALIORUM CRIMINA RIDENS.

Et le sixiéme exprime le chagrin du Puplic, qui en perdant les Italiens a perdu les plus beaux ornemens du Théâtre Comique, & à qui il ne reste rien pour se consoler d'une si grande perte, que le Recueil qu'on luy presente. Cela se figure par la Muse de la Comédie, depouillée de tous ses ornemens, & assise sur le Théâtre, jettant les yeux sur un Volume que le Génie d'Arlequin lui presente, sur lequel sont écrits ces mots: EXUVIÆ TRISTES; & aux pieds du Génie: DUM LEGO COLLIGO.

Avertissement d'Estienne Roger, qui a eu soin de cette édition & qui l'a retouchée.

JE prie le Lecteur de me pardonner quelques nottes que j'ay faittes en faveur des Etrangers, & je conseille à ceux qui ne possedent pas parfaitement notre langue, quand ils trouveront quelques expressions qu'ils auront de la peine à entendre, d'avoir recours au Dictionnaire Satirique, publié pour enseigner l'usage de pareilles expressions. On trouvera dans cette édition diverses augmentations. J'ai composé aussi quelques vers qui manquoient, si on ne s'en aperçoit pas, tant mieux ce sera une marque qu'ils sont passables. J'avoue qu'il y a trois passages dans le livre que je n'entens pas encore ; l'un est quand Colombine dit d'Arlequin que jusqu'à *sa son dottor* lui plaît infiniment ; le second, que l'Academie ne donne plus de jettons, que ce sont les Horlogers qui les distribuent, le Troisiéme regarde les nauleurs de l'Amerique. Si quelques personnes ont la bonté de donner quelques autres explications, ou de corriger les miennes, le Libraire leur en fera honneur à la premiére édition.



Hic ille est Italam (Dominici morte) Cadentem
Scenam, cui soli sustinuisse Decus.
Hic ille est Italam (Fato cogente) jacentem
Scenam, cui soli restituisse Decus.

AD

EVARISTUM GHERARDI,

ANTONII BOYER DE MONCHY,

CARMEN.

VEnerat illa dies, Italo celeberrima casu,
Illa dies, quâ sors Italæ spectacula Scenæ
Damnare exilio decreverat: Ostia Judex
Cardine terribili claudi jubet: Ostia denso
Regni concursu tot nobilitata per annos.
Attonitus sibi quisque novum meditatur asylum
Actor, & externo potiorem sydere tentat
Fortunam, aut vivit tacitis inglorius horis.
Jussa silere, suas & jussa relinquere sedes,
Quæ fuerat, miserum lacrymis Comœdia lapsum
Continuis flebat, solitoque expulsa Theatro
Errabat, dubios quò verteret inscia gressus.
Post varios animi motus, vicina GHERARDI
Tecta subit: Natorum, inquit, carissime; solus
Qui mea spes, soli cui me committere totam,
Cui me suadet amor penetralia pandere cordis:
Nos dudum angusto conjunctos fœdere, tandem
Separat infaustum turpi discrimine Fatum,
Et capiti pendent æterna oblivia nostro.
Heu! brevis annorum series nos, nostraque, crassis
Delebit tenebris, nostram nisi prompta salutem
Restituat medicina: malis occurrere tantis
Per te, Nate, licet: spretæ solatia Matri
Quæ tua sunt concede; aliquid, licet anxia, magni
Mens agitat mea; te Famæ generosa cupido
Si moveat, si noster Amor, si Gloria, raptam
In lucem, nobis aliquando redire licebit.
Actorem quæ te nascentem finxit, & ipsa
Autorem facilis finget Natura volentem;
Sic quos extincti levis abstulit aura Theatri,

Servabunt tua Scripta jocos; te Gallia nuper
Mirata Actorem, totus mirabitur Orbis
Autorem. Impatiens Natus parere Parenti,
Ingenii multas ad tanta negotia vires
Colligit, ignotamque viam, spe ductus honoris,
Audax ingreditur; largam Comœdia præbet
Materiem, doctâ quam fertilis arte GHERARDUS
Dispositam, nobis, nostrisque nepotibus offert.
O felix Mater, modò quæ prostrata, resurgis
Nobilior Nati curâ; modò vilis & exul,
Quæ studio Nati, raro pretiosius Auro,
Hospitium reperis, solidoque perennius ære,
O felix, inquam, Mater, modò naufraga, Nati
Quæ magno sudore tui secura quiescis!
Quantum, Nate, parat meritæ tibi laudis acervum
In Matrem tanti pietas onerosa laboris?
Quando Libris annexa tuis mea Musa legetur;
Posteritas, æterna tuas in tempora dotes,
Sinceroque velim noscat te carmine Lector.
Mille jocis qui plena dedit tibi Scripta, GHERARDUS.
Ex Italis ortus, Gallo se sponte subegit
Imperio, largum patriæ dum Gentis honorem,
Unanimem nostræ fecit quoque Gentis amorem.
Actorum Princeps Italorum, Gloria Scenæ
Ampla fuit, luxit quem Gallia tota silentem.
Jucundus visu fuit, & jucundior usu,
Subtili promptæ fœcundus acumine mentis:
Illi nam quoties Italum calcare Theatrum
Contigerat, facili toties novitate placebat:
Captavit dictis nostro qui tempore nostros,
Captabit scriptis ventura in sæcula plausus.
Plurima quid referam? cecidit Comœdia: verùm,
Ne tumulata foret lapsi sub mole Theatri,
Filius hæc Matri monumenta fidelia vovit.

IN
EVARISTI GHERARDI
LIBRUM ET EFFIGIEM
CARMINA.

OMnis & unus erat, numerosâ dote, GHERARDUS,
Orator, Vates, Autor, & Actor erat.
Actor, delicias tribuit qui mille, videnti;
Autor, Lectori non nisi mille dabit.
L. C. D. M.

INter Aves Phœnix est unicus; unicus inter
Comœdos, cujus respicis ora, fuit.
Mortuus in lucem Phœnix redit, atque GHERARDI
Curis, in lucem Scena sepulta redit.
A. B.

ILle est cui tantam peperit Comœdia famam,
Invidus ut famæ Roscius ipse foret.
Ex tabulâ frontem cognoscis & ora GHERARDI,
Ingenium si vis noscere, volve Librum.
D. M.

HIc, Italæ cineres Scenæ mirare sepultos,
Quos capit inclusos hic, velut Urna, Liber.
Mœrens defunctæ vovet hæc monumenta GHERARDUS,
Nobiliora, suis, quis monumenta vovet?
A. D. M.

AUdiri attentâ dignus fuit aure GHERARDUS,
Qui nunc attento dignior ore legi.
Nam quos æternis Fatum damnaverat umbris;
Conservant reduces obvia Scripta jocos.
A. C. D. M.

Actoris

Ctori plausit quondam vox una GHERARDO,
Autori plausus vox dabit una suos.
Quippe super Scenam quos huc spargebat & illuc,
Multos exponunt obvia Scripta jocos.
E. D. M.

Ceux qui n'ont point vu l'Explication que je fis autrefois d'un Feu d'artifice que la Troupe Italienne avoit fait dresser devant son Hôtel de Bourgogne, au sujet de la Paix conclue entre la France & la Savoye; seront peut-être aussi ravis de la trouver icy, que j'ay été ravy de l'y mettre.

EXPLICATION

Du Feu d'artifice dressé par Messieurs de la Troupe Royale des Comédiens Italiens devant leur Hôtel de Bourgogne.

Au sujet de la Paix conclue entre la France & la Savoye.

LA Paix qui vient d'être conclue entre la France & la Savoye, a répandu une joye si universelle dans le cœur de tous les Sujets du Roy, qu'il n'y en a point qui n'en ait donné des marques.

Mais les Comédiens Italiens, entretenus par Sa Majesté, ne se sont pas contentez de prendre part à l'allegresse générale, ils en ont encore voulu donner des témoignages particuliers.

Les bontez du Roy, leur auguste Souverain, sont si profondement gravées dans leurs cœurs, que le zèle ardent qui les attache à son service auroit souffert, s'ils avoient laissé passer la moindre occasion d'en témoigner leur reconnoissance.

Ils

Ils ont donc choisi un jour particulier pour leur rejouïssance, où ils representeront gratuitement sur leur Théâtre une de leurs meilleures Comédies. Ensuite ils feront tirer un Feu d'artifice devant leur Hôtel.

Ce Feu est une Pyramide, accompagnée de quatre Emblêmes dans quatre Cartouches. Les deux premiers regardent la France, & les deux derniers la Savoye.

Le premier Cartouche represente le nœud Gordien, dont le Heros de la France a trouvé un des bouts; de sorte que le reste paroît aisé à dénouer: Avec ces mots:

VIRTUTE ET CONSILIO.

Cet Emblême n'est pas difficile à entendre. Tout le monde a ouï parler de ce fameux nœud attaché au Char de Gordius dans le Temple de Jupiter; & personne n'ignore que l'Empire de l'Univers étant promis à celui qui le deferoit, Alexandre rebuté d'en chercher en vain les bouts qui étoient cachez au milieu du nœud, tira son épée, & coupant ce qu'il ne pouvoit démêler, fit violence à l'Oracle.

On veut faire entendre que notre grand Roy, par une conduite plus glorieuse que celle d'Alexandre, se sert de sa valeur & de sa prudence, pour défaire un nœud bien plus brouillé que le Gordien, c'est à dire la Ligue d'Ausbourg.

Il n'y a personne qui n'eût pu faire ce que fit Alexandre. Le moindre soldat de son armée pouvoit par un coup de sabre s'assurer l'Empire de l'Univers. Mais LOUIS pour démêler ce nœud fatal qui depuis qu'il est formé trouble le repos de l'Europe entiére, joignant cette divine prudence qui accompagne toutes ses actions, avec cette invincible valeur qui épouvante tous ses ennemis, trouve enfin un des bouts de ce nœud; par le moyen duquel il démêlera aisément tout le reste, & rendra à l'Univers le repos qu'il luy avoit procuré.

Qu'on

Qu'on ne nous vante plus ce haut fait d'Alexandre
Comme un fait sans égal.
S'il sçut, armé d'un fer, trancher ce nœud fatal,
Qui n'eût pu l'entreprendre?
Nos yeux n'en sont point éblouïs
C'étoit l'exploit commun d'un soldat témeraire.
Mais ce que Louis vient de faire
Ne pouvoit être fait par d'autres que Louis.

Le second Cartouche represente un Théâtre, & des Acteurs dessus qui sont avidement écoutez par une foule de peuple qui les environne. On voit dans l'éloignement d'un côté une bataille, & de l'autre une Ville assiégée : Avec ce demi vers de Virgile:

Deus nobis hæc otia fecit.

Rien n'est plus intelligible que cet Emblême. Pendant que toute l'Europe est en feu, les Sujets du Roy non seulement en seureté, mais en repos dans le sein de son Royaume, goûtent à loisir les plaisirs que ce Prince veut bien leur procurer. Les Comédiens Italiens se font une application particuliére de cet Emblême, & bénissent mille fois le Heros qui par sa valeur & sa bonté les fait jouïr pendant une guerre sanglante, des biens qu'ils n'oseroient esperer ailleurs au milieu de la paix la plus profonde.

Heureuse France, & vous que le Destin fait vivre
Sous les loix du plus grand des Heros,
Connoissez le bonheur que l'on trouve à les suivre,
Tout est en trouble ailleurs, vous goûtez le repos.
Loin du bruit & du péril des armes,
Les Spectacles, les Ris, les Jeux vous sont permis;
Et si la guerre a des allarmes,
Ce n'est que pour vos ennemis.

Le trosiéme represente les armes du Prince d'Orange, d'où sortent des chaînes qui tiennent attachées les armes des Alliez. Celles de Savoye ne sont pas de même; la chaîne qui les tenoit est rompue,

pue, & elles paroissent au haut du Cartouche accollées de celles de France: Avec ces Vers:

DAT REGNARE UNUS, CUM MULTIS VINCLA FEREBAM.

Rien n'exprime mieux l'état où se trouvoit Son Altesse Royale de Savoye, & l'avantage qu'elle vient de recevoir. Qu'avoit produit à ce Prince toute la faveur des Alliez, & toute la puissance de la Ligue? Il avoit perdu une partie de ses Etats, & le reste de ses Sujets étoit plus opprimé par les Troupes mêmes qui étoient destinées à les deffendre, que par les autres nécessitez de la guerre. La seule Union qu'il vient de faire avec la France le met à la tête d'une armée puissante, & toûjours victorieuse, avec laquelle il rend non seulement le calme à ses Sujets, mais il se voit en état de donner la Loy à ceux qui la luy faisoient.

Sors du péril où t'avoit mis
Des Princes conjurez l'injuste & vaine rage.
Tes Etats à la fin te vont être soumis,
Prince, tu vas régner. Voy l'heureux avantage
Que donne de LOUIS le favorable appuy.
L'on n'apprend avec eux qu'à souffrir l'esclavage:
Mais l'on apprend à régner avec luy.

On a peint dans le dernier un Soleil qui darde ses rayons sur la croix de Savoye, & la rend d'un éclat éblouissant: Avec ces mots:

QUANTUM A SOLE MICAT.

Comme l'autre Emblême regarde personnellement le Duc de Savoye, celuy-ci doit s'appliquer directement à sa Famille. Quelle gloire & quel avantage ne vient elle point de recevoir? Sa reconciliation avec la France élève une de ses Filles au suprême bonheur de pouvoir augmenter le nombre de cette auguste & toûjours triomphante Mai-

son,

ſon, dont les Heros ſuivant les traces du Grand LOUIS ſeront un jour les maîtres de toute la Terre.

Goûte en repos, trop heureuſe Savoye,
Le bonheur que le Ciel t'envoye,
T'uniſſant au ſang des Bourbons,
Au faîte des grandeurs ta fille eſt deſtinée.
Tu confondras ton nom avec tous ces grands noms.
Que tu reçois d'éclat de ce grand hymenée!
Des vertus de LOUIS généreux héritier,
Ce jeune Epoux ſuivant la trace,
Et du Pere imitant la belliqueuſe audace,
Donnera quelque jour des loix au Monde entier.
Reſtes d'une Ligue cruelle,
Contemplez la Savoye en paix,
Et ſon Prince couvert d'une gloire nouvelle.
C'eſt ainſi que LOUIS accable de bienfaits
Ceux qu'animoit en vain la guerre criminelle
Qui vous fait courber ſous le faix.
Princes, ouvrez les yeux, évitez votre perte
Par un juſte & promt repentir.
Cette Paix que LOUIS a tant de fois offerte,
Peut ſeule vous en garantir.

A R-

ARLEQUIN
MERCURE
GALANT.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D***

Et representée pour la première fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le 22. Janvier 1682.

ACTEURS.

JUPITER.
ARLEQUIN.
PAN.
ROSALBE.
PROSERPINE.

SCE-


Iupiter en Berger
Arlequin en Mercure
ARLEQUIN
MERCURE GALAND



SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN

MERCURE GALANT.

SCENE DES NOUVELLES.

JUPITER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *en Mercure (paroît en l'air, monté sur l'Aigle de Jupiter, & voyant ce Dieu sur la terre déguisé en Berger, il luy dit :)* Adio, Signor Giove.

JUPITER.

D'où vient que Mercure est monté sur mon Aigle? N'a-t-il pas des aîles aux talons pour voler ?

ARLEQUIN.

Helas ! Seigneur Jupiter, mes aîles ne peuvent plus me servir, *perche passando per una strada, una servanta* m'a vuidé un pot de chambre dessus, & me les a tellement mouillées, que *se non fossi* tombé *per bonbor* sur un tas de fumier, *Mercurio si saria rotto il collo ; e cosi ho trova la vostra Aquila* dans l'Ecurie, attachée au ratelier, & je m'en suis servi *per far tutte le commissioni* dont je suis chargé.

JUPITER.

Et bien, j'ay quelque chose à te dire. Descens; & prens la forme d'un Berger.

(La machine disparoît, & on voit Arlequin dans son habit naturel, & monté sur un âne.)

JUPITER *(continue.)*

Laisse-là ton âne, & viens me donner des nouvelles de là-haut,

ARLEQUIN (*descendant de dessus son âne, & s'avançant vers Jupiter.*

Vrayment, vrayment, il est arrivé bien du fracas là-haut depuis que vous en êtes sorti. *Vulcano, come Vossignoria sà, è malizioso come un diavolo.* Il s'est avisé de faire des filets *per attrapar Marte con Venere; e con questa scusa promenandosi nel Zodiaco,* il s'est approché du Signe des Poissons, & avec son filet les a pris, & les est allé vendre à la Halle à une Poissonniére. *Marte che hà visto sta furberia, a tira la spada*, & a couru après Vulcain. Mais par malheur en passant il a marché sur le Scorpion, qui l'a d'abord piqué à la jambe, *che gli è diventa grossa come la testa; é come l'hà paura ch'el poison non penetra, el m'ho ordina* de lui acheter une boëte d'orvietan, & de la lui porter. *Altra Commissione. La Luna* est dans un emportement terrible. Elle dit un million de choses qui n'ont aucune suite, & j'apprehende qu'à la fin la Lune ne devienne lunatique. *L'e in colera contro gli Astronomi*, parce qu'ils ont dit qu'elle avoit des taches au visage. *La se picca di beltà*, & cela ne luy fait pas plaisir. *La m'ha pregà* de luy faire en aller ses taches J'ay resolu de luy mener cinq ou six des plus habiles Dégraisseurs de Paris, qui en fort peu de temps les luy ôteront à coup seur. *Saturno* est enrhumé; *el m'hà dit d'andar nella rua della Huchetta per comprarghe del* sirop de Capillaires, *per madurar il suo rumo. Bacco è così imbriag, che bisogna che ghe porta una botta* d'ognons, *per far de la supa* à l'yvrogne, *per disimbriacarlo. L'è arrivad in Ciel una Cometa che hà una coda* de deux cent lieues de long, & elle prétend que je lui serve de laquais, & que je la luy porte. Je luy ay répondu que je ne pouvois pas faire cela, parce que si je lui portois la queue, quand Madame la Comète arriveroit au logis pour dîner, j'aurois encore deux cent lieues à faire, & je

je n'arriverois jamais assez-tôt pour manger.

JUPITER.

Je voudrois bien sçavoir . . .

ARLEQUIN.

Quoy ? Des nouvelles des Antipodes. En voici. (*Il lit.*)

DES ANTIPODES.

Ces gens-là souhaiteroient avec impatience de sçavoir si c'est eux, ou si c'est nous qui vont la tête en bas, & les pieds en haut.

DE TARTARIE.

Le Grand Kam des Tartares ayant eu une grande querelle avec sa femme, il luy a fait faire son procès, & l'a fait condamner aux Galéres. La cause de cette querelle étoit qu'étant extrêmement pressée d'un cours de ventre, elle s'étoit par mégarde servi de son Turban au lieu de pot de chambre.

DE BARBARIE.

Le Sultan Barbet, quatriéme du nom, surnommé le Barbu, a défendu à tous Barbiers, de quelle qualité & condition qu'ils soient, de raser la barbe aux Eunuques de son Serrail, à peine d'être mis entre les mains du Sieur Barbot le Questionnaire, & mourir dans l'eau froide.

DE PARIS.

Les Maris sont icy dans une très-grande consternation, car on menace d'enrôler tous ceux qui sont las de leurs femmes. . . . Ma foy, si cela est, je ne voy pas dix Maris hors du service.

JUPITER.

Il vaudroit bien mieux enrôler les femmes, cela feroit de beaux Regimens de Dragons.

ARLEQUIN (*continuant de lire.*)

D'autres disent qu'il y a un Arrêt sous la Presse, qui permet à un chacun de se démarier, moyennant une somme qui sera liquidée suivant la méchanceté de la femme.

JUPITER.

Malepeste ! si l'on crée des Tresoriers de ces revenus-là, ces Charges rendront plus que celles de Tresorier de l'Epargne.

ARLEQUIN (*continuant de lire.*)

Un Sergent au Châtelet a presenté Requête, à ce qu'il soit défendu aux Comédiens Italiens de ne plus jouer son nez à la Comédie. Il a voulu engager la Communauté d'intervenir pour prendre son fait & cause, mais elle n'a pas voulu ; parce qu'il n'y a point de Sergent qui ait le nez fait comme luy.

D'ESPAGNE.

Ces jours passez, dans une fête de Taureaux, un homme s'étant presenté pour combattre un Taureau extrêmement furieux, on fut étonné de voir ce Taureau humilié devant luy ; & comme on cherchoit la cause d'un effet si prodigieux ; on sçut que cet homme étoit marié à une femme d'humeur galante, & que sa tête étant mieux armée que celle du Taureau, cet animal luy avoit témoigné son respect & sa soumission.

JUPITER.

Ecoute, Mercure. *Io sono innamorato di Rosalba, ed ho bisogno del tuo sapere per rendermela favorevole.* *Parlale da mia parte*, découvre-luy mon amour, *e fa in modo ch'ella si volga a contentar le mie voglie. Adio.*

(*Jupiter s'en va, & Pan arrive ensuite, qui voyant Arlequin, le carresse, & lui apprend qu'il est amoureux de Rosalbe.*)

ARLEQUIN (*au Dieu Pan.*)

Vous amoureux de Rosalbe ? Ecoutez, je suis sincére. *Rosalba è bella ;* & vous, vous êtes admirablement effroyable. *Rosalba ha una bella* physionomie ; & vous, vous avez une physionomie patibulaire. *Rosalba è ben fatta ;* & vous, vous êtes fait comme un magot.

PAN *répond qu'il est beau, & qu'il est le Dieu Pan.*

ARLEQUIN.

Cela est vray. *Vosignoria è il Dio Pane, ma un pane* bien bis, *un pane bruno*, plus propre à faire du biscuit pour des Galériens qu'à contenter l'appetit d'honnêtes gens.

(*Pan appercevant l'âne sur lequel Arlequin étoit monté, demande à Arlequin si cet âne luy appartient. Arlequin répond qu'il est à luy; que c'est un âne* virtuoso, *qui sçait faire le manége, qui corbette, qui jouë fort bien du clavessin. Pan demande s'il veut le lui prêter. Arlequin y consent. Pan monte sur l'âne, lequel après avoir fait quelques pas, se separe en deux, laissant Pan par terre. Arlequin se mocque de lui & s'en va.*)

COMPLIMENT D'ARLEQUIN A ROSALBE.

MAdame.... Pour revenir à ce que je vous disois, je suis Mercure, Ambassadeur Extraordinaire, & je vous dis de la part de Jupiter, que vos yeux font plus de bruit dans le Ciel, que Brioché n'en fait sur la terre avec ses Marionnettes, & que mon bas ventre n'en fait lors qu'il est rempli de vents. Votre taille lui a adroitement taillé la pierre dans la vessie de son cœur, & il urine presentement un deluge de larmes. Jupiter vouloit venir lui-même en personne pour vous faire ce compliment. Mais un malheur qui lui est arrivé l'en a empêché. C'est, Madame, que s'étant transformé en Taureau pour enlever Europe, & ayant malheureusement passé en cet équipage dans la ruë des Boucheries, les Bouchers l'ont

pris pour un bœuf échappé de quelque tuerie, & ont d'abord sauté dessus à grands coups de bâton, & si je ne fusse arrivé au plutôt, & que je n'eusse crié : Arrêtez, arrêtez, c'est Jupiter ; Jupiter couroit risque de servir de bœuf à la mode, pour l'ordinaire de quantité de Gascons.

ROSALBE *dit qu'elle n'aime point Jupiter, & qu'elle ne le veut point aimer.*

ARLEQUIN.

Ah Madame, que dites-vous-là ? Quel desordre effroyable causeriez-vous dans le monde si vous parliez sérieusement ? Jupiter en mourroit de douleur, & cette cruelle mort rendroit les semaines sans Jeudis, les mois plus courts de quatre ou cinq jours, & on payeroit treize jours plutôt par quartier le loyer des maisons, qui ne vient déja que trop vîte.

COMPLIMENT D'ARLEQUIN A PROSERPINE AVANT LE PLAIDOYE'.

ARLEQUIN *habillé en deuil, se portant lui-même la queue, après avoir fait le tour du Théâtre, chante les paroles suivantes sur ce bel air Italien de l'Illustre Mr. de Lully.*

Deh piangete al pianto mio
Per la morte di Plutone
Che ha mangiato un gran marone
Arrostito al foco rio. Deh, &c.

Après avoir chanté il se tourne vers Proserpine, & dit: Indiavolatissima Signora, benche habbi un processo con Vosignoria, nientedimeno non posso far a manco di condolerme con lei della morte de votre très-chère, très-noire, & très-diabolique moitié. *Parlo del Diavolo vostro* mary, *e mio amigo.* Helas! *l'era il*

Dia-

Diavolo il piu honest'hômo che si podesse trovar. L'esprit *del mondo el piu* insinuant, *e cosi* fin, *ch'el veneva* à bout *de tutto quel ch'el tentava. La perdità è grande, Madama; e benche, e benche si dica:* Réjouissez-vous, le Diable est mort, *bisognara aspettar un pezzo, avanti ch'el ne venga un altro simile. Non son qui, Madama, per arrestar le vostre lagrime*, elles sont trop justes. Pleurez donc, Madame, de par tous les Diables, pleurez; & si la source de vos larmes se tarit, *mi offro, per far honor al vostro defunto* mary, de vous donner un lavement expulsatif d'un si grand volume, *che* la décoction vous en sortira par les yeux, *e ne fornira con abondanza le lagrime.*

PROSERPINE *injurie Arlequin, & il luy répond:*

Madame, vous avez le caquet bien affilé: mais vous êtes femme, c'est assez. Vous direz vos raisons, & moy les miennes; & puisque le Defunt m'a laissé Executeur du Testament, je le feray valoir dans toutes ses clauses & circonstances. La gueule du Juge en petera, Madame. A vous revoir. Je vais me preparer.

PLAIDOYÉ EN FAVEUR DES PETITS PLUTONS,

Orphelins par la mort de leur Pere le Diable: Contre Proserpine leur Mere.

ARLEQUIN (*plaidant.*)

L'Emphase & l'Exorde étant presque toûjours l'ornement d'une méchante cause, j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie d'un ton

piteux & melancolique : Le Diable est mort. Est-il rien de plus surprenant ? Le Diable a fait un Testament : Est-il rien de plus libre & de plus ordinaire ? Le Diable m'en fait l'Executeur : Que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa Diablesse de femme dispute le Testament ! Quelle malice ! Grippimini luy prête son secours : Quelle friponnerie ! Deux grands moyens dans cette Cause : La méchanceté d'une femme ; la friponnerie d'un Procureur. Hesiterez-vous, Messieurs, à prononcer sur ces deux Chefs ? Rien de plus méchant qu'une femme : L'experience vous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur : Il faut n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir. Grippimini, Messieurs, Grippimini ..... son nom fait son portrait. Je passe au détail de ma Cause.

Feu le Diable d'affreuse mémoire ; voulant mourir en bonne odeur, & laisser à sa famille des marques de son naturel & de sa tendresse, a fait son Testament ; mais un Testament vêtu & revêtu de toutes ses formes. A l'égard du Testateur, il étoit d'âge competant. Il étoit maître de ses biens, de ses volontez, & de toute diablerie. Quant au Testament, n'y a-t-il pas mis tous les ingrediens nécessaires pour le rendre valable & solennel. Ignoroit-il la chicane, luy qui l'a mise dans le lustre où nous la voyons aujourd'huy ? Apprehendoit-il la surprise des Procureurs & des Avocats, luy qui leur fournit tant de moyens pour assassiner la Justice du fond, par la rigueur de la forme, & pour sauver, quand bon luy semble, l'irrégularité de la forme par le seul mérite du fond ? Pouvoit-il pécher contre les Loix & la Coutume, luy qui les fait partout interpréter à son gré ? se défioit-il de son crédit parmi les Juges, lui qui les corrompt trop souvent par les sollicitations & par l'intérêt ? Ah, Messieurs, Pluton n'est pas un Diable man-

chot dans les affaires. C'eſt un Pere équitable, qui veut que ſes enfans faſſent du mal à tout le genre humain, ſans que le genre humain leur en puiſſe rendre. C'eſt un Pere ſurpris par la mort, & preſſé par l'amitié, qui épanche ſur ſes enfans en expirant, tous les crimes dont-ils doivent être capables. Beau naturel, Meſſieurs! Belle tendreſſe!

LE JUGE.

Mercure, venons au fait. Le Teſtament eſt-il en bonne forme?

ARLEQUIN.

Je le ſoutiens, Meſſieurs, bon & dans la forme, & dans la matiére. C'eſt un Teſtament écrit ſur la peau du plus malin diable qui ait jamais été corroyé. Teſtament écrit ſur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane! Le dirai-je, Meſſieurs? C'eſt un Teſtament écrit ſur la peau d'un Greffier. Quand le menſonge & la calomnie voudroient noircir cette vérité, les griffes ſeules démentiroient la calomnie & le menſonge (*Il montre une peau qu'il tient dans la main, aux quatre coins de laquelle ſont quatre griffes de fer blanc & ſur laquelle eſt écrit le Teſtament.*) La Loy, Paragraphe 7. Digeſte 15. ſemble n'avoir été faite, que pour notre eſpèce, *Ex ungue Leonem.* C'eſt à dire, Meſſieurs, que le Lion ſe connoît par l'ongle, & le Greffier par la griffe. Venons à la forme. Le Teſtament dont-il s'agit eſt entiérement écrit & paraphé de la main du deffunt: premiére formalité. Il eſt reconnu pardevant deux Notaires, au deſir de la Coutume de Paris: autre formalité. Mais, Meſſieurs, ce qui fait la validité du Teſtament olographe, & ce que je vous prie très-humblement de remarquer, c'eſt que le deffunt fait mention expreſſe de l'inſtitution d'heritier, qui eſt formelle au corps du Teſtament. J'épuiſerois le Code & les Pandectes, &....

GRIPPIMINI *l'interrompt brusquement.*

ARLEQUIN.

Laissez, laissez, Grippimini, hé laissez. Voilà qui est admirable ! un Procureur interrompre un Avocat à l'Audience ! En vérité, Messieurs, je n'y connois plus rien.... Il parlera encore ? Hé laissez, laissez. Contentez-vous de tourmenter les gens dans votre Etude, & ne nous venez pas icy incommoder en plaidant. Puisque ces Messieurs me font l'honneur de m'entendre, c'est bien la moindre chose que vous vous taisiez quand je parle ! Je ne vous ay point interrompu, moy, je vous ai bien laissé parler. (*Il reprend le fil de son discours.*) J'épuiserois le Code & les Pandectes, si je rapportois icy tous les textes qui parlent de Testament. Aussi-bien nos Loix ne sont que trop usées depuis le temps qu'elles servent en de pareilles contestations. Quelqu'un me dira peut-être, que les quatre Plutons pour qui je parle, sont issus *ex damnata conjunctione*. Ah de grace, Messieurs, n'agitons point cette perilleuse question. Vivons vous & moy dans la bonne foy sur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient-ils de Sujets, si tous les enfans de leur Royaume n'étoient faits que par ceux qui ont droit d'en faire ? Combien y auroit-il de successions vacantes, s'il ne se trouvoit des amis charitables qui portent des héritiers dans les familles qui en ont besoin ? Mes pupilles sont venus *constante matrimonio*. Voilà, Messieurs, ce qui établit leur état & le votre. Voilà ce qui décide du repos public ; & voilà ce qui m'acharne à soutenir le Testament. Quoy ? pour favoriser l'avarice d'une veuve, vous laisserez courir sur la terre habitable les petits Plutons comme de pauvres diables ? Auriez-vous la conscience de les voir sans train & sans équipage, eux qui font rouler tant de monde

à Pa-

à Paris ? *Non feram, non patiar*. Puiſque leur pere me les a confiez, je veux qu'ils entrent de bonne grace dans le monde, & qu'ils y paroiſſent comme des diables de leur qualité. J'établiray l'aîné auprès des femmes, & le rendray ſi complaiſant & ſi perſuaſif, qu'elles publieront par tout qu'il a de l'eſprit comme un diable. Je mettray le ſecond avec les Gens d'affaires, les Uſuriers, & les Marchands ; afin qu'il ſoit un diable de tout métier. Le troiſiéme ſuivra le Barreau, & ne frequentera que des Procureurs pour être quelque jour un diable en procès. Je jetteray le quatriéme dans l'Epée, où je prétens qu'il faſſe le diable à quatre. C'eſt de cette maniére qu'un Tuteur honnête homme doit veiller à l'établiſſement & à l'éducation de ſes mineurs. Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Grippimini de ſa demande, & le condamner à une violente réparation pour certains mots de fripòn, que je retorque contre luy, avec ce bel axiome de Pytagore. *Procul hinc, procul eſte profani. Pares cum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*


GRAPIGNAN
la Vieille Plaideuse
Le Chapelier
Arlequin Procureur

LA MATRONE D'EPHESE

OU ARLEQUIN GRAPIGNAN.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D****

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le 12. Mai 1682.

A C

ACTEURS.

ARLEQUIN.
PASQUARIEL.
EULARIA, *Matrône d'Ephese.*
COLOMBINE.
SCARAMOUCHE.
COQUINIERE, *Procureur.*
GRAPIGNAN, *Arlequin.*
Un CLERC.
Un VOLEUR, *de grand chemin.*
MARAUDIN, *Huissier.*
Un PAGE.
Un MARQUIS.
Un CHAPELIER.
Un PATISSIER.
Une VIEILLE PLAIDEUSE.
Un BAILLY.

SCE-

SCENES FRANÇOISES
DE LA
MATRONE D'EPHESE.

SCENE DE MARGOT.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN (*en sortant dit à la Cantonade.*)

Adio, bellissima Ciclope.

PASQUARIEL.

Bondi, Arliquin. Dimmi a chi dai questi epitheti?

ARLEQUIN.

A une borgnesse que je veux épouser.

PASQUARIEL.

E perche sposar una borgnessa?

ARLEQUIN.

C'est qu'elle mourra plutôt qu'une autre femme, n'ayant plus qu'une fenêtre à fermer.

PASQUARIEL.

Et qui est-ce?

ARLEQUIN.

Margot la Fruitiére.

PASQUARIEL.

Mais elle n'a rien.

ARLEQUIN.

Est-ce que j'ay quelque chose?

PASQUARIEL.

Elle est vieille.

ARLEQUIN.

Est-ce que je suis jeune?

PAS-

PASQUARIEL.

Elle pût de tous côtez.

ARLEQUIN.

Est-ce que je sens bon ?

PASQUARIEL.

Elle a la galle.

ARLEQUIN.

Est-ce que je ne l'ay pas ?

PASQUARIEL.

Elle a eu le foüet & la fleur-de-lys.

ARLEQUIN.

Est-ce que je ne l'auray pas ?

(*Pasquariel demande à Arlequin s'il veut contrefaire une Ombre, pour venir dire à la Matrône de ne plus pleurer & de ne point mourir, & luy promet pour cela cinquante pistoles. Arlequin dit qu'il le veut de tout son cœur ; & après un concert fort plaisant ils s'en vont.*)

SCENE DE L'OMBRE.

ARLEQUIN *en Ombre*, EULARIA, COLOMBINE.

ARLEQUIN *sortant de dessous le Théâtre, dit :*

EUlaria ?

EULARIA.

Chi mi chiama ? (appercevant l'Ombre) *Hoime ! chi sei ?*

ARLEQUIN.

Io son l'Ombra scorporificata del gia corporeo tuo Marito, che vengo per dirti che tu viva, e non mora.

EULARIA.

Ombra amata, ch'al mio sposo ti rassembri, tu non vuoi ch'io mora ?

ARLEQUIN.

Non ne mourez point, car l'Enfer est tellement rem-

rempli de méchantes femmes, que vous n'y trouverez point de place, ma Mignonne.

EULARIA.

Tu non vuoi ch'io ti segua?

ARLEQUIN.

Non vraiment, donnez-vous-en bien de garde.

EULARIA.

E perche?

ARLEQUIN.

Perche in loco di sollevarmi dalle pene ch'io soffro nell' Inferno, si vous m'y suiviez, vous me feriez tomber de fiévre en chaud mal.

EULARIA *pleurant.*

Ombra cara, giache tu non vuoi ch'io muora, e ch'io ti segua, vado a distillarmi in un continuo pianto. (Elle s'en va.)

ARLEQUIN *à Colombine.*

Ha vous voilà, Madame la friponne! Parlez donc. Vous m'avez tant ferré la mulle mal à propos, que vous m'avez encloüé la bourse, de maniére que je ne puis plus m'en servir.

COLOMBINE.

Ah, Signora Ombra, v'assicuro che non l'ho fatto a posta, e se Vosignoria vuol perdonarmi...

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous *perdonarvi?* Je veux vous foüetter tout à l'heure. (*Il va vers elle, & elle s'enfuit. Il se met à rire, en disant:*)

La furberia va bene. J'auray cinquante pistoles. De la joye, Ha! ha! ha.... Mais j'entens quelqu'un. Observons, (*Il se retire.*)

SCARAMOUCHE *arrive, dit qu'il a volé la bourse qu'il tient à sa main, & qu'il y a dedans cent loüis d'or. Arlequin entendant cela, s'approche de luy, se jette sur la bourse, & la luy arrache. Scaramouche épouvanté recule.*

ARLE-

ARLEQUIN (*à Scaramouche.*)

Apprenez, mon amy, que je suis l'ombre d'un ancien Voleur, & que par droit d'ancienneté c'est à moy à voler cette bourse, & non pas à vous qui n'êtes encore qu'un apprentif voleur.

SCARAMOUCHE (*tremblant.*)

Ma, Madama l'Ombra, où est donc votre corps?

ARLEQUIN.

Mon corps est aux galéres; & comme je suis son ombre, je m'occupe à couper des bourses pour le nourrir. (*Après beaucoup de grimaces & de postures, Scaramouche tout tremblant s'enfuit d'un côté, & Arlequin s'en va de l'autre.*)

SCENE
DU
COMPLIMENT
ET DE LA
BOUTEILLE.

EULARIA, & COLOMBINE *sortant du Tombeau.* ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *avec une épée à son côté, & un panier à son bras, dans lequel est une bouteille de vin, & une tasse, s'approche d'Eularia, & dit.*

BEl Astre de Charbonnier, charmant étuy de chagrin, belle encre luisante! Helas! comme la douleur vous a changée! vos jouës, qui étoient autrefois d'un aussi beau vermeil que les fesses d'un enfant nouvellement foüetté, sont à present si pâles & si maigres, qu'elles ne ressemblent qu'à deux merluches. *Ma, Signora, se il dolor v'è ha tanto affeblida,*

blida, ve offro sta bottiglia di vin d'Ispagna, che ve darà forza e vigor per tornar a pianger allegramente. Buvez, Madame, buvez, mais ne buvez pas tout; car vous me feriez pleurer aussi à mon tour.

COLOMBINE *à Eularia.*

Signora, bevete, bevete, giache questo galant'huomo vel offerisce di si buona grazia.

EULARIA *à Arlequin.*

Fratella, ti ringrazio della cordialità. Vanne, e lasciami in pace.

ARLEQUIN.

Que je vous laisse en paix! Non, Madame, je ne vous laisseray pas que vous n'ayez bu. Une goute de ce bon vin vaut mieux cent fois que toutes vos larmes.

Madame, helas! laissez-vous persuader à vous enyvrer. (*Eularia se rend aux prières d'Arlequin & de Colombine, & boit. Arlequin la regarde, & voyant qu'elle jette un soupir après avoir bu, il luy dit:*) Il est pourtant bon, Madame. (*Il veut reprendre sa tasse, mais Eularia fait signe qu'elle veut boire encore. Arlequin luy reverse du vin, en disant:*) Adieu ma bouteille. (*Et après qu'elle a bu, il continuë:*) *Se voi avi tanto amor per un marid, prendene uno che sia vivo, che ve ama, e che ve possa consolar.* Car enfin, de pleurer nuit & jour pour une carcasse pourrie, & de ne l'abandonner jamais, c'est tout ce que pourroit faire un corbeau affamé, ou un chien gourmand. Croyez-moy, Madame, vous êtes une pantoufle belle, bien-faite, mignonne: mais sans le pied d'un Mary vous ne serez jamais qu'une savatte inutile. *S'el mio servigio ve fosse* agreable, *e s'a podesse meridar* l'honneur de mériter quelque petite part dans vos mérites; helas! que je vous aimerois! que je vous caresserois! que je vous flaterois! que je vous ..... rosserois, Madame!

COLOM-

COLOMBINE.

Qu'est-ce que dit cet animal ?

ARLEQUIN.

Ah ! je vous demande pardon, c'est une faute d'ortographe.

EULARIA *d'un air de colére.*

Come, scelerato, io parlo di morte, e tu mi parli di sposo? Giuro al Cielo, non so chi mi tiene che....

(*Elle va à lui pour le battre ; mais il l'arrête en prenant aussi-tôt sa tasse d'une main, & sa bouteille de l'autre, & se mettant en posture de lui verser à boire. Après quoi,*)

ARLEQUIN *dit ;*

Gia ch'a sie cosi ingrata contra el mio amor, son risoludo d'andar a morir. Adio, Matronicida della mia bottiglia. Vado a morir per il vostro amor, e per la vostro crudelta. Helas ! les bras me tombent, les forces me manquent, j'expire. (*Il tombe sur l'épaule de Colombine.*)

COLOMBINE.

Hei, Signora, aiuto, aiuto presto che questo pover huomo mi muore in braccio.

(*Eularia s'approche de lui, & comme elle veut lui mettre une main au cœur pour sentir s'il palpite encore,*)

ARLEQUIN (*dit en riant.*)

He fy donc, Madame ! Vous me chatouillez.

EULARIA (*d'un ton radoucy.*)

Come? tu vuoi morir per amor mio?

ARLEQUIN.

Oüi, Madame, puisque j'ai été assez malheureux pour vous déplaire, je veux mourir.

EULARIA.

Ma, come un semplice Soldato, senza nascita, e senza beni di fortuna, ardisce proponermi di maritarsi meco?

ARLEQUIN.

Madame, je suis un simple Soldat, il est vrai, mais je suis de bonne famille, & je n'ai pas toûjours été comme vous me voyez. EULA-

EULARIA.

Ma che cosa sai fare? hai appreso qualche arte?

ARLEQUIN.

Ouï, Madame, j'ai appris la pratique; j'ai été six ans Clerc d'un Procureur; & si j'avois de l'argent pour me pourvoir d'une Charge, je la ferois aussi-bien qu'un autre.

EULARIA.

Orsu mi sei stato amorevole, voglio esserti grata. Ho un mio Zio Procuratore, che vuol vender la sua Carica, per esser troppo vecchio, e per non poter piu esercitarla. Io te la compraro, e se avrai della condotta, forsi farò la tua fortuna. Andianne. (Arlequin donne la main à la Matrône, & ils s'en vont.)

SCENE

D'UN VIEUX PROCUREUR,

Instruisant un jeune Praticien qui veut acheter sa Charge.

COQUINIERE, GRAPIGNAN.

COQUINIERE.

JAmais vous ne réüssirez dans votre métier, si vous n'avez un Sergent, un Notaire & un Greffier à votre disposition: mais un Procureur qui a ces trois cordes à son arc, peut tout risquer, & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voilà trois dangereuses bêtes, à gouverner.

COQUINIERE.

J'en suis bien venu à bout sans miracle. Dans toutes les Professions, il y a de certaines humeurs revêches & austéres, qui se font un calus de leur devoir, & qui s'effarouchent à la moindre proposition.

sition. Ne vous frotez pas à ces gens-là. Ce sont des brutaux qui ne sont bons à rien : mais il y a par tout d'heureux naturels, que le besoin rend sociables, & que l'on apprivoise avec de l'argent. C'est à ceux-là qu'il se faut attacher ; & c'est sur leur avidité qu'on doit fonder le succès de toutes les affaires difficiles.

GRAPIGNAN.

Bonne morale !

COQUINIERE.

Croyez-moy, mon amy, vous ne ferez jamais vôtre fortune, à moins que vous ne joigniez l'adresse à la procedure. Un homme de notre métier qui voudroit faire sa charge dans l'ordre, n'auroit pas sa maison deffrayée, & mille écus de profit au bout de l'an.

GRAPIGNAN.

Il est vray qu'on ne plaide plus qu'à son corps deffendant.

COQUINIERE.

Autrefois nous avions trop d'affaires ; presentement il faut en aller quêter : encore, à moins qu'un Procureur ne soit allerte, il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah, Monsieur Grapignan, que vous êtes d'un bon âge à Bien faire vos affaires ! Je m'asseure que vous n'avez pas trente ans.

GRAPIGNAN.

Environ.

COQUINIERE.

Ah, le bel âge pour bien travailler !

GRAPIGNAN.

Laissez-moi faire.

COQUINIERE.

Il faut que vous soyez une balourde, après les instructions que je vais vous donner, si dans quatre ans vous n'avez ruïné cent familles ; & acquis dix maisons dans Paris.

GRA-

GRAPIGNAN.

Dix maisons dans Paris !

COQUINIERE.

Oui, dix maisons dans Paris, & par dessus cela, un bon carosse pour votre femme.

GRAPIGNAN.

L'habile homme !

COQUINIERE.

Tel que vous me voyez, à quarante ans j'avois déja gagné deux cent mille livres de bon bien ; & si en ce temps-là les femmes des Procureurs eussent osé avoir des carosses, & porter de la dorure sur leurs habits, la mienne en auroit eu à bonnes enseignes : mais la mode n'en étoit pas encore venuë ; & aussi ne faisoit-on pas tant de façon autour des femmes, comme on en fait aujourd'hui. Que voulez-vous ? il faut aller selon le temps.

GRAPIGNAN.

Ah, Monsieur Coquiniére, donnez-moy de bons mémoires, je vous en prie, pour ne plus aller à pied. J'ay déja d'assez bons commencemens. Je sçay tout le petit manége de l'Etude : mais je ne sçay pas encore ces coups de maître qui font aller en carosse.

COQUINIERE.

Patience : Paris n'a pas été fait tout en un jour. Avant toutes choses, dites-moy, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté ? Vous sentez-vous d'humeur à tout faire pour en amasser ?

GRAPIGNAN.

Malepeste, si j'aime l'argent !

COQUINIERE.

Tant mieux. Vous voilà déja à demi Procureur. Sçachez donc que pour parvenir en fort peu de temps, il faut être dur & impitoyable, principalement à ceux qui ont de grands biens : il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage, jamais ne consentir d'Arrêt diffinitif ; c'est la peste des

Etudes. Au reste, qu'on ne vous voye que rarement aux Audiences. Attachez-vous aux procès par écrit, & multipliez si adroitement les incidents & la procedure, qu'une affaire blanchisse dans votre Etude avant que d'être jugée.

GRAPIGNAN.

Ah diable ! je voy bien que vous l'entendez.

COQUINIERE.

Dans notre métier, le grand talent & le grand gain, c'est de beaucoup écrire.

GRAPIGNAN.

Mais que dire en tant d'écritures ?

COQUINIERE.

Que dire ? Le pauvre homme ! Il faut dire des impertinences, des suppositions, des faussetez ; & quand on est au bout, il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

GRAPIGNAN.

C'est l'entendre cela !

COQUINIERE.

Tu vois, mon cher enfant, que je te parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de notre profession. Mon fils, attache-toy aux Saisies Réelles, aux préferences de deniers. Remuë ciel & terre pour être Procureur des bonnes Directions & ne t'endors jamais sur une consignation ; c'est le vray patrimoine des Procureurs. Que je serai consolé en mourant, si je te voy suivre le bon chemin où je te mets ! Voilà, mon cher enfant, les preceptes solides que mon honneur & ma conscience me suggerent, & que tu dois suivre, si tu aimes tant soit peu ta fortune.

GRAPIGNAN.

Entre deux amis, Monsieur Coquiniére, combien votre Etude me vaudra-t-elle par an ? là, de bonne foy ?

COQUI-

COQUINIERE.

Cela n'ira pas loin de deux mille francs, la maiſon deffrayée.

GRAPIGNAN.

Deux mille francs? Deux mille francs? Hé fy! vous mocquez-vous? Ce n'eſt pas pour avoir un habit d'été à ma femme.

COQUINIERE.

Ho, ho, votre femme le porte donc bien haut?

GRAPIGNAN.

Et mais, haut comme les autres Procureuſes. Ma foy, s'il n'y a que cela à gagner, je ne veux point de votre Pratique.

COQUINIERE.

Hé, mon Dieu, doucement. Les deux mille francs ne ſont que le courant de l'Etude: mais le ſçavoir faire, & le tour du bâton, valent encore mille bonnes piſtoles par an.

GRAPIGNAN.

Oh, ſi cela eſt l'affaire change de face. Hé bien Monſieur Coquiniére, gardez le courant de l'Etude pour vous, & me vendez ſeulement le tour du bâton, & le ſçavoir faire.

COQUINIERE.

L'un ne va point ſans l'autre; & puiſque le contract eſt ſigné, vous allez avoir le tout enſemble. Que vous me remercierez avant qu'il ſoit un an!

GRAPIGNAN.

Que je feray de mal avant qu'il ſoit ſix mois! Un chien enragé n'eſt pas ſi dangereux qu'un jeune Procureur. Malheur à ceux qui tomberont ſous ma couppe!

SCENES DE L'ETUDE.

ARLEQUIN *en Procureur nommé* GRAPIGNAN, *dans son Etude, dictant à ses Clercs.*

GRAPIGNAN.

Et pour faire connoître la chicane de la demanderesse .... de la demanderesse, produit lesdites quatre piéces sous la cotte G : lesquelles.... lesquelles....

UN CLERC *repetant le dernier mot.* Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement!

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, Monsieur : mais vous dictez si vîte, qu'on ne peut pas vous suivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me suivre! Ho, ho, ne vous y trompez pas : je ne veux point de Clercs ceans qui ne fassent quatre-vingt rolles de Grosses par jour. On ne peut pas me suivre! Voyons un peu comment vous vous y prenez. (*Il prend le papier où les Clercs ont écrit ; & après l'avoir regardé, il dit :*) Comment diable! Je ne m'étonne pas si vous allez si doucement. Vous mettez quatre mots à une ligne! Voilà le moyen de faire une bonne maison, ma foi. Que cela ne vous arrive plus : je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou, de ce train-là vous envoyeriez bien-tôt le Procureur à l'Hôpital. Quatre mots à une ligne, c'est se moquer. (*Quand il est à son Bureau,*) A-t-on envoyé enlever les meubles de ce Maître à Danser?

UN

UN CLERC.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Est-ce qu'il pretend payer son terme en gambades?

UN VOLEUR de grand chemin entre.

LE VOLEUR.

Monsieur Grapignan est-il là ?

UN CLERC.

Ouy, Monsieur, le voilà.

LE VOLEUR *à Grapignan.*

Monsieur, je suis votre serviteur.

GRAPIGNAN.

Monsieur je suis le votre.

LE VOLEUR.

Comme vous êtes le plus honnête-homme de tous les Procureurs, je viens vous prier de m'aider de votre bon conseil dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

De quoy est-il question ?

LE VOLEUR.

Je marchois sur le grand chemin, quand un Marchand monté sur une mazette, m'a heurté fort rudement en passant. Je luy ay dit: A qui en a cet homme-là avec sa rosse ? Luy prenant le party de son cheval, met pied à terre, & dit que son cheval n'étoit pas une rosse. Nous nous gourmons. Et comme il n'étoit pas le plus fort, je le terrasse. Il se leve, & prend la fuite. Il est vray qu'en nous roulant à terre, il laissa tomber de sa poche vingt-cinq ou trente pistoles.

GRAPIGNAN.

Oh, oh!

LE VOLEUR.

Que je ramassay ; & voyant qu'il avoit gagné au

 pied,

pied, je montay sur son cheval, & je m'en revins comme si de rien n'étoit. Presentement je viens d'apprendre que ce coquin-là, Monsieur, fait informer contre moy, comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ? Je vous prie de me dire à peu près où peut bien aller cette affaire ?

GRAPIGNAN.

Ma foy, si cette affaire-là étoit menée un peu chaudement, elle pourroit bien aller tout droit à la Grève. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il veu l'action.

LE VOLEUR.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Tant mieux. Il faut commencer par faire mettre le cheval sous la clef : car si ce Marchand venoit à le découvrir ; n'ayant pas d'autres témoins, il ne manqueroit pas de le faire interroger sur faits & articles, & vous seriez un homme perdu.

LE VOLEUR.

Il n'y a rien à craindre, Monsieur. C'est une rosse qui ne peut pas desserrer les dents.

GRAPIGNAN.

Ne vous y fiez pas, nous voyons tous les jours des témoins muets, faire bravement roüer leur homme.

LE VOLEUR.

Diable !

GRAPIGNAN.

Ca, ça, sans perdre plus de temps, faut commencer par faire informer les premiers, & avoir des témoins, à quel prix que ce soit.

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit personne sur le grand chemin dans ce temps-là.

GRAPIGNAN.

Allez, allez nous y en ferons bien trouver....

Je songe à deux Bas Normans, qui travaillent ordinairement pour moy ; mais ils ne se rembarqueront qu'à bonnes enseignes. Car ils sortent d'une affaire, où sans moy ..... vous m'entendez-bien! (*Il met la main à son col, faisant connoître qu'ils auroient été pendus.*) Ainsi les témoins seront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur ?

GRAPIGNAN.

C'est qu'on ne leur fait point de quartier, & qu'on en pend autant qu'on en découvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne, Monsieur, voilà ma bourse avec vingt-quatre pistoles.

GRAPIGNAN.

Hé, hé, voilà tout au plus pour un témoin, & ils sont deux. Voyez .... N'avez-vous pas quelque nippe, quelque bijou, quelque vieux diamant? Dans ces sortes d'occasions, il faut se saigner.

LE VOLEUR.

Voici encore un diamant de vingt pistoles, & une montre qui en peut bien valoir douze.

GRAPIGNAN.

Je pourray bien pour l'amour de vous avancer cinq ou six pistoles de mon argent ; & après cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, Monsieur. Je remets tout entre vos mains, & m'abandonne à votre discretion.

GRAPIGNAN.

Allez, laissez-moy faire. Ce sera un grand hasard, si avec mes deux témoins, je n'envoye votre Marchand aux Galéres. (*Le Voleur s'en va, & Grapignan qui avoit déja examiné sa brandebourg le rappelle,*) St, st, Monsieur, un petit mot. Vous avez là une Brandebourg fort remarquable ; les Archers sont

à l'erte, votre partie pourroit vous avoir veu entrer ceans, vous guetter & vous faire prendre à la sortie. Croyez-moy, pour éviter les malheurs, laissez-la icy, & je mettray votre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant sa Brandebourg à Grapignan.*

Au moins, Monsieur, prenez garde qu'elle ne soit perduë.

GRAPIGNAN.

Ho, ne craignez rien. Je vais la faire parapher *ne varietur.* (*Après que le Voleur est sorty.*) Une montre! une Brandebourg! vingt pistoles, & un diamant! Ne vaut-il pas mieux que je profite de cela qu'un Prevôt? Car aussi-bien ce coquin-là va se faire roüer au premier jour. (*Comme il veut s'asseoir à son Bureau, un Sergent nommé Maraudin entre dans l'Etude.*)

MARAUDIN.

Monsieur Grapignan est-il icy?

GRAPIGNAN *appercevant Maraudin.*

Ah, morbleu, Monsieur Maraudin, vous avez joüé à me perdre.

MARAUDIN.

Comment donc?

GRAPIGNAN.

Je vous avois prié de faire un Commandement de 1647. pour cette affaire qui est sur le Bureau.

MARAUDIN.

Et ne l'ay-je pas fait, & au plus vîte?

GRAPIGNAN.

Et ouy, de par tous les diables, vous l'avez fait: mais au lieu de le datter d'un jour utile, vous l'avez datté d'un Dimanche.

MARAUDIN.

Il est vray que je n'avois point d'Almanach de l'année 1647. & je mis la datte à la bouleveuë.

GRA-

GRAPIGNAN.

Que diable n'en veniez-vous prendre un chez moy ? Vous ſçavez que j'en ay de plus de cent années de ſuite.

MARAUDIN.

J'avouë que j'ay tort : mais une autrefois je ſeray plus circonſpect.

GRAPIGNAN.

Cependant ſi les Juges s'alloient appercevoir de ce petit manége, ils ne manqueroient pas de dire que je ſuis un frippon ; & vous ſçavez (en votre conſcience) que ce que j'en ay fait, n'a été que pour vous obliger, & pour faire gagner ma partie; car ſans cela, le procès étoit flambé. A propos, Monſieur Maraudin, ſouvenez-vous que dans le Decret de ces Marchands de Bois, j'occupe pour neuf perſonnes, ſous le nom des Procureurs que je vous ay nommez ce matin. Que les ſignifications aillent un peu du bel air ?

MARAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, je feray ma charge. De ce train là vous allez faire une bonne maiſon !

GRAPIGNAN.

Les cinq ou ſix premiéres années, on travaille un peu chaudement à ſes affaires.

MARAUDIN.

Garre le heurt.

GRAPIGNAN.

Bon, bon, garre le heurt ! Mon amy, il n'eſt rien tel que d'établir ſa fortune. Après on ſe fait des amis : & on tâche à devenir Marguillier.

MARAUDIN.

Vous Marguillier ! Vous Marguillier !

GRAPIGNAN.

Très aſſurément, Marguillier. C'eſt un très bon vernis ſur la réputation d'un Procureur.

MARAUDIN *en sortant.*

Ho, le franc scelerat! le franc scelerat!

GRAPIGNAN.

Il faudra que je me défasse de ce fripon-là, il gâteroit toutes mes affaires. Voyez un peu quelle brutalité! Datter une fausseté d'un Dimanche! (*Etant à son Bureau.*) Ce Marchand de Vin m'a-t-il envoyé les deux demy muids qu'il m'avoit promis?

UN CLERC.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Et bien, son affaire ira comme je boiray.

UN CLERC.

Un Page, Monsieur, demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Un Page! La mode en est-elle donc revenuë? Ces gens ont-ils des affaires? N'est ce point quelque mauvais train qu'on a délogé? C'est peut-être aussi quelque enfant de bonne maison, qui voyant qu'il n'y a plus rien à faire auprès des gens de qualité, me vient demander une place dans mon Etude: Mais je n'en ay point à luy donner. Faites-le entrer.

LE PAGE entre.

LE PAGE.

Monsieur le Marquis de Grimouche, Monsieur, qui demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Qui?

LE PAGE.

Je vous dis que Monsieur le Marquis de Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Si ce n'est pas pour long-temps, qu'il vienne. (*Après que le Page est sorti, Grapignan continuë.*) Visites de Marquis n'achalandent guéres une Etude: car

car outre que ces gens-là sont fort ignorans en affaires, c'est qu'ils empêchent un Procureur de faire les siennes.

LE MARQUIS entre.

LE MARQUIS.

Hé bon jour, Monsieur Grapignan, bon jour Monsieur Grapignan. Que je suis gros de vous voir! Je me fais un vray plaisir de vous embrasser; & sans une grosse affaire qui m'a un peu dérangé, je n'aurois pas été si long-temps sans vous témoigner combien je suis dans vos intérêts. Touchez-là, Monsieur Grapignan. (*Il luy donne la main.*) Au pied de la lettre, vous n'avez pas un meilleur, ny un plus chaud ami que moy. Dieu sçait, morbleu, comme je m'en explique!

GRAPIGNAN.

Monsieur le Marquis, vous feriez bien mieux de vous expliquer sur certains frais qui me sont encore dus. Vous autres gens de qualité, quand vous avez frappé deux fois sur l'épaule d'un Procureur, vous croyez que c'est de l'argent comptant, & qu'un peu de bien-veillance acquitte toutes vos dettes. Monsieur le Marquis, on ne nourrit pas quatre Clercs avec des complimens; & nous autres Procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le sçais bien: mais Dieu mercy je ne vous dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien! Et cette Requête de salvation de trente rolles de grosse, qui me la payera? Vous sçavez que j'y ay passé deux nuits. (*Aux Clercs.*) Hola, vous autres, où est la Requête de Monsieur le Marquis? (*Il va prendre la Requête, & puis revient.*)

LE MARQUIS.

Hé bien? Combien est-ce qu'il vous faut?

GRAPIGNAN.

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut, & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer, je ne prendray que vingt sols du rolle: il y a trente rolles; ce sont trente francs.

LE MARQUIS.

Quoy que le jeu m'ait un peu coulé à fond, s'il n'y a que cela j'ay encore dequoy le payer. Tenez, Monsieur Grapignan: Voilà une piéce de quatre pistoles. Prenez dix écus, & me rendez quatorze francs. (*Grapignan songe en tenant la piéce entre les mains: Le Marquis luy dit*): Quoy? vous songez?

GRAPIGNAN.

Je songe, qu'il ne vous faut rien rendre.

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre! Ne m'avez-vous pas dit, qu'il ne vous faloit que vingt sols du rolle?

GRAPIGNAN.

Ouy.

LE MARQUIS.

De votre propre aveu la Requête n'a que trente rolles, qui font trente francs.

GRAPIGNAN.

Cela est vray.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante-quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me semble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs.

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien: mais vous redemandez mal. Quand je fis votre Requête le Rapporteur étoit si hâté de juger, que je fus obligé d'entasser vos rai-

sons

ſons les unes ſur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarante-quatre. Preſentement que l'affaire eſt jugée, & que nous avons du temps de reſte, je m'en vais faire étendre vos défenſes, & faire ajoûter à cette Requête les quatorze rolles qui y manquent. (*Aux Clercs.*) Hola, vous autres, qu'on me broche vîtement quatorze rolles de groſſe pour ajoûter à la Requête de Monſieur le Marquis. Je penſe qu'il y en a là de tout faits.

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur Grapignan, puiſque mon affaire eſt jugée, pourquoy y ajoûter quelque choſe ?

GRAPIGNAN.

Ce n'eſt pas par intérêt ce que j'en fais : C'eſt pour mon honneur. Je ne veux pas qu'il ſorte une piéce d'écriture de mon Etude, ſans que j'y aye donné la derniére main. Attendez : Cela va être fait tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon amy, je ne puis attendre. Je cours le bal cette nuit ; j'étois venu même pour vous parler d'une affaire, mais ce ſera pour une autre fois. Adieu donc, mon amy.

GRAPIGNAN.

Laiſſez-donc un de vos gens pour emporter la Requête.

LE MARQUIS.

Un de mes gens ? Quoy, j'irois dans les ruës avec trois laquais ? Fy, Monſieur Grapignan, vous vous mocquez, on me croiroit à l'Hôpital. Adieu mon cher, un peu de part en vos bonnes graces, je vous en prie.

GRAPIGNAN.

Vous la prendrez donc en paſſant ?

LE MARQUIS.

Ouy, ouy, Serviteur.

GRAPIGNAN.

Il faut avoüer que l'argent devient bien rare parmy les gens de qualité. Un Marquis à Page, demander un miſérable reſte de quatorze francs !

LE CHAPELIER entre, après que Grapignan eſt aſſis à ſon Bureau.

LE CHAPELIER.

Bon jour, Monſieur Grapignan.

GRAPIGNAN (*après avoir regardé le Chapelier, dit aux Clercs.*)

Qu'on me prenne demain quinze appointemens ſur ces quinze doſſiers.

LE CHAPELIER.

Bon jour Monſieur Grapignan. Mon affaire eſt-elle jugée ?

GRAPIGNAN *regardant bruſquement le Chapelier.* Non.

LE CHAPELIER.

Comment, Monſieur ! Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce que votre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable ! Voilà bien autre choſe, ma foy !

GRAPIGNAN.

Non : pas le diable, ce qu'on appelle pas le diable, & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra donc le chapeau de caſtor que j'ay donné au Secretaire de mon Rapporteur ?

GRAPIGNAN.

Un chapeau de caſtor ? Vray caſtor ?

LE CHAPELIER.

Des meilleurs qui ſe faſſent. En voicy le pareil que je rapporte chez moy.

GRA-

GRAPIGNAN *se leve, prend le Chapeau des mains du Chapelier, & après l'avoir bien manié, dit:*

A propos de votre affaire, n'est-ce pas un patissier avec qui vous avez eu du bruit dans la ruë ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Qui vous a dit des injures ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frapé ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu votre plainte chez le Commissaire du quartier ?

LE CHAPELIER.

Vrayment je le crois.

GRAPIGNAN *mettant le castor sur sa tête.*

Je me remets votre affaire. Votre affaire est bonne, & je la gagneray.

LE CHAPELIER.

Que je vous auray d'obligation.

GRAPIGNAN.

Presentement que je l'ay en tête, je vous assure que je la gagneray. Laissez-moy seulement quatre pistoles pour commencer les informations.

LE CHAPELIER.

Très volontiers. Mais au moins, Monsieur, que je n'en aye pas le démenty.

GRAPIGNAN.

Tenez-moy pour le plus grand fripon de tous les Procureurs, si je ne vous en fais pas sortir à votre honneur.

LE CHAPELIER *voulant reprendre son castor de dessus la tête de Grapignan.*

Mon-

Monsieur, le chapeau.

GRAPIGNAN *l'empêchant, & le repoussant hors de son Etude.*

Allez vous-en, vous dis-je.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau....

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il est de commande, & il faut que je l'aille porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embarassez point. Allez. Je m'en vais luy faire fermer sa Boutique à perpetuité.

LE CHAPELIER.

Il est pour un homme qui....

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ay votre affaire en tête, & qu'elle n'en sortira point. (*seul*) C'est un Perou que l'Etude d'un Procureur. (*Aux Clercs.*) A-t-on achevé cette Requête?

UN CLERC.

Il y a déja cent rolles de faits.

GRAPIGNAN.

Achevez le reste en diligence: car on dit que les parties sont en termes d'accommodement.

UN PATISSIER entre.

LE PATISSIER.

Monsieur Grapignan y est-il?

UN CLERC.

Ouy, Monsieur.

LE PATISSIER.

Bon jour, Monsieur, pourray-je vous dire un petit mot?

GRAPIGNAN.

Bon jour, mon Maître, qu'y a-t-il pour votre service?

LE

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire...

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque chose, luy dit :*

Approche, mon amy, approche, (*au Patissier.*) Ca Monsieur, qu'y a-t-il ?

LE PATISSIER.

On m'a dit, Monsieur, que vous étiez Procureur contre moy dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui est votre Partie ?

LE PATISSIER.

C'est un Chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez, il ne fait que sortir d'icy.

LE PATISSIER.

Ah, Monsieur, c'est un méchant homme !

GRAPIGNAN.

Bon ! à qui le dites-vous ? Je n'ay jamais veu un homme plus acharné aux procès.

LE PATISSIER.

Il se vante par tout qu'il me fera faire amende honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis, si je le laisse faire. Mais je ne veux pas qu'il pousse à bout un honnête homme comme vous.

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos poursuites. (*A son garçon qui tient quelque chose de couvert.*) Approche, Champagne. (*A Grapignan.*) C'est, Monsieur, un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNAN *regardant le Pâté.*

C'est toûjours quelque chose : mais, mon amy, le criminel va diablement vîte, & il y a déja bien du papier de broüillé.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, je m'en vais vous rendre ſur le champ tout l'argent que vous avez débourſé.

GRAPIGNAN.

Vous ne ſçauriez mieux faire. Ecoutez, je ne ſuis pas un tyran, & je vous en ſortiray pour peu de choſe.

LE PATISSIER *ouvrant ſa bourſe, & la luy preſentant.*

Tenez, Monſieur, prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNAN.

Ah, vous me comblez; & puiſque vous en agiſſez ſi honnêtement, je ne prendray que vingt écus. Vous voyez que ce n'eſt pas le papier.

LE PATISSIER.

Monſieur; je ne regarde point après vous. Je vous prie ſeulement de tirer mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Laiſſez-moy faire, je vais vous mettre avec mes penſionnaires.

LE PATISSIER.

Qui ſont-ils vos penſionnaires, Monſieur?

GRAPIGNAN.

Ce ſont d'honnêtes gens comme vous, qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque choſe pour les laiſſer en repos. Les uns cent piſtoles, les autres quatre cens livres; qui cent écus; plus ou moins, ſelon les affaires. Voyez vous ce gros ſac là? C'eſt contre un homme de la premiére qualité, que je laiſſe joüir en paix de tout ſon bien, à la barbe de ſes créanciers. Ce ſeroit une terrible choſe, ſi nous faiſions tout le mal que nous pouvons faire. Il faut être humain en certaines occaſions, & ne pas pouſſer à bout des gens qui s'aident, & qui viennent au devant de vous.

LE PATISSIER.

Dieu vous conſerve, Mr. Grapignan, pour tous ceux à qui vous rendez ſervice.

GRA-

GRAPIGNAN.

Vous êtes bien heureux d'être tombé entre mes mains.

LE PATISSIER.

Adieu, Monsieur. Tirez bien mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Allez, je vous réponds que d'un an d'icy; il ne sera fait une pance d'a contre vous. (*Seul.*) Encore vingt écus! Mais si cela continuë, il me faudra un coffre fort. *Aux Clercs:* Vous jasez au lieu de travailler à cette Requête. Parbleu vous ne mangerez que des féves & de la moruë.

UNE VIEILLE plaideuse entre.

LA VIEILLE.

Que deviendray-je, bon Dieu! Je suis perduë. Ha, maudit Grapignan, tu es cause de mon malheur.

GRAPIGNAN.

A qui en a cette folle-là?

LA VIEILLE.

Après m'avoir ruinée, tu me traittes de folle, voleur? Je t'étrangleray.

GRAPIGNAN.

Ah, point d'emportement, s'il vous plaît.

LA VIEILLE.

En peut-on trop avoir pour un coquin qui me jure que ma cause est bonne; & je viens de la perdre avec dépens?

GRAPIGNAN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne soit bonne, mais je dis bonne, & une des meilleures de mon Etude: J'en ay déja touché plus de huit cent francs.

LA VIEILLE.

Fripon, voilà donc l'endroit par où tu la trouves bonne?

GRA-

GRAPIGNAN.

Ah, que de babil! Si vous n'étiez pas si en colére, je vous ferois voir au doigt & à l'œil, que vous gagnez votre cause en perdant votre procès. Mais comme je suis un fripon....

LA VIEILLE.

Le vous dis-je pas ! j'auray tort d'avoir perdu mon procès!

GRAPIGNAN.

Vous avez tort de n'être qu'une ignorante; & vous ne méritiez pas de tomber en des mains aussi affectionnées que les miennes. Il y a mille Procureurs étourdis qui auroient gâté votre affaire, en vous la faisant gagner; mais moy par prudence, je vous enrichis en vous la faisant perdre.

LA VIEILLE.

Grand-merci.

GRAPIGNAN.

C'est une chose pitoyable, de voir comme on traite aujourd'huy les gens d'honneur de notre profession. Nous avons beau écrire jour & nuit, avancer notre argent, perdre notre temps: bon, au bout de tout cela, les Procureurs sont encore des fripons. Voilà en un seul mot toute la récompense de nos peines.

LA VIEILLE.

Mais faites-moy donc voir par où je vous suis redevable?

GRAPIGNAN.

Par où? Et n'est-ce pas un vray coup d'amy, d'avoir tiré la principale piéce de votre sac, pour en faire un moyen infaillible de Requête Civile contre l'Arrêt d'aujourd'huy? Vous pleurez presentement: mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou six ans d'icy, quand la Requête Civile sera gagnée, & qu'il y aura de bons gros dommages & intérêts à toucher, qui excederont deux fois la

somme

somme qui vous est deuë ! Je sçay bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moy : mais enfin le Procureur ne sera plus un fripon.

LA VIEILLE.

Ah, Monsieur Grapignan, je ne veux point tâter de Requête Civile.

GRAPIGNAN.

Que vous êtes folle ! sans Requête Civile, une affaire n'a point de goût. C'est la rocambole du procès.

LA VIEILLE.

Gardez votre ragoût pour quelque plaideuse plus friande. Pour moy, j'aime mieux m'accommoder, & passer une Transaction qui termine toutes mes affaires.

GRAPIGNAN.

Qui termine toutes vos affaires ! Et combien y a-t-il que vous plaidez, ne vous déplaise ?

LA VIEILLE.

Il y a déja treize ans ; & me voilà, Dieu mercy & vous, aussi avancée que le premier jour.

GRAPIGNAN.

Quoy ! il n'y a que treize ans ? je ne m'étonne pas si vous n'êtes qu'une novice. Ho, ça, ça, il faut avoir pitié de vous.

LA VIEILLE.

Il n'y a pitié qui tienne, Monsieur : je veux m'accommoder.

GRAPIGNAN.

Ce ne sera pas de mon avis, toûjours.

LA VIEILLE.

Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce qu'un Procureur qui sçait son métier, ne consent jamais, ny arbitrage ny transaction. Ce sont nos premiers élemens.

LA VIEILLE.

Quoy, si je vous priois de m'en dresser une...

GRA-

GRAPIGNAN.

Vous auriez beau m'en prier, je ne pourrois pas le faire en conscience.

LA VIEILLE.

Mais....

GRAPIGNAN.

Mais, cela est directement contraire aux Statuts de notre Communauté Maiepeste, j'aurois tous mes Confréres à dos, s'ils alloient découvrir qu'à mon âge j'eusse donné les mains à quelque accommodement. C'est tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie : Encore y regarderoit-il à deux fois, ouy.

LA VIEILLE.

Sur ce pied-là, Monsieur Grapignan, il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moy ?

GRAPIGNAN.

Sur ce pied-là, Mademoiselle, il faut croire aveuglement ceux qui ont soin de vos affaires, me laisser 450. livres pour la consignation de la Requête Civile, & au sortir d'icy, vous aller mettre au lit. Vous avez fait assez de vacarme pour prendre un peu de repos. (*Tout ce qui suit, se dit dans le temps que la Vieille tire sa bourse.*) Il faut avoüer que je n'ay guére de fiel, après les injures..... mais je mets tout cela sous les pieds : Le Ciel m'est témoin avec combien d'honneur je fais ma Charge.

LA VIEILLE.

Bailler encore 450. livres, après tout ce que j'ay déja déboursé !

GRAPIGNAN.

Patience, (*en prenant la bourse*) le temps de la recolte viendra.

LA VIEILLE.

On a beau se fâcher contre ces bourreaux de Procureurs, ils attrapent toûjours votre argent. Dans le desespoir où je suis, je souhaitterois avoir donné

mon

mon bien à quelque honnête homme qui m'en fit joüir en patience le reste de mes jours : car à la fin, il faudra que je me marie pour être en repos.

GRAPIGNAN.

Et combien avez-vous de bien à peu près, Mademoiselle ?

LA VIEILLE.

Ce que j'ay de bien ? J'ay trois cent mille bonnes livres. Est-ce que vous ne le sçavez pas bien ? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

GRAPIGNAN.

Trois cent mille livres ! Malepeste, quelle aubeine ! Croyez-moy, Mademoiselle, vous ne sçauriez mieux faire que de m'épouser.

LA VIEILLE.

Bon, vous épouser ! On dit que vous êtes marié avec la Matrône.

GRAPIGNAN.

Ce n'est qu'en attendant mieux. Et quel âge avez-vous à peu près ?

LA VIEILLE.

Quel âge ? & mais, j'ay à peu près quatre-vingt-ans.

GRAPIGNAN.

Ho, ho, pour trois ou quatre ans qu'il vous reste encore à vivre, il faut vous les faire passer joyeusement.

LA VIEILLE.

Mais, Monsieur Grapignan, en vous épousant, si la Matrône reprend la Charge ?

GRAPIGNAN.

Ho diable, j'y ay mis bon ordre. Le Contract n'est pas fait en faveur de mariage : C'est une vente pure & simple de la Charge, où j'ay fait mettre : Compté, nombré & délivré des deniers dudit Sieur Grapignan. Diable, cela tient comme teigne.

LA

LA VIEILLE.

Mais, Monsieur Grapignan .... là .... m'aimerez-vous du fond du cœur ?

GRAPIGNAN.

Si je vous aimeray ? Belle demande ! Peut-on haïr une femme qui donne trois cent mille livres en mariage ? Je vous adoreray.

La Matrône arrive, qui ayant entendu les derniéres paroles de Grapignan à la Vieille, dit d'un ton de colére : Tu l'adorerai, traditore ?

GRAPIGNAN *sans s'étonner.*

Madame, on prend son bon quand on le trouve. Vous avez fait pendre le défunt pour moy, vous pourriez bien me faire roüer pour un autre, ouy.

LA MATRONE *desesperée.*

Ha che pur troppo conosco questi esser un gastigo d'al Cielo. Torno a deplorar la mia sventura. (Elle s'en va.)

GRAPIGNAN, *après que la Matrône est sortie, va à la Vieille, luy met une fontange, & la prend par le bras, en luy disant :*

Allons, prenons le chemin de la Noce.

LE CHAPELIER & le PATISSIER entrent, & prennent Grapignan au colet, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre.

LE CHAPELIER.

Trouveriez-vous bon auparavant, de vous soulager de mon chapeau de castor & de mes quatre pistoles ? Il faut rendre gorge, Monsieur le fripon.

LE PATISSIER.

Allons, Monsieur Grapignan, de bonne grace, sans vous faire presser, rendez-moy mes vingt écus.

Diable! Vos pensions sont bien chéres!

LA VIEILLE.

Voilà un assez bon preparatif de noces!

GRAPIGNAN.

Hé, Messieurs, ne me perdez point à la veille de mes noces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAPELIER.

Quoy, fripon, tu voudrois que nous t'aidassions à tromper une femme?

LE PATISSIER.

Non, non, il faut que tout à l'heure justice en soit faite.

LA VIEILLE.

Voilà de bien honnêtes gens!

LE PATISSIER.

Bon, Monsieur le Bailly vient icy fort à propos.

LE BAILLY entre.

LE BAILLY.

Qu'est cecy, mes enfans?

LE CHAPELIER.

Ce n'est pas grand' chose: Il ne s'agit que de faire pendre un Procureur; fripon s'entend.

LA VIEILLE.

Cela s'en va sans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand desordre dans cette Profession? J'en cherche un qui fait plus de mal luy seul, que tous les autres ensemble. Notre Greffe n'est remply que de plaintes & d'informations contre luy.

GRAPIGNAN.

Franchement, Monsieur le Bailly, il y a bien des fripons dans notre métier: il n'en faut que trois ou quatre, pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celuy que je cherche s'appelle Gra .... pian, Gramian, Gra....

LE CHAPELIER.

Grapignan ?

LE BAILLY.

Justement.

GRAPIGNAN.

Ouf !

LE PATISSIER.

Le voilà, Monsieur.

LE BAILLY.

Quoy, c'est là ce fameux fripon ?

GRAPIGNAN.

Hé, Monsieur, pour l'honneur du Corps....

LE BAILLY.

C'est justement pour l'honneur du Corps qu'il te faut pendre tout à l'heure. Il faut châtier un scélérat qui deshonore Messieurs les Procureurs. La Potence est toute dressée. Allons vîte ; qu'on l'emmene.

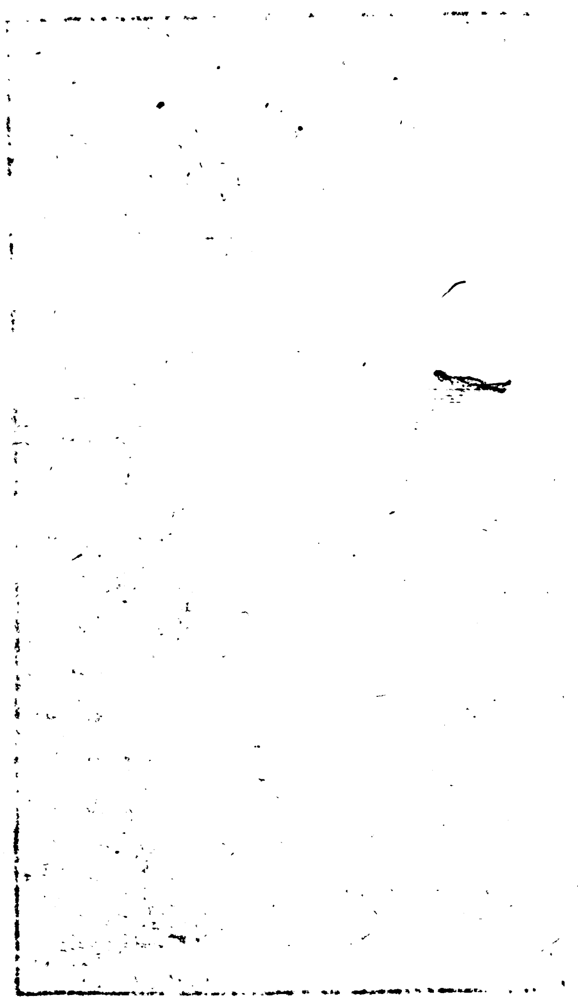
GRAPIGNAN *en s'en allant.*

Monsieur Coquiniére me l'a baillé belle avec son Carosse. De ce train-là je n'iray qu'en Charette..

LA VIEILLE. *Après que tout le monde est sorty.*

Un quart-d'heure plus tard, mes trois cent mille livres s'en alloient au gibet avec le Procureur.


ARLEQUIN
LINGERE
AU PALAIS
Le Docteur
Le Capitan



ARLEQUIN LINGÈRE DU PALAIS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D****

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le 4. Octobre 1682.

C 2 A C.

ACTEURS.

Une LINGERE, *Arlequin.*

Un LIMONADIER, *Arlequin.*

ARLEQUIN.

PASQUARIEL.

Le DOCTEUR.

CINTHIO, } *en Ombres,*
EULARIA, }

SCARAMOUCHE.

Quatre hommes representant des Statuës.

SCE

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN
LINGERE DU PALAIS.
SCENE DE LA LINGERE ET DU LIMONADIER.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN *habillé moitié en femme & moitié en homme paroît dans le fond d'une boutique de Lingére contiguë à celle d'un Limonadier.*

ARLEQUIN *se montrant du côté de l'habit de femme, & contrefaisant la Lingére, crie :*

DES chemises, des cravattes, des calleçons, des torchons, Messieurs.

PASQUARIEL.

Voicy justement une Boutique de Lingére. J'ay affaire de quelque peu de linge, je veux voir si elle n'auroit point ce qu'il me faut.

ARLEQUIN.

Venez voir chez nous, Monsieur. De très belle toile de Hollande, de beaux chaussons à l'épreuve de la sueur.

PASQUARIEL *prenant une chemise qu'il trouve sur le Comptoir, & regardant Arlequin, dit :*

 Je

Je ferois ravy d'acheter quelque chose chez vous. (*à part.*) Cette fille-là est jolie, bien faite. Les beaux yeux bleus !

ARLEQUIN *qui n'a entendu que les dernières paroles.*

Du bleu, Monsieur ? Je vous garantis qu'il n'y en a point dans ma toile.

PASQUARIEL *regardant la chemise.*

Cette chemise m'accommoderoit assez ; mais je la crois trop petite.

ARLEQUIN.

Petite, Monsieur ? Vous n'y pensez pas. Elle a trois quartiers & demi de haut.

PASQUARIEL *regardant Arlequin, dit à part.*

Le beau nez !

ARLEQUIN.

Oh, pour bien aulné, ne vous mettez pas en peine, mon aulne a près d'un douze plus que les autres.

PASQUARIEL.

Combien en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Elle vous coutera dix écus, sans vous surfaire.

PASQUARIEL.

Dix écus !

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, c'est en conscience, je n'y gagne qu'une livre par sol.

PASQUARIEL.

Je vous en donneray trente sols.

ARLEQUIN.

Trente sols ! On voit bien que vous n'êtes pas accoûtumé à porter des chemises.

PASQUARIEL.

Tenez, voilà un écu sans marchander. Si vous pouvez, ne me laissez pas aller ailleurs.

ARLEQUIN.

Ca, ça, prenez-là ; mais à condition que vous me ferez l'honneur de me revenir voir. C'est à l'enseigne de

de la Pucelle. C'est moi, Monsieur, qui fournis les layettes pour tous les enfans des Eunuques du grand Serrail.

PASQUARIEL.

Comment vous appellez-vous ?

ARLEQUIN.

Je m'appelle la belle Angelique, à votre service.

PASQUARIEL.

Je vous suis obligé. A l'honneur de vous revoir.

ARLEQUIN *se tourne du côté de l'habit d'homme, & paroît dans la boutique du Limonadier, où il crie:*

Des biscuits de la limonade, des macarons, du café, du chocolat à la glace, Messieurs. (*Vers Pasquariel.*) St, st, Monsieur, (*Pasquariel se tourne.*) Un petit mot, s'il vous plaît. (*Pasquariel s'approche.*) Apparemment, Monsieur, que vous êtes Etranger ? Ne vous amusez pas à cette peste de gueuse-là. Elle vous duppera. Sa boutique n'est remplie que de Plumets, de Breteurs, & de petits Collets. (*Pasquariel hausse les épaules d'étonnement. Dans ce moment Arlequin rentre dans la boutique de la Lingére, & y paroissant du côté de l'habit de femme, prend Pasquariel par le bras, & luy dit :*) Qu'est-ce que cet Empoisonneur du genre humain vous conte ? Voilà encore un plaisant coquin pour me traiter de gueuse ! Qu'est-ce que la boutique d'un Limonadier, mon amy ? Deux seaux d'eau, deux citrons, & une once de sucre la composent.

Pasquariel veut parler. Aussi-tôt Arlequin rentre dans l'autre boutique, & paroît en Limonadier.

ARLEQUIN *vers la Lingére.*

Il est vray qu'une Lingére est bien mieux fournie ! De trente paquets qui sont dans sa boutique, il n'y en a pas quatre pleins de marchandises. Témoin cet âne, qui étant l'autre jour attaché à ta porte, en mangea six qui n'étoient remplis que de foin.

PASQUARIEL *au Limonadier.*

Mais Monsieur....

ARLEQUIN *en Lingére, toûjours vers le Limonadier.*

Comme tû donnes à boire, je suis bien-aise de donner à manger. Car qui boit de l'eau, peut bien manger du foin.

PASQUARIEL *à la Lingére.*

Mais Madame....

ARLEQUIN *en Limonadier, toûjours vers la Lingére.*

Tais-toy, Vendeuse de Point d'Angleterre fait à Paris.

PASQUARIEL.

Encore....

ARLEQUIN *en Lingére.*

Tais toy, Vendeur de Limonade à la Romaine. Pour qu'elle en fût, il faudroit que Rome eût été bâtie dans la riviére de Seine.

PASQUARIEL.

Hé, de grace....

ARLEQUIN *en Limonadier.*

Ce ne seroit donc pas chez toy, car tu n'es guéres saine. On sçait bien de tes nouvelles, va.

PASQUARIEL.

N'écoutez pas....

ARLEQUIN *en Lingére.*

Va Vendeur de Café du Levant. Va-t-en vendre au Couchant; car tu es bien saoul.

PASQUARIEL.

Il ne faut pas....

ARLEQUIN *en Limonadier.*

Tu as la langue bien longue; si ton aulne en étoit de même, les Marchands ne s'en plaindroient pas comme ils font.

PASQUARIEL.

Encore faut-il....

ARLEQUIN *en Lingére.*

Je te vais montrer que mon aulne est de mesure.

re. (*Il prend l'aulne, & feignant d'en donner un coup au Limonadier, il frappe Pasquariel.*)

PASQUARIEL.

Oh, par ma foy, c'en est trop.

ARLEQUIN *en Limonadier.*

Ouy? Oh je t'apprendray à lever la main sur un homme comme moy. (*Il prend un pot de fayance, & feignant de le jetter à la Lingére, il le jette à la tête de Pasquariel. Après deux ou trois repetitions du même lazzi, Arlequin sort en Limonadier; & comme s'il vouloit sauter sur la Lingére, il se tourne tantôt d'un côté & tantôt de l'autre: en sorte que Pasquariel qui le voit homme d'un côté & femme de l'autre, & qui les croit véritablement aux prises, s'empresse à les separer, & reçoit plusieurs coups. Après quoy Arlequin se retire en riant, & laisse Pasquariel par terre, qui dit après s'être relevé:*) Voilà des gens bien animez l'un contre l'autre! *& s'en va.*

SCENE DE LA NOURRICE.

PASQUARIEL, LE DOCTEUR, ARLEQUIN *en Nourrice suivy d'un homme qui conduit un âne sur lequel est un Berceau.*

ARLEQUIN *au Docteur.*

Bon jour Monsieur.

LE DOCTEUR.

Bon jour, ma Mie, que demandez-vous?

ARLEQUIN.

Monsieur, je cherche un nommé Pasquariel; C'est que je suis la Nourrice d'un de ses petits enfans, & pour l'amour de luy j'ay perdu ma fortune, mon bon Monsieur.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Helas, quand j'y songe je suis toute hors de moy ! Je devois nourrir le fils de la Republique de Raguse : & .... ha, ha, ha. (*Il pleure.*)

LE DOCTEUR.

Tenez, Madame, consolez-vous, voilà Monsieur Pasquariel.

ARLEQUIN *à Pasquariel.*

Ha, bon jour Monsieur, vrayment voilà qui est bien honnête, demeurer trois ans sans demander des nouvelles de son enfant ! fy, cela crie vengeance.

PASQUARIEL.

Qu'est-ce à dire un enfant ? tu es folle ma Mignonne ? Je n'ay jamais eu d'enfans.

ARLEQUIN.

Ha Ciel, qu'entens-je! Desavouer son enfant, n'est-ce pas donner un camouflet à la nature ? Mon bavolet en pâlit d'horreur, mon lait s'enfuit, & les oreilles de mon âne se dressent contre ton mauvais naturel. Pere barbare ! Desavouer un enfant qui t'aime dès le berceau ! Le pauvre petit, du plus loin qu'il voit un âne, un cochon, un bœuf, il court le flatter, croyant caresser son papa mignon.

PASQUARIEL.

Monsieur le Docteur, cette femme-là a perdu l'esprit.

ARLEQUIN.

Dès l'âge de deux mois il avoit toutes tes inclinations. Il n'avoit jamais de repos que ses petites menottes ne fussent pleines de cartes ; il ne vouloit que des pipes pour hochet ; & il ne tetetoit jamais, si je n'avois frotté mes mammelles de vin.

LE DOCTEUR.

Voilà qui est admirable !

ARLE-

ARLEQUIN.

Dame, Monſieur, nos Collecteurs qui ſont des gens ſçavans, diſent qu'ils ont remarqué qu'à la naiſſance des grands hommes il eſt toûjours arrivé quelque choſe d'extraordinaire.

LE DOCTEUR.

Cela eſt vray.

ARLEQUIN.

Quand le petit Paſquariel vint au monde, la chandelle palit par trois fois, le vin ſe tourna dans la cave, & par un prodige la marmite fut répanduë. Ce qui nous preſage, Monſieur, qu'il ſera un jour le flambeau des Tabacs, le ſoûtien des Cabarets, & la terreur des marmites.

LE DOCTEUR.

Mais où eſt l'enfant ? l'avez vous amené avec vous ?

ARLEQUIN.

Ouy Monſieur, (*vers l'homme qui mene l'âne.*) Deſcendez le petit Paſquariel.

(*On deſcend du berceau qui eſt ſur l'âne un petit garçon habillé comme Paſquariel, qui d'abord qu'il eſt à terre court vers luy, en criant :*) Ha, mon papa, ha mon papa !

PASQUARIEL *le repouſſe, puis ſe tournant vers Arlequin, dit :*

Allez, portez vos impoſtures ailleurs. Par la mort... (*Il luy donne un coup de pied dans le ventre.*)

ARLEQUIN *en criant.*

Ha je ſuis morte ! Un coup de pied dans le ventre ! Je ſuis groſſe de quatorze mois. *Alla Giuſtizia, alla Giuſtizia*, au Commiſſaire, au Commiſſaire. *Et il s'en va.*

SCENE DE RODRIGUE ET DE CHIMENE.

Pour l'intelligence de cette Scêne, il faut sçavoir que Pasquariel étant devenu fou, rencontre Arlequin une bouteille de vin à la main, le prend pour son Rival, tire l'épée & la passe au travers de la bouteille. Arlequin au desespoir, sort du Théâtre, & un moment après revient habillé tout de noir, avec un grand manteau qui luy va jusqu'aux talons, & un crêpe au chapeau qui luy traîne par terre. Pasquariel qui s'en étoit aussi allé triomphant de l'action qu'il venoit de faire, rentre sur le Théâtre, en disant qu'il est Rodrigue; & voyant Arlequin habillé en deuil, il le prend pour Chimène; Ce qui donne lieu à la Scêne qui suit.

PASQUARIEL, ARLEQUIN.

PASQUARIEL.

HE bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Saoulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

ARLEQUIN.

Ah Ciel! où sommes-nous, & qu'est-ce que je voy?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moy!

PASQUARIEL.

N'épargnez pas mon sang, goûtez sans resistance
La douceur de ma perte & de votre vengeance.

ARLEQUIN.

Helas!

PAS-

PASQUARIEL.

Ecoutez-moy.

ARLEQUIN.

Je me meurs.

PASQUARIEL.

Un moment.

ARLEQUIN.

Va, laisse-moy mourir.

PASQUARIEL.

Quatre mots seulement.
Aprés, ne me répons qu'avecque cette épée.

(Il tire son épée, & mettant un genou en terre, il la presente à Arlequin.)

ARLEQUIN.

Du jus de ma bouteille encor toute trempée!

PASQUARIEL.

Ma Chiméne.

ARLEQUIN.

Ote-moy cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.
Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
La pinte par le fer, le buveur par la vue!
Ote-moy cet objet, je ne le puis souffrir.
Toute ma soif redouble, & tu me fais mourir.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Le cruel Assassin d'une liqueur que j'aime.
Dieux! je n'entendray plus ce langage si doux,
Qui s'exprimoit à moy par d'aimables glous glous.
Malgré tes sentimens qui flatent mon oreille,
Je feray mon possible à venger ma bouteille.
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Si tu ne rends mon vin, je n'ay plus de pouvoir.

PASQUARIEL.

O miracle d'amour!

ARLEQUIN.

Que j'eusse bû de verres?

PASQUARIEL.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos peres !

ARLEQUIN.

Rodrigue, qui l'eût cru ?

PASQUARIEL.

Chimène, qui l'eût dit ?

ARLEQUIN.

Que ce vin prêt à boire aussi-tôt se perdît ?

PASQUARIEL *se leve.*

Adieu, je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.
(*Il s'en va.*)

ARLEQUIN.

Si j'en obtiens l'effet, je te jure ma foy
De m'enyvrer afin de crever après toy.

(*Il s'en va, imitant dans sa marche Mademoiselle Chamelay, dont il avoit contrefait les tons dans sa declamation. Mademoiselle Chamelay étoit une Comédienne Françoise, grande, belle, & bien faite, qui avoit la voix très belle, le geste libre & naturel, & qui jusqu'aux derniers jours de sa vie, dans l'âge le plus avancé, a toûjours fait l'admiration de tous ses Auditeurs.*)

SCENE
DU CONTRACT.

Le Théâtre represente la Chambre de Scaramouche.

ARLEQUIN, CINTHIO & EULARIA *en Ombres.* SCARAMOUCHE. *Quatre hommes representant des statuës, & soûtenant le manteau de la chemınée de la Chambre.*

Comme ce Contract est une recapitulation de plusieurs incidens dont la piéce est remplie, il faut sçavoir que Scaramouche voulant marier sa fille à Pasquariel qu'elle

qu'elle n'aime point, Arlequin Valet de Cinthio, Amant aimé, invente plusieurs fourberies pour détourner ce mariage : Il fait passer Pasquariel pour un joüeur & un débauché, afin de dégoûter Scaramouche. Il substituë le portrait de son Maître à la place de celuy de Pasquariel, dont le Pere s'étoit chargé pour le presenter à sa fille, & cet échange donne lieu à une Scène équivoque de Scaramouche & d'Eularia, dans laquelle la fille promet à son Pere d'épouser l'Original du Portrait qu'elle a entre les mains. Dans un regal que Scaramouche fait à son pretendu gendre, Arlequin caché sous une corbeille de fruits, en versant d'une certaine eau dans le verre de Pasquariel le fait devenir fou ; en sorte que se croyant Rodrigue, & prenant Arlequin pour Chimène, ils font ensemble la Parodie qu'on vient de lire. La folie de Pasquariel continuant toûjours, il tuë un Cabaretier, dont Arlequin represente l'Ombre dans cette Scêne, où il dit a Scaramouche qu'il est l'ame du Cabaretier qui vient pour l'emmener à tous les Diables, s'il ne consent au mariage de sa fille avec Cinthio ; ce que Scaramouche refusant de faire, Arlequin commande qu'on l'emprisonne. Aussi-tôt les quatre statuës qui paroissent soutenir la cheminée, se détachent ; deux l'arrêtent, & les deux autres transportent sur luy le manteau de la cheminée, & le luy font glisser sur la tête, en sorte qu'il y paroît comme dans un étuy, n'ayant que la tête dehors. Arlequin le somme encore de donner sa fille à Cinthio, & Scaramouche lâssé de tant d'outrages, consent au mariage, & signe le Contract qui suit, dont Arlequin fait la lecture.

PARDEVANT les Conseillers, Notaires, & Garde-notes infernalles, fut present, parce qu'il ne put s'enfuir, Messire en noir Scaramouche, Pere retif, contrevenant aux prolifiques intentions de Damoiselle Eularia sa fille, d'une part ; & l'Ombre en

petit deuil du feu Sieur corps mort, stipulante pour Cinthio amoureux, d'autre part. LESQUELLES ayant reconnu que tous les Diables ensemble ne peuvent gêner ny contraindre l'inclination d'une fille qui veut absolûment l'original du portrait en question : & que d'ailleurs Pasquariel par ses extravagances étant devenu le Rodrigue des Petites Maisons, les susdites Parties conviennent que ce n'est pas pour luy que le four chauffe; & que Cinthio sera le futur Epoux d'Eularia sa future Epouse, à laquelle Scaramouche son futur pere, donnera trente mille futurs écus, pour le susdit futur mariage. Lequel Contract sera executé des Parties. Fait & passé sous la Cheminée le 4. Octob. 1682. Et en cas de contravention, sera dès à present ladite Cheminée avec toute sa garniture, portée aux Enfers, pour droit de Messieurs les Diables.

Scaramouche signe, on découvre la fourberie & la Comédie finit.

AVER-

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE

Qui a eu soin de cette

EDITION.

JE suis fâché de n'avoir pas la Comédie entiére dont je fais present d'une Scêne au Public. On me donna cette Scêne dans un temps que je n'étois pas encore Libraire; & je ne prevoïois pas alors que je pusse avoir besoin de cette Comédie entiére, ce qui me fit négliger d'en tirer une Copie; Du moins je ne me donnai aucun mouvement pour cela & je chargeai seulement ma mémoire de la Scêne suivante, qui me parut pleine d'un sel Badin tel que je l'aimois. J'avoue même que j'ignore comment la Piéce étoit intitulée; Cependant cette Scêne pouvant servir beaucoup à la parfaitte intelligence d'Arlequin Protée qui suit, & sans laquelle on n'entendroit pas Colombine quand elle dit à sa Sœur.

Il étoit mon Cadmus dans l'Adieu d'Hermione
On connoît les transports où son cœur s'abandonne, &c.

J'ay cru que quoique ce ne soit qu'une Scêne détachée, le Public me sçauroit pourtant gré de lui en faire part.

Monsieur Gherardi ayant été voir la representation

tation de l'Opera de Phäëton, il entendit & vit avec plaisir Monsr. du Mesnil qui jouoit le rôle de Phaëton, & qui chantoit une très belle Haute contre. Il resolut de parodier cet Opera & s'étant metamorphosé en Monsr. du Mesnil, tant il le copioit-bien, il parut sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne suivi d'un Char d'Osier, trainé par six Chevaux galleux & au derriére duquel on voyoit un soleil de Clinquant, Colombine parut en même temps sur le Théâtre & Arlequin & elle chanterent la Scêne suivante, sur la Musique de la belle Scêne de l'Adieu de Cadmus & Hermione de l'Opera de Cadmus. *Je vais partir belle Hermione, &c.*

ARLEQUIN, COLOMBINE.

Les Violons jouent la Rittournelle & quand ils ont fini ARLEQUIN chante.

Je vais partir ma Colombine,
Puisqu'il faut qu'aujourd'hui l'Univers j'illumine
Ma voiture à deux pas m'attend;
Par malheur les Chevaux qui font mon attelage,
Ont gagné le Farcin, maugrebieu du voyage,
Est-ce la pour partir comment?

COLOMBINE.

Phaëton à quoi songez vous
Avec ces Animaux de vous mettre en Campagne?
Croyez-moi le Farcin se gagne;
Juste Ciel que deviendrons nous
Si le Soleil galeux par son ardeur feconde
Repand son Farcin sur le monde.
Phaëton à quoi songez vous?

ARLEQUIN.

J'ay de l'Orvietan n'en soyez point en peine,
Avant que de partir j'en prendrai tout mon soux.

CO-

COLOMBINE.

Vous élevant si haut votre chute est certaine;
Si des Dieux votre audace attire le couroux,
Phaëton j'ay peur que leur haine
Ne vous fasse casser le cou.

ARLEQUIN.

Si par un tel fracas doit finir ma carriére
Que mon nom à jamais soit plutôt méprisé;
Quoi que du sang des Dieux un Phaëton brisé
Vaut moins qu'un Arlequin dont la taille est entiére.

COLOMBINE.

Laissez donc au Soleil repandre la lumiére;
Ce Dieu Seul a le droit d'éclairer l'univers.
Conduisant son Char de travers,
On vous verra faute de Guide,
Degringalant du haut des Airs
Aler tout droit aux invalides.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas Novice à mener des Chevaux,
J'ai conduit fort longtemps (*) le Coche de Bourdeaux.

COLOMBINE.

Quoi déja ton fouet tu t'aprête?

ARLEQUIN.

J'ai fait mettre un claquet au bout.

COLOMBINE.

Il veut partir il s'y resout!

ARLEQUIN.

Colombine pourquoi veux tu que je m'arête?

COLOMBINE.

Quoi tu me vas quitter?

ARLEQUIN.

Je reviendrai demain.

CO-

(*) *Monsr. du Mesnil qu'Arlequin copioit étoit fils du Maître du Coche de Bourdeaux à Paris.*

COLOMBINE.

Si tu crêve en chemin,
Fai le sçavoir à ta maitresse.
Elle aura le plaisir de te mettre au Cercueil.

ARLEQUIN.

Et si tu meurs pour moi d'un excès de tristesse,
Je te jure mon cœur que j'en prendrai le dueil.

Colombine & Arlequin (ensemble.)

J'en ai la larme à l'œil.

COLOMBINE (*continue.*)

Vous n'écoutez point ma tendresse
Rien ne vous retient.

ARLEQUIN.

Le Temps presse.

Tous deux ensemble.

Au nom des plus beaux nœuds que l'amour ait fermez.

COLOMBINE.

Restez si vous m'aimez.

ARLEQUIN.

Vivez si vous m'aimez. } *Ensemble.*

Esperons.

COLOMBINE.

Tout me desespere
Que je ne me veux de mal d'avoir trop sçû vous plaire.

Tous deux ensemble.

Qu'un tendre amour coûte d'ennuis.

COLOMBINE.

Vous partez.

ARLEQUIN.

Il le faut.

COLOMBINE.

Demeurez.

ARLEQUIN.

Je ne puis.

Je

Je m'afoiblis plus je différe
Il faut m'aracher de ce lieu.

COLOMBINE.

Phaëton.

ARLEQUIN.

Colombine.

COLOMBINE.

Phaëton.

ARLEQUIN.

Colombine.

Tous deux ensemble.

Adieu.



ARLE-


PROTÉE


PROTÉE

ARLEQUIN
PROTÉE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D***

Et representée pour la première fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le onziéme jour d'Octobre 1683.

A C.

ACTEURS.

PROTÉE.
GLAUCUS.
NEPTUNE.
ARLEQUIN.
MEZZETIN.
Deux AUBERGISTES.
Un COMEDIEN, *Arlequin.*
CINTHIO.
COLOMBINE.
ISABELLE.
Un FRIPIER.
Un JUGE.
PILLARDIN. } *Procureurs.*
LA RUINE. }
Un CLERC.
LE DOCTEUR.
Des Garçons Cabaretiers.

SCE-

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN PROTE'E.

SCENE DE PROTE'E ET DE GLAUCUS.

Le Théâtre represente la Mer. On y voit Neptune qui chasse Arlequin & Mezzetin, dont l'un est Protée & l'autre Glaucus.

NEPTUNE, ARLEQUIN, MEZZETIN.

NEPTUNE *sur son char au milieu de la mer.*

VIa, sortite fuori del mio Regno, insolenti; se non volete provar quanto possa l'ira d'un Nume contro di voi giustamente sdegnato.

ARLEQUIN *sortant de la mer.*

Vraiment je me soucie beaucoup de demeurer dans ton diable d'Empire maritime, où l'on ne converse qu'avec des Moruës, qui ont l'esprit aussi plat que leur taille! Voilà ma foy un plaisant pays, où l'on ne voit jamais d'homme, si ce n'est quelque enragé qui vienne s'y baigner; où l'on fait toute l'année maigre, même le jour du Mardy Gras! Encore me consolerois je de cela, si dans ces vilaines Montagnes roulantes je pouvois d'ailleurs avoir un moment de repos. Mais point du tout. La nuit, si je veux dormir, ces pestes de Saumons ronflent si fort, qu'il m'est impossible de fermer l'œil. Si je me tourne d'un côté, une Ecrevisse me pique la tête;

si je me retourne de l'autre, les Sardines m'entrent dans les trous du néz & des oreilles: les Crables me piquent aux fesses; & ces maudites Baleines me lancent un robinet d'eau dans le visage. Par ma foy, après toutes ces incommoditez-là, faudroit-il pas être fou pour rester davantage avec toy dans ton impertinent Sejour. Adieu.

NEPTUNE.

Temerario, loga la lingua, e rispetta un Dio che ti farà pentire delle tue insolenze, se tu non taci.

ARLEQUIN.

Non ho paura di niente, e mi burlo delle tue minaccie. (Le fond du Théâtre se ferme.)

MEZZETIN.

Tout cela est beau & bon: Mais, Monsieur Protée, que ferons-nous à present? Nous n'avons pas un sol, & sur terre il faut de l'argent pour vivre.

ARLEQUIN.

Bon bon, je m'embarasse bien de cela! Ne suis-je pas Protée? Ne changé-je pas de forme quand je veux?

MEZZETIN.

Ouy. Mais sous quelque figure que tu te mettes il faudra toûjours de quoy la faire subsister.

ARLEQUIN.

Tu as raison. Hé bien, je prendray la figure d'un filou, d'un coupeur de bourse, & j'iray travailler à la presse & dans les lansquenets.

MEZZETIN.

Fort bien. Mais la Justice découvrant tes petits manéges, te fera d'abord prendre la figure d'un pendu.

ARLEQUIN.

Point d'inquiétude là-dessus. Je trouveray bien le moyen de me tirer d'affaire, ne te mets pas en peine.

MEZZETIN.

Allons, tout coup vaille, je ne t'abandonne, point,

point, & je veux courre la même fortune que toy. Mais où irons-nous ? Songeons serieusement au séjour que nous devons prendre.

ARLEQUIN.

C'est bien pensé. Cherche un peu quelque bon pays.

MEZZETIN (*après avoir songé.*)

Allons en Espagne.

ARLEQUIN.

En Espagne ? Hé fy ? tu te mocques. Ces gens-là sont trop fiers & trop gueux, nous n'y trouverions pas de l'eau à boire.

MEZZETIN.

Il est vray. Hé bien, allons en Italie. Nous y boirons de bon vin, & nous y mangerons de bons fruits.

ARLEQUIN.

Encore pis, tu tombes de fiévre en chaud mal. Dans ce pays-là on sacrifie tout à la jalousie, & j'aime trop à sacrifier à l'amour. Je n'y vivrois jamais en repos.

MEZZETIN.

Allons donc en France.

ARLEQUIN.

Oh pour cela je le veux bien, allons en France. C'est le centre des plaisirs de la vie. Tout le monde y est bien venu ; les conversations y sont frequentes ; les Dames y brillent ; les Cavaliers y sont bien reçus ; & selon les saisons on y jouit toûjours des bals & des promenades. Mais quelle Ville choisirons-nous ?

MEZZETIN.

Belle demande ! La premiére & la capitale du Royaume, qui est à mon sens la premiére & la capitale du monde. Paris.

ARLEQUIN.

Tu as raison. C'est le rendez-vous de toutes les nations. Elles viennent en foule y apprendre le bel

air, les maniéres aisées, les exercices, la danse, la musique, & tout ce qui sert à rendre un homme parfait dans la politesse & le bon goût. L'Opera & la Comédie s'y representent tous les jours ; & c'est dans le Parterre de ces Spectacles-là que je donneray de l'exercice à la souplesse de mes mains, & que j'apprendray aux gens qui m'environneront, à avoir un œil au Théâtre, & l'autre à leurs poches.

MEZZETIN.

Ouy, mais il faudra changer de noms. Car Protée & Glaucus ne sont guéres des noms convenables pour des hommes.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, cherchons-en d'autres. Att . . . Attends, j'en imagine un pour toy.

MEZZETIN.

Hé bien ?

ARLEQUIN.

Tu t'appelleras . . . . paillasse.

MEZZETIN.

Ouy ; & toy bois de lit. Hé fy ! Est-ce là un nom d'homme ?

ARLEQUIN.

Attends . . . . en voicy un autre. Appelle toy Réchaud. Voila qui est significatif cela ; déja tu as l'air d'un Chaudronnier. D'ailleurs étant Réchaud, comme tu aimes la bonne chére, tu es seur par là d'être de tous les bons repas.

MEZZETIN.

Cela est vray, mais je ressemblerois au Violon qui jouë pour faire danser les autres. Je chauferois les viandes, & les autres les mangeroient.

ARLEQUIN.

Oh par ma foy, tu es trop difficile, j'y renonce.

MEZZETIN.

Je l'ay trouvé ; moi. (*Il rit.*) Ha, ha, ha ! Le joly nom ! Il fera plaisir à tout le monde.

ARLE-

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, je le prends pour moi, il me convient à merveille.

MEZZETIN.

Il vous convient! Et quel nom eſt-ce?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçay encore rien.

MEZZETIN.

Attend donc que je le diſe, & tu le ſçauras. Me.... ze.... Mezzetin. Hé bien, ne voila-t-il pas un joly nom?

ARLEQUIN.

Ouy aſſeurément. Oh ça, cherche m'en quelqu'un qui approche du tien. Oh ma foy, je le tiens. Arle.... Arlequin. Qu'en dis-tu? Harlequin, c'eſt comme diroit Charle-quint. Il faut dire la verité, voila un nom bien heroïque.

MEZZETIN.

Serviteur, Seigneur Arlequin.

ARLEQUIN.

Bacio le mani al Signor Mezzetin.

MEZZETIN.

Monſieur Arlequin voudroit-il venir boire chopine?

ARLEQUIN.

Je me feray toûjours un plaiſir de ſuivre Monſieur Mezzetin. (*Ils s'en vont.*)

SCENE DU MARCHAND JOUAILLIER.

ARLEQUIN *groteſquement habillé, avec un chapeau en pain de ſucre, & une très grande épée, dit à Mezzetin qui l'accompagne, qu'il a pris la figure*

d'un Marchand Forain, & qu'il va voler la premiére maison où il entrera. Mezzetin l'encourage, & se retire, voyant venir du monde.

ARLEQUIN, deux AUBERGISTES.

I. AUBERGISTE *à Arlequin.*

VEnez loger chez nous, Monsieur. Bon logis à pied & à cheval. C'est au Croissant.

ARLEQUIN.

Au Croissant? Voila une Enseigne de mauvais augure.

II. AUBERGISTE.

Venez chez nous, Monsieur. Au Soleil d'Or. Vous serez fort bien pour le lit & pour la table.

ARLEQUIN.

Au Soleil d'Or? Cecy vaut mieux. Ecoute mon amy, il me faut une petite chambre pour moy, & une grande chambre pour mon épée

I. AUBERGISTE (*prenant Arlequin par le bras, & le tirant à côté.*)

Gardez-vous bien, Monsieur, d'aller loger chez cet homme-là.

ARLEQUIN.

Et pourquoy, mon amy?

I. AUBERGISTE.

C'est un fripon. Il fait boire du vin blanc pour du rouge.

ARLEQUIN.

Ouais! (*au* II. *Aubergiste*) Fy donc, Monsieur, n'avez-vous point de honte de faire boire du vin blanc pour du rouge? Ah fy!

I. AUBERGISTE (*tirant encore Arlequin par le bras.*)

Ce n'est pas le tout, Monsieur. Croiriez-vous bien, que ce coquin-là l'autre jour fit manger à un pauvre Etranger qui étoit logé chez luy, un coq-d'inde pour un pigeon?

ARLE-

ARLEQUIN.

Ah ! cela ne se peut pas souffrir. (*Vers le* II. *Aubergiste.*) Quelle conscience ! Faire manger à un pauvre Etranger un coq-d'inde pour un pigeon, au hazard de le faire crever ! Fy ! cela crie vengeance.

I. AUBERGISTE (*tirant toûjours Arlequin par la manche.*)

Il ne savonne jamais ses draps, Monsieur, il ne fait que les blanchir avec du blanc d'Espagne, & ses matelas sont tout remplis de paille.

II. AUBERGISTE *à Arlequin.*

Monsieur, n'écoutez point ce miserable, c'est un envieux qui....

ARLEQUIN (*au* II. *Aubergiste.*)

Allez, vous êtez un malheureux. Vos matelas remplis de paille ! Vous prenez donc les Etrangers pour des nésfles ? De ma vie je ne logeray chez vous.

II. AUBERGISTE.

Ne voyez-vous pas bien que ce qu'il vous en dit n'est que par envie ! Entrez seulement chez moy, & vous trouverez qu'il n'y a rien de tout ce qu'il vous vient de dire. D'ailleurs je loge les gens sans prendre d'argent, moy.

ARLEQUIN.

Vous ne prenez point d'argent ? Diable, c'est quelque chose cela. Et que prenez-vous donc ?

II. AUBERGISTE.

Je ne prends que de l'Or, Monsieur.

I. AUBERGISTE.

Monsieur, sans barguigner, entrez chez moy, vous me portez la mine d'un grand Seigneur, &....

ARLEQUIN.

Point, point, je ne suis qu'un Marchand.

I. AUBERGISTE.

Un Marchand ! Et quel Marchand, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Marchand pierreux.

I. AUBERGISTE.

Je vous entens. Marchand Tailleur de pierres.

ARLEQUIN.

Hé non. Marchand pierreux, c'est-à-dire, Marchand de Pierreries, de Diamans, de Perles, de Rubis, de Topases, d'Emeraudes, de Pommes cuites.

I. AUBERGISTE.

Et combien l'aulne tout cela ?

ARLEQUIN.

Cela ne se vend point à l'aulne. Je m'en vais vous en faire voir. (*Il ouvre sa Valise qui est à terre derriére luy, & il en tire un petit coffret rempli de bijoux.*) Voyez s'il y a rien de plus beau & de mieux travaillé au monde ?

I. AUBERGISTE (*montrant un gros diamant qui est dans le coffret.*)

Quelle pierre est-ce là, Monsieur ?

ARLEQUIN.

C'est une pierre que j'ay tirée de la vessie du grand Mogol. L'autre qui est à côté est une fistule lacrimale du Roy de Maroc. (*Dans le temps que les Aubergistes regardent attentivement, il leur vole à l'un la bourse & à l'autre la montre; puis refermant son petit coffret, il dit :*) Vous voyez bien que je n'ay rien apporté que de merveilleux.

II. AUBERGISTE.

Cela est vray, Monsieur; mais il faut que vous me fassiez le plaisir de venir loger chez moy.

I. AUBERGISTE.

Oh, Monsieur ne voudroit pas faire cet affront-là à mon Auberge. (*Ils le tirent chacun de leur côté.*)

ARLEQUIN.

Ecoutez, Messieurs. A vous parler franchement, je ne puis loger ny chez l'un ny chez l'autre.

I. & II. AUBERGISTES (*ensemble.*)

Et d'où vient ?

ARLE-

ARLEQUIN.

C'est qu'à present mes affaires sont faites, (*montrant l'endroit où il a mis ce qu'il leur a pris.*) Il faut que je m'en aille.

I. AUBERGISTE.

C'est une excuse inutile. (*Vers son Auberge.*) Hola hé Garçons, qu'on apporte une Robe de chambre & un Bonnet à Monsieur.

II. AUBERGISTE (*aussi vers son Auberge.*)

Hola hé Garçons, qu'on vienne debotter Monsieur.

Plusieurs Garçons sortent des deux Auberges, les uns voulant obliger Arlequin à prendre une Robe de chambre, & les autres le voulant débotter malgré luy. Des Violons de Cabaret qui se trouvent là par hazard, joüent dans le temps qu'on violente Arlequin, qui après s'être bien débattu, prend une de ses bottes qu'on luy avoit ôtée de force, leur en donne des coups, & les met en fuite. Voyant après, la porte du Docteur ouverte, il entre dans la maison, & laisse sa Valise sur le Théâtre. Les deux Aubergistes reviennent sur leurs pas pour chercher la Bourse & la Montre qu'ils ont perduë ; & se doutant bien qu'ils ont été volez par le Marchand, & trouvant sa Valise à leurs pieds, ils l'ouvrent pour se saisir des Pierreries qu'il leur avoit fait voir. Mais ils n'y trouvent que des chiffons, & d'autres bagatelles. Ils s'en vont en criant : Au voleur, au Commissaire.

Mezzetin qui a entendu ce bruit, sort, & apperçoit Arlequin à la fenêtre de la maison du Docteur. Arlequin luy dit qu'il va luy jetter par la fenêtre les meubles de cette maison. Mezzetin attend, reçoit un matelas, un lit de plume, des couvertures, de la tapisserie, & un petit enfant en maillot qu'Arlequin dit avoir trouvé dormant sur le lit. Il luy donne aussi une souriciére pour mettre, à ce qu'il dit, dans sa chambre, afin d'empêcher les souris d'aller ronger une petite croute de fromage de Milan qu'il y a dix ans

qu'il conserve dans sa paillasse ; Et la precipitation de l'un & de l'autre à donner & à recevoir les bardes, fait un jeu très agreable. Le Docteur arrive, Arlequin sort de la maison & rentre au fond du Théâtre où les bardes ont été transportees. Scaramouche survient tenant à son bras un panier plein d'argenterie. Arlequin l'observe, & si-tôt qu'il a posé son panier à terre, il le luy prend & s'enfuit. Scaramouche court après criant au voleur. Le Docteur qui a trouvé sa maison dégarnie, sort criant aussi au voleur. Les deux Aubergistes reparoissent, & s'unissant avec les autres, ils appellent le Commissaire. Le Théâtre s'ouvre, & represente une salle au milieu de laquelle on voit Arlequin en Commissaire, en Bonnet & en Robe de chambre, assis sur un fauteuil.

II. AUBERGISTE.

Monsieur le Commissaire, on m'a pris une bourse où il y avoit trente écus.

ARLEQUIN.

Les aviez-vous comptez ?

II. AUBERGISTE.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN.

C'est donc votre faute. Brebis comptée, le loup la mange.

I. AUBERGISTE.

Monsieur, je me plains d'une plainte plaintive.

ARLEQUIN.

Je croyois que tu te plaindrois d'une plainte joyeuse.

I. AUBERGISTE.

On m'a pris, Monsieur, une montre de douze pistoles, la meilleure montre du monde.

ARLEQUIN.

Si elle avoit été aussi bonne que tu le dis, elle t'auroit montré l'heure qu'on devoit te la prendre. Et qui est-ce qui te l'a volée ? Le connois-tu ?

I. AU-

I. AUBERGISTE.

Non, Monsieur; mais je sçay que c'est un Etranger.

ARLEQUIN.

Un Etranger? Diable! il faut aller bride en main.
C'est peut-être la mode de son pays. Que sçait-on?
Si c'étoit, par exemple, quelque Bas-Normand.

SCARAMOUCHE.

Monsieur, on m'a pris un panier de vaisselle d'argent que je portois chez moy.

ARLEQUIN.

Et à qui l'aviez-vous pris, vous?

SCARAMOUCHE.

A personne, Monsieur, je l'avois acheté.

LE DOCTEUR.

Et à moy, Monsieur, dans le temps que j'étois en ville, on m'a démeublé toute ma maison.

ARLEQUIN.

Vous n'aurez pas tant de peine à démenager à la fin du terme. Mais je vais vous rendre bonne justice. (*Dans ce moment, son fauteuil se change en un monstre affreux, qui jette feu & flamme par la gueule & par les narines. Ce qui épouvante & fait fuir les Complaignans, & finit le premier Acte.*)

SCENES

DU COMEDIEN.

ARLEQUIN *en Comédien nommé la Comète, dit à Mezzetin qu'il a pris la forme d'un Comédien François preferablement à celle d'un Comédien Italien; parce que les Italiens ne gagnent pas grand' chose. Mezzetin luy dit qu'il a parlé au Docteur, qui consent qu'on repete dans son jardin, & que sa fille Isabelle y jouë un rôle. Arlequin luy dit qu'il voudroit bien avoir une nommée Colombine, dont il a entendu parler comme d'une fille qui a de beaux talens pour la*

Comédie. Mezzetin répond qu'il la connoît, & qu'il va la luy envoyer. Il s'en va, & Arlequin demeure.

CINTHIO, ARLEQUIN.

CINTHIO (*appercevant Arlequin, le regarde, & dit.*)

La Com....

ARLEQUIN (*regardant aussi Cinthio.*)

Cin....

CINTHIO.

La Comète?

ARLEQUIN.

Cinthio?

CINTHIO.

Que je suis ravi de vous embrasser! Que faites-vous dans ces quartiers en une saison si avancée?

ARLEQUIN.

Ma foy, Seigneur Cinthe, je suis venu icy aux vendanges, pour voir si je ne pourrois point faire quelque petite recruë de Comédiens.

CINTHIO.

Comment? Faire une recruë de Comédiens parmy des vendangeurs & des vendangeuses? Ma foy vous voulez rire.

ARLEQUIN.

Non, la peste m'étouffe. On m'a parlé d'une nommée Isabelle fille du Docteur, & d'une autre nommée Colombine, niéce de Scaramouche, que je voudrois bien avoir; & aujourd'huy même je dois repeter quelque chose chez ce même Docteur, & sa fille en doit être.

CINTHIO.

Vous me donnez la vie, Monsieur de la Comète, en m'apprenant cette bonne nouvelle. Je vous prie, donnez-moy quelque petit rôle dans votre piéce. Je vous feray le plus d'honneur qu'il me sera possible. J'aime cette Isabelle fille du Docteur, & je ne sçau-

rois

rois souhaiter une meilleure occasion pour avoir le plaisir de l'entretenir en particulier.

ARLEQUIN.

Toûjours amoureux à votre ordinaire ?

CINTHIO.

Que voulez-vous ? Chacun a sa passion dominante ; l'amour est la mienne.

ARLEQUIN.

Je veux bien vous rendre ce petit service ; & si vous voulez faire la campagne avec moy, vous n'en serez pas fâché. Il ne me manque que des Acteurs ; car pour des Piéces, j'en ay tant que j'en veux.

CINTHIO.

C'est à dire que vous avez toutes celles de Corneille, de Racine, de Moliere ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! voilà quelque chose de beau que Racine, Corneille & Moliere ? Sçavez-vous bien que depuis que je ne vous ay vu, je suis devenu Auteur ?

CINTHIO.

Auteur ?

ARLEQUIN.

Auteur. Avez-vous jamais lu les Comédies de Plaute & de Terence ?

CINTHIO.

Ouy, plus de vingt fois.

ARLEQUIN.

C'est moy qui les ay faites.

CINTHIO *riant.*

Ha, ha, ha ! c'est vous qui les avez faites ! On voit bien que vous voulez plaisanter.

ARLEQUIN.

Je vous parle serieusement.

CINTHIO.

Mais vous ne vous appellez ny Plaute ny Terence.

ARLEQUIN.

Cela est vray. Mais pour vous dire la chose com-

me elle est, c'est que dans ce temps-là on taxoit les Auteurs qui étoient en réputation; & pour éviter la taxe, au lieu de mettre mes Piéces sous le nom de la Comète, je les mis toutes sous le nom de Plaute & de Terence.

CINTHIO.

Mais comment cela se peut-il? Il y a plusieurs Siécles qu'elles sont imprimées pour la premiére fois.

ARLEQUIN.

Cela n'empêche pas que les Vers n'en soient admirables. J'ay inventé aussi depuis peu une maniére particuliére pour faire voler en l'air douze personnes à la fois, sans cordes, sans fil d'archal, & sans contrepoids.

CINTHIO.

J'avouë que cela me passe, & que vous êtes un homme admirable. Faire voler douze hommes à la fois sans contrepoids, sans cordes, & sans fil d'archal! il faut que vous me montriez ce secret-là à quelque prix que ce soit.

ARLEQUIN.

Je n'ay rien de caché pour vous. Observons si personne ne nous écoute. (*Ils regardent de tous côtez.*)

CINTHIO.

Il n'y a personne.

ARLEQUIN.

Ecoutez. Voicy comme je m'y prends. Je trace d'abord sur le Théâtre un demy cercle quarré, sur lequel je marque de distance en distance la place de mes douze voleurs, où je les poste ensuite dans l'attitude que demande le caractére qu'ils doivent representer. Après je descends sous le Théâtre, & perpendiculairement sous chaque place de voleur, je mets un baril de poudre à canon, de la meilleure que je puisse trouver. Puis je fais partir de l'ouverture de chaque baril une traînée, (remarquez bien cecy, c'est le fin de l'affaire,) une traînée

parti-

particuliére de poudre qui vient se rejoindre par l'autre bout à une traînée générale d'environ trente pieds géométriques. Les choses disposées de la sorte, je tiens une méche allumée de la main droite, & un sifflet de la main gauche ; & quand il est temps de faire partir mes gens, au même moment que je donne le signal du sifflet, je mets le feu à la traînée, qui dans un clin d'œil fait partir mes douze voleurs en l'air sans contrepoids, sans cordes, & sans fil d'archal. (*Cinthio rit.*) Vous riez. Je veux morbleu que vous en fassiez l'épreuve vous-même, & que vous voliez des premiers.

CINTHIO.

Oh pour cela, non, je vous en réponds.

ARLEQUIN.

Avoüez que c'est peut-être un des beaux secrets qu'on ait jamais inventé.

CINTHIO.

Ouy pour faire mourir douze personnes à la fois.

ARLEQUIN.

Parbleu ! si l'on n'en mouroit pas, je me ferois tout d'or avec ce secret-là.

CINTHIO.

Oh ça, Monsieur de la Comète, souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite de me donner un petit rôle dans votre Piéce, & me croyez tout à vous. Au plaisir de vous revoir. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN.

Vous serez content. Serviteur.

SCENE

SCENE DE L'INCENDIE.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

M'*Hanno detto che Vossignoria vuol parlarmi* . . . *ha, ha, ha ! che figura graziosa ! Vossignoria mi pare* un Dindon à la daube.

ARLEQUIN.

Come un Dindon ! *Son* un Comédien, chef d'une troupe de Dindons ; *ho volu dire* de Comédiens.

COLOMBINE.

Vossignoria e Comediante ? E quando Comediarete ? Mi muoro di voglia di vedervi.

ARLEQUIN.

Comediarò quando havrò trovà dei Comedianti per Comediar.

COLOMBINE.

Che personaggio fate ?

ARLEQUIN.

Fò il personaggio principale. Je suis celuy qui finit toûjours les Actes.

COLOMBINE.

Vous êtes donc le Moucheur de chandelles, *che finisce sempre gli Atti.*

ARLEQUIN.

Vossignoria si burla. Si vous voulez venir dans ma Trouppe, *ve donarò un bon rolo.*

COLOMBINE.

O Signor si ; ho un gran genio per la Comedia. Ma come Vossignoria dice, voglio un bon rolo : per essempio, le rôle du Portier *che maneggia l'argento.* C'est un bon rôle celuy-là !

ARLE-

ARLEQUIN.

Selon le temps & les Piéces.

COLOMBINE.

Mais quelle Piéce joüerez-vous d'abord ?

ARLEQUIN.

Noi cominciaremo per l'Incendio di Troia.

COLOMBINE.

Ah sì sì, mi piace, il soggetto è buono. E che personaggio sareto ?

ARLEQUIN.

Il personaggio principale. C'est moy qui feray le Cheval de Troye.

COLOMBINE.

Ditemi per grazia l'historia di questo Incendio di Troïa.

ARLEQUIN.

Volontieri. C'est... C'est... Mais tout le monde sçait cela.

COLOMBINE.

Io non la sò, e vorrei ben saperla.

ARLEQUIN.

C'est... Mais cela sera trop long.

COLOMBINE.

Non importa.

ARLEQUIN.

Voicy ce que c'est. L'Incendie eut quelque different avec Troye,& un jour il voulut l'attaquer : mais dans le même temps il arriva une très grande pluye qui vint au secours de Troye, & qui moüilla furieusement l'Incendie, lequel enragé se retira, & l'histoire finit par une grande fumée.

COLOMBINE.

Nò nò, non mi piace; è una Comedia che sarebbe male agli occhi, e che sarebbe pianger tutto il mondo. Bisogno trovare qualche soggetto plus élevé... *Per essempio, gli amori di Piramo e Thisbe, o vero d'Angelica e Medoro. Ma no, vorrei ancora qualche cosa di piu elevato.*

ARLE-

ARLEQUIN.

Plus élevé ? nous pourrions joüer les Amours des Monts Pirenées. C'est un sujet fort élevé.

COLOMBINE.

E chi diavolo vorebbe montar così alto per veder la Comedia?

ARLEQUIN.

E bene, giocaremo gli Amori di Titus Empereur Romain. *Io farò* Titus, *e voi* Berenice.

COLOMBINE.

Oh questa sì sai à bonissima. Apunto a forza di vederla, e di leggerla, la sò tutta a memoria, Vado ad imberenicciarmi. Adesso, adesso vengo.

ARLEQUIN.

Ed io vado ad intituninarmi. Adesso, adesso torno. (Ils s'en vont.)

PARODIE

DE BERENICE.

SCENE I.

ISABELLE *seule.*

Dieux! Je ne le voi point, cet Amant que j'adore!
Tous les jours dans ces bois je devance l'Aurore:
Je tâche à demêler la trace de ses pas,
Je le cherche par tout, & ne le trouve pas.
Heureuse indifférence, & tendresse fatale!
Helas! peut être est-il aux pieds de ma Rivale.
Puis qu'il n'a plus pour moy le même empressement:
Ah, sans doute ma Sœur a charmé mon Amant.
Ses yeux sont ébloüis des yeux de Colombine.
Il me quitte; & c'est la le sort qu'il me destine.
Et moy, je souffrirois un si cruel affront?
J'en feray rejaillir la honte sur son front.

Je

Je me feray raison d'une telle injustice.
Il faut qu'il l'abandonne, ou que l'ingrat perisse:
Et, sans fremir, j'iray dans son perfide cœur
Moy même ensanglanter l'image de ma sœur.
Mais que dis-je ? pour moy l'ingrat a trop de charmes.
Son nom seul m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Et malgré mon dépit, & malgré ma fureur,
Je sens qu'il est toûjours le Maître de mon cœur.
Mais Colombine vient: cachons notre foiblesse,
Et tâchons de sonder son cœur avec adresse.

SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE *en Berenice*.

ISABELLE.

ET bien le cherchiez-vous? qu'en dites-vous ma Sœur ?
Etes-vous aujourd'huy maitresse de son cœur ?
Cinthio pour vous seule & languit & soupire.
Parlez. Qu'en dites-vous ?

COLOMBINE.

Que pourrois-je vous dire ?
Si Cinthio m'aimoit, il m'aimeroit en vain.
Ouy, ma Sœur ; & j'adore un Empereur Romain.

ISABELLE.

Ne raillons point, ma Sœur : car enfin je devine. . . .

COLOMBINE.

Et bien, connoissez mieux le cœur de Colombine.
Je hay le sérieux, & j'aime l'enjoûment.
Arlequin Phaëton me plut infiniment
J'aime *S'a son Dottor ?* & s'il vous faut tout dire,
Sur ma foy, je ne veux d'un Amant que pour rire.
J'ay dans la tête encore un bien plus grand dessein,
Arlequin va paroître en Empereur Romain.

Je luy reprocheray toute son injustice.
Il sera mon Titus, & moy sa Berenice,
Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,
Eriger Phaëton en défunt Celadon.
Il étoit mon Cadmus dans l'Adieu d'Hermione:
On connoît les transports où son cœur s'abandonne.
Pour vous, ma Sœur, dont l'air, le visage, & les
yeux.
Sont faits pour la tendresse, & pour le serieux,
Vous l'avez fait paroître avec delicatesse;
Et certain petit air qui prêche la tendresse,
Un peu de jalousie, un peu d'emportement,
Vous sied fort bien, ma Sœur, & plaît infiniment.
Pour moy, je vay jouer en stile magnifique,
Avec mon cher Titus, un serieux Comique.

ISABELLE.

Je vous entends, ma Sœur: vous raillez assez bien.
Vous jouez votre rôle, & j'ay joué le mien.
(elle s'en va.)

COLOMBINE (*seule.*)

Moy Berenice! Ha Dieux! par où m'y prendre?
Auray-je un port de voix & languissant & tendre?
Et puis-je prononcer sur le ton langoureux:
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Tantôt devant Titus il faut que je soupire.
Mais quoy? mon serieux fera mourir de rire.
Berenice aura beau pousser deux mille helas,
En voyant Colombine on ne la croira pas.
Mais Titus vient. Rentrons pour prendre un port
de Reine.

SCENE III.

ARLEQUIN *en Titus.*
SCARAMOUCHE *en Paulin.*

ARLEQUIN.

A T-on vû de ma part le Roy de Comagène ?
Sçait-il que je l'attends ?

SCARAMOUCHE.

Si Signor, si Signor.

ARLEQUIN.

Parle François. Je dis que tu n'es qu'un Butor.
Répons, Ane. Que fait la Reine Berenice ?

SCARAMOUCHE.

La Rena Berenisse... la Rena... Ber... Berenice, elle est la-haut qui pisse, *signor.. &.. per se ben...*

ARLEQUIN.

Parle, acheve, fy donc ! Quel Paulin ! quelle bête ! ....
Diable soit de Paulin, & de sa confidence !
Cheval, Ane bâté, va, sors de ma presence.
Cours apprendre ton Rôle, évite ma fureur,
Indiscret Confident d'un discret Empereur.

SCARAMOUCHE (*s'en va.*

ARLEQUIN *seul.*

Hé bien, Titus, hé bien, Titus, que vas-tu faire?
Berenice t'attend. Où vas-tu, temeraire ?
Tes Adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de fermeté ?
Car enfin au combat qui pour toy se prepare,
C'est peu d'être inconstant, il faut être barbare,
(*Aux Auditeurs.*)
Ce debut n'est pas mal, Messieurs, & sur ce ton
Je m'en vais effacer Floridor & Baron.
Mais Berenice vient.

SCENE

SCENE IV.

COLOMBINE *en Berenice*,
ARLEQUIN *en Titus.*

COLOMBINE.

NOn, laissez-moy, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent icy.
Il faut que je le voye. Ah pargué le voicy.
Hé bien, il est donc vray que Titus m'abandonne?
Il faut nous separer, & c'est luy qui l'ordonne?
(*Elle le pousse.*)

ARLEQUIN.

Ne poussez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point icy nous attendrir tous deux.
Il faut .... mais que faut-il? Dans l'horreur qui m'accable,
Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au diable.
Vous voyez cependant, mes yeux sont tout en eau:
Je tremble, je fremis. Tout beau, Titus, tout beau.
Il faut que l'Univers reconnoisse sans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine:
Car enfin, ma Princesse, il faut nous separer.

COLOMBINE.

Ah, Coquin, est-il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait, Maraut? je me suis cruë aimée.
Aux plaisirs de vous voir mon ame accoutumée....

ARLEQUIN.

La Friponne!

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raisons.
Vous m'allez envoyer aux Petites Maisons:
Car enfin aprés vous je cours comme une folle.
Ouy, j'expire d'amour, & j'en perds la parole.

Helas!

Helas ! plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat !
Votre amour ne peut-il paroître qu'au Senat ?
Ah, Titus : car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte,
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner ?
Rome a ses droits, Seigneur : n'avez-vous pas les votres ?
Ses intérêts sont-ils plus sacrez que les notres ?
Répondez-donc. (*Elle le tire par la manche, & la luy déchire.*)

ARLEQUIN.

Helas, que vous me déchirez ?

COLOMBINE.

Vous êtes Empereur, Seigneur ; & vous pleurez ?

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, il est vray, je pleure, je soupire ;
Je fremis. Mais enfin, quand j'acceptay l'Empire...
Quand j'acceptay l'Empire..on me vit Empereur.
Ma Migone, M'amour, redonne-moy mon cœur.
Pour Berenice, helas, c'est un grand coup de foudre.
Mais, mon petit tendron, il faut vous y resoudre.
Car enfin aujourd'huy, je dois dire de vous,
Lors que vous m'étranglez pour être votre Epoux :
Puis qu'elle pleure, qu'elle crie,
Et qu'elle veut qu'on la marie,
Je veux luy donner de ma main
L'aimable & le jeune Paulin.
Hola, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous-en au diable avecque Scaramouche.
Pour un si vieux Frelon, je suis trop jeune Mouche.
Si j'ay crié, pleuré pour avoir un Epoux,
Cher Titus, j'en veux un qui soit beau comme vous.
Pour Titus Empereur je pleure, je soupire :
Mais Titus Arlequin, me fait crever de rire.
(*Elle s'en va.*)

SCENE

SCENE V. *& derniére.*

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN (*voyant le Fripier.*

JE pense que le Fripier qui m'a loué cet habit, me vient demander de l'argent. Continuons notre Rôle.

Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah si vous remontiez jusques à sa naissance...

LE FRIPIER.

Ah! si vous me donniez, Monsieur, six écus que vous me devez, vous me feriez bien plus de plaisir.

ARLEQUIN (*d'un ton grave.*)

Un Empereur Romain connoît-il les écus?
Tu te trompes, mon cher, je ne les connois plus.
Tu me fais à plaisir des contes ridicules;
Et mon grand Tresorier te va payer en Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, Monsieur. Je vous demande de la bonne monnoye de France.

ARLEQUIN.

Les Jules, ignorant, gravez au Champ de Mars,
Fut jadis la monnoye & l'argent des Cesars.

LE FRIPIER.

Je me mocque de vous & de vos Cesars: je veux être payé. (*Il va sur Arlequin, & luy arrache son juste-au-corps.*)

ARLEQUIN.

Quoy jusques sur le Thrône, avec tant de fureur.
Un Maraut de Fripier insulte un Empereur!
Gardes, qu'on le saisisse.

LE FRIPIER.

Maraut, vous-même. Voila un joly Empereur! (*Il se met à rire, & s'en va avec le juste-au-corps.*)

ARLE-

ARLEQUIN. *seul.*

Quel changement, helas! quelle vicissitude!
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude!
Je le voy, je le sens, & je l'éprouve bien.
J'étois un Empereur: & je ne suis plus rien.
Ah qu'on est malheureux d'avoir des créanciers?
Si l'Empire Romain avoit eu des Fripiers
Contre luy déchaînez & plus Juifs que le Diable,
Il n'auroit pas été si ferme, & si durable.

Il s'en va, & la Parodie finit.

PLAIDOYÉ
DE PROTÉE.

LE JUGE, *plusieurs Officiers.*
PILLARDIN, LA RUINE *Procureurs.*
UN CLERC *avec une épée au côté.*
LE DOCTEUR.

LE JUGE, *après que tout le monde est placé.*

APpellez les Placets.

UN OFFICIER *appellant un Placet, & lisant;*

Entre Policarpe Rude-Serre, & Taquinet Pele-Vilain. Tracassier? Ravage?

LE JUGE.

Appellez-en un autre.

L'OFFICIER *continuant de lire.*

Entre Paul Griffonnet & le Docteur Grazian Balouard. Pillardin? La Ruine?

LA RUINE.

Me voilà, me voilà.

PILLARDIN.

Avant toutes choses, Messieurs, (attendu qu'il est expressément défendu aux Clercs de porter des épées)

épées) je demande que celle de notre Partie adverse, presente à l'Audience, soit mise au Greffe, & qu'il soit condamné à l'amende.

LE JUGE.

Sur la remontrance de Pillardin, nous ordonnons, que par provision l'épée du Clerc sera mise au Greffe; ensuite portée chez le Coutelier de la Bazoche, pour être convertie en canifs de Toulouse, qui seront distribuez aux pauvres Clercs qui en ont besoin.

LA RUINE.

Peste soit de l'épée, & dequoy diable vous avisez-vous de paroître au Barreau dans cet équipage là? Il a raison: c'est prostituer l'épée, que d'en laisser porter à des Clercs. Voyons un peu comment nous r'habillerons cecy.

LE CLERC *à la Ruine.*

Mais, Monsieur, tous mes autres Camarades en portent.

LA RUINE.

Tous les autres sont des garnemens & des libertins comme vous. Hé, une bonne Ecritoire, mon amy, une bonne Ecritoire!

PILLARDIN.

Messieurs, je parle pour Maître Grazian Balouard, Comédien dans la Troupe Italienne, opposant à toute la procédure faite par Paul Griffonet, Clerc & neveu d'un Procureur au Châtelet.

Je crois, Messieurs; que je n'offense personne, quand je dis que le Clerc à qui nous avons affaire, est beaucoup plus à craindre que le Levrier dont il se plaint; & que si jamais il parvient à être Procureur, il sera très-dangereux de tomber sous sa coupe. Ce n'est pas d'aujourd'huy que vous êtes importunez de ses gentillesses. Tantôt c'est un Chirurgien pour le pansement de certains maux: Tantôt c'est un Rotisseur pour de la viande; une Lingére pour des calleçons, un Cabaretier pour du vin. Enfin vos

vos Audiences ne retentissent que des plaintes honteuses que l'on fait tous les jours contre sa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres, & vous supplier de faire un exemple d'un Picoreur, qui pretend, avec de la malice & du papier marqué, se tailler un habit complet, & s'équipper tout à neuf aux dépens d'un Etranger.

LA RUINE.

Voilà qui ne commence pas mal ! un Picoreur, voilà qui ne commence pas mal ! Allons, bon, courage.

PILLARDIN.

Ho, ne vous effarouchez pas, Maître la Ruine : vous n'y êtes pas encore.

LA RUINE.

Non : mais j'y seray bien-tôt ; & je vous apprendray que Maître Griffonet est un Clerc d'honneur & de probité. Voilà une jolie maniére de plaider, vrayment !

PILLARDIN.

Ecoutez, Maître la Ruine, je suis bien averty que vous n'êtes payé que pour faire du bruit à l'Audience : Mais....

LA RUINE.

Ho, ne le prenez pas là. J'y feray bien autant de mal que de bruit ; & vous allez voir que votre Docteur n'est qu'un âne en comparaison d'un Clerc du Châtelet. Nous verrons vrayment si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audience ? Je pretends...

PILLARDIN.

Encore ?

LA RUINE.

Hé, que diable, plaidez, on ne songe pas à vous. Du bruit à l'Audience !

PILLARDIN.

Lorsque l'on m'a interrompu, je commençois, Messieurs, à vous exhorter au châtiment d'une vexation qui ne peut avoir été imaginée que par un

 Clerc

Clerc de Procureur du Châtelet. Je dis, du Châtelet, parce que les Clercs du Parlement ne font point les Breteurs, & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parenthèse, Messieurs, vous insinuë que nous avons affaire à un personnage alteré, qui regarde le Docteur comme un homme fort ignorant en affaires, mais fort propre à payer les frais monstrueux dont on nous accable depuis six mois sans misericorde & sans relâche.

LA RUINE.

La grande nouveauté, qu'un Clerc fasse des frais!

PILLARDIN.

Voicy le Chef-d'œuvre sur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ six mois que le nommé Griffonet, & deux autres Clercs ses camarades, courroient les ruës, chacun une brette au côté. Je ne vous diray point, Messieurs, si c'étoit les Affaires ou l'Amour qui les mettoient en campagne. Quoy qu'il en soit, en passant dans la ruë Guenegaud, un Levrier surpris de voir trois Clercs de Procureur avec des épées, commence à abboyer. Les trois Spadassins intimidez prennent la fuite. Dans cette déroute, Griffonnet laisse tomber son manteau: le Chien en folâtrant, le secoüe. Voilà ce qui donne ocasion au burlesque Procès qu'on nous fait aujourd'huy; & c'est sur ce Manteau mordu, qu'on a broüillé tout le papier que Maître la Ruine tient entre ses mains.

LA RUINE.

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile; & depuis que je plaide, je n'ay point veu de procedure mieux gouvernée. Fy, cela est honteux de se déchaîner contre un jeune Praticien qui fait les choses dans l'ordre!

PILLARDIN.

Pour faire les choses dans l'ordre, votre partie n'avoit qu'à ramasser son Manteau, & poursuivre son

ſon chemin. Mais un Clerc du Châtelet, qui n'a que ſa Plume pour Patrimoine, tâche de ſe pouſſer par des voyes extraordinaires : *Aude aliquid, brevibus gyaris, & carcere dignum, ſi vis eſſe aliquid.* Maître Griffonet veut être Procureur : il n'importe aux dépens de qui ſa Charge ſoit achetée. Le Chien qui a découſu ſon manteau eſt un chien vagabond: mais le chien eſt ſorti de la maiſon où demeure le Docteur de la Comédie. Le Docteur eſt un Etranger : Cet Etranger eſt en réputation d'avoir de l'argent. En voilà aſſez, Meſſieurs, pour acharner un Clerc avide & chicaneur. Il demande, à la vérité, trente francs pour le dommage de ſon manteau : mais il ſe contente de neuf cent livres pour les dépens du procès.

LA RUINE.

Helas ! c'eſt bien peu.

PILLARDIN.

Il n'eſt pas beſoin, Meſſieurs, d'exagerer cette perſecution, pour la rendre plus ſenſible & plus odieuſe. Je penſe en avoir aſſez dit, pour faire préjuger de quoy ce Griffonet ſera capable, ſi jamais il eſt Procureur. Je finis, en vous ſuppliant très-humblement, de retrancher de votre illuſtre Corps ce membre infecté qui le deshonore. Souvenez-vous que la Bazoche eſt la pepiniére des Procureurs. Souvenez-vous encore, que l'indulgence des Juges eſt une eſpèce d'authorité pour le mal ; & que le grand ſecret pour ne plus trouver de deſordres parmy les Procureurs, c'eſt de n'en point ſouffrir parmy les Clercs.

Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Maître Griffonet du prétendu dommage de ſon Manteau, & de tous les frais faits en conſequence ; & pour l'induë vexation, ordonner qu'il ſera décheu & dégradé de la dignité de Clerc : Deffenſes à luy de porter à l'avenir ny Ecritoire ny Epée ; & le

condamner aux dépens.

LA RUINE.

Ho, ça, ça, nous allons voir. Messieurs, je parle pour Paul Griffonet, Manceau d'origine, Clerc de profession, Beau-frere de Sergent, Neveu de Procureur au Châtelet, & pardessus tout cela, cy-devant Prevôt de la Bazoche : Contre Maître Grazian Balouard, Docteur de la Comédie Italienne ; & encore contre Maître Bruitomar Chien mâtin, soy disant Levrier, & justifié domestique dudit Docteur.

Vous voyez, Messieurs, qu'il y a trois Parties interessées dans cette cause, un Docteur, un Chien, & un Clerc. Un Docteur, premier animal, un Chien, autre animal ; & un Clerc qui tient de la nature de tous les deux, puis qu'un Clerc, ou du moins un Bachelier en procès, est un Levrier en chicane. Sur la seule qualité des parties, on va croire que cette cause est la matiére d'une Scêne risible, parce que nous avóns affaire à un Comédien. Ah, de grace, Messieurs, banissez toutes ces joyeuses préventions, pour vous preparer au recit d'un malheur, qui pour être sans exemple, ne doit pas être sans compassion. Malheur, Messieurs, malheur qui fourniroit le sujet d'un Poëme plus grave que l'Eneïde, & plus serieux que le Lutrin, puis qu'il ne s'agit pas icy d'une Ville embrasée par le stratagême d'un Cheval de bois, ny d'une contestation fondée sur un Pupitre de pareille étoffe; mais d'un Manteau d'un bon bouracan, mordu, déchiré, & mis en piéces par l'inhumanité d'un Levrier effectif : *Quis talia fando, temperet à lacrymis.* Voicy le Fait en trois paroles.

La Foire Saint Germain attire tout Paris par la nouveauté de ses Spectacles. Ma Partie fatiguée d'un gros Inventaire de production, voulut pour se delâsser l'esprit, aller voir les Marionettes. Fatale & dangereuse curiosité ! Ce pauvre garçon accompagné de deux Clercs ses camarades, s'entretenoit,

tenoit, chemin faiſant, de choſes concernantes la Profeſſion; lors qu'un Mâtin affamé s'échappe de chez le Docteur, s'élance ſur Maître Griffonet; & ſoit qu'il trouvât le Manteau ou plus gras ou plus tendre que le Clerc, il déchire ce Manteau en trois coups de dents: Ce Manteau, le fruit de tant de veilles, & la reconnoiſſance de tant de Cliens! Ce Manteau, qui par ſes differens uſages ſe pouvoit appeller un meuble univerſel! Le matin, Robbe de chambre. Le long du jour, il redevenoit Manteau: La nuit il ſervoit de couverture; & dans les mauvais temps, c'étoit un Parapluye impenetrable. Ce Manteau, Meſſieurs, tel que je viens de vous le décrire, demeure en proye à un Levrier, qui par ſes cris & ſes morſures, jette une telle épouvante dans l'ame des trois Clercs, qu'ils ne cherchent leur ſalut que dans la fuite. *Timor addidit Alas.* L'un court à toutes jambes chez luy: L'autre ſe cache dans la foule. Ma Partie ſeule diſpute quelque-temps le Terrain. Mais comme il n'eſt pas honteux de ceder à la force, il eſt obligé de ſe ſauver avec les lambeaux de ſon Bouracan dechiré: *Exuvias triſtes Danaum!*

LE JUGE.

Maître la Ruine, voilà bien de la broderie ſur un méchant manteau! Vous feriez mieux de nous dire, ſi aprés tout ce grand carnage, votre Partie a rendu ſa plainte?

LA RUINE.

Il a bien fait pis, Meſſieurs. Car il a fortifié ſa plainte d'une groſſe Enquête, compoſée de trente-ſept Témoins, ſoûtenuë de pluſieurs Demandes incidentes, de Requêtes, de Sommations, de Faits & Articles, & généralement de tout ce qu'il y a de plus friand dans la Pratique. C'eſt dans cette affaire que Maître Griffonet ma partie, va paroître un véritable Clerc du Châtelet. Depuis ſix mois, Meſſieurs, il

il ne dort point ; & je puis dire à ſon honneur, que depuis ſix mois, il ne s'eſt point paſſé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle Procedure dans ſon ſac. Enfin il a mis ſon procès ſur un ſi bon pied, & a fait parler ſi heureuſement ſes Témoins, qu'il n'eſt pas en votre pouvoir de douter que le Chien en queſtion n'appartienne au Docteur de la Comédie. Or ſi le Chien appartient inconteſtablement au Docteur de la Comédie, Maître Griffonet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de ſon manteau, & de neuf cent livres, à quoy il ſe réduit pour ſes Dépens ? Je ne croy pas qu'un Clerc puiſſe plaider avec plus de retenuë. Quand on ne taxeroit à ma Partie que quinze ſols de chaque citation de Latin, je ſuis ſeur qu'il y en a pour plus de quatre cent francs dans ſes écritures. Il en a mis juſques dans ſes Exploits. Diable, je ne plaide pas pour une bête. La Loy, *Si quadrupes pauperiem.*

LE JUGE.

La Ruine, hé pas tant de Latin pour une bagatelle!

LA RUINE.

Puiſque la Bazoche s'offenſe du Latin, je vais répondre en François aux Faits calomnieux dont on a voulu noircir ma Partie. Commençons par le Chirurgien, la maladie & le panſement dont Maître Pillardin a pretendu ſcandaliſer celuy pour qui je parle. Pour confondre, Meſſieurs, une telle impoſture, ma Partie eſt prête d'affirmer à l'Audience, que depuis quatre ans qu'il eſt à Paris, il ne voit & ne frequente que la Niéce de Maître Pillardin, & quelques autres femmes de Procureurs, fort honnêtes & fort reſervées. Je ne penſe pas, Meſſieurs, qu'il en faille davantage pour vous perſuader que Maître Grifonet eſt ſain & entier : & plût au Ciel qu'il en fût de même de ſon Manteau ! Paſſons à la vexation qu'on nous impute. Ce Grifonet, dit-on, eſt un Clerc alteré,

alteré, qui veut succer le Docteur, & s'équiper aux dépens d'un Etranger. Ce sont, Messieurs, les propres termes dont on s'est servy. En vérité, Maître Pillardin, vous ne devriez pas faire un crime d'un usage dont vous profitez aussi bien que ma partie. Si j'étois d'humeur....

PILLARDIN.

Maître la Ruine, vous vous passeriez bien...

LA RUINE.

Hé, Maître Pillardin, vous vous passeriez bien mieux de décrier la conduite d'un Clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire. Et où est le mal de plumer un Comédien quand il a de l'argent ? Quoy! ce n'est pas assez que les Italiens déchirent les Procureurs, il faut encore que leurs Chiens viennent déchirer les manteaux des Clercs ? Et on se fera une conscience d'épargner ces sortes de Boufons, qui répandent leur fiel sur les Professions les plus reglées ? Fy, Maître Pillardin, vous parlez contre vous-même, quand vous défendez ces Farceurs qui ont compris tant d'honnêtes gens dans leurs rôles. Il sied bien à ces mauvais Plaisans de faire comparaison avec Messieurs les Clercs, qui sont les Fantassins de la Justice, les Graduez de la Chicane, les Magistrats de la Bazoche, les Timons des Etudes, la Charuë des Procureurs, & la Cheville ouvriére de la Procedure ! Il y a, Messieurs, une notable différence entre un Clerc & un Comédien. Quand les Comédiens viennent dans nos Etudes, ils y entrent soumis & rampans : mais un Clerc ne paroît à la Comédie que la Critique en main, & comme le Controlleur né de toutes les piéces nouvelles : Privilége, Messieurs, établi par le plus fameux Poëte de notre Siécle.

Un Clerc, pour quinze sols, sans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila :

Et si ce Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

Tant d'illustres prerogatives ne serviront-elles qu'à la confusion de ma partie ? Ne compterez-vous pour rien cette longue Généalogie de Sergens & de Procureurs, dont regorge la Famille des Griffonets ? Souffrirez-vous qu'un Docteur de Théâtre triomphe insolemment de la Clericature ? Ah ! Messieurs, ne voyons-nous pas que les Italiens sont à l'affus de votre jugement, pour en faire une Plaisanterie plus cruelle & plus sauglante encore que celle des Procureurs ? Si Maître Griffonet perd sa cause, Arlequin & sa Troupe vont s'enrichir aux dépens des Clercs & de la Bazoche. Quoy, ce beau nom de Griffonet, va devenir la fable & la risée publique ! Et comme les Procureurs ne passent aujourd'huy que pour des Grapignans, les Clercs ne passeront à l'avenir que pour des Griffonets ! Prevenez, Messieurs, prevenez ces picquantes railleries par une sevére condamnation : Et si des Comédiens ont la hardiesse de nous joüer, que ce soit du moins aprés avoir payé le dommage du Manteau, & les dépens du Procès. C'est à quoy je conclus. (*A Pillardin.*) Ho, nous allons voir à cette heure, si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audience !

(*Ce qui suit se dit dans le temps qu'on est aux opinions.*)

LE JUGE (*étant aux opinions.*)

La Ruine, pourquoy votre Partie n'a-t-elle pas apporté son Manteau à l'Audience? On verroit mieux de quoy il s'agit.

LA RUINE.

Cela ne se peut pas, Messieurs : c'est un Manteau sur la Litiére, dont la plus grande piéce ne couvriroit pas un ongle. Trois Ravaudeuses ont déja renoncé à le rentraire.

PILLARDIN.

Il n'y en a pas un travers de doigt de décousu.

LA

LA RUINE.

Fy ! Cela eſt honteux, qu'un Docteur nourriſſe des Chiens en chambre, pour devorer les Manteaux des Paſſans ! Et où en ſerions-nous, ſi on toleroit ces.... Ho, il faut tout au moins que les Chemins ſoient libres ; & il ne ſera pas dit....

LE JUGE (*toûjours aux opinions.*)

La Ruine, mettez-vous en fait que le Chien appartienne au Docteur ?

LA RUINE.

Ouy, Monſieur, je ſoutiens que c'eſt un Chien à ſa devotion & à ſes gages ; & qu'il boit & mange tous les jours avec luy.

PILLARDIN.

Cela n'eſt pas vray. C'eſt un Chien qui n'a ny feu ny lieu.

LA RUINE.

Un bel employ pour un Docteur, de tenir Ecole de Mâtins, & les dreſſer à manger le monde dans les ruës ! Ho, nous allons voir ſi un Clerc n'oſeroit demander juſtice !

JUGEMENT.

LE JUGE.

La Bazoche regnante en triomphe & titre d'honneur, à debouté Paul Griffonet du pretendu dommage de ſon Manteau, & des frais faits en conſéquence ? L'a declaré déchû & degradé de la di nité de Clerc : Défenſes à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée ; & en cas de contravention, permis à Maître Bruitomar, & à tous autres Chiens ſes confréres, de quel poil, âge & qualité qu'ils puiſſent être, d'abboyer, mordre & courir ſus à tous les Clercs qu'ils trouveront ſaiſis d'épées. Et pour dédommager, aucunement le Docteur du temps qu'il a perdu à ſe défendre d'une ſi induë vexation ; permis à luy & à ſa Troupe de joüer les

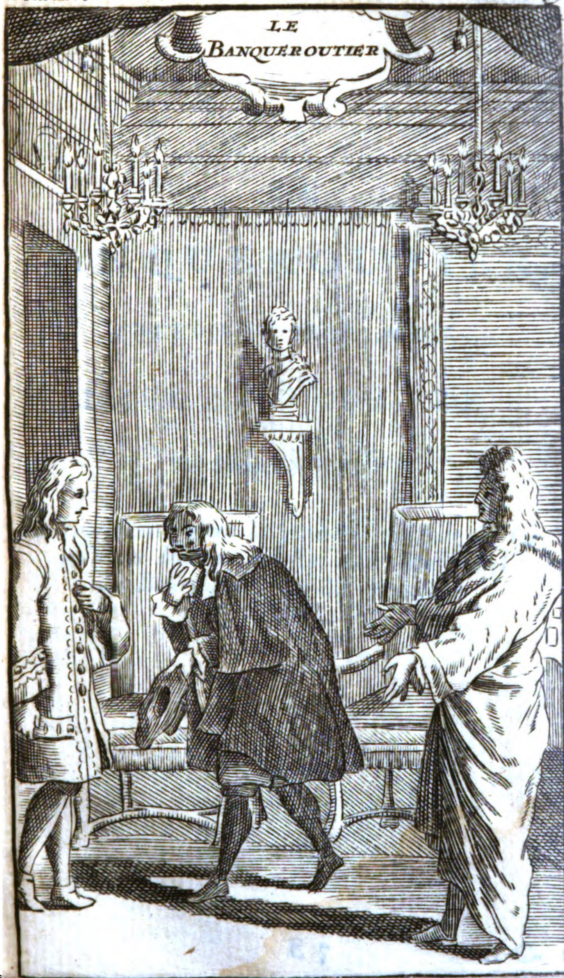
Griffonets, tant & si risiblement qu'ils aviseront bon être, sans toutefois sortir du respect qui est dû au Royaume de la Bazoche. Ainsi prononcé.

LA RUINE.

Après cela je ne plaideray de ma vie. Quelle diable de Jugerie ? (*Il prend son sac des mains de sa partie, & le voulant mettre sous son bras, il luy en donne dans l'estomac si fort, que le pauvre Clerc tombe sous le coup ; ce qui fait dire à la Ruine :*) Vous avez fait un pas de Clerc, mon amy.



LE


LE
BANQUEROUTIER

LE

BANQUEROUTIER,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Monſieur D * * * *

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le dix-neuviéme jour d'Avril 1687.

ACTEURS.

MEZZETIN.
ARLEQUIN.
PERSILLET, *Banqueroutier.*
COLOMBINE.
LA VERDURE, *Laquais & deux autres.*
Un SERGENT.
Deux RECORS.
Un NOTAIRE, *nommé la resource Arlequin.*
MAISTRE AMBROISE, *Portier.*
LE DOCTEUR.
PIERROT.
SCARAMOUCHE.
ISABELLE.
Un MAISTRE A CHANTER, *Arlequin.*
EULARIA, *Femme de Persillet.*
PASQUARIEL.
AURELIO.
Plusieurs Archers.
Plusieurs Creanciers.

SCE-

SCENES FRANÇOISES DU BANQUEROUTIER.

SCENE QUI SERT DE PROLOGUE.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

D'Où viens-tu, mon Amy?

ARLEQUIN.

Je viens de la Comédie Italienne. A la fin ces Gueux-là ont donné leur Banqueroutier, après l'avoir prôné dix-huit mois durant.

MEZZETIN.

Et dis-moy, je t'en prie, est-ce une belle Comédie?

ARLEQUIN.

Ma foy, je ne sçay. L'envie que j'avois de critiquer tous les endroits, & de passer pour bel esprit, m'a empêché de prendre garde à la Piéce.

MEZZETIN.

Que vas-tu donc faire à la Comédie?

ARLEQUIN.

Ce que j'y vais faire? J'y vais pour entrer sans payer, pour faire le Bel Esprit, pour bien boire & bien manger sans qu'il m'en coûte un double, & pour avoir de l'argent de reste.

MEZZETIN.

Enseigne-moy, je te prie, ce secret-là.

ARLEQUIN.

Voilà comme j'ay fait. J'ay trouvé ce matin un Co-

Comédien Italien à qui je n'avois jamais parlé. Je l'ai abordé fort honnêtement. Je luy ay dit : Vous êtes, Monſieur, un illuſtre Comédien, le plus habile homme du Siécle. J'aurois beſoin de trois Billets, pour mener avec moy à votre Comédie deux Dames de mes amies qui ſont groſſes de vous voir. Ah ; volontiers, m'a-t'il dit. Il m'a donné trois Billets, & j'ay été à la Comédie tout ſeul. Comme des gens s'empreſſoient à la porte du Parterre pour prendre des Billets, j'en ay tiré deux à l'écart, & je leur ay dit : Meſſieurs, j'avois pris deux Billets pour deux de mes amis qui ne ſont pas venus. Ils ſont de trente ſols piéce pour l'Amphitéâtre : ſi vous voulez, je vous donneray les deux pour trente ſols. Ils ont accepté le party, m'ont donné trente ſols, que j'ay mis dans ma poche, & nous ſommes entrez tous trois enſemble à la Comédie. Je me ſuis placé au milieu du premier banc de l'Amphithéâtre. D'abord qu'on a levé la toile, je me ſuis écrié : Fy ! quelle vilaine Décoration ! Quel diable de barbouilleux a barboüillé cela ? J'en ay vu ſans contredit de plus belles aux Marionnettes. Il n'y a pas là le ſens commun. Voyez, ces bruns-là ne ſont pas aſſez clairs, & ces clairs-là ne ſont pas aſſez bruns. Aſſurément, m'a dit un homme qui étoit auprès de moy ; remarquez même que ce verd-là n'eſt pas d'un beau verd de pré. Apparemment, Monſieur, luy ay-je repliqué, que vous êtes du métier. Ah ! point du tout, Monſieur, m'a-t-il répondu ; je ſuis Teinturier, & je me connois fort bien en couleurs. La Comédie a commencé par un Acteur & par une Actrice ; & moy auſſi-tôt : Quel méchant Comédien ! qu'il a mauvaiſe grace à tout ce qu'il fait ! qu'il déclame mal ! A le voir, ne diriez-vous pas d'un Crieur de vieux paſſemens d'argent ? Il me ſemble pourtant, m'a dit un homme, que cette Comédienne joue aſſez naturellement. Ouy dea, ai-je reparti auſſi-tôt : mais

mais elle est trop petite, cela ne remplit point le Théâtre. Mais, Monsieur, m'a-t-il repliqué, si elle est petite, ce n'est pas sa faute. Ce n'est pas la mienne non plus, ay-je ajouté: Pour mon argent je prétens avoir des Actrices d'une belle taille, moy. Or vous sçaurez que ce jour-là les Comédiens Italiens ont joüé la premiére Scêne tout en François. Un Bourgeois, qui n'avoit jamais été à la Comédie Italienne que ce jour-là, s'est tourné vers moy, & m'a dit d'un ton fort serieux: Je m'étonne qu'on dise que l'on n'entend point les Comédiens Italiens, voilà une Scêne dont je n'ay pas perdu un petit mot. Enfin, aprés avoir donné mon lardon aux Acteurs, à la Piéce, aux Decorations, & à tout, j'ay tiré un grand sifflet de ma poche, & je me suis mis à siffler comme tous les Diables. Il y avoit une Femme derriére moy qui me disoit: Hé, Monsieur, je n'entends rien. J'en suis bien fâché; Mademoiselle, ay-je répondu: je siffle pourtant assez fort pour me faire entendre. D'autres gens me disoient: D'où vient, Monsieur, que vous sifflez? Ne voyez-vous pas, ay-je repliqué, que ces Linottes-là ont besoin d'être sifflées? Le premier Acte a fini. Le Limonadier est venu sur l'Amphithéâtre, criant: De la Limonade, Messieurs, des Biscuits, des Macarons. Et moy d'abord: Hé, Maraut, est-ce que tu n'as pas une meilleure Comédie à nous donner? Je ne donne pas la Comédie, m'a-t-il dit, je ne vends que de la Limonade. Hé bien, voyons si ta Limonade vaudra mieux que la Comédie. J'en ay bu cinq ou six verres, mangé autant de biscuits & de Macarons. Aprés je luy ay dit: Va me querir deux tasses de Chocolat; ta Limonade m'a refroidi tout l'estomac; & pendant son absence, j'ay fait semblant de reconnoître un homme dans le Parterre, quoy que je n'y connusse personne. Je me suis écrié: Hé, Chevalier, vraiment j'ay quelque chose de consequence à te dire. J'ay sauté de

l'Amp-

l'Amphithéâtre dans le Parterre, & je me suis mêlé dans la presse; & voilà comme j'ay entré à la Comédie pour rien, comme j'ay fait le Bel-Esprit, comme j'ay bien bû & bien mangé sans qu'il m'en ait coûté un double, & comme j'ay eu trente sols de reste.

MEZZETIN.

Parlons d'autre chose. Dans le temps que tu étois dehors, on a apporté cette lettre pour Monsieur Persillet.

ARLEQUIN.

N'est-ce pas un Laquais jaune?

MEZZETIN.

Ouy.

ARLEQUIN (*prenant la lettre avec empressement*).

Et donne, donne, c'est à moy à qui cette lettre s'adresse. C'est une Veuve dont je suis amoureux à la folie. (*Il ouvre la lettre, & lit:*) Monsieur... Ah! que cela est honnête! beau debut! Monsieur..... Qu'il y a d'esprit là-dedans! (*Il continue de lire:*) Je vous prie de ne pas manquer de me venir trouver aussitôt la presente reçuë... Ouy, Madame, je m'en vais tout à l'heure. (*Il s'enfuit, & Mezzetin court après.*)

SCENE
DE PERSILLET
ET DE
COLOMBINE.

COLOMBINE.

Tout franc, Monsieur, si vous n'y prenez garde, avec vos millions, vous allez devenir la risée de tout Paris. On sçait bien que dans la vie il n'est si petit ny si grand qui n'ait par fois quelque chose en sa tête: mais c'est une honte de vous voir sans sujet lamenter votre vie, & lesiner depuis

le

le matin jusqu'au soir sur le plus nécessaire de la maison. Helas! où est le temps que vous jettiez tout par les fenêtres, & qu'il n'étoit mention que de vos bombances, & de votre belle humeur? Reveniez-vous de la Ville, vous causiez un moment avec moy; vous me passiez la main sous le menton: Colombine par-cy, Colombine par là; tantôt des rubans, tantôt une bague, tantôt un éventail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de votre souvenir. Presentement vous rentreriez cent fois sans dire, Dieu te gard. Vous ne dégrondez point; vous êtes vilain comme lard jaune, bourru comme un Diable. De cinquante Valets, vous en avez congedié quinze. Il n'y a plus que trois. Carosses chez vous; & je croy, Dieu me pardonne, que vous retrancheriez jusqu'à votre femme, pour en épargner les habits.

PERSILLET (*se laissant aller dans un Fauteuil.*)

Ouf!

COLOMBINE.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur? vous trouvez-vous mal?

PERSILLET.

Juste Ciel!

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc? sont ce des vapeurs? est-ce la Goutte?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoy? la Migraine?

PERSILLET.

Encore pis.

COLOMBINE.

La Colique peut-être?

PERSILLET.

Pis, vous dis-je.

CO-

COLOMBINE.

La Fiévre?

PERSILLET.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La Pierre donc?

PERSILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé, que diantre pouvez-vous donc tant avoir?

PERSILLET.

Ce que j'ay.... ah!

COLOMBINE.

Ma foy, Monsieur, je perds patience.

PERSILLET.

J'ay....

COLOMBINE.

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ay tous les maux ensemble, Colombine, j'ay une femme, & une femme qui me fait enrager.

COLOMBINE.

Ah! c'est donc là où le bât vous blesse? Je ne m'étonne pas vrayment si vous avez le visage décousu, & le corps décharné comme une Anatomie. Allez, n'avez-vous point de honte de dire que Madame vous fait enrager; parce qu'elle vit en femme de qualité?

PERSILLET.

Dis plutôt, parce qu'elle vit en Coquette.

COLOMBINE.

En Coquette! Hé c'est ce que les gens délicats recherchent presentement. Il ne faut pas que les choses aillent dans l'excès. Mais je vous assure qu'une petite pincée de coquetterie, répanduë dans les maniéres d'une femme, la rend cent fois plus aimable & plus appetissante.

PER-

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'eſt pas mal éveillée.

COLOMBINE.

Je vous la ſoûtiens belle & bonne ; & ſi je ne parle qu'après ma mere, qui étoit une merveilleuſe femme ſur ces matiéres-là. Dieu veüille avoir ſon ame ; je lui ay oüy dire cent fois, qu'il en eſt de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une ſauce, elle eſt picquante & inſupportable ; quand il y en a trop peu, elle eſt ſi fade, qu'on n'en ſçauroit tâter ; mais quand on attrape cette médiocrité qui reveille l'appetit, on mangeroit ſes doigts.

PERSILLET.

La folle !

COLOMBINE.

Il en eſt de même d'une femme. Quand elle eſt coquette aux dépens de ſon honneur, fy, cela ne vaut pas le diable : quand elle ne l'eſt point du tout ; c'eſt encore pis ; ſa vertu ſemble confonduë avec ſon temperament, & vous diriez d'une beauté en letargie. Mais quand une Belle ſe ſent, & qu'elle n'a d'enjouement que ce qu'il en faut pour plaire ; ma foy, Monſieur, c'eſt quelque choſe de bien drôle de ſe voir agacé par le mérite d'une jolie femme. Franchement ſi j'étois homme, j'en voudrois par là.

PERSILLET.

Ne ſerois-tu point de ces maris complaiſans, qui payent avec du brocard ou d'autres nippes chaque careſſe de leur femme, & qui ſe ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec votre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus menagére ? Je vais gager que Madame cette année n'a pas dépenſé vingt-cinq mille francs ; & ſi là dedans je comprends le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verray-je ſans me plaindre, diſſiper tout mon bien par une creature qui ne m'a pas apporté un ſeul quart d'écu en mariage ?

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux ; ma foy, bâti comme vous êtes, qu'une femme eût fait votre fortune.

PERSILLET.

Plaît-il !

COLOMBINE.

Hé, Monſieur, faites-vous juſtice. Belle comme eſt Madame, vous êtes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'eſt-ce à dire ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous cherchez noiſe, & que ſi vous continuez à faire comme cela la tempête, à la fin je ne vous répondrois de rien, non. Une femme prend patience juſqu'à un certain point : mais quand on l'irrite, c'eſt un animal bien vindicatif.

PERSILLET.

Ce ne ſeroit pas morbleu à un homme comme moy qu'il ſe ſaudroit frotter. Malepeſte on verroit beau jeu.

COLOMBINE.

Ho, ne le prenez pas là. On a veu des aigrettes ſur des têtes encore plus fougueuſes que la votre, mais heureuſement pour vous Madame eſt ſage.

PERSILLET.

Helas ! Dieu le veüille !

COLOMBINE.

Comment, Dieu le veüille ? eſt-ce que vous en doutez ?

PERSILLET.

Hé, hé, hé, on doute toûjours le plus tard que l'on peut de ces ſortes de choſes-là. Mais ne t'ap-

per-

perçois-tu pas d'un certain jeune Abbé qui vient frequemment au logis, & que....

COLOMBINE.

Qui? l'Abbé Goguette? Ah, Monsieur, n'en prenez point d'ombrage. Il est sans conséquence, je vous en répond.

PERSILLET.

La bonne caution!

COLOMBINE.

Croyez-moy, je me connois un peu en gens. Premiérement c'est un garçon de qualité qui a dix mille écus de rente en bons Benefices, & qui est bien aise de manger son revenu avec quelque sorte d'éclat. Il voit tout ce qu'il y a de jolies femmes à Paris. Il joue gros jeu, son train est leste: il a une belle maison, des meubles magnifiques, & un Cuisinier qui dame le pion au votre. Ha, le joly homme d'Abbé que c'est! Je voudrois que Madame vous eût dit comme il fait bien les choses.

PERSILLET.

Ouf..... est-ce que ma femme sçait cela?

COLOMBINE.

Bon, ils ne bougent d'ensemble.

PERSILLET.

Tant pis, garre les aigrettes.

COLOMBINE.

Que vous en mériteriez bien une bonne paire! Quand je vous dis qu'ils ne bougent d'ensemble, c'est avec une infinité d'autres femmes qui sont de leurs parties.

PERSILLET.

Diable! que ne t'explique-tu?

COLOMBINE.

Rêvez-vous de croire que cet Abbé soit amoureux, parce qu'il fait de la dépense? rien moins que cela. C'est qu'il a de l'ambition: & comme dans le monde on ne parvient à rien sans l'estime & l'approbation

bation des femmes, il fait de son mieux pour les mettre de son parti. Il les promene, il les regale: aujourd'huy à l'Opera, demain à la Comédie. De l'air qu'il s'y prend, c'est un drôle qui s'avancera en fort peu de temps, & qui se va mettre dans une grande réputation.

PERSILLET.

Mais, Colombine, crois-tu qu'il ne se feroit pas autant de réputation en donnant une partie de son bien aux pauvres, qu'en le mangeant avec des femmes?

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, Monsieur? Est-ce qu'on se fait Abbé pour donner l'aumône? je pense que vous perdez l'esprit. N'est-ce pas une assez belle charité de faire vivre de pauvres diables de Parfûmeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim sans Messieurs les Abbez?

PERSILLET.

Tu m'assures donc que je n'ay rien à craindre de ce côté-là?

COLOMBINE.

Hé fy, vous dis-je?

PERSILLET.

Mais viens-ça, ... ne trouve-t-on point à redire de ce qu'il hante chez moy des gens d'une si haute volée?

COLOMBINE.

Bon, c'est ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer Madame de ce qu'elle ne voit que la crême de la Cour. O ça, parlons par raison. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moy.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, ne m'en parlez point. C'est un grand honneur à un Bourgeois comme vous d'avoir

tous

tous les jours ce qu'il y a de plus grands Seigneurs à sa table.

PERSILLET (*en colére.*)

Vous êtes une sotte & une mal apprise de traiter de Bourgeois un Officier du Roy de l'ancien Collége. Apprenez, ma Mie, que notre Corps est la pepiniére de la Noblesse; que les enfans de mon fils Persillet seront Gentilshommes comme le Roy; & que mon Epitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues prerogatives dont elle sera chargée. Moy, Bourgeois! voyez je vous prie, la simplicité & l'impertinence!

COLOMBINE.

Oh, dame, Monsieur, si vous êtes si pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ay veu si herisson: vous picquez de tous côtez. Tantôt jalousie, tantôt avarice, tantôt lamentation sur les malheurs du temps; hé, mercy de moy, le chagrin doit-il entrer dans une maison aussi opulente que la votre.

PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'est pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je suis ruiné par la dépense de ma fille & de ma femme. Mon credit est usé, les bourses sont fermées: je n'ay plus que deux cens mille francs dans mes coffres; & si Dieu ne m'assiste, faute d'argent, je donneray bien-tôt du nez en terre.

COLOMBINE.

Comment faute d'argent? ne vous ai-je pas dit cent fois, que j'ay un Cousin Notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre?

PERSILLET.

Et quand me feras-tu parler à ce Cousin?

COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette aprêdinée. Vous sçavez bien comme on en use avec ces Messieurs-là?

PERSILLET.

Ho, je meneray cela du bel air.

COLOMBINE.

Adieu, Monſieur. *Elle revient ſur ſes pas.* A propos, Monſieur, n'allez pas dire à Madame que je vous ay parlé de cet Abbé. Il ſembleroit que je m'amuſerois.....

PERSILLET.

Va, ne crains rien.... Ecoute Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à ſa conduite. Tu ſçais qu'une femme....

COLOMBINE.

Oh, pour ce coup je vois bien que vous ne me connoiſſez pas. Tenez, Monſieur, regardez-moy bien. Il faut aſſurément que j'aye été faite quelque part en ſecret: car j'en ſuis trop amie.

SCENE DU FINANCIER.

ARLEQUIN (*en Financier, ſous le nom de Perſillet, tout chargé de rubans rouges.*)
COLOMBINE (*en Veuve de qualité.*)
LA VERDURE *un* SERGEANT & DEUX RECORS, MEZZETIN.

COLOMBINE.

AH! quartier, Monſieur Perſillet, quartier. Hé, le moyen de tenir contre tant de feu? l'amour en perſonne ne ſeroit pas ſi redoutable.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, la ſotte choſe que d'avoir du bien!

COLOMBINE.

Le malheur eſt aſſez ſupportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir, pour me faire un payement de cinquante mille francs?

CO-

COLOMBINE.

A ce prix là, je souhaitterois qu'ils vous eussent retenu toute la journée.

ARLEQUIN.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fusse échapé, un Marchand m'alloit encore faire un remboursement de dix mille écus.

COLOMBINE (*à part.*)

Voila les fleurettes des Gens d'affaires. (*haut*) Hé, bon Dieu ! Monsieur, faut-il prendre comme cela les choses à cœur? Il n'est que de recevoir en toute saison.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'est rien en comparaison du plaisir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moy trop de bonté, & je ne mérite pas....

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au Diable s'il y a homme au monde plus ennemy de la faribole. Voyez-vous, je prétens être de vos amis, & quand j'aime, rien ne me coûte.

COLOMBINE (*à part.*)

Nous allons voir cela tout à l'heure. (*Se tournant vers Persillet.*) Ah, Monsieur Persillet, que vous dites galamment les choses.

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis.

COLOMBINE.

Le joli tour d'esprit!

ARLEQUIN.

Il y a un tas de coquins qui laissent pourrir l'or dans leurs coffres, plutôt que d'en faire un plaisir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme !

ARLEQUIN.

Pour moi, j'aime à donner, & je croirois trai-

ter une Femme de qualité en Grisette, si je ne luy offrois que mille Loüis d'or.

COLOMBINE.

Monsieur Persillet, où prenez-vous tant d'esprit? car on voit peu de gens aujourd'huy s'expliquer en des termes aussi nobles & aussi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame, si un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour, pouvoit rendre un homme comme moy supportable.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, ne vous retranchez pas sur les airs d'une modestie outrée. Un homme comme vous est un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire soupirer toute une Ville. Mais de mon naturel, je serois un peu jalouse, si je voyois votre mérite partagé.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, ne craignez rien: plus je donne, plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voilà ce qu'on appelle un cœur fait au tour. Mais peut-on se fier à la tendresse d'un homme marié? Cela est sujet à de cuisans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ay jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoy, belle comme elle est, vous ne l'adorez pas?

ARLEQUIN.

Que vous êtes simple! Est-ce la beauté qui attache? A cela près, Madame, vous pouvez m'aimer en toute sureté.

COLOMBINE.

Je n'y ay déja que trop de penchant. Mais vous sçavez, Monsieur, que ces sortes d'embarquemens sont beaucoup périlleux. Tout charme dans une

passion

passion naissante. Les assiduitez & les soins preparent d'abord le cœur d'une jeune personne. On fait agir ensuite l'empressement & les services. La libéralité s'en mêle ; & à force de presens on acheve de seduire une ame que la reflexion abandonne, & que la raison devroit retenir. Un homme n'a pas plutôt touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'essayer son mérite auprès d'une autre, se faisant toûjours un plus grand plaisir de son changement que de ses conquêtes. Pour moy, je vous l'avouë, je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en passant.

ARLEQUIN.

Fy ! cela est bon à des Escrocs, qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conscience, & jamais nous ne quittons la partie, que quand les Gens d'Epée nous débusquent. Hors cela, nous aimerions les femmes jusqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter sur une perseverance éternelle.

ARLEQUIN.

Les gens de notre profession aiment toûjours & donnent toûjours. C'est la Rhetorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractére !

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus persuasif. Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, graces au Ciel, dans mes coffres.

COLOMBINE (*à part.*)

J'y vais faire une bonne brêche (*prenant un air serieux.*) Vous me croyez, Monsieur, l'ame bien interessée. Sçachez une fois pour toutes, que vous ne ferez avec moy que des dépenses de cœur, & que je vous seray plus redevable d'un sentiment de ten-

dresse, que de vingt bourses pleines d'or. (*à part.*) Je ments pourtant bien serré.

ARLEQUIN (*prenant la main de Colombine.*)

Ah, Madame, comment reconnoître des choses qui vont si droit au cœur ?

LA VERDURE *Laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE (*bas au Laquais.*)

Il n'est pas possible ? Je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a t-il, Madame ? Je remarque du trouble dans votre visage.

COLOMBINE.

Mon trouble est l'interprète de mon cœur, & je serois plus tranquille, si j'étois moins sensible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, en dois-je croire mes oreilles ?

LA VERDURE (*parlant encore tout bas à Colombine, mais d'un air plus effaré.*)

Madame, ils font un bruit de diable, & veulent tout enlever.

COLOMBINE (*à demy haut.*)

Il faut les en empêcher.

ARLEQUIN.

Ah, pour le coup, vous êtes trop inquiéte. Parbleu je sçauray ce que c'est.

COLOMBINE.

Cela ne mérite pas votre attention. Ce sont des bagatelles de ménage, dont on me rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque chose de plus. Vous avez changé de couleur, &...

LA

LA VERDURE (*revenant sur ses pas.*)

Madame, au moins je n'en suis plus le maître, ils veulent entrer à toute force.

LE SERGENT *& les deux Recors entrent brusquement dans la Chambre, en forçant la Verdure.*

LE SERGENT.

Ah, pardy, Madame, vous ne l'entendez pas mal, de nous faire croquer le marmot dans votre Antichambre, pendant que vous babillez téte à tête avec un Galant!

COLOMBINE.

Ah, quelle insulte à une Femme de ma qualité! Coquins, si mon Frere étoit icy, vous ne descendriez que par la fenêtre.

LE SERGENT.

Oh, c'est par la fenêtre que vous dites! (*en se retournant vers les deux Recors.*) Messieurs, faisons notre charge. (*Il ecrit & dicte.*) De-là nous nous sommes transportez dans une grande Chambre dorée...

ARLEQUIN.

Messieurs, avant que de passer outre, encore faut-il sçavoir les causes de la saisie?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur Persillet, voir détendre ma Chambre pour une somme que je ne dois point!

ARLEQUIN.

Diable! ce seroit pour faire pendre le Sergent.

LE SERGENT (*écrivant & dictant.*)

Plus, un grand Miroir à bordure d'argent, & deux paires de Chenets du même métail, du même métail.

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

Je vais vous dire en deux mots la persecution qu'on me fait. Le Pere de feu Monsieur Kerbadec mon mary, avoit prêté soixante mille francs à un de nos voisins.... Retenez bien soixante mille

francs ; car c'eſt ſur quoy tout roule.

ARLEQUIN.

Diable ! la ſomme eſt forte.

COLOMBINE.

Oh, mon mary étoit furieuſement riche. Il eſt arrivé depuis ce temps-là qu'un de ſes Oncles, en mourant, luy a laiſſé beaucoup de bien, & raiſonnablement des dettes.

ARLEQUIN.

Il ſe ſeroit bien paſſé de cela.

COLOMBINE.

Depuis la mort de cet Oncle, mon mary a toûjours fait grande dépenſe, & pris à crédit par tout où il en a pû trouver : car vous ſçavez, Monſieur, qu'il faut ſoutenir ſa qualité.

ARLEQUIN.

Bon, à qui le dites-vous ?

COLOMBINE.

Il ſe trouve aujourd'huy que j'ay affaire à des brutaux de Marchands, qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq mille livres, & ſi il n'y a guéres que quinze ans que leurs parties ſont arrêtées.

ARLEQUIN.

Hé fy, Monſieur l'Huiſſier ! voila une ſurpriſe qui crie vengeance.

COLOMBINE.

Voyant que je ſuis tourmentée par des gens emportez, j'ay pris un Arrêt de défenſe ; parce que le Voiſin à qui l'on a prété vingt mille écus de la ſucceſſion de cet Oncle... Vous voyez bien que c'eſt quatre fois plus qu'il n'en faut pour me tirer d'intrigue.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

COLOMBINE.

Cependant comme mon Arrêt ne ſera ſignifié que demain, par malice on me fait aujourd'huy l'inſulte

ſulte dont vous êtes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, juſqu'où va la chicane! (*Se tournant vers l'Huiſſier*) Monſieur l'Huiſſier, ce ne ſont donc que quinze mille écus qui vous amenent?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & miſes d'execution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au ſortir d'icy?

LE SERGENT.

Pour la forme, Monſieur, il nous faudroit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyez ſolvable....

LE SERGENT.

Ah, Monſieur, vous én parlez trop honnêtement.

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur l'Huiſſier, voilà trois Loüis d'or ſans conſequence. Prêtez-moy votre plume que je vous faſſe mon billet.

COLOMBINE (*d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*)

Eſt-ce pour vous moquer de moy, Monſieur Perſillet, que vous me faites la confuſion de....

ARLEQUIN.

Voila une belle bagatelle!

COLOMBINE.

Le lendemain de mon Arrêt, au moins, je vous rends votre argent.

LE SERGENT (*à Colombine.*)

Vous voyez bien, Madame, que j'ay ſupercedé à la conſideration de Monſieur. (*Se tournant vers Arlequin.*) Au ſortir de ceans, Monſieur, irez-vous tout droit à votre logis.

ARLEQUIN.

L'argent est tout compté, allez vous-en toûjours devant. (*Se tournant vers Colombine d'un air tendre.*) Je suis au desespoir ma belle Dame, du chagrin qu'on vous a fait pour une vetille.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur Persillet, ne m'en parlez point. Votre generosité me donne mille fois plus d'ennuy, que l'outrage qu'on vient de me faire.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame, fy ... cela ne vaut pas la peine d'y songer.

COLOMBINE.

Que je suis malheureuse de ne pouvoir agir que par reconnoissance! Maudite saisie! falloit il m'ôter le plaisir d'une tendresse desinteressée? Et pourquoy mon cœur n'a-t-il pas eu le loisir de se faire connoître tel qu'il est?

ARLEQUIN.

La belle fierté d'ame! Vive les femmes de qualité pour les beaux sentimens!

COLOMBINE.

Que direz-vous de moy, Monsieur Persillet, d'avoir accepté si volontiers l'offre que vous m'avez faite? Je mourrois de douleur si je n'étois seure de vous rendre bien-tôt votre argent. (*Le regardant d'un air languissant.*) Encore pourveu que ma liberté ne diminuë rien de l'estime que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, Madame, dites de l'amour. (*Se jettant à ses pieds.*) Ne voyez-vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame, & que sans un prompt secours...

MEZZETIN *se disant Frere de Colombine, entre l'épée à la main.*

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma Sœur!

COLOM-

COLOMBINE (*courant au devant de son Frere pour l'arrêter.*)

Mon Frere, quel emportement?

MEZZETIN.

Par la mort, je ne survivray pas à un tel affront. Allons, l'épée à la main, ou je te tuë.

ARLEQUIN.

Monsieur, je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas, mon Frere, que c'est un Homme de qualité qui me recherche en mariage? (*Se retournant vers Arlequin.*) Il faut luy dire cela pour l'appaiser.

ARLEQUIN.

Ouy, je vous en prie.

MEZZETIN.

Cela, étant, qu'il vous épouse tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable, l'épouser! J'en ay déja trop d'une. Ah, Ciel! je suis un homme perdu.

COLOMBINE (*bas à Arlequin.*)

Hé paix, je démêleray bien la fusée. (*A son Frere.*) Mais encore, mon Frere, faut-il bien donner le temps de dresser un Contract.

MEZZETIN.

Qu'à cela ne tienne. Je vais envoyer querir le Notaire. (*Il sort.*)

ARLEQUIN.

Diable, que les Bretons ont la tête chaude!

COLOMBINE.

Oh, pour cela de notre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait encore quelque chose en tête. Vous verrez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant-hier.

ARLEQUIN.

Oh, qu'à cela ne tienne que nous ne soyons bons amis. Voila heureusement une Bague de deux mille

écus, & une Lettre de change de quatre cent pistoles, que vous me ferez le plaisir de luy offrir. Diable, il ne faut pas souffrir une esclandre pour une bagatelle. Ces étourdis-là ne sçavent guéres souvent à qui ils en ont.

COLOMBINE (*en regardant la Bague & la Lettre.*)

Ah, quelle augmentation de chagrin! Quoy, combler toute ma famille de bontez? (*faisant feinte de rendre le Diamant & la Lettre.*) Non, je ne sçaurois m'y résoudre.

MEZZETIN (*revenant.*)

Ma Sœur, voicy le Notaire qui arrive. Convenez de vos faits avec Monsieur: car le Contract signé, il faut conclure le mariage.

ARLEQUIN.

Cela passe la raillerie.

COLOMBINE.

Allez, mon Frere, vous êtes un emporté. Est-ce un affront pour vous & pour moy, d'être considerée d'un homme de mérite?

ARLEQUIN.

Ah, Madame!

COLOMBINE.

Ne suis-je pas maitresse de mes actions & de mon cœur?

ARLEQUIN.

Bon.

MEZZETIN.

J'en conviens: mais Monsieur étoit à vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne suis pas, ce me semble, encore si déchirée; & un homme de qualité peut soupirer à mes genoux, sans que vous y trouviez à redire.

ARLEQUIN (*à part.*)

Elle s'y prend mardy bien.

COLOMBINE.

Vous êtes un Etourdy, mon Frere, de ne pas mieux

mieux reconnoître l'honneur que Monſieur nous fait.

ARLEQUIN.

Ah, Madame!

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins & de l'embarras où vous êtes pour avoir perdu votre argent; Monſieur, le plus obligeamment du monde m'a mis, malgré moy, une Bague & une Lettre de Change entre les mains, dont il vous prie de vous ſervir.

MEZZETIN.

Une Bague, & une Lettre de Change?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur. Je vous prie de recevoir toûjours cela en attendant une fort bonne Commiſſion que je vous deſtine à cinquante lieuës d'icy.

MEZZETIN.

Mais, ma Sœur, ſi c'eſt une recherche legitime, vous ne trouverez aucune reſiſtance de ma part.

ARLEQUIN.

Comme vous pouvez croire, Monſieur, je ne m'y preſenterois pas ſur un autre pied. Allez, recevez ma Lettre de Change, & que j'aye l'honneur d'être de vos amis. Afin que vous l'entendiez, je ne pretends entrer dans votre famille que par la bonne porte.

COLOMBINE.

Mon frere, encore ſi vous marquiez un peu de chagrin de vous être emporté ſans raiſon?

MEZZETIN.

Ma pauvre ſœur, prie Monſieur de l'oublier. Pour moy, j'en ay une telle honte, que je n'y ſongeray de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop genereux, Monſieur. (*Mezzetin s'en va.*)

COLOMBINE.

Ecoutez, franchement, il a une délicateſſe ſur ma

conduite qui n'est pas concevable. Si un homme m'avoit baisé le bout du doigt, & que cela vint à sa connoissance, il luy passeroit son épée au travers du corps sans misericorde. Vous étiez un homme perdu, si je n'eusse tourné votre visite du côté du mariage.

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse ? Ma belle, votre cœur ne m'accordera-t-il point quelque menu suffrage d'amitié ? (*Il veut l'embrasser.*) Ah si mon ardeur se pouvoit flater...

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas, Monsieur Persillet. Que deviendrions-nous si mon frere alloit rentrer ?

ARLEQUIN.

Adieu donc, veuve aimable.

COLOMBINE (*en s'en allant.*)

Est-ce la peine de se dire adieu pour se revoir demain ?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avoüer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre. Il n'en échappe pourtant guére à nous autres Financiers.

SCENE DU NOTAIRE.

ARLEQUIN *en Notaire.* PERSILLET, COLOMBINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

C'Est un nommé Monsieur de la Ressource.

PERSILLET.

Monsieur ?

LE LAQUAIS.

Monsieur de la Ressource, Notaire, qui demande à vous parler.

PER-

PERSILLET.

Eſt-il là ?

LE LAQUAIS.

Le voicy qui monte.

COLOMBINE.

Monſieur, voilà mon Couſin le Notaire, qui vous vient offrir ſes ſervices.

PERSILLET (*en l'embraſſant.*)

Ah, mon cher Monſieur, ſoyez le bien venu.

ARLEQUIN.

Ma Couſine, Monſieur, m'ayant fait dire que mon petit miniſtére vous pouvoit être utile, je viens vous en marquer ma joye, & vous prier de compter ſur moy, comme ſur un homme tout plein d'expediens & de facilité pour toutes ſortes d'affaires.

COLOMBINE.

Monſieur, mon Couſin n'eſt pas le plus vieux de tous les Notaires : mais je puis dire que c'eſt celuy qui gouverne les meilleures Bourſes : & en fait de Notaires, je penſe que c'eſt le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon contract de mariage. (*Elle luy paſſe la main ſous le menton.*)

ARLEQUIN.

Que tu es follette, Couſine ! (*Vers Perſillet*) Monſieur, en êtes-vous bien content ?

COLOMBINE.

Voyez, je vous prie ! eſt-ce que je ſuis fille à mécontenter quelqu'un ?

PERSILLET.

C'eſt une fort bonne enfant ; ma femme en eſt très-ſatisfaite. Elle a par fois ſes petites humeurs : mais la jeuneſſe, comme vous ſçavez...

COLOMBINE.

Hé non, c'eſt que la vieilleſſe n'a pas les ſiennes ! Mon Dieu, Monſieur, ne parlons point de nos humeurs ; il en eſt encore de plus inſupportables que la mienne. (*Vers la Cantonade.*) Je m'en vais, voilà

voilà Madame qui m'appelle. Adieu mon cher Cousin. (*En s'en allant, bas à Arlequin.*) Faites un peu là votre charge, au moins.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormiray pas; va.

PERSILLET.

C'est bien le meilleur cœur de fille qui soit au monde.

ARLEQUIN.

Ca, Monsieur, que pouvons nous faire pour vos intérêts ?

PERSILLET.

Laquais, tirez des Fauteuils.... Qui que ce soit qui me demande, que le Portier dise que je n'y suis point. (*Il le rappelle.*) Fermez la porte de mon Cabinet ; & qu'on ne vienne icy que quand j'appelleray. (*Le Laquais sort.*) Monsieur de la Ressource, mettez-vous, s'il vous plaît, dans ce Fauteüil auprès de moy.

ARLEQUIN.

Ha, Monsieur.

PERSILLET.

Je ne vous souffriray pas là, Monsieur.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode, je vous obeïs. (*Il se met dans le Fauteuil.*)

PERSILLET.

Je ne sçay, Monsieur, si j'ay l'honneur d'être connu de vous ?

ARLEQUIN.

Est-il quelqu'un dans le monde qui puisse ignorer le nom, la qualité, le mérite & la fortune de Monsieur Persillet ? Toute la terre convient que vous êtes en même temps le plus honnête & le plus libéral de tous les hommes.

PERSILLET.

Quand on est né quelque chose, on ne se dément guéres.

ARLE-

ARLEQUIN.

Vos vertus, Monsieur, vous font admirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part, parlons tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Très-volontiers. De quoy s'agit-il?

PERSILLET.

Monsieur, la vie est courte; & un homme qui a plusieurs enfans à pourvoir, n'est pas seur de les établir avant sa mort. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Ouy. Monsieur.

PERSILLET.

Pour sortir de ce monde avec quelque sorte de satisfaction, je voudrois donner cent mille écus en mariage à ma fille. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

PERSILLET.

Je voudrois, avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres seulement pour commencer. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Cela est tout clair.

PERSILLET.

Et comme on ne profite des bons marchez, qu'avec de l'argent comptant, je serois bien aise d'avoir dans mes coffres cinq à six cens mille livres pour l'acquisition d'un Duché que je couche en joüe. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Très-bien, Monsieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cent mille livres. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reste.

PERSILLET.

La question est, si vous me les pouvez faire trouver sur le champ, afin de sortir tout d'un coup de ces trois affaires-là avec honneur. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Monsieur, voicy l'endroit à peu près où la chose pourroit avoir besoin de quelque petite explication. Quand vous dites que vous pretendez sortir d'affaires avec honneur, est-ce à l'égard du Notaire qui fera prêter l'argent ? car avec nous autres, on ne sçauroit parler trop précisément.

PERSILLET (*à part.*)

Voicy un maître Compagnon ! (*Se tournant vers Arlequin.*) Ce que vous dites est de bon sens. Aussi pretends-je vous donner vingt-cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Non. Vous êtes encore obscur.

PERSILLET.

Hé bien, cent mille francs !

ARLEQUIN.

Vous ne faites que beguayer.

PERSILLET.

Quoy, cinquante mille écus ?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de discours.

PERSILLET.

Je voy bien, mon Compere, que vous êtes butté à deux cens mille francs.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, que diroit on de moy dans le monde, si je me passois à deux cent mille francs pour faire trouver un Million ? Hé fy, il faudroit que je fusse un fripon, un miserable. Graces au Ciel, jusqu'à present j'ay vêcu avec un peu d'honneur ; & depuis

depuis que je suis en charge, je ne croy pas qu'on me puisse reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoissance que le tiers des sommes que j'ay fait prêter ; & si, quand ce sont des enfans de famille, cela va bien quelquefois à la moitié, ouy.

PERSILLET (*à part.*)

L'abominable homme !

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'est que moyennant cela je fournis des expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, si bon ne leur semble.

PERSILLET.

Malepeste, c'est bien quelque chose.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoîtrez, vous verrez que je suis d'un bon usé & d'un bon commerce. Je puis me dire sans vanité le Médecin de toutes les fortunes délabrées du Royaume, & dans ma profession je suis sans contredit le plus employé pour les affaires delicates.

PERSILLET.

Qu'appellez-vous, Monsieur, les affaires delicates?

ARLEQUIN.

Diable, vous demandez-là le fin de notre métier. Les affaires delicates, Monsieur, c'est de sçavoir à point nommé vieillir un hipotèque, corriger un testament, amaigrir une obligation, mettre sur pied une contre-lettre ; & par-dessus cela avoir toûjours de reserve plusieurs bons modèles de banqueroute. Rien n'est si couru presentement.

PERSILLET (*à part.*)

Voilà justement ce que je cherche. (*Au Notaire.*) De la maniére dont vous arrangez vos talens, je vous croy sans flaterie un des Notaires de Paris le mieux assorty.

ARLEQUIN.

Un peu de resolution & d'habitude m'ont mis dans la passe où je suis.

PER-

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puisse rétablir les mauvaises affaires d'un homme? Ce seroit un beau secret.

ARLEQUIN.

Il est infaillible. C'est ce qu'on appelle l'Emetique des gens ruinez. Par exemple, si vous étiez en cet état-là, le Ciel vous en preserve.

PERSILLET (*à part.*)

J'en suis plus près qu'on ne pense.

ARLEQUIN.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier votre fille, acheter un Duché, & établir votre fils. Dans le credit où vous êtes, voilà trois hameçons capables de prendre toutes les duppes de Paris : car afin que vous l'entendiez, quand on veut faire son coup, il faut être dans cette odeur de fortune & d'opulence.

PERSILLET.

Il ne faut donc pas attendre à l'extrémité.

ARLEQUIN.

Nenny, diable, nenny. Dès que le crédit chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit, & que le monde est bien infatué de vos richesses, il faut prendre à toute main l'argent qu'on vous offre, faire grande dépense à l'ordinaire ; & puis un beau matin, après avoir mis tous vos meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit, & donner ordre à votre portier de dire à tout le monde qu'on ne sçait où vous êtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'allarment, la frayeur les prend ; d'abord ils proposent de perdre le tiers de leur deu. A cela, mot, point de réponse. Ils s'assemblent, ils vont, ils viennent, ils se tourmentent. A la fin, désolez de votre absence, & ne sçachant sur quoy se vanger, ils font dire sous-main qu'ils perdront les deux tiers, si on veut assurer

ſurer l'autre. Ho, quand ils ſe mettent comme cela à la raiſon, on entre en pourparler ; on écoute, on negocie ; & enfin après un bon contract bien & deuëment homologué, vous revenez ſur l'eau avec ſept ou huit cens mille livres d'argent comptant, & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une ſeule fois en ſa vie, n'eſt-il pas pour toûjours au deſſus de ſes affaires ? Voilà comme je parlerois à mon frere, ſi j'en avois un.

PERSILLET.

Ah, Monſieur de la Reſſource, que vous êtes bien nommé, & que j'ay de graces à rendre au Ciel de m'avoir adreſſé un homme de votre probité & de votre experience !

ARLEQUIN.

Comment Monſieur, mon diſcours vous auroit-il émeu ?

PERSILLET.

Il a bien fait plus Il m'a tellement perſuadé, que je croy qu'un bon pere de famille eſt obligé en conſcience de faire banqueroute au moins une fois en ſa vie, pour l'avantage de ſes enfans. Il n'y a point à cela de milieu.... Allons, touchez-là. Il eſt trop juſte de vous donner le tiers des ſommes que vous me ferez prêter. (*Ils ſe levent.*)

ARLEQUIN.

Sur ce pied là, vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

PERSILLET.

Monſieur de la Reſſource, le ſecret au moins, je vous en prie.

ARLEQUIN.

Il ne nous faut pas recommander cela. Jouez ſeulement bien votre rôlle ; & quand je vous envoyeray quelqu'une de mes bonnes Bourſes, ne marquez aucun beſoin d'argent ; & ſur tout ne paroiſſez pas avoir aucune relation avec moy.

PER-

PERSILLET.

Laiſſez-moy faire.

ARLEQUIN.

Dans ſix ſemaines ou deux mois, vous conviendrez qu'une Banqueroute & un coup d'épée dans l'eau, ne ſont quaſi que la même choſe.

PERSILLET.

Dieu vous en veuille ouir. Du commencement je croyois cet homme-là un Fripon: mais ma foy il faut luy remettre l'honneur ſur la tête, & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumiéres.... Ah le bel eſprit? (*voyant que le Notaire fait des civilitez à un Laquais.*) Hé fy, Monſieur de la Reſſource, vous mocquez-vous de faire des civilitez à ce Coquin-là? Ce n'eſt qu'un Laquais.

ARLEQUIN.

C'eſt pour cela que je prends mes meſures de loin. On ne ſçait pas ce que ces Meſſieurs-là peuvent devenir un jour.

SCENE DU PORTIER.

MAITRE AMBROISE *Portier.* ARLEQUIN *en Notaire.* LE DOCTEUR, PIERROT & SCARAMOUCHE *en Creanciers, ayant des Manteaux noirs qui leur traînent juſqu'à terre, & de grands Crêpes aux chapeaux.*

LE PORTIER.

A Qui en voulez-vous, Meſſieurs?

ARLEQUIN.

Nous voudrions ſaluer Monſieur Perſillet.

LE PORTIER.

Il n'y eſt pas; Meſſieurs, il vient de ſortir.

A R-

ARLEQUIN.

Tu te mocques, mon amy. Il n'y a qu'un moment que je l'ay quitté.

LE PORTIER.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit sorti.

ARLEQUIN.

Ecoutez, Maître Ambroise, je sçais bien que Monsieur est sorti : mais (*en luy mettant un écu dans la main*) je vous prie que nous luy puissions dire deux mots.

LE PORTIER (*après avoir regardé l'écu qu'il a dans sa main.*)

Monsieur y est toûjours pour les personnes de mérite ; je ne renvoye que de petites gens qui le viennent importuner.

LE DOCTEUR & PIERROT.

Oh, vous êtes trop honnête.

SCENE DU PREST.

ARLEQUIN *en Notaire.* LE DOCTEUR, & les Creanciers. PERSILLET *assis dans un Fauteuil, devant son Bureau.*

ARLEQUIN.

VOus ne trouverez pas mauvais, Monsieur, que je vous presente les trois meilleurs Amis que j'aye au monde, & les trois plus riches hommes de Paris.

PERSILLET.

Que puis-je faire pour leur service ? Monsieur, ayez la bonté de vous asseoir. (*Ils se font des civilitez, & puis s'asseient.*)

LE DOCTEUR.

Monsieur, nous avons prié Monsieur de la Ressource de vouloir nous introduire chez vous, pour vous demander une grace que nous vous prions de ne nous pas refuser.

PER-

PERSILLET.

Si c'eſt choſe poſſible, Monſieur, comptez ſur moy à coup ſeur.

ARLEQUIN.

Ces Meſſieurs ayant appris que vous voulez marier Mademoiſelle votre Fille, donner une Charge conſiderable à Monſieur votre Fils, & acheter deux grandes Maiſons dans la Place Royale...,

PERSILLET.

C'eſt ma Femme qui a la manie d'avoir beaucoup de plein pied; car pour moy je me trouve aſſez bien logé. Mais dans le Ménage il faut avoir de certaines complaiſances; & cent mille écus plus ou moins à une Maiſon, ne valent pas la peine de faire piailler une Femme. (*Le Maître d'Hôtel apporte de l'Orgeade.*)

ARLEQUIN.

Ces Meſſieurs, comme je vous diſois, ayant, appris que vous vouliez pourvoir à toutes ces petites choſes-là, viennent vous offrir un million ou douze cent mille livres, ſçachant bien que leur argent ne peut être plus ſeurement placé.

PERSILLET.

Quant à la ſeureté, elle y eſt toute entiére. Mais je vous diray en amy, que j'ay encore quelque argent dans mes coffres, & que....

LE DOCTEUR.

Oh, Monſieur, nous n'en ſommes que trop perſuadez.

UN LAQUAIS (*entre, & dit à Perſillet.*) Monſieur Rabajoye, demande à vous parler.

PERSILLET.

Qui?

LE LAQUAIS.

Monſieur Rabajoye, le Syndic des Fripiers.

PERSILLET.

Je me doute bien ce que c'eſt. Il me rapporte peut-être les quarante mille francs que j'ay prêté aux Fripiers

piers pour faire des habits de Masque. Dites luy qu'il revienne une autre fois, & que je suis en compagnie.

LE DOCTEUR.

Mais Monsieur, que nous ne vous empêchions pas.

PERSILLET.

Voila une plaisante bagatelle! Laquais, ne vous avisez jamais de me venir interrompre pour des gueuseries de cette nature-là. Allez, qu'il revienne demain.

ARLEQUIN (*se tournant vers le Docteur.*)

Ne vous ay-je pas bien dit que cet homme-là n'a que faire d'argent. (*Se tournant vers Persillet.*) Serois-je assez malheureux pour que vous refusiez la proposition que je vous fais?

PERSILLET.

Apparemment, Messieurs, vous me croyez plus mal dans mes affaires que je ne suis.

LE DOCTEUR.

A Dieu ne plaise que nous ayons cette pensée-là.

ARLEQUIN.

On sçait trop bien dans Paris que vous avez de l'argent par dessus les yeux, & qu'au lieu d'emprunter, vous prêtez à tout le monde: mais quelquefois pour obliger on se fait violence.

PERSILLET.

A la consideration de ces Messieurs, il n'y a rien que je ne fisse: mais...

ARLEQUIN.

Ah point de mais, Monsieur, s'il vous plaît; faites-nous cette amitié-là.

COLOMBINE (*entre.*)

Monsieur, c'est votre Receveur de Cotteronde, qui demande quittance des quatorze mille francs qu'il vous a apporté ce matin.

PERSILLET.

Quoy? pas un pauvre moment de repos en toute une journée?

COLOMBINE.

Monsieur, c'est qu'il se fait tard, & il a cinq grandes lieuës à faire.

PERSILLET (*en colére.*)

Hé ventrebleu, seray-je toute ma vie assassiné d'argent? A la fin il faudra que je m'enfuye pour éviter ces persecutions. Voilà un plaisant Maraut, de me donner la peine de signer pour quatorze mille francs: Allez, ma mie, allez; au premier payement qu'il me fera, je luy donneray quittance.

COLOMBINE (*s'en va.*)

PERSILLET.

Maugrebleu du fat!

LE DOCTEUR.

Quelle richesse d'homme!

PERSILLET.

Messieurs, je vous demande pardon de l'imprudence de mes gens.

ARLEQUIN (*faisant feinte de s'en aller.*)

Nous reviendrons, Monsieur, à une heure plus commode.

PERSILLET.

Ca Messieurs, que voulez-vous de moy? En peu de mots, je vous prie, car il faut que je me rende au Bureau.

ARLEQUIN.

Ces Messieurs vous conjurent de leur faire la charité de prendre leur argent, & de leur en faire l'intérêt au denier vingt-cinq.

PERSILLET (*vers la Ressource.*)

Mais sont-ils solvables pour douze cent mille francs?

ARLEQUIN (*bas à Persillet.*)

Diable, Monsieur, vous gâtez tout le mystére. C'est a eux à demander si vous êtes solvable.

PERSILLET.

Vous avez raison.

ARLEQUIN (*vers Scaramouche & le Docteur.*)

Monsieur Persillet se divertit. Il demande, Messieurs, si vous le trouverez solvable pour douze cent mille francs.

LE DOCTEUR.

Faites-nous seulement la faveur de les prendre, & nous sommes trop contens.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, ils vous prient de trop bonne grace pour les refuser.

PERSILLET.

Me le conseillez-vous, Monsieur de la Ressource?

ARLEQUIN.

Si j'osois, je joindrois mes priéres à celles de ces Messieurs.

PERSILLET (*touchant dans la main de la Ressource.*)

N'en parlons plus, c'est une affaire faite. (*Se tournant vers Scaramouche & les autres.*) Messieurs, portez votre argent chez Monsieur de la Ressource; faites dresser votre Contract, & prenez vos seuretez.

ARLEQUIN.

Quel employ souhaitez-vous que je donne à ces Messieurs?

LE DOCTEUR.

Point si vous ne voulez. Monsieur est trop solvable.

PERSILLET.

Je n'abuseray pas, Messieurs, de votre honnêteté. (*Vers la Ressource.*) Mettez que c'est pour marier ma Fille, donner une Charge à mon Fils, acheter deux maisons dans la Place Royale, & le surplus pour l'acquisition du Duché de Heurtebise.

LE DOCTEUR.

En voila trop, Monsieur, en voila trop. Le Ciel vous comble pour jamais de prospéritez & de joye.

PERSILLET.

Je ne ferois cela pour personne du monde. Mais puisque vous le souhaitez, & que Monsieur de la

Ressource m'en prie....

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur, vous ne sortirez point.

PERSILLET.

Je ne vous laisseray pas là, Messieurs.

LE DOCTEUR.

Hé, Monsieur, de grace!

PERSILLET.

C'est du temps perdu; je vous rendray ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Retirons-nous vîtement, de peur d'être à charge.

PERSILLET (*revenant sur ses pas.*)

St, st, st, Monsieur de la Ressource, dites-moy je vous prie, d'où vient que ces Messieurs-là sont en grand deuil?

ARLEQUIN (*bas.*)

C'est qu'ils portent leur argent en terre.

SCENE DE LA TOILLETTE.

ISABELLE *à sa Toilette.* COLOMBINE *la coëffant.*

ISABELLE.

HO, ne m'en parle point, Colombine, c'est un très-grand malheur que notre naissance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça, avec vos pestes de morales, vous voila, Dieu mercy, coëffée tout de travers. Et de quoy diantre vous plaignez-vous? Votre pere est un Cresus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept ou huit sortes de maîtres vous sifflent depuis le matin jusqu'au soir. Tel jour, tel habit.

habit. Trois bons laquais après votre queuë. Voila-t-il pas une fille bien malade pour se plaindre !

ISABELLE.

Il me semble que mon ascendant me promettoit quelque chose de plus.

COLOMBINE.

Que je vous en sçay bon gré avec vos montans & vos descendans ! Vous êtes fille de votre pere, une fois ; il faut vous en tenir là malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'est ce qui me désole, Colombïne... Ah, si tu sçavois combien le nom de mon pere me mortifie ! Je me sens le cœur bien placé, j'ay l'ame d'une Princesse ; mon visage ne dément point mes sentimens, il n'y a que ce maudit nom de Persillet qui défigure tout mon mérite.

COLOMBINE.

Hé bien, mariez-vous, c'est le moyen de changer de nom à coup seur.

ISABELLE.

Ouy, mais mon horoscope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites vous donc Religieuse.

ISABELLE.

Tu te mocques de moy, Colombine. Religieuse avec le bien que j'ay ! A te dire le vray, si je trouvois un homme tel que je pourrois le souhaiter...,

COLOMBINE.

Un Empereur Romain, par exemple ?

ISABELLE.

Je ne dis pas peut-être que je n'écoutasse une proposition.

COLOMBINE.

On vous en devroit de reste.

ISABELLE.

Je te jure que je n'ay aucune sensibilité pour l'homme, & que s'il en falloit venir là, la seule bien-seance du monde m'y entraineroit.

COLOMBINE.

La pauvre petite ! Et mercy de moy, ne vous déferez-vous jamais de vos jargons de précieuses ? Quand vous en viendrez-là, vous ferez comme les autres. Mademoiselle je ne suis pas devine : mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moy : & si, je ne l'ay pas de bronze.

ISABELLE.

Tu crois cela, Colombine ?

COLOMBINE.

Oh, je croy que vous avez plus d'envie d'être mariée que moy. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure... More, apporte-moy un manteau, une écharpe, une perruque & un chapeau du frere de Mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté, il faut que je fasse la folle. Je veux faire un de ces soupirans du bel air.

ISABELLE.

Tu as des saillies impayables.

COLOMBINE.

Si j'avois le loisir, je serois trop drôle : mais ma foy il y a tant d'ouvrage pour moy au logis, que je n'ay pas le temps de rire.

ISABELLE.

Mais encore, comment t'appelleray-je ?

COLOMBINE.

Vous m'appellerez Chevalier.... O ça tenez-vous bien sur vos gardes. Je vous vais ma foy pousser des fleurettes aussi franches...

ISABELLE (*rit.*)

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, j'aurois été un dangereux pendart. Allons, allons morbleu, des

des airs de conquête. More, ferme la porte de l'antichambre, de peur qu'on ne me vienne interrompre dans mes plaisirs. (*elle sort un moment après, pour prendre une perruque d'homme.*)

ISABELLE (*seule.*)

Je ne pense pas que dans le monde il y ait une aussi folâtre créature. Après tout, elle a raison de ne point prendre de chagrin. C'est un poison pour ceux qui s'y abandonnent.

COLOMBINE (*en habit de Cavalier.*)

Ce n'est ma foy pas sans peine, Mademoiselle, qu'on parvient à votre appartement.

ISABELLE.

Comment donc, Chevalier?

COLOMBINE.

Si votre brutal de Portier avoit des chausses froncées, on le prendroit pour un Suisse. Sçavez-vous qu'il y a deux heures, au pied de la lettre, que je suis à votre porte, & que ce maroufle-là n'auroit point ouvert, si je ne m'étois avisé de dire que j'étois de vos parens?

ISABELLE.

C'est-à-dire, Chevalier, que vous avez cocqueté toute l'aprêdinée, & que les deux heures à ma porte sont de votre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moy pour un coquin si je vous ments.... A propos vous ay-je dit que je vous aime?

ISABELLE.

Cela n'est pas encore parvenu jusqu'à moy.

COLOMBINE.

Nous autres gens de Cour, nous sommes tellement dissipez, que très-souvent il faut qu'on nous devine... Vous avez pourtant d'assez bons petits airs; & je vous trouve d'un fleury .... qui touche.

ISABELLE.

Ah fy, Chevalier, ne me regardez point. Je ne suis

point aujourd'huy une personne. Tous mes airs sont déconcertez : voila deux nuits que je suis malade comme une bête, ce qu'on appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'est pas jolie après une si grande déroute de santé, & que l'insomnie n'a jamais accommodé un visage.

COLOMBINE.

Ah, pour le coup, Mademoiselle, vous vous moquez de moy. Vous avez, Dieu me damne, plus de santé qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains, c'est que votre maladie ne soit au cœur. Aimable comme vous êtes, il n'est pas possible que vous n'ayez quelque passion dans l'ame.

ISABELLE.

Ah Chevalier, l'horrible mot! A moy de la passion?

COLOMBINE.

Ecoutez, si cela est, cachez-moy si bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cent diables m'entraînent, si...

ISABELLE.

Quoy Chevalier, vous êtes jaloux ?

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ay que cette bonne qualité-là... Ma belle, me ferez-vous soupirer encore long-temps ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette visite-cy pour rien? Prenez-vous du tabac quelquefois. J'en ay qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle grossiéreté! du tabac à des femmes!

COLOMBINE.

C'est pour vous montrer que je n'ay point de reserve avec vous. Quand vous donneray-je à souper chez Lamy ?

ISA-

ISABELLE.

Vous perdez le respect, Chevalier. Une fille de ma qualité au Cabaret?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaît, Lamy n'est point un Cabaret; c'est un Traiteur de conséquence. J'en mene tous les jours chez luy d'aussi scrupuleuses que vous.

ISABELLE.

Quoy, des femmes sont assez sottes pour aller manger au Cabaret?

COLOMBINE.

Si c'est une sottise, dites plutôt qu'il est des hommes assez sots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nouvelle presentement. On commence à accoquiner les maris, à les mettre dans les parties; comme ils se croyent de tout, ils ne se défient de rien: cependant il y a des endroits où on ne les mene pas.

ISABELLE.

Mais pourquoy tant faire la guerre à ces pauvres maris?

COLOMBINE.

C'est que la plupart sont des goulus, qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire, on en croquera toûjours quelques-unes à leur barbe. Pour moy je n'ay jamais fait de ces friponneries-là. Je n'en veux qu'aux filles.

ISABELLE.

Ce n'est pas le plus mauvais party.

COLOMBINE (*en luy baisant la main.*)

Ah, ma belle, qu'il me seroit doux d'émouvoir vôtre tendresse, & d'être l'objet de vos premiers feux!

ISABELLE.

Le sentez-vous comme vous le dites?

COLOMBINE.

Le diable m'emporte si je ne donnois ma vie pour être aimé de vous.

ISABELLE.

Aime-t-on comme cela d'emblée, Chevalier ?

COLOMBINE.

C'est la mode de la Cour ; & après tout je la crois la meilleure... Ne m'amusez point.

ISABELLE.

Vous voulez donc sçavoir à quoy vous en tenir ?

COLOMBINE.

Je ne veux pas soupirer comme un Courtaut de boutique : mais je pretends que ma bonne foy doit m'épargner des démarches populaires, qui retardent l'amour, & qui ne le persuadent point. Ma chére, puisque mon cœur est plein de tout ce que vous valez....

ISABELLE.

Quelle flatterie! Plus je calcule mon mérite, moins je trouve d'endroits pour plaire.

COLOMBINE (*en luy baisant la main.*)

N'ayez pour tout talent que celuy de m'aimer. C'est le lien des cœurs, c'est par là que mon ame s'expliquera toûjours trop foiblement, & de sa tendresse & de sa reconnoissance. (*Isabelle soupire.*) Un soupir! c'est déja quelque chose. (*Se jettant à ses pieds.*) Charmante Belle, confirmez par un aveu sincére ce que vos regards languissans me disent si tendrement : Joignez aux promesses des yeux l'asseurance de la voix. (*En se passionnant.*) Un mot, ma chére, un seul mot de votre belle bouche...

ISABELLE (*en se retournant amoureusement.*)

Ah fy donc, Colombine : quel dommage que tu ne sois point garçon !

COLOMBINE (*se relevant.*)

Ne vous avois-je pas bien dit que vous n'étiez pas de bronze. Vrayment ce seroit bien autre chose si j'étois homme. (*On frappe un peu rudement à la porte ; & Colombine dit, en jettant brusquement son just'-aucorps & son manteau :*) Qui diantre ose tabourer

bourer comme cela à notre porte ? On n'a jamais un pauvre quart d'heure de plaisir tout de suite. Qui est-ce qui frappe-là ? Cascaret ?

LE LAQUAIS.

C'est le Maître à chanter de Mademoiselle.

COLOMBINE.

Que le Diable l'emporte avec sa Musique. (*Au Laquais.*) Và le faire monter. (*A Isabelle.*) A propos, c'est votre Pere qui envoye un Maître à chanter, pour sçavoir si vous aimez Cinthio. Vous sçavez comme il faut le rembarrer.

SCENE
DU
MAITRE A CHANTER.

ARLEQUIN *en Maître à Chanter, avec un just-au-corps galonné, une écharpe dorée, une épée à son côté, des gants à frange d'or, & suivi de son Garçon, qui porte un Theorbe.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Ne viens-je point, Mademoiselle, à une heure incommode ?

ISABELLE.

Les Maîtres à chanter sont sans consequence, & on peut les recevoir à la Toilette.

ARLEQUIN.

C'est notre plus beau privilége.

COLOMBINE.

Vos trois Loüis d'or par mois valent encore mieux que cela. Prenez un siége, Monsieur Fredonniére.

ARLEQUIN (*tire un siége, & dit tout bas à Isabelle.*)

Monsieur Cinthio m'a prié de recevoir une lettre pour luy.

ISABELLE *(feignant de n'avoir rien entendu.)*

Chantons je vous prie quelque chose de gay ; car je sors d'une migraine qui m'a desolée. Mais je vous trouve d'un grand propre, Monsieur Fredonniére.

ARLEQUIN.

Nous avons beau faire, nous ne serons jamais si bien mis que les Maîtres à danser.

COLOMBINE.

Joly comme vous êtes, il vous faut un carosse.

ARLEQUIN.

Ne pensez pas rire. Je marchande celuy d'un Comédien, qui est assurément le mieux étoffé de Paris. *(A Isabelle bas.)* Cette lettre pour Monsieur Cinthio?

ISABELLE.

Que machonnez-vous-là entre vos dents ?

ARLEQUIN.

Je demande si vous ne voulez pas chanter cette belle Sarabande lutée ?

ISABELLE.

Je n'iray jamais jusques-là, je suis trop enrhumée.

ARLEQUIN.

Oh, vous irez de reste, c'est une octave douce. *(Se tournant vers son Valet.)* Accordez votre Theorbe.

ISABELLE.

C'est donc un vray Concert, puisque vous amenez de vos amis ?

ARLEQUIN.

Point du tout. Est-ce que nous ne sommes pas d'assez bonne maison pour faire joüer nos valets ? Il accompagne assez joliment. Touchez votre A mi la re. La, la, la... Plus haut... Bon, voila qui est fort bien. Allons, Mademoiselle. *(Il bat la mesure.)* La, la, lou, la. *(Il commence une notte ou deux en forme de basse-continuë.)* Allons, partez. Fo, fo, fo.. Diable, vous manquez la mesure, prenez garde à cela, s'il vous plaît. C'est tout l'agrément de la Musique. Allons, à cette fois-cy. Hé lon lan la, la li, la lou.

(Se

(*Se retournant vers son valet.*) Hé ventrebleu, mon amy, vous n'entrez point dans le mode. Donnez-moy mon Theorbe. Si vous continuez comme cela, je ne feray jamais rien de vous. (*Il prend son Theorbe.*) Ca cette fois-cy tout de bon. (*Il bat la mesure du manche de son Theorbe.*) Lon lan la la lou la lou. Hé partez donc, partez. (*Tout bas.*) La lettre pour Monsieur Cinthio?

ISABELLE.

Je ne chante point la lettre, je chante la note.

ARLEQUIN.

Fo fo fo... folâtre Amour, que tes plaisirs sont drôles!

ISABELLE.

Monsieur Fredonniére, remettons cela à une autre fois : je n'ay point aujourd'huy le cœur à la Musique.

COLOMBINE.

Oh ma foy la leçon ne sera pas perduë. Monsieur Fredonniére, je m'en vais chanter pour Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Très volontiers.

COLOMBINE.

Si vous montriez pour rien, je serois une de vos meilleures Ecoliéres.

ARLEQUIN.

Nous ne prenons jamais d'argent des suivantes.

COLOMBINE.

Ca voyons. Fo fo fo...

ARLEQUIN.

Vous voilà fort bien dans le ton.

COLOMBINE.

Vous allez bien entendre autre chose. Chantons ensemble. *Ensemble.* Folâtre Amour, que tes plaisirs sont drôles....

ARLEQUIN.

De par tous les Diables ! voila ma chanterelle rompuë. (*Se tournant vers Isabelle.*) Mademoiselle, Monsieur Cinthio m'a dit que vous me donneriez une lettre pour luy.

ISABELLE.

Une Fille de ma qualité s'emporte rarement : mais vous mériteriez, Monsieur le Chanteur, que je vous fisse étriller par tablature. Qui vous a fait assez insolent pour me demander une lettre ? Ay-je jamais écrit à personne ?

ARLEQUIN.

Madame, je n'entre point là-dedans, je ne fais que l'office d'amy.

ISABELLE.

Colombine, faites un peu descendre mon Pere.

ARLEQUIN.

Ouf !

ISABELLE.

Il est bon qu'on luy apprenne la maniére dont on régale ces sortes de Messagers.

COLOMBINE.

N'avez-vous point de conscience, Mademoiselle, de faire tant de vacarme pour rien ? Pourquoy aller rompre la tête à Monsieur votre Pere de toutes ces drogues-là ? Une fois, vous n'écrivez à personne.

ISABELLE.

Oh pour cela, non.

COLOMBINE.

Allez, Monsieur Fredonniére, dites à l'homme qui vous envoye, qu'il est un fou, & que ma Maitresse n'écrit point de lettres.

ISABELLE.

Laquais, prenez-moy ce coquin-là, & me l'étrillez d'importance.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, je vous demande pardon.

CO-

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

Ce sont de ces petits feux qui passent. Elle ne vous aura pas plutôt fait donner vingt coups de bâton, qu'elle n'y songera plus.

DEUX LAQUAIS (*qui sont Pasquariel & Pierrot.*)

Qu'est-ce qu'il y a ? Allons, allons, étrillons cet homme-cy ?

(*Les Laquais vont sur Arlequin, chacun d'eux tenant un bâton à la main. Arlequin court d'un côté & d'autre pour tâcher de gagner la porte, & les Laquais à mesure qu'ils le joignent levent le bâton sur luy, qui s'exquive si adroitement, que le coup retombe toûjours sur l'un des deux Laquais. Après deux ou trois repetitions du même lazzi, les Lacquais se mettent en colére l'un contre l'autre, & cessant de poursuivre Arlequin, se battent entr'eux à grands coups de bâton; Arlequin se sert de l'occasion, gagne la porte, & en sortant chante :*) Folâtre Amour, que tes plaisirs sont drôles !

SCENE

DE LA

BANQUEROUTE.

PERSILLET, EULARIA.

PERSILLET.

ALlons, ma chére femme, voicy le grand jour où il faut faire connoître que vous avez autant de cœur, que de naissance. O ça, ma Mie, parlons à cœur ouvert. Vous sentez-vous assez de courage pour entreprendre une Banqueroute en femme de qualité ; & pour la soutenir jusqu'au bout avec honneur ? Diable, ne m'allez pas faire icy un affront. Ces grandes actions-là ne se font jamais à deux fois; c'est la fermeté d'ame qui les couronne,

EU-

EULARIA.

Depuis que je ſuis mariée, j'ay fait ce me ſemble, avec aſſez de hauteur, tout ce que j'ay entrepris.

PERSILLET.

Il eſt vray, ma mour, mais retâtez encore un peu votre reſolution. Ne vous laiſſerez-vous point attendir au vacarme de ces bonnes gens qui nous ont prêté leur argent? Si vous êtes pitoyable, la Banqueroute eſt flambée. A ce métier cy il faut une ame plus dure que l'acier. C'eſt ce que Monſieur de la Reſſource m'a recommandé ſi charitablement dans notre derniére conference. Que nous ſommes heureux, mon petit cœur, d'être tombez entre les mains d'un ſi honnête homme!

EULARIA.

Que ne profitez-vous vîtement des bonnes inſtructions qu'il vous a données?

PERSILLET.

J'ay déja enlevé tous mes effets dans ma Caſſette.

EULARIA.

Et moy j'ay fait davantage, car toute la maiſon eſt demeublée, & à la faveur de la nuit je vais mettre nos Balots en ſeureté. (*Elle s'en va.*)

PERSILLET.

Allez, ma mie, allez; je ſuis perſuadé que le Ciel ſecondera nos intentions. Car en tout cecy nous ne ſongeons qu'à établir nos enfans, & à vivre doucement le reſte de nos jours, ſelon notre condition.

COLOMBINE (*arrive.*)

PERSILLET (*à Colombine.*)

Souviens-toy de faire donner adroitement nos Créanciers dans le paneau; ſur tout ne manque pas de leur dire que mes affaires ſont très mauvaiſes, qu'on ne me reverra jamais à Paris; que ſi une fois...

COLOMBINE.

Hé que diantre, faut-il me rebattre toûjours la même choſe! eſt-ce que je n'entens pas à demy mot?

mot ? Faites auſſi bien votre devoir que je feray le mien, tout le monde ſera content.

PERSILLET.

Oh, ſi la choſe réüſſit, compte ſur vingt mille francs, comme s'ils étoient dans ton coffre. Adieu ma mie, joüe ton rôle comme il faut.

SCENE DES CREANCIERS.

LE PORTIER, COLOMBINE, LE DOCTEUR, *& pluſieurs Créanciers.*

COLOMBINE.

HE, à qui diable en voulez-vous, de martyriſer comme cela ce pauvre Portier ?

LE DOCTEUR.

Nous voulons ſçavoir où eſt ſon Maître.

COLOMBINE.

Que vous êtes ſimple ! Il n'en ſçait pas plus que moy.

LE DOCTEUR.

Quoy ? vous ne ſçavez point où eſt Monſieur Perſillet ?

COLOMBINE.

De la vîteſſe dont il eſt party, il faut que le Diable l'ait emporté. Je ne m'en ſoucierois guéres ſi j'étois payée de mes gages.

LE DOCTEUR.

Quoy, il emporte les gages à cette pauvre fille ?

COLOMBINE.

Lâche Coquin ! Depuis trois ans que je ſuis à ton ſervice... Si je te tenois je te mangerois le cœur.

LE DOCTEUR.

Doucement, ma mie, doucement, il nous fait encore plus de tort qu'à vous.

CO-

COLOMBINE.

Ah, vous en parlez bien à votre aise, Messieurs ; il ne vous en coûte que de l'argent, mais moy je perds ma jeunesse .. Ah, si on avoit seulement pendu une trentaine de ces gueux-là, pour servir d'exemple, je ne serois peut-être pas à la misére où je me vois : Oh la Justice n'a point de sang aux ongles.

LE DOCTEUR.

Hé bien, faisons pendre celuy-cy ?

COLOMBINE.

C'est de la moutarde après dîné, il vaudroit bien mieux le poursuivre & l'arrêter : quand il se verroit pris, on en tireroit pied ou aîle.

ARLEQUIN (*en Notaire arrive tout effaré.*)

Ah, Messieurs, si ce qu'on dit est vray, nous sommes perdus.

COLOMBINE (*se jettant à son col en pleurant.*)

Ah mon pauvre Cousin il n'est que trop vray.

ARLEQUIN.

Quoy, il a fait Banqueroute ?

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de plus certain, il n'a pas laissé un cloud dans sa maison.

ARLEQUIN.

A moy ! m'avoir volé deux cent mille francs ! Cette affaire là me ruine de fond en comble. Helas, c'est ce que j'ay amassé en toute ma vie avec bien de l'honneur & bien de la peine.

COLOMBINE.

Au lieu de toutes vos lamentations, il vaudroit mieux prendre des mesures pour sauver quelque chose devant que la Justice y fourre son nez.

LE DOCTEUR.

Et s'il a tout enlevé, comment faire ?

ARLEQUIN.

Si vous me voulez garder le secret, nous partagerons entre nous pour trois cent tant de mille livres

vres d'effets que j'ay entre mes mains; & cela ira bien à quatre cent mille francs.

LE DOCTEUR.

Ce seroit toûjours quelque chose que de sauver le tiers.

COLOMBINE.

Helas, je voudrois tenir le quart de mes gages, sans compter tout mon temps perdu. Mais Monsieur de la Ressource, ce que vous avez entre vos mains est-il bon & solide?

ARLEQUIN.

Cela fleure comme baume. Ce sont des Actes, les noms & la somme en blanc, que nous pouvons appliquer à notre profit.

LE DOCTEUR.

Il ne faut pas négliger cela.

COLOMBINE.

Messieurs, que j'y aye ma part, au moins.

ARLEQUIN.

Vous n'ignorez pas que plusieurs personnes ont entrepris d'emmener à leur dépens la Riviére d'Ourq à Paris, dans la veuë de vendre l'eau bien cher à ceux qui en ont besoin. Monsieur Persillet faisoit état que cela luy vaudroit plus d'un Million. Pour cela il a falu faire de grandes dépenses pour sa part, & il a avancé quatre cent mille livres, dont il se doit rembourser sur la premiére eau qui sera venduë. Et comme la presse y sera grande, il m'a mis entre les mains des Contracts de vente, le nom & la somme en blanc, pour les remplir quand il se presentera des Marchands, jusqu'à la concurrence des quatre cent mille francs. Vous voyez bien que c'est de l'or en barre, & qu'il faut vîtement nous en rendre les maîtres.

LE DOCTEUR.

Mais si Persillet a d'autres dettes?

AR-

ARLEQUIN.

Comme je suis le maître des dettes, nous serons toûjours les premiers Créanciers.

COLOMBINE.

Dans les deroutes, il n'est que de sauver quelque chose.

LE DOCTEUR.

Qu'en dites-vous, Monsieur de la Ressource ?

ARLEQUIN.

Ma foy, tout bien consideré, je serois d'avis de perdre les deux tiers pour sauver l'autre; c'est ma maxime en fait de Banqueroute.

LE DOCTEUR.

C'est beaucoup perdre!

COLOMBINE.

C'est encore bien pis de ne rien avoir du tout.

ARLEQUIN.

Hé.... si l'eau se vend bien, comme je n'en doute pas, nous retirerons peut-être toute notre somme. Voyez, Messieurs, les plus habilles sont ceux qui sçavent perdre à propos.

LE DOCTEUR.

Faites donc comme pour vous, Monsieur de la Ressource, & dressez le Contract, nous allons le signer chez vous tout à l'heure.

COLOMBINE.

Cela est pourtant bien rude, de perdre son bien à la fleur de son âge. (*En parlant à la Ressource.*) Cousin, nous n'avons point trop mal mené cela, ce me semble?

ARLEQUIN.

Tu vois, ma pauvre Cousine, combien il faut joüer de rôles pour amasser quelque chose dans la vie. Pendant que l'affaire est chaude, je m'en vais vîtement faire signer nos Duppes, pour porter le Contract à Monsieur Persillet.

CO-

COLOMBINE.

Tu n'as point perdu ta journée.

SCENE

DE LA CASSETTE.

PASQUARIEL, PERSILLET.

PASQUARIEL (*tout épouvanté.*)

AH Monſieur! Monſieur, tout eſt perdu, tout eſt perdu, tout eſt perdu.

PERSILLET.

Comment donc? les Archers ſont-ils en campagne? Me veut-on prendre priſonnier?

PASQUARIEL.

Mon pauvre Maître! qu'allez-vous devenir?

PERSILLET.

Parle donc.

PASQUARIEL.

Pauvre homme!

PERSILLET.

Hé de par tous les diables, ne me diras-tu point..?

PASQUARIEL.

Non, Monſieur, devinez-le, je n'ay pas la force de le dire.

PERSILLET.

Eſt-ce que ma femme eſt morte?

PASQUARIEL.

Le Ciel ne vous aime pas aſſez pour cela.

PERSILLET.

C'eſt ma fille, peut-être?

PASQUARIEL.

Plût à Dieu! ce ſeroit un mariage d'épargné.

PERSILLET.

Vous verrez qu'on aura tué mon fils Perſillet en duel; car depuis qu'il eſt Gentilhomme, il a toûjours l'épée à la main.

PAS-

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux pour vous...

PERSILLET.

Acheve donc.

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux que toute votre race fût perduë, que votre Cassette.

PERSILLET.

Ma Cassette est perduë.

PASQUARIEL.

Ouy, le Prevôt s'en est saisi, & a emmené le Maître d'Hôtel en prison.

PERSILLET (*se tirant aux cheveux, crie comme un desesperé.*)

Ma femme? ma femme? ma femme? nous sommes perdus! Que deviendras-tu famille des Persillets? Ma Cassette entre les mains de la Justice!

EULARIA (*toute étonnée arrive.*)

Quel vacarme & quel bruit viens-je d'entendre?

PERSILLET (*allant au devant d'elle.*)

Mamour, nous sommes ruinez!

EULARIA.

Nous sommes ruinez?

PERSILLET.

Ouy, mon cœur, sans ressource. Ma Cassette est entre les mains d'un Prevôt.

COLOMBINE (*arrive.*)

Voila bien du tintamare dans une maison où l'on ne devroit songer qu'à rire.

PERSILLET.

Ah Colombine!

COLOMBINE.

Hé pourquoy diantre tant de pleurs? Est-ce pour n'avoir gagné que neuf cent mille francs à votre Banqueroutte? voila bien de quoy se fâcher! Une autre fois vous en ferez une meilleure. Il faut bien commencer par quelque chose.

PER-

PERSILLET.

Ma Caſſette perduë !

MEZZETIN (*entre tout joyeux en danſant.*)

Ah Monſieur ! que de joye, que de plaiſirs, que d'allegreſſe !

PERSILLET.

A-t'on retrouvé ma Caſſette ?

MEZZETIN.

Votre Caſſette eſt retrouvée, on l'a fait rendre au Prevôt.

PERSILLET (*à Eularia.*)

Ma femme, la tête luy tourne.

MEZZETIN.

Monſieur, envoyez chez Pecour en diligence, & le priez de vous venir montrer une Courante & un Menuet.

EULARIA.

Il eſt yvre aſſurément.

MEZZETIN.

Vîte, Monſieur, un Tapiſſier, un Traiteur, & des Violons.

COLOMBINE (*à part.*)

Il ne jouë point mal ſon rôle.

MEZZETIN.

Il n'y a point de temps à perdre ; Monſieur. Faites-vous raſer, & prenez du linge blanc ; car vous êtes à la veille du plus grand honneur qui vous puiſſe arriver.

COLOMBINE (*à Mezzetin.*)

N'embaraſſe point comme cela Monſieur, dis tout d'un coup ce que c'eſt.

MEZZETIN (*à Perſillet.*)

Puiſque vous le voulez ſçavoir, un Prince avec tout ſon pays n'eſt qu'à cent pas d'icy qui demande votre fille en mariage. Voila deux de ſes Courtiſans qu'il envoye pour ſçavoir s'il ſera bien reçu.

COLOMBINE.

Oh, Monsieur, il faut que cela soit vray ; car l'horoscope de votre fille l'a predit mot à mot.

PERSILLET *à Eularia.*

Vous voyez, ma femme, ce que c'est de donner de l'éducation aux filles. Tôt ou tard cela leur fait du bien. (*Se tournant vers Mezzetin.*) Et comment s'appelle ce Prince-là ?

MEZZETIN.

J'ay bien eu de la peine à le découvrir, car tous ses gens ne parlent que par signes. Ils m'ont pourtant dit, que c'est le Prince de Chimére. Ah Monsieur, la belle Noblesse qu'il a à sa suitte ! Feray-je entrer ces deux Envoyez ?

COLOMBINE.

Voilà une belle demande !

EULARIA.

Je m'en vais disposer ma fille à cette entreveuë.

COLOMBINE (*à Persillet.*)

Oh ça, Monsieur, une autre fois prendrez vous de mes Almanachs, & n'est-il pas vray que vous êtes né coeffé ? Car à vuë d'œil le Ciel se mêle de vos affaires. A peine gagnez-vous un Million par une Banqueroute, que voila un Prince qui demande votre fille en mariage.

PERSILLET.

J'avois pourtant resolu de la donner à un homme de Robe.

COLOMBINE.

La belle emplette que vous auriez fait là ! Hé mort de ma vie, songez-vous au plaisir que vous aurez quand on vous dira : Monsieur, c'est un Page de son Altesse votre fille qui vient sçavoir comme vous avez passé la nuit ? Ma foy, c'est quelque chose de bien doux d'avoir de pareils messages à son réveil ! Vous avez beau dire, jamais Secretaire du Roy n'est parvenu là.

ISA-

ISABELLE (*entre suivie de trois Laquais.*)

PERSILLET.

Ma fille, à vos airs & à vos maniéres, j'ay toûjours remarqué que le sang des Persillets étoit destiné à quelque chose de grand. Un Prince vous veut avoir pour femme. Si j'y consens, ma mie, vous ne m'en dédirez pas?

ISABELLE (*avec un air de modestie.*)

Moy, un Prince!

PERSILLET.

Mon Dieu! commençons toûjours par là, dans la suite si vous devenez veuve nous ferons quelque chose de mieux.

SCENE
DES AMBASSADEURS.

PERSILLET, EULARIA, COLOMBINE, ISABELLE, PASQUARIEL & MEZZETIN *en Ambassadeurs, montez sur deux animaux extraordinaires. Ils descendent & font une Scêne de postures, & après plusieurs grimaces, ils dansent autour de Persillet.*

COLOMBINE.

SI le Prince ressemble aux Ambassadeurs, votre fille sera trop heureuse; ces gens là n'aiment que la joye. (*Les Ambassadeurs recommencent à danser.*)

PERSILLET.

Voilà des corps bien agiles!

COLOMBINE.

A votre place, je ne balancerois point, je marierois ma fille en ce pays là.

PERSILLET.

Il est bon de sçavoir à quelles conditions.

COLOMBINE.

A leur phisionomie je ne les crois pas interessez.

Apparemment ils n'en veulent qu'au mérite d'Isabelle.

PERSILLET.

Sur ce pied-là, ils sont les très bien venus. (*Se tournant vers Eularia*,) Ma femme, voilà un grand honneur pour notre famille. Mais comment sçavoir ce que ces Messieurs veulent dire ?

COLOMBINE.

Il n'y a qu'à les regarder. Par leurs gestes, ils parlent aussi bon François que vous.

PERSILLET.

Est-il possible ?

ISABELLE.

Tu entens donc par signe tout ce qu'on veut dire?

COLOMBINE.

C'est la plus mignonne de toutes les langues, & qui épargne plus de sottises à l'oreille.

PERSILLET.

Que les hommes seroient heureux si toutes les femmes parloient cette langue-là ! Ne sçauroit-on sçavoir par qui le pays de Chimére est habité ?

COLOMBINE.

Oh, ils vous le diront de reste.

(*Les Ambassadeurs font entendre par signe qu'il est habité par des Allemans, par des François, par des Italiens, & par des Espagnols.*)

PERSILLET.

Que diable cela veut-il dire ?

COLOMBINE.

Ah ! la jolie langue ! (*Se tournant vers Persillet.*) Ils disent, Monsieur, que leurs Etats ne sont peuplez que d'Allemans; de François, d'Italiens, d'Espagnols, & d'autres Nations fantasques & visionnaires.

EULARIA.

Oh, tu te mocques.

COLOMBINE.

Nenny, ma foy, je ne me mocque point. Quand ils

ils étendent comme cela leurs bras, c'eſt pour montrer qu'il leur vient des gens de tous pays & de toutes profeſſions. Tenez, vous-voyez bien qu'ils en conviennent. En faiſant comme cela de la main, ils figurent des Allemans qui ont des cheveux droits comme des chandelles. Quand ils badinent de leur peigne, & remettent bruſquement leur chapeau, ce ſont les François qu'ils copient; les Italiens avec la Guitarre, & les Eſpagnols par cette Brette qui menace le Ciel. Bon! un enfant d'un an entendroit cela.

PERSILLET.

Je ſuis charmé de leur jargon.

COLOMBINE.

Vous en ſçaurez autant que moy dans un quart-d'heure.

PERSILLET.

Prens garde, Colombine, voilà ces Meſſieurs qui reparlent.

COLOMBINE.

Pour cette fois là, vous ne ſçaurez point ce qu'ils diſent.

PERSILLET.

Sont-ce des ordures?

COLOMBINE.

Oh que non.

ISABELLE.

Pourquoy donc ce miſtére?

COLOMBINE.

C'eſt que ce gros joufflu me demande...

PERSILLET.

Quoy?

COLOMBINE.

Il me demande, ſi....

PERSILLET.

Hé bien...

COLOMBINE.

Si je veux l'épouſer.

PERSILLET.

Allez, sotte, ils vous font trop d'honneur. Il n'y a pas à barguigner là-dessus, faites leur connoître que vous en êtes ravie.

COLOMBINE.

Je pense qu'il s'en doute bien. Mais, Madame y consentira-t-elle ?

EULARIA.

De tout mon cœur, on fera les deux Nôces à la fois.

COLOMBINE.

Messieurs, vous n'avez qu'à faire entrer le Prince ; votre affaire est faite, autant vaut. (*Les Ambassadeurs sortent en faisant des grimaces.*)

COLOMBINE (*à Isabelle.*)

C'est ma foy ce coup-cy, Mademoiselle, que vous serez mariée à votre gré. Mais qu'avez-vous ? vous me paroissez toute chagrine.

ISABELLE.

Je ne suis point chagrine. Mais j'apprehende d'avoir de méchantes heures dans un pays où je ne connois personne. Chez mon pere j'ay le plaisir d'assembler des gens d'esprit deux fois la semaine.

COLOMBINE.

Qui vous empêchera d'en faire autant ? Voulez-vous sçavoir un secret infaillible pour attirer les habiles gens à coup seur ? Vous n'avez qu'à distribuer des jettons d'argent à chaque assemblée.

ISABELLE.

Et tu crois avec des jettons...

COLOMBINE.

Je croy que cela les fera venir de cent lieuës. Vous ne sçavez donc pas que c'est l'éperon des beaux Esprits.

Le Prince & les Ambassadeurs entrent avec des Instrumens ridicules.

ISABELLE (*en regardant Eularia.*)

Madame, le bel Equipage!

(*Le Char du Prince avance. Mezzetin & Pasquariel font des civilitez, après quoy Persillet luy fait une grande révérence, & luy dit :*)

PERSILLET.

Apparemment, votre Altesse fait plus de cas de la naissance que du bien, puis qu'elle pense à ma fille. Sa fortune est médiocre, mais grace au Ciel elle est acquise par les bonnes voyes. A cette heure que ma Cassette est retrouvée, elle sera Princesse à bons titres. (*Le Prince se met en colére.*)

COLOMBINE.

Ah, Monsieur ! que dites-vous là ? vous offencez le Prince : Ne voyez-vous pas qu'il se met en colére quand on luy parle d'argent ?

PERSILLET.

Il prendra donc ma fille pour rien ?

COLOMBINE.

Tenez, entendez-vous pas ce que cela veut dire ?

PERSILLET.

Non.

COLOMBINE.

Par toutes les marques qu'il fait sur les coûtures de son habit, il dit qu'il se contente de cent mille écus pour acheter des livrées à la Françoise. Vous voyez bien que c'est prendre votre fille pour rien (*Se tournant vers Isabelle.*) Ah, ma Princesse, que vous serez heureuse !

ISABELLE.

Quel triste bonheur de vivre avec un homme qui ne parle point !

COLOMBINE.

Vraiment ! il ne se fera que trop entendre. Ne vous y trompez pas au moins, ces Nations-là sont plus avisées que nous. En France les hommes ne font que babiller jusqu'au jour de la Nôce ; aussi quand ils sont mariez ils n'ont plus rien à dire à leurs femmes. Icy c'est tout le contraire. On ne parle point pendant

qu'on fait l'amour ; mais le Contract n'est pas plutôt signé que la tendresse jouë son jeu sans discontinuation.

ISABELLE.

L'aimable coutume.

COLOMBINE.

Commençons par signer le Contract. (*Vers Persillet.*) Allons, Monsieur, ne manquez pas cette affaire cy, on n'a pas toûjours des Princes sous sa couppe. Avec trois cent mille francs, votre fille n'étoit le fait que d'un homme de Robe.

PERSILLET.

Il est vray.

COLOMBINE.

Signez donc. (*Persillet signe. Aurelio descend de son Char, & rend la Cassette à Persillet, qu'il dit avoir enlevée au Prevôt qui s'en étoit emparé.*)

PERSILLET.

Ma Cassette! Ah! le digne Gendre!

ARLEQUIN (*embrassant Aurelio.*)

Nicodême mon cher fils, & l'unique heritier de mon vaste Empire Cimerique, enfin vous aurez une femme. Mais apprenez qu'il en est des femmes ainsi que des billets de Lotterie, de mille à peine en trouve-t-on un bon. C'est ce qui a fait une telle impression sur mon esprit, que je n'ay jamais voulu me marier, de peur que portant mes mains à ma tête, je ne fusse obligé de m'écrier avec le Philosophe de l'Antiquité : *Omnia bona mea mecum porto.* Presentement que vous avez franchy le pas, il ne me reste plus qu'un avis à vous donner ; c'est d'en user envers votre femme, comme on en use envers la Tapisserie pour la garantir des vers & de la poussiére ; c'est-à-dire que de temps en temps il la faut bien battre pour la mieux conserver. (*A Isabelle.*) Je vous felicite, Mademoiselle, de ce que vous allez épouser le plus joly & le mieux fait de tous les hommes.

mes. Et j'ose dire, sans flatter mon fils Nicodême, que s'il pouvoit gagner sur luy de n'être point brutal, yvrogne & débauché, ce seroit un homme accomply. (*A Persillet.*) Vous en serez content, Monsieur Persillet, & il ne me resteroit rien à souhaiter pour l'accomplissement de ma joye, si les loix de votre pays étoient conformes à celles de mon Royaume, qui n'obligent pas les peres à nourrir leurs enfans, parce que dans l'incertitude des choses du monde, on pourroit le plus souvent y être trompé. (*Vers Aurelio.*) Adieu, mon cher fils Nicodême, embrassez ma chancelante paternité. Je vous laisse à regret dans ces lieux : vous régnerez toûjours dans ma mémoire ; & vous serez après la gloire ce que j'aimeray le mieux. (*Il s'en va.*)

LE DOCTEUR *suivy de plusieurs Archers arrive, veut faire emprisonner Persillet pour le million qu'il luy a prêté. Aurelio se fait connoître, & dit au Docteur son pere, qu'il vient d'épouser la fille de Monsieur Persillet, & qu'ainsi leurs intérêts sont communs. Le Docteur renvoye les Archers, & tout le monde se retire fort content. Mezzetin chante les paroles suivantes, sur l'air de l'Entrée des Pastres de l'Opera de Roland.*

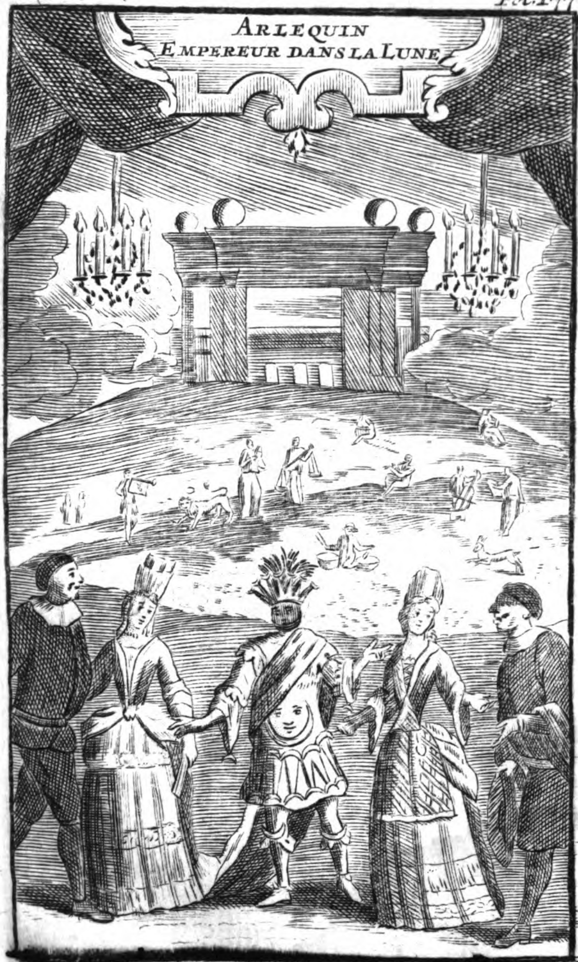
Pour vivre heureux, *bis.*
N'ayez pour objet de vos vœux
Que les ris & les jeux.
Suivez ce train, *bis.*
Quand on devient vieux & mal sain,
On le voudroit en vain.
Aimez, contentez vos desirs:
Mais si l'on rit de vos soupirs,
Cherchez d'autres plaisirs.
Prenez du vin, *bis.*
C'est un contrepoison divin
Pour chasser le chagrin.

C'est ainsi que soir & matin
En use Mezzetin.



C'est la douceur,
Qui gagne un cœur.
Et qui tient sans peine en vigueur
Une amoureuse ardeur.
Mais la fierté
D'une beauté
Avec même facilité
Remet en liberté.
L'Amant qu'on traite fiérement,
S'il ne rompt son engagement,
Mérite son tourment
Qu'un verre plein
Toûjours en main,
Vous tienne lieu de la Catin
Dont le cœur est mutin.
Pour joüir d'un heureux destin
Ainsi fait Mezzetin.

Fin du Banqueroutier.


ARLEQUIN
EMPEREUR DANS LA LUNE

ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D****

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le cinquiéme de Mars 1684.

H 5 A C-

ACTEURS.

LE DOCTEUR.
PIERROT.
ARLEQUIN.
Une FILLE DE CHAMBRE.
ISABELLE.
COLOMBINE.
Un COMMIS.
Un COMMISSAIRE.
Un PAYSAN DE DOMFRONT.
Une VOIX.
Un APOTICAIRE, *Arlequin.*
EULARIA.
SCARAMOUCHE.
Trois CHEVALIERS DU SOLEIL.

SCE-

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

SCENE DE LA PROTHASE.

Le Théâtre represente un Jardin au fond duquel on voit une grande Lunette d'approche montée sur son pied.

LE DOCTEUR, PIERROT, ARLEQUIN.

LE DOCTEUR.

E' *Possibile, Pierrot, che tu non voglia chetarti?* Tais-toy, je t'en prie.

PIERROT.

Mais, Monsieur, comment voulez-vous que je me taise? Je n'ay pas un moment de repos. Tant que la journée dure, il faut que je travaille après votre Fille, votre Niéce, & votre Servante; & à peine la nuit est-elle venuë, qu'il faut que je travaille après vous. Dès que je suis couché, vous commencez d'abord votre carillon: Pierrot, Pierrot, leve toy vîte, allume de la chandelle, & me donne ma Lunette à longue vuë, je veux aller observer les Astres; & vous voulez me faire accroire que la Lune est un Monde comme le notre. La Lune! par lajerenibleu! J'enrage.

LE DOCTEUR.

Pierrot, ancor una volta, taci. Ti bastonarò.

PIERROT.

Parbleu, Monsieur, quand vous devriez me tuer, il faut que je debagoule mon cœur. Je ne seray pas assez sot pour convenir que la Lune soit un Monde ; la Lune, la Lune morbleu, qui n'est pas plus grande qu'une Oeumelette de huit œufs.

LE DOCTEUR.

Che impertinente ! Si tu avois tant soit peu d'entendement, j'entrerois en raison avec toy : *Ma tu sei una Bestia, un ignorante Animale che non sa dove s'babbia la testa se non se la tocca ; e però chiudi la bocca,* & tais-toy encore une fois, tu feras mieux.

PIERROT (*se dépitant.*)

Ma foy, je m'y ferois hacher...

LE DOCTEUR.

La mia patienza fa miracoli. Essayons cependant s'il est possible de le tirer de cet entêtement. *Ascolta animale.* As-tu jamais remarqué ces certains Nuages qu'on voit autour de la Lune, ces...

PIERROT.

J'entends bien, c'est-à-dire l'ornement de l'Oeumelette.

LE DOCTEUR.

L'ornement du Diable qui t'emporte. Tais-toy *in malhora*, & ne songe plus à l'Oeumelette.

Ces Nuages donc qu'on remarque autour de la Lune, s'appellent les Crepuscules. Or voicy comme j'argumente.

PIERROT.

Voyons.

LE DOCTEUR.

S'il y a des Crepuscules dans la Lune, *bisogna ch'a vi sia una Generation, & una Corrution ; e s'al ghé una corrution, & una generation, bisogna ch'a ve nasca dei Animali, e dei Vegetabili ; e s'al ghe nasce*

nasce dei animali, e dei vegetabili, ergo la Luna è un Mondo abitabile com'al nostro.

PIERROT.

Ergo tant qu'il vous plaira. Pour ce qui est de moy, *Nego*; & voicy comme je vous le prouve. Vous dites qu'il y a dans la Lune les très ... cùs ... très ... pus, les trois Pousseculs.

LE DOCTEUR.

Crepuscoli, & non pas Pousseculs, bête.

PIERROT.

Enfin, les trois ... vous m'entendez bien; & que s'il y a les trois Puscuscules, il faut qu'il y ait une génération, & une corruption?

LE DOCTEUR.

Certissimo.

PIERROT.

Ho, voicy ce que dit Pierrot.

LE DOCTEUR.

Vedemo.

PIERROT.

S'il y a une génération, & une corruption dans la Lune, il faut qu'il y naisse des Vers: Or seroit-il que la Lune seroit verreuse? Hé! en tenez-vous? Il n'y a mordy point de replique à cela.

LE DOCTEUR (*en riant.*)

Ho non, assurément. Et dis-moy, Pierrot, *In questo nostro Mondo*, y naît-il des vers?

PIERROT.

Ouy Monsieur.

LE DOCTEUR.

S'ensuit-il pour cela *ch'il nostro mondo sia verroso?*

PIERROT (*après avoir tant soit peu rêvé.*)

Il y a quelque raison à cela.

LE DOCTEUR.

Al credo ben. Orsu, *Pierrot, lassem andar la Luna; e parlem d'altre cose.*

PIERROT.

C'eſt fort bien fait, car avec votre diable de Lune, j'apprehende que quelque jour vous n'alliez tout comme elle, par Quartiers.

LE DOCTEUR.

Quietati, *inſolente*. Ma Fille, ma Niéce, & mes Servantes m'embaraſſent beaucoup. Iſabelle ne s'attache qu'à la Poëſie, & ma maiſon eſt toûjours remplie de Poëtes. Eularia ma niéce a toûjours quelque jeune Muguet à ſes trouſſes, & les Servantes pour ſe conformer à l'humeur de leurs Maitreſſes, ſont devenuës auſſi folles qu'elles: Mais je les marieray bien-tôt toutes les quatre, & j'auray le plaiſir de faire maiſon nette. J'ay pluſieurs Partis ſortables qui ſe preſentent pour ma Fille & ma Niéce, & pour mes Servantes auſſi. Un Chercuitier me demande Olivette; & Colombine...

ARLEQUIN (*paroît dans le fond du Théâtre, qui entendant nommer Colombine, dit*:)

Colombina, la mia Metreſſa?

PIERROT (*au Docteur, croyant que c'eſt toûjours luy qui parle.*)

Vous vous trompez, Monſieur: Colombine votre Servante, & non pas votre Maitreſſe.

LE DOCTEUR.

Et ouy, Colombine ma Servante.

ARLEQUIN (*toûjours derriére.*)

Et bien Colombine votre Servante, qu'a-t-elle fait?

LE DOCTEUR (*à Pierrot.*)

Elle n'a rien fait, donnes-toy patience. Elle m'eſt demandée en mariage par un Apoticaire, un...

ARLEQUIN (*toûjours derriére.*)

Haime!

PIERROT (*regardant le Docteur.*)

Qu'eſt-ce, Monſieur, avez-vous la Colique.

LE DOCTEUR.

Pierrot, in cocienza mia ti baſtonarè, laſſami parlar.

PIER-

PIERROT.

Et c'est vous, Monsieur, qui parlez tout comme un Eco.

LE DOCTEUR.

Colombine m'est donc demandée par un Apoticaire, un Fermier, & un Boulanger ..

ARLEQUIN (*toûjours derriére.*)

Et un Regiment de Cavalerie.

LE DOCTEUR (*donnant un soufflet à Pierrot, & le faisant tomber par terre.*)

E un Cancher, che ti magni, Diavol in malhora, che sias tu maladet.

PIERROT (*après s'être relevé.*)

Operation de la Lune ! operation de la Lune ! *& s'en va.*)

LE DOCTEUR (*faisant semblant de courir après luy.*)

Attends, attends... A-t-on jamais veu un plus insolent Coquin ? Je ne puis pas dire vingt paroles de suite avec luy. Il a une demangeaison de parler qui ne se comprend pas ; & si il n'a pas une once de Sens commun... Mais revenons un peu à Colombine. Je ne sçais auquel des trois Partis qui se presentent je la dois donner. L'Apoticaire, dit-on...

ARLEQUIN (*derriére.*)

Est un vilain.

LE DOCTEUR *regarde autour de luy, & Arlequin d'abord se retire.*

L'Apoticaire est assez à son aise, mais le Boulanger...

ARLEQUIN (*toûjours derriére.*)

Le Boulanger est un fripon, & vous aussi.

LE DOCTEUR.

Ouais ! qu'est-ce donc que cecy ? (*Il regarde de tous côtez.*) Le Boulanger, dis-je, est plus riche. Cependant j'ay plus d'inclination pour le Fermier, & c'est à luy que je la donneray.

ARLEQUIN.

Ah! je ſuis mort.

LE DOCTEUR (*las d'entendre parler & de ne voir perſonne, ſecoüe ſa Robe, ſon Manteau; & ſon Chapeau, & puis dit:*)

Ha je comprends ce que c'eſt, c'eſt la parole de Pierrot qui eſt demeurée à ſa place. *Et s'en va.*

SCENE

DU DESESPOIR.

ARLEQUIN *ſeul.*

AH! malheureux que je ſuis! Le Docteur veut marier Colombine à un Fermier, & je vivray ſans Colombine? Non, je veux mourir. Ah! Docteur ignorant! Ah Colombine fort peu conſtante! Ah Fermier beaucoup frippon! Ah Arlequin extrêmement miſérable! Courons à la mort. On écrira dans l'Hiſtoire ancienne & moderne: Arlequin eſt mort pour Colombine. Je m'en iray dans ma chambre; j'attacheray une corde au plancher; je monteray ſur une chaiſe; je me mettray la corde au col, je donneray un coup de pied à la chaiſe, & me voila pendu. (*Il fait la poſture d'un pendu.*) C'en eſt fait, rien ne peut m'arrêter, courons à la Potence... A la Potence? Et fy donc, Monſieur, vous n'y penſez pas. Vous tuer pour une fille, ce ſeroit une grande ſottiſe... Ouy, Monſieur; mais une fille trahir un honnête homme, c'eſt une grande friponnerie... D'accord: mais quand vous vous ſerez pendu, en ſerez-vous plus gras? Non, j'en ſeray plus maigre; je veux être de belle taille moy, qu'avez-vous à dire à cela? Si vous voulez être de la partie, vous n'avez qu'à venir... Ho pour cela, non, mais vous ne vous en irez pas... Ho je m'en iray... Ho vous ne vous en irez pas... Je m'en iray, vous dis-je. (*Il tire ſon Cou-*

Coutelas & s'en frappe, puis dit :) Ah ! me voila délivré de cet importun. A present qu'il n'y a plus personne, courons nous pendre. (*Il fait semblant de s'en aller, & s'arrête tout court.*) Mais, non. Se pendre, c'est une mort ordinaire, une mort qu'on voit tous les jours, cela ne me feroit point d'honneur. Cherchons quelque mort extraordinaire, quelque mort heroïque, quelque mort Arliquinique. (*Il songe.*) Je l'ay trouvée. Je me boucheray la bouche & le nez, le vent ne pourra pas sortir, & comme cela je mourray. Voila qui est fait. (*Il se bouche le nez & la bouche avec les deux mains, & , après avoir demeuré qelque temps dans cette posture, il dit :*) Non, le vent sort par le bas, cela ne vaut pas le diable. Helas ! que de peine pour mourir ! (*Vers le Parterre.*) Messieurs, si quelqu'un vouloit mourir pour me servir de modèle, je luy serois bien obligé... Ah, par ma foy j'y suis. Nous lisons dans les Histoires, qu'il y a eu du monde qui est mort à force de rire. Si je pouvois mourir en riant, ce seroit une mort drôle. Je suis fort sensible au chatouïllement ; si on me chatoüilloit long-temps, on me feroit mourir de rire. Je m'en vais me chatoüiller, & comme cela je mourray. (*Il se chatoüille, rit, & tombe par terre. Pasquariel arrive, qui le trouvant ainsi, le croit yvre, l'appelle, le fait revenir, le console, & l'emmene.*)

NOTA, *que dans cette Scêne, par tout où la phrase est suivie de petits points, cela est mis pour avertir qu'en ces endroits Arlequin change de voix, & de geste, tantôt se tirant d'un côté, & tantôt se tirant de l'autre. Le sens des paroles le fait assez connoître, c'est pourquoy cela ne se trouve pas marqué en son lieu. Ceux qui ont vû cette Scêne, conviendront que c'est une des plus plaisantes qu'on ait jamais jouée sur le Théâtre Italien.*

SCENE DE LA FILLE DE CHAMBRE.

PIERROT *en Femme du Docteur.*
ARLEQUIN *en Fille de Chambre.*

PIERROT.

BON jour, ma Mie.

ARLEQUIN.

On m'a dit, Madame, que vous aviez besoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes services, & sçavoir si je vous serois agréable.

PIERROT.

D'où sortez-vous, ma Mie?

ARLEQUIN.

Pour le present, Madame, je sors de chez la femme d'un Partisan, qui est la Maitresse du monde la plus difficile à servir. Je ne pense pas qu'en trois ans que j'ay été avec elle, je l'aye vu aller une seule fois à la Garde-robbe.

PIERROT.

Ne pas aller à la Garde-robbe! Tu te moques, ma Mie.

ARLEQUIN.

Il n'est rien de si vrai, Madame. Elle faisoit dans sa chambre. C'est elle qui en a amené la mode.

PIERROT.

Qui en a amené la mode!

ARLEQUIN.

Oh oh, je vous étonnerois bien davantage si je vous disois qu'elle alloit toutes les semaines une fois aux Etuves, & que son Mary n'a jamais eu le crédit de

de luy faire ôter ses gans quand elle se couche. C'est une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas souffert pour un Empire, que son Mary, au retour d'un voyage d'un an, l'eût baisée à la jouë, de peur de défleurir son tein. Je vous dis que c'est une femme merveilleusement propre.

PIERROT.

Et tu appelles cela propreté, ma Mie?

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment, que c'est propreté.

PIERROT.

Comment donc as-tu pu te résoudre à quitter une femme si propre?

ARLEQUIN.

A vous dire vray, j'en ay bien eu du regret. Mais comme on vouloit m'assujettir à blanchir trois grands Gars de Commis qui étoient chez nous, & qui sous pretexte de me demander leur linge, venoient toûjours batifoler autour de moy. Vous sçavez, Madame, qu'on n'a rien de si cher que l'honneur. A cet'heure, ces friponniers-là me tenoient de certains propos. Enfin tant y a que pour bien des raisons j'en ay voulu sortir.

PIERROT.

N'est-ce point aussi que les Commis t'ont voulu mettre dans leurs intérêts?

ARLEQUIN.

Des Commis, Madame, des Commis! Vous direz tout ce qu'il vous plaira: mais une jeune fille comme moy n'est pas un gibier à Commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux sornettes, il hantoit peut-être chez nous d'aussi beau monde qu'en aucune maison de Paris. Mais graces au Ciel, les hommes ne m'ont jamais tentée.

PIERROT.

Mais dis-moy, ma bonne, n'as-tu jamais servi des gens de qualité?

ARLEQUIN.

Eſt-il des gens de plus grande qualité que les Partiſans ?

PIERROT.

Je ne te dis pas que non. Mais je te demande ſi tu n'as point ſervi des gens de la Cour.

ARLEQUIN.

Qu'entendez-vous, Madame, par des gens de la Cour ?

PIERROT.

J'entends des Comteſſes, des Marquiſes, des Ducheſſes.

ARLEQUIN.

Oh, ſi ce n'eſt que cela, je n'ay jamais fait d'autre métier en toute ma vie. J'ai ſervi auſſi un Commandeur dont j'étois femme de chambre. C'étoit une bonne condition, celle là, ſi elle eût duré.

PIERROT.

Femme de chambre d'un Commandeur! voici bien autre choſe.

ARLEQUIN.

Et pourquoy non : Madame ? Les Dames ont bien des valets de chambre.

PIERROT.

Elle a raiſon. Cette fille-là me plaît fort. Dis-moy, ma Mie, ne ſçais-tu pas blanchir ?

ARLEQUIN.

Ouy, Madame. Je coëffe, je blanchis, je brode un peu, je fais de la pâte pour les mains, je ſçay faire des jupes, je donne le bon air aux manteaux, je donne auſſi fort bien les remèdes ; enfin je puis me vanter de ſçavoir faire auſſi adroitement qu'une autre tout ce qu'il y aura à faire auprès d'une jolie femme comme vous, Madame.

PIERROT.

Mais ne ſçais-tu point auſſi ... là ... faire un peu de Pommade pour le viſage ?

AR-

ARLEQUIN.

Bon, c'est où je triomphe ; & la Comtesse que j'ay servie vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois après que je l'eus quittée, elle étoit vieillie de vingt-quatre ans. Je luy ay usé plus de deux cent pots de pommades sur son corps : & à la fin je luy ay rendu le cuir aussi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous panser seulement quinze jours, votre Mary ne vous reconnoîtroit plus. Vraiment, vraiment, j'ay remis sur pied des teints bien plus endiablez que le votre. Pour faire quelque chose de bien, il faudra recrépir ce visage-là d'un bout à l'autre. Après cela vous charmerez tout Paris.

PIERROT.

La folle ! Allez, vous demeurerez à mon service.

ARLEQUIN.

A l'égard des gages, Madame, je vous croy raisonnable.

PIERROT.

Allez, allez, vous ne vous plaindrez pas de moy.

ARLEQUIN.

Vous donnez du vin, apparemment ?

PIERROT.

Du vin ! Mais les filles n'en boivent point.

ARLEQUIN.

Cela est vray, Madame. C'est que je suis fort délicate. Je mange fort peu : mais je boy beaucoup.

PIERROT.

Et bien, je vous contenteray.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, Madame ? Quels vilains bras sont-ce là ? Ils sont tous velus. Il faut arracher ce vilain poil-là.

PIERROT (*en criant.*)

Ah, Ah.

LE DOCTEUR *arrive, qui voyant sa femme, dit:*
Bon jour, ma femme.

PIER-

PIERROT.

Bon jour, mon petit homme.

ARLEQUIN (*à Pierrot.*)

Qui est cet homme-là ? (*Il montre le Docteur.*)

PIERROT.

C'est mon mary.

ARLEQUIN.

Il est bien joly vrayment. (*Il se rengorge, se mord la levre, fait des mines, & s'évente*)

LE DOCTEUR *qui a observé les contorsions d'Arlequin, dit à Pierrot:*

Ma femme, qui est cette fille-là qui est avec vous ?

PIERROT (*au Docteur.*)

C'est une fille de Chambre que je prends à mon service.

LE DOCTEUR.

Cette fille là à votre service ? Vous n'y pensez pas. C'est une coureuse qui se promene tous les jours avec trente Soldats devant le Cheval de Bronze.

PIERROT (*à Arlequin d'un ton de colére.*)

Comment Coquine ? vous osez me demander d'entrer à mon service ? Une Coureuse qui se promene tous les jours avec des Soldats sur le Pont Neuf? Sortez de chez moy tout à l'heure.

ARLEQUIN (*mettant ses deux mains sur ses hanches.*)

Qui vous a dit cela, Madame ?

PIERROT.

C'est mon mary.

ARLEQUIN.

Votre mary est un sot.

PIERROT.

C'est toy qui es une infame.

ARLEQUIN.

Je vous prie d'être persuadée que vous en avez menty.

PIER-

PIERROT.

Un dementi à une femme comme moy ! (*Il donne un soufflet à Arlequin, qui saute d'abord à sa coëffure, & la luy arrache. Ils se prennent aux cheveux, tombent par terre, se battent, & finissent la Scène.*)

SCENE D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

Est-il sous le ciel une plus malheureuse personne ? Je tiens mes tablettes. Je les mets sur ma table; & dans le temps que je dispose mon imagination à quelques bouts-rimez, un Diable, ouy, Colombine, un Diable invisible écrit sur mes tablettes des vers sur les mêmes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, surprend mes tablettes, & veut absolument que ces vers m'ayent été donnez par un Rival ; plus je tâche à le desabuser, plus il s'obstine à le croire. Que maudit soit la visite que je rendis hier à Angelique, & plus maudit encore celuy qui m'a mis en tête de faire des bouts-rimez !

COLOMBINE.

Quoy vous vous repentez de frequenter les beaux esprits ? Et depuis quand donc ce chagrin ? Oh pour cela, vous vous en avisez un peu tard. Il y a six mois que vous perdez le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peste de maison-là faire vos provisions de mots à la mode. Ma foy je croy que vous êtes ensorcelée de fadaizes , & que quelqu'un vous a broüillée avec le bon sens. Si votre Oncle sçavoit tout ce petit train-là, il vous deffendroit assurément de voir. . .

ISABELLE.

Oh doucement, Colombine, la conduite d'Angelique n'est point frelattée, & sans rien risquer,

on

on peut dire que c'eſt une fort honnête fille.

COLOMBINE.

La grande merveille, laide comme elle eſt, qu'à quarante-ſix ans elle ſoit honnête fille! Ce n'eſt pas là-deſſus que je le prens. C'eſt ſur ce bureau d'impertinences qu'on tient ſoir & matin chez elle, où deux ou trois petits freluquets d'Abbez font les chefs d'Academie, & débitent aux Précieuſes de notre quartier tous les méchans vers qu'ils ont ramaſſez dans la Ville.

ISABELLE.

Que tu as l'eſprit ſervante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des Dieux!

COLOMBINE.

Dites plutôt le langage des Gueux: car les caroſſes des Poëtes ne font aujourd'huy guéres d'embarras dans les ruës. Par exemple, c'eſt un homme bien chanceux que le fils de cet Huiſſier qui vole dans des Livres imprimez les Enigmes, les Sonnets, les Elegies, & mille autres drogues dont vous me faites tous les ſoirs la receleuſe! J'ay bien affaire moy, d'emplir mon coffre de vos ſornettes! Et où en ſerois-je ſi l'on alloit faire le procès aux faux Poëtes comme aux faux Monnoyeurs?

ISABELLE.

Que ta ſimplicité eſt fade! Tu ne ſçais donc pas, Colombine, que la proſe eſt l'excrement de l'eſprit, & qu'un Madrigal voiture plus de tendreſſe au cœur, que trente Periodes des mieux arrangées. Il faut être du dernier peuple pour ne pas aimer les Poëtes à la folie.

COLOMBINE.

Hé vous n'en prenez point mal le chemin.

ISABELLE.

Pour moy je ſuis tellement engouée de vers, qu'un Poëte ne meneroit ſans peine juſqu'aux frontiéres de la tendreſſe.

CO-

COLOMBINE.

Ma foy vous perdez l'esprit.

ISABELLE.

Ah Colombine, qu'un homme est charmant, quand il offre des vœux passez par le tamis des Muses ! Quel moyen de tenir contre une déclaration qui frappe l'oreille par sa cadence, & dont l'expression figurée jette la sensibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche ! Quel plaisir, Colombine, de regaler son cœur de ces nouveautez ingenieuses, qui renferment beaucoup de passions dans fort peu de vers ! Ah l'heureux talent de pouvoir assujettir ses mouvemens & ses pensées aux pieds & aux mesures prescrites par la Poësie !

COLOMBINE.

Sçavez-vous, Mademoiselle, que ces pieds-là pourroient bien vous mener droit aux petites Maisons ? Hé mort de ma vie, faut-il qu'une fille de votre âge employe tout son temps à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la faineantise érige en Poëtes, & qui n'oseroient vous avoir regardée en prose ?

ISABELLE.

Mais que t'ont fait ces gens-là pour leur vouloir tant de mal ?

COLOMBINE.

A moy ? rien. C'est que j'enrage de vous voir la duppe d'un tas de petits Poëtereaux, qui croyent qu'il n'y a qu'à se bailler & en prendre, & que vous êtes fille à épouser un Rondeau ou une Elegie. Tout franc ce ne sont point là des cotteries pour la Niéce d'un Médecin.

ISABELLE.

Ne suis-je pas assez mortifiée d'être la niéce d'un Médecin, sans que tu me le fasses sentir mal à propos dans tes remontrances ? Ne vois-tu pas que je tâche à rectifier l'obscur de la Casse & du Séné

par l'usage du grand monde, & que je me décrasse autant que je puis parmy les gens du premier mérite? La Niéce d'un Médecin ! Ah que tes expressions sont brutales !

COLOMBINE.

Brutales, à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne débonde mon cœur, & que je ne vous reproche la hantise de ces Bagnodiers qui vous infectent l'esprit de leurs pestes de phrases inventées en dépit du bon sens. Ma foy depuis que Moliére a celebré les Précieuses, nous les voyons monter en graine, & demeurer là pour la prisée. Voyez la grande presse d'épouseux qu'il y a autour de votre Angelique ! Cependant, à vous entendre dire, c'est le plus bel esprit de Paris. Mademoiselle il est bon d'avoir de l'esprit : mais il faut encore autre chose en mariage. Toute Servante que je suis, je ne voudrois d'un Poëte, ni pour Mary ni pour Amant : Quelle ressource y a-t-il à être la femme d'un Rimailleux ? Meuble-t-on une chambre d'Epigrammes ? Couvre-t-on une table de Madrigaux ? & paye-t-on un Boucher avec des Sonnets ? Ma foy si j'étois à votre place, je butterois à quelque bon gros Financier qui feroit rouler mon mérite en carosse, & qui...

ISABELLE.

Un Financier, ah l'horreur !

COLOMBINE.

Ho ne faites pas tant la sucrée. Cela n'est pas tout à fait à votre choix, non.

ISABELLE.

Mais, Colombine, crois-tu que je pourrois me tranquillizer avec un homme qui n'auroit aucun relay de conversation, & qui compteroit de l'argent depuis le matin jusqu'au soir ?

COLOMBINE.

Oh point du tout ; bon, vous ferez bien mieux de tirer le diable par la queuë avec quelque cancre de Poëte ;

Poëte, qui gagnera sa vie quatrain à quatrain.

ISABELLE.

Et comment se resoudre à aimer un homme insupportable ?

COLOMBINE.

Que vous êtes bonne ! Est-ce qu'on épouse un homme riche pour l'aimer ? On se marie simplement pour se mettre à son aise ; & quand la cuisine est une fois sur le bon pied, on trouve aisément à se consoler de tout le reste.

ISABELLE.

Mais, Colombine, comment vivre avec un homme de cette nature ?

COLOMBINE.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premiéres années, vous ferez bonne chére & grand feu ; & puis quand vous aurez mangé la meilleure partie du bien de votre Mary en meubles, en habits, en équipages, en pierreries, vous vous ferez séparer de corps & de biens ? on vous rendra votre mariage, & vous vivrez après cela en grosse Madame. Ce que je vous dis là, c'est le grand chemin des vaches. Bon, il n'y a plus que les duppes qui en usent autrement.

ISABELLE.

Mais, Colombine, donne-t-on comme cela des entorses au mariage ? & crois-tu que la séparation soit une chose si facile ?

COLOMBINE.

Et, mais dame, pour cela on prend ses mesures un peu de loin ; & quand on en veut venir là, il faut tâcher premiérement d'avoir quelque homme de Robe dans ses intérêts : & puis petit à petit on chagrine son mary ; on le méprise, on l'insulte. A la fin la patience luy échappe. Il donne quelques soufflets, quelques coups de pied au cul. On rend sa plainte. L'homme de Robe fait son devoir. Et voilà

comme on se donne du repos à coup seur pour tout le temps de sa vie.

ISABELLE.

Vraiment, Colombine, tu me parois une fille précoce, & je te trouve plus d'entendement qu'on n'en a d'ordinaire à ton âge.

COLOMBINE.

C'est que je ne m'amuse pas comme vous à la moutarde. Je songe de bonne heure au moyen de m'établir, & toute jeune que je suis, je dévisagerois un homme qui auroit la hardiesse de m'écrire, à moins que ce ne fût pour le mariage. Oh ma foy il n'y a rien à faire avec moy pour autrement. J'aime bien à rire, mais...

(*Le Docteur appelle en dedans.*)

ISABELLE.

C'est mon oncle qui nous appelle. Nous sommes perduës s'il nous a écoutées.

COLOMBINE.

Que vous êtes folle! Est-ce qu'un Médecin entend le François?

SCENE DU FERMIER DE DONFRONT.

ARLEQUIN, UN COMMIS.

ARLEQUIN (*dans un Souflet.*)

DIa, ho!

LE COMMIS (*à part.*)

Voicy un homme avec un Souflet. Sçachons s'il a payé les droits au Bureau. (*Vers Arlequin.*) D'où vient ce Souflet?

ARLEQUIN.

Un soufflet! Je ne vous ay pas touché.

LE COMMIS.

Je vous demande en vertu de quoy vous avez un Souflet.

ARLEQUIN (*d'un ton fâché.*)

Je n'en ay jamais reçu, Monsieur, & prenez garde comme vous parlez.

LE COMMIS.

C'est un Carosse, qui...

ARLEQUIN.

Rosse vous-même. Je vous trouve bien insolent de me traiter de la sorte.

LE COMMIS.

Ha, ha, vous faites le raisonneur! Nous allons vous apprendre à raisonner tout à l'heure. Voicy un Commissaire qui vient fort à propos.

LE COMMISSAIRE.

Voilà bien du tintamarre icy. Qu'y a-t-il?

LE COMMIS.

Pas grand' chose, Monsieur. C'est un Souflet...

LE COMMISSAIRE.

Qu'on vous a donné? Verbalisons.

LE COMMIS.

Hé non, Monsieur. C'est un homme qui a une Voiture qu'on appelle un Souflet. Il n'a pas payé les droits au Bureau, je demande, Mr. que la Voiture soit saisie.

ARLEQUIN *pendant ce temps change de just'aucorps & de chapeau, & paroît en Boulanger, avec une chemisette rouge & un bonnet blanc de laine; & son Souflet se trouve changé en charette.*

LE COMMISSAIRE.

Voyons, où est elle? (*Il se retourne, & voyant une Charette au lieu d'un Souflet, il se met à rire.*)

ARLEQUIN (*au Commissaire.*)

Monsieur le Commissaire, cet homme-là est fou au moins?

LE COMMISSAIRE.

Prendre la Chàrette d'un Boulanger pour un Soufflet! Ha, ha, ha! (*il rit.*)

LE COMMIS (*tout étonné.*)

Monsieur le Commissaire, je vous demande pardon, je me suis mépris.

LE COMMISSAIRE.

Ce n'est pas assez, il faut me payer.

ARLEQUIN.

Et moy aussi dea.

LE COMMIS (*au Commissaire.*)

Cela est trop juste, Monsieur, combien vous faut-il?

LE COMMISSAIRE.

Un Louïs d'or.

ARLEQUIN.

Et moy quinze francs.

LE COMMIS (*au Commissaire.*)

Tenez, Monsieur, voilà un Louïs d'or: mais je vous prie de considerer que voilà un homme qui me demande quinze francs pour un moment qu'il s'est arrêté icy.

ARLEQUIN.

Il y en a plus de cinquante des momens.

LE COMMISSAIRE (*à Arlequin.*)

Tais-toy. Pourquoy demandes-tu quinze francs?

ARLEQUIN.

Pour avoir perdu mon temps, & mon pain, qui sera brûlé dans le four à Gonesse.

LE COMMISSAIRE.

Voyez le maraut! Demander quinze francs pour un instant qu'il y a qu'il est-là!

ARLEQUIN (*au Commissaire.*)

En vérité, Monsieur, c'est son prix ordinaire. Voyez ailleurs, je ne vous demande que la preference.

LE COMMISSAIRE.

Tais-toy, te dis-je, tu es un fripon; il ne faut pas tyranniser les gens. (*Au Commis*) Monsieur, donnez-

donnez-luy six écus. (*Et s'en va.*)

ARLEQUIN (*au Commissaire.*)

St, st, Monsieur le Commissaire; (*le Commissaire se retourne*) allez, allez, il y aura du pain pour vous.

LE COMMISSAIRE (*portant son doigt à sa bouche.*)

Motus!

LE COMMIS (*à Arlequin.*)

Tien, voila six écus, mais tu me la payeras.

ARLEQUIN (*en prenant l'argent.*)

Apprenez une autre fois à scandaliser le pain de Gonesse.

LE COMMIS (*à part.*)

Je suis tout hors de moy. Je voy un homme dans un Souflet, je ne l'abandonne pas de vuë, je viens dans cette place, & je trouve qu'au lieu d'un Souflet, c'est une Charette de Boulanger! Non, il faut que tu sois un diable, pour... (*Il se tourne vers la Charette, & revoit Arlequin en Fermier dans le Souflet où il l'avoit veu d'abord.*) Je le sçavois bien que je ne me trompois pas. Monsieur le Commissaire. (*Il court après le Commissaire; & aussi-tôt Arlequin se remet en Boulanger, & son Souflet se change en Charette.*)

LE COMMISSAIRE (*revenant.*)

Qu'est-ce? Qu'y a-t-il de nouveau?

LE COMMIS (*au Commissaire.*)

Je vous avois bien dit, Monsieur, que j'avois veu un homme dans un Souflet.

LE COMMISSAIRE.

Où est-il?

LE COMMIS.

Le voila, voyez. (*Ils se tournent vers Arlequin; & appercevant encore la Charette & le Boulanger, ils s'en vont, le Commissaire éclatant de rire, & le Commis rempli de confusion. Après quoy Arlequin se remet en Fermier, & le Docteur arrive.*)

LE DOCTEUR (*à part.*)

Je n'ay point de nouvelles du Fermier de Don-

 front,

front. Cependant il devroit déja être arrivé. Je crains qu'il ne luy soit arrivé quelque chose. (*Appercevant Arlequin dans le Souflet.*) Quel équipage est-cecy ?

ARLEQUIN (*regardant le Docteur.*)

Bon jour, mon amy.

LE DOCTEUR.

Voila qui est bien familier !

ARLEQUIN.

Parlez ; êtes-vous de cette Ville, ou la Ville est-elle de vous ?

LE DOCTEUR (*à part.*)

C'est quelque fou. (*A Arlequin.*) Non, Monsieur, je ne suis pas de cette Ville, & la Ville n'est pas à moy.

ARLEQUIN.

Jurez-en.

LE DOCTEUR.

Voila qui est bien drôle ! Je ne jure jamais, Monsieur, je suis Etranger, & il y a fort long-temps que je demeure dans cette Ville.

ARLEQUIN.

Pourriez-vous m'enseigner ce que je cherche.

LE DOCTEUR.

Et qui cherchez vous ?

ARLEQUIN.

Vous êtes bien curieux !

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien plaisant vous ! Il faut bien que je sçache qui vous cherchez, si vous voulez que je vous en donne des nouvelles.

ARLEQUIN.

Il a raison. Puisque cela est, Monsieur, sçachez que je cherche un certain Bro ... Brodeur... Do..., Doreur... Trai... Traiteur, Traiteur en lard, justement. Ne connoîtriez vous point, Monsieur, un Traiteur en lard ?

LE

LE DOCTEUR.

Non. J'en connois plusieurs, des Traiteurs, mais ce ne sont pas des Traiteurs en lard.

ARLEQUIN.

C'est un homme qui a étudié, un homme sçavant, qui sçait lire & écrire.

LE DOCTEUR.

Un Traiteur sçavant ! N'est-ce pas plutôt un Docteur que vous demandez ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit, c'est un Docteur en lard que je cherche. N'en connoissez-vous point quelqu'un, Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Je connois tous les Docteurs de la ville, mais je n'en connois point de ce nom-là.

ARLEQUIN.

Il faut pourtant bien qu'il y en ait un.

LE DOCTEUR.

Docteur en lard, vous voulez peut-être dire Docteur Balouard.

ARLEQUIN.

Vous y êtes, Docteur Balouard ; ouy ma foy, c'est tout droit celuy que je demande. Je sçavois bien qu'il y avoit du lard.

LE DOCTEUR.

Balouard, du lard ! Et que luy voulez-vous, Monsieur ? c'est moy.

ARLEQUIN.

C'est vous, Monsieur, le Docteur Balouard ?

LE DOCTEUR.

Ouy, Monsieur, pour vous rendre service.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous ne me connoissez pas ? Je suis le Fils de Donfront, celuy qui vient pour vous épouser.

LE DOCTEUR.

Ah, ha ! Vous êtes le Fils de Colin, Fermier

de Donfront, qui vient pour conclure le mariage de Colombine.

ARLEQUIN.

Ouy vraiment je suis le Fils de Colintampon, & je viens pour épouser le mariage de Colombine.

LE DOCTEUR.

Je suis ravy de vous voir. Il y a long-temps que je vous attendois. D'où vient que vous avez tant tardé à venir ?

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est que je n'ay pas pû avancer, parce que j'ay eu le vent contraire.

LE DOCTEUR.

Le vent contraire dans une Chaise ! (*Il rit.*) Colombine sera bien-aise de vous voir. Descendez, & entrez chez moy.

(*Un Paysan de Donfront arrive sur ces entrefaites, dit qu'il cherche le Docteur Balouard. Le Docteur se fait connoître, le Paysan luy rend une Lettre de la part de Colin Fermier de Donfront. Arlequin qui voit cela, dit:* (Monsieur le Docteur depêchez-moy, le mariage s'en va.) *Le Docteur lit la Lettre, apprend que le Fils de Colin est malade, & qu'il ne peut se mettre si-tôt en chemin. Il jette en même temps les yeux sur Arlequin, qui luy soutient effrontément qu'il est le Fils du Fermier de Donfront, & qu'il se porte bien. Le Docteur demande au Paysan s'il le connoît. Le Paysan répond que non, & que ce n'est pas là le Fils de son Maître. Arlequin surpris se tourne vers le Docteur, & dit:* (Monsieur, je vous demande excuse, je croyois de l'être.) *Le Docteur & le Paysan le menacent, & s'en vont. Arlequin desesperé, reste. Pasquariel arrive qui le console, & qui le concerte en Ambassadeur de l'Empereur du Monde de la Lune, & ils s'en vont voyant arriver le Docteur.*)

SCENE

SCENE DE L'AMBASSADE, ET DU VOYAGE D'ARLEQUIN *DANS L'EMPIRE DE LA LUNE.*

LE DOCTEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN (*feignant d'être essouflé, & courant d'un côté du Théâtre à l'autre.*)

EH quelqu'un par charité, ne pourroit-il point m'apprendre où demeure le Docteur Grazian Balouard ? (*Il porte sa main à sa bouche, & contrefait la Trompette.*) Pu, pu, pu. A quinze sols le Docteur Grazian Balouard.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Que veut dire cecy ? (*Vers Arlequin.*) Le Docteur Grazian Balouard. Le voicy, Monsieur. Que luy voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur, soyez le bien trouvé. Faites-moy bien des complimens, & bien des reverences. Je suis Ambassadeur Extraordinaire, envoyé par l'Empereur du Monde de la Lune, pour vous demander Isabelle en mariage.

LE DOCTEUR.

A d'autres, à d'autres, mon amy ! Je ne donne pas si aisément dans le panneau. Dans la Lune un Empereur !

ARLEQUIN.

Ouy ma foy un Empereur, & un Empereur de qualité : il est noble comme le Roy.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Cela pourroit pourtant bien être : puisque la Lune

est un Monde comme le notre, apparemment qu'il y a quelqu'un pour la gouverner. (*Vers Arlequin.*) Mais, mon amy, êtes-vous de ce pays-là, vous ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, je ne suis ny de ce pays-là, ny de ce pays-cy. Je suis Italien d'Italie, pour vous rendre mes services, né natif de la ville de Prato, l'une des plus charmantes de toute la Toscane.

LE DOCTEUR.

Mais comment avez-vous donc fait pour monter à l'Empire de la Lune ?

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Nous avions fait une partie trois de mes Amis & moy, pour aller manger une Oye à Vaugirard. Je fus deputé par la Compagnie pour aller acheter l'Oye. Je me transportay à la Vallée de Misére. J'y fis mon achat, & je m'acheminay vers le lieu du rendez-vous. Lorsque je fus arrivé dans la Plaine de Vaugirard, voila six Vautours affamez qui se ruent sur mon Oye, & qui l'enlévent. Moy qui craignois de la perdre, je la tenois ferme par le col, de maniére qu'à mesure que les Vautours enlevoient l'Oye, ils m'enlevoient aussi avec elle. Quand nous fumes bien haut, un nouveau Regiment de Vautours venant au secours des premiers, se jette aussi à corps perdu sur mon Oye, & dans le moment nous fait perdre à elle & à moy la veuë de toutes les plus hautes Montagnes, & de tous les plus hauts Clochers. Moy cependant toûjours obstiné comme un Diable à ne point lâcher prise ; jusqu'à ce que le col de mon Oye manque, & je tombe dans un Lac. Des Pêcheurs y avoient heureusement tendu des filets, j'y tombay dedans. Les Pêcheurs me tirerent hors de l'eau, & me prenant pour un Poisson de conséquence, me chargerent sur leurs épaules, & m'apporterent en present à Monsieur l'Empereur. On me met d'abord par

terre,

terre, & Monsieur l'Empereur avec toute sa Cour m'environne. On dit : Quel Poisson est-ce là ? Monsieur l'Empereur répond : Je croy que c'est un Enchois. Pardonnez-moy, Monseigneur, (reprend un gros Seigneur qui faisoit l'homme d'esprit,) c'est plutôt un Crapeau. Enfin, dit Monsieur l'Empereur, qu'on m'aille frire ce Poisson-là tel qu'il soit. Quand j'entendis qu'on m'alloit frire, je commence à crier : Mais, Monseigneur... Comment, dit-il, est ce que les Poissons parlent ? Toutes les fois qu'on veut nous frire, nous avons le privilège de nous plaindre, Monseigneur. Je luy dis comme je n'étois pas un Poisson, & de quelle maniére j'étois arrivé à l'Empire de la Lune. Il me demanda aussi-tôt : Connois-tu le Docteur Grazian Balouard ? Ouy, Monseigneur. Connois-tu Isabelle sa Fille ? Ouy, Monseigneur. Et bien je veux que tu me serves d'Ambassadeur, & que tu ailles la luy demander en mariage de ma part. Je luy répondis : Mais, Monseigneur, je ne pourray jamais trouver le chemin de m'en retourner, car je ne sçay pas par où je suis venu. Que cela ne t'embarasse point, ajouta-t-il ; je t'envoyeray à Paris dans une influence que j'y envoye, chargée de Rhumatismes, de Catharres, de Fluxions sur la Poitrine, & d'autres petites bagatelles de cette nature-là. Mais Monseigneur, luy dis-je alors, que ferez-vous du Docteur Grazian Balouard, car c'est un homme de mérite, un homme qui a étudié, qui sçait la Rhetorique, la Philosophie, l'Ortographe. Ho ! ho ! me répondit-il, le Docteur ! Je luy garde une des meilleures places de mon Empire.

LE DOCTEUR.

Est-il bien possible ? Vous a-t'il dit ce que c'est ?

ARLEQUIN.

Vraiment ouy, il dit qu'il y a environ quinze jours que dans les douze Signes du Zodiaque le Scorpion est mort, il veut vous mettre à sa place, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Moy, à la place du Scorpion ! Monsieur l'Empereur se mocque.

ARLEQUIN.

Non, la peste m'étouffe. Comment Diable ! Vous serez un des douze premiers de ce pays-là.

LE DOCTEUR.

Je ne me soucie pas de tant d'honneur. Mais, dites-moy, la Ville où demeure l'Empereur, est-elle belle ?

ARLEQUIN.

C'est une des plus belles Ville du Monde, belle, bienfaite, d'une belle taille, d'un beau tein...

LE DOCTEUR.

La Ville d'un beau tein ! Et les maisons, Monsieur, comment sont-elles bâties ? Sont-elles comme les notres ?

ARLEQUIN.

Non, car les maisons de ce pays-là sont meublées par dehors, & par dedans il n'y a rien. Les toits de chaque maison sont faits de Reglisse, & quand il pleut, il pleut de la Ptisanne par toute la Ville.

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien commode pour les malades !

ARLEQUIN.

Le Palais de l'Empereur est fait de Cristal minéral ; les Colomnes du Portail de Tabac en Corde, le toît d'un fort bon Bouracan de Flandres, & les fenêtres d'un des plus fins Points de France qu'on ait jamais veu.

LE DOCTEUR.

Cela est bien particulier. Et comment vit-on en ce Pays-là ? Y mange-t'on de même qu'icy ?

ARLEQUIN.

Ouy, & non.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce à dire, ouy, & non ?

ARLEQUIN.

Ouy pour les vivres, on y mange de tout ce que l'on mange icy; & non pour la maniére de manger, qui est toute differente de la notre.

LE DOCTEUR.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Vous allez voir. Monsieur l'Empereur, par exemple, quand il veut manger, se met à une table vuide, sur laquelle on ne sert jamais rien pendant que le Repas dure.

LE DOCTEUR (*en riant.*

C'est le moyen de faire bonne chére!

ARLEQUIN.

Aussi la fait-il?

LE DOCTEUR.

Hors de table donc?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy, à table.

LE DOCTEUR.

Et vous venez de me dire que sa Table est vuide quand il s'y met, & qu'on n'y sert rien dessus pendant qu'il y demeure.

ARLEQUIN.

Cela est vray; mais cela n'empêche pas qu'il n'y fasse grand' chére, & qu'il n'y mange tout ce qu'il y a de plus succulent en Chair & en Poisson.

LE DOCTEUR.

Je n'y comprends rien.

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous y faire comprendre. Pendant que Mr. l'Empereur est à Table, il a à sa droite vingt Personnes, qui tiennent chacune une Arbalêtre d'or massif, chargée d'un Beccafig, d'une Andoüillette, d'un petit Pâté, & autres. Et à sa gauche sont vingt autres Personnes, avec des Seringues d'argent aussi massif, dont l'une est pleine de

de vin d'Espagne, l'autre de vin de Canarie, de vin Muscat, vin de Champagne, *& sic de cæteris.* Quand Monsieur l'Empereur, veut manger il se tourne à droite, ouvre la bouche, & l'Arbalêtrier d'abord, crac, luy décoche un petit Pâté, une Andoüillette, un Bœuf... Et quand il veut boire, il se tourne à gauche, & celuy qui tient la Seringue, vts, luy seringue du vin de S. Laurent, du vin de Canarie, du vin de Normandie, ou autre, selon ce qu'il veut boire.

LE DOCTEUR.

Je comprens cela à present à merveilles, & je trouve cette maniére de manger la plus jolie du monde; pourveu que Messieurs les Arbalêtriers visent droit.

ARLEQUIN.

Malepeste! on n'en reçoit point qui ne soient fort experimentez, depuis le malheur qui arriva une fois.

LE DOCTEUR.

Et quel malheur, je vous prie?

ARLEQUIN.

Monsieur l'Empereur avoit envie de manger des Oeufs fricassez au beure noir. Un Arbalêtrier maladroit, luy en décocha un; mais au lieu de le viser à la bouche, il le visa à l'œil, dont il fut très longtemps incommodé. Ses Médecins crurent qu'il en deviendroit borgne; mais par bonheur ce ne fut rien, & il en fut quitte pour porter quelques jours un emplâtre sur l'œil. Ce qui a été cause que depuis on a toûjours appellé ces Oeufs-là, des Oeufs pochez.

LE DOCTEUR.

Voilà un trait d'histoire que je ne sçavois pas, & je ne me serois jamais imaginé que le nom d'Oeufs pochez, fût venu d'un accident arrivé à l'Empereur du Monde de la Lune.

ARLEQUIN.

Cela est comme je vous le dis.

LE DOCTEUR.

Mais dites-moy un peu, Monsieur l'Empereur n'a-t-il point de Symphonie à sa Table?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy vrayment, la meilleure Symphonie du monde. Son Orqueſtre vaut beaucoup mieux que celuy de l'Opera.

LE DOCTEUR.

Ho, pour cela, Monſieur, vous voulez bien que je n'en croye rien; il n'y a point d'Orqueſtre dans le Monde qui vaille celuy de l'Opera de Paris, & ce au dire de tous les Connoiſſeurs. Mais quels Inſtrumens y a-t-il? Des Violons? des Flutes? des Baſſes de Viole? des Theorbes? des Clavecins? des Baſſons? des Haut-Bois? des Trompettes? des Timballes? des Tambours? des Fifres? des Harpes? des Timpanons? des Pſalterions? des Conſonantes? des Guitarres.....

ARLEQUIN (*à chaque Inſtrument que le Docteur nomme, répond toûjours; Non.*)

LE DOCTEUR.

Et de quel diable d'Inſtrument y joue-t'on donc?

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Les gens de ce Pays-là ont le nez extrêmement long, ils attachent une corde à boyau d'un bout du nez à l'autre, poſent la main gauche ſur le petit bout du nez, & avec un Archet qu'ils tiennent de la main droite, ils vous jouent du nez, tout comme nous autres jouons du Violon.

LE DOCTEUR.

Cela doit faire une drôle d'harmonie.

ARLEQUIN.

Je le crois ma foi! Cela fait un nazonement enchanté. Ovide en jouoit en perfection. C'eſt de-là qu'on l'a appellé Ovide Nazon.

LE

LE DOCTEUR.

Mais, dites-moy, quel langage parle Monsieur l'Empereur ? Comment avez vous fait pour l'entendre ?

ARLEQUIN.

Monsieur l'Empereur parle François comme vous & moy, & mieux même.

LE DOCTEUR.

Ha pour le coup, vous vous mocquez de moy ! Monsieur l'Empereur parler François ! Et comment l'auroit-il appris ?

ARLEQUIN.

Il l'a appris par le moyen d'une Trompette parlante, & d'un Maître de Langue, qui tous les jours à Minuit luy donnoit leçon sur le Pont Neuf.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'avec une Trompette parlante on peut se faire entendre de si haut ?

ARLEQUIN.

Qui en doute ! Cela se fait par la répercussion de l'air, qui frappant à plomb dans la concavité de la Colomne qui peze sur l'orifice de la baze, & qui venant à être poussé par l'impulsion de la voix, forme ce son aigu, qui penetrant les Nuës se fait entendre par... Voilà ce qui s'appelle de la plus fine Physique. Vous allez en convenir tout à l'heure. Je m'en vais prendre une de ces Trompettes-là, dont Monsieur l'Empereur m'a fait present, & luy parler tout devant vous ?

LE DOCTEUR.

Si vous faites cela, je n'ay plus rien à dire, & je me rends à tout ce que vous voulez.

ARLEQUIN.

Attendez-moy là. Dans un petit moment je suis à vous. (*Il s'en va.*)

LE DOCTEUR (*seul.*)

Si ce que cet homme-là dit est vray, quel bonheur pour ma Fille ! & quelle confusion pour ces igno-

ignorans qui ne veulent pas que la Lune soit un Monde habitable comme le notre!

ARLEQUIN (*revient avec une Trompette.*)

Ca, Monsieur, vous allez être témoin de la vérité. Otez, ôtez votre Chapeau.

LE DOCTEUR.

Et pourquoy ôter mon Chapeau?

ARLEQUIN.

Pour faire la révérence à Monsieur l'Empereur. Pour un Docteur, vous êtes bien ignorant. (*Le Docteur ôte son Chapeau, & fait la révérence. Arlequin qui est devant luy, & qui fait aussi la révérence; se retourne, & dit au Docteur*: (Plus bas, Monsieur, plus bas.) *Le Docteur se baisse encore davantage, & dans le même temps Arlequin leve le derriére, de maniére que le Docteur y donne du nez dedans. Après ce Lazzi Italien, Arlequin leve sa Trompette en l'air, & feignant d'y parler dedans dit*:) Monsieur l'Empereur, j'ay parlé au Docteur du Mariage. Il en est ravy, Monseigneur: Mais si vous vouliez luy ordonner qu'il me donnât six Loüis d'or pour mes peines, je vous serois bien obligé, Monseigneur.

UNE VOIX (*se fait entendre, qui dit*:)

Docteur, donne six Loüis d'or à Arlequin. C'est l'Empereur de la Lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR. (*étonné.*)

Est-ce là Monsieur l'Empereur?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, c'est luy-même, je le reconnois à sa voix.

LE DOCTEUR.

Il m'a ordonné de vous donner six Loüis d'or, & je le veux bien faire. Vous m'avez annoncé une trop bonne nouvelle, pour ne vous pas récompenser comme il faut. Tenez. (*Il tire une bourse, en prend six Loüis, & les donne à Arlequin: Arlequin les prend les met dans sa poche, & après avoir observé un Diamant*

que

que le Docteur a à son doigt, il luy prend la main, & luy demande ce que c'est que cela. Le Docteur répond que c'est un Diamant qui étoit à sa defunte femme, & qui vaut bien soixante Loüis. Arlequin pense un peu, & puis levant sa Trompette en l'air dit :) Monsieur l'Empereur, le Docteur m'a donné six Loüis d'or, je vous rends graces très humbles. Mais si vous vouliez avoir la bonté de luy ordonner qu'il me donnât un Diamant de soixante Loüis qu'il a au doigt annulaire de la main gauche, je vous aurois double obligation, Monseigneur.

LA VOIX (*répond.*)

Docteur, donne ton Diamant à Arlequin, c'est l'Empereur de la Lune qui te l'ordonne.

LE DOCTEUR.

Hé, il a plus d'Ordonnances que tous les Médecins de Paris !

ARLEQUIN.

Ho, Monsieur, c'est un Prince bien généreux.

LE DOCTEUR.

Généreux du bien d'autruy. Ecoutez, je vous ay donné avec plaisir les six Loüis qu'il m'a ordonné : mais pour la Bague je ne vous la donneray pas ; elle étoit à ma Défunte; & je la veux garder pour l'amour d'elle.

ARLEQUIN (*d'un ton de colére.*)

Vous ne voulez pas me la donner ? Hé bien, Monsieur, gardez-là, je m'en vais le dire à Monsieur l'Empereur, & le Mariage sera rompu. (*Il veut parler dans sa Trompette.*)

LE DOCTEUR (*le retenant.*)

Quoy ? Si je ne vous donne pas la Bague, l'Empereur se fâchera, & il n'épousera plus ma Fille ?

ARLEQUIN.

Belle demande ! Assurément, & vous perdrez la place du Scorpion dans le Zodiaque.

LE

LE DOCTEUR (*à part.*)

Faire perdre la fortune à ma Fille pour une Bague de soixante Pistoles ! Non, ma chére Femme le trouveroit mauvais. (*Vers Arlequin.*) Tenez, Monsieur, voila ma Bague, je vous la donne.

ARLEQUIN.

Vous me la donnez, & je la prends. (*Après qu'il l'a mise à son doigt, il regarde attentivement quelque chose qui sort de la poche du Docteur, & dit :*) Qu'est-ce que je voy là ?

LE DOCTEUR.

Ce sont les cordons de ma Bourse.

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce qu'il y a dans votre Bourse ?

LE DOCTEUR.

Il y avoit cinquante Loüis, je vous en ay donné six, reste quarante-quatre.

ARLEQUIN.

Quarante-quatre Loüis d'or ? (*Après avoir un peu rêvé.*) Je m'en vais dire encore un petit mot à l'Empereur.

LE DOCTEUR (*l'en empêchant.*)

Ho, non pas, s'il vous plaît. (*Il le pousse pour le faire en aller, & Arlequin se retire en riant.*)

LE DOCTEUR (*seul.*)

Et où est donc Pierrot à present ? Je voudrois bien qu'il eût été present à la conversation que je viens d'avoir avec Monsieur l'Ambassadeur : Il ne seroit plus si incredule sur le chapitre de la Lune. Mais allons donner cette bonne nouvelle à ma Fille.

SCENE DE L'APOTIQUAIRE.

ARLEQUIN *en Apotiquaire.*
LE DOCTEUR.

ARLEQUIN (*sortant d'une chaise à porteur, qui en s'ouvrant represente la Boutique d'un Apotiquaire.*)

JE suis persuadé, Monsieur, qu'une Chaise percée dénoteroit mieux un Apoticaire, qu'une Chaise à porteur. Mais comme cette Voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprès d'une Maitresse, & que l'Equipage est un avantageux début pour la Noce, je me fais apporter chez vous, Monsieur, d'une maniére élégante, pour vous presenter des respects accompagnez de toutes les soumissions que la Pharmacie doit à la Médecine. Je ne viendrois pas vous consulter, Monsieur, s'il ne s'agissoit que d'une maladie ordinaire: mais je vous amene un sujet desesperé, sur lequel tous les Simples ne peuvent rien, & dont la cure seule mettra votre Faculté en credit. C'est moy, Monsieur, qui suis le malade & la maladie; c'est moy qui suis gâté jusqu'au fond des moëlles, de ce mal affreux qu'on ne guérit qu'avec cérémonie, & dont l'emplâtre est bien souvent plus dangereux que le mal: c'est moy qui suis gangrené des perfections de Colombine: c'est moy qui veut l'épouser; & c'est moy enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un Aposème savoureux, que je prendray avec délice. Le Médecin en aura tout l'honneur, & l'Apotiquaire tout le plaisir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point, vous êtes Apotiquaire, volontiers?

AR-

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, graces au Ciel, en gros & en détail; & à tel jour qu'il y a, on fait chez moy à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'est moy, Monsieur, qui purge tous les ans les Treize Cantons le premier jour de May; & je puis dire sans vanité, qu'il n'est point de Pays étranger qui ne connoisse Monsieur Cusiffle. C'est le nom de votre petit serviteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Cusiffle!

ARLEQUIN.

Helas, Monsieur, sans le procès que nous avons avec les Parfumeurs, nous ne serions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc?

ARLEQUIN.

C'est une chose deplorable, Monsieur, de voir la décadence de nos Professions; & j'ose bien vous assurer, que l'entreprise des Parfumeurs regarde autant les Médecins que les Apotiquaires.

LE DOCTEUR.

Vous vous mocquez, Monsieur Cusiffle! & en quoy les Médecins?

ARLEQUIN.

En quoy les Médecins? Et la Pharmacie ne fait-elle pas corps avec la Médecine? Sans nous qui remuons tous les jours les matiéres qu'on vous reserve si soigneusement chez les Malades, à quoy aboutiroit l'employ d'un Médecin? Car pour tâter le poux, vous sçavez qu'il n'est point aujourd'huy de Servante, ny de Garde d'Accouchées, qui ne s'en mêle tout à votre barbe dans toutes les maisons de Paris. Croyez-moy, Monsieur, l'affaire est de conséquence & pour vous & pour nous; & si nous la perdions nous n'aurions qu'à pendre notre Seringue au croc.

LE

LE DOCTEUR.

Mais ces Parfumeurs, Monsieur Cusiffle?

ARLEQUIN.

Comme c'est une régle certaine dans la Grammaire, que la construction est en déroute, lorsque l'Adjectif discorde d'avec le Substantif, de même aussi la Médecine court risque d'aller à l'Hopital, quand les Apotiquaires ne font plus rien.

LE DOCTEUR.

He venons aux Parfumeurs, Monsieur Cusiffle, sans préambule.

ARLEQUIN.

J'y viens, Monsieur, j'y viens. La conservation de la beauté ayant été de tout temps le principal employ des Femmes, vous avez fort ingenieusement imaginé que les qualitez benefiques de quelques Simples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur de leur tein. La question étoit d'appliquer ce remède; & par un temperament adroit dont elles nous sont redevables, nous trouvâmes le moyen de les embellir sans les toucher, de les rafraîchir sans qu'elles en vissent rien, & de leur seringuer de la beauté par derriére. Cependant malgré une Profession si bien établie, les Parfumeurs veulent nous empêcher de donner des lavemens aux Femmes qui se portent bien, prétendant que les agrémens de la beauté doivent sortir de leur Boutique, & que ce n'est point à nous à nous mêler des visages.

LE DOCTEUR.

A qui en ont ces Marouffles-là? Ils prétendent donc aneantir le Clistére?

ARLEQUIN.

Vrayment, Monsieur, ils buttent-là tout droit, & si on les laisse faire, ils vont culbuter & les Médecins & les Apotiquaires par une peste de Pommade composée de Coquilles d'œufs, de Pieds de moutons, & d'autres ingrediens, qu'ils débitent aux

Femmes ſous pretexte de les embellir. Vous ſçavez, Monſieur, qu'une Femme ne peut pas toûjours être à quatorze ans ; & il n'eſt rien de ſi vray que rien ne luy coûte quand elle s'imagine d'acheter de la jeuneſſe & de la beauté. Ces Marouffles-là les prennent par leur foible, & leur font accroire qu'un pot de leur Pommade eſt un maſque contre les années, & qu'un peu de blanc & de rouge étendu ſur le viſage, dément à coup ſeur tous les Extraits Batiſtaires. Croiriez-vous bien, Monſieur, qu'il y en a eu un qui a eu l'inſolence de promettre à une Femme âgée de ſoixante & quinze ans, de la faire redevenir Fille, avec une once de ſa Pommade ?

LE DOCTEUR.

Ah, vous en aurez menti, Meſſieurs les Parfumeurs. Nous y donnerons bon ordre. La Faculté défendra le Lavement juſqu'à la derniére goute. Comment diable! une Femme donneroit plutôt quatre piſtoles d'un pot de Pommade, que deux ſols d'un Lavement.

ARLEQUIN.

Que je ſuis ravi, Monſieur, de vous voir entrer ſi chaudement dans les intérêts de la Seringue ! Entre nous, c'eſt la plus belle roze de notre bonnet ; & ſi nous la perdions, nous ferions très mal nos affaires. Car plus de Lavemens, plus de Baſſins ; plus d'Apotiquaires, plus de Médecins.

COLOMBINE (*arrivant.*)

Monſieur, c'eſt une Femme de quatre-vingt-treize ans qui pleure la mort de ſon Mary, & qui ſe plaint de vapeurs.

LE DOCTEUR.

Une Femme de quatre-vingt-treize ans ſe plaint de vapeurs ?

COLOMBINE.

Dame, Monſieur, elle crie miſericorde, & demande vôtre Baume.

LE DOCTEUR.
Colombine, dis-luy que je descends.
ARLEQUIN (*appercevant Colombine.*)
Quoy, Monsieur, c'est donc là Colombine, celle que j'aime, & que je recherche en mariage? Ah, souffrez que je la complimente dans cette veuë-là.
LE DOCTEUR.
Colombine, faites la révérence à Monsieur Cusiffle.
COLOMBINE.
Comment dites-vous, Monsieur?
LE DOCTEUR.
Je vous dis de faire la révérence à Monsieur Cusiffle.
COLOMBINE.
A Monsieur Cusiffle? Ah, ah, le drôle de nom!
LE DOCTEUR.
Taisez-vous, impertinente. Sçavez-vous que c'est le premier homme du monde pour mettre un lavement en place? Approchez, Monsieur.
ARLEQUIN (*après avoir fait la révérence à Colombine.*)
Madame, mon esprit est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignorance, qu'il me faudroit un syrop de vos lumiéres, pour liquifier la matiére de mes pensées.
COLOMBINE.
Ah! liquifier des pensées! que l'expression est galante! le joly homme d'Apotiquaire que Monsieur Cusiffle!
ARLEQUIN.
Ah Madame, vous me seringuez des loüanges qui ne sont duës qu'à vous. Votre bouche est un Alambic, d'où les conceptions les plus subtiles sont quint-essentielées. Tout le Sené & la Rubarbe de ma Boutique, purgent moins mes Malades, que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflammé dont vous se-
rez

rez la Pillule purgative, puisque votre humeur enjouée est un Orvietan souverain contre les accès melancoliques d'un cœur opilé de vos rares vertus, & de vos éminentes qualitez.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, Monsieur Cusiffle, être un remède si souverain contre la folie : de ce train-là vous m'allez faire passer pour un emplâtre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le Blessé à qui une pareille emplâtre sera appliquée. Adieu, Catolicon de mon ame. Adieu, belle Fleur de Pêché. Je vay faire infuser dans la terrine de mon souvenir les gracieux attraits dont la nature vous a pourveuë.

COLOMBINE.

Adieu; Monsieur Cusiffle.

ARLEQUIN.

Adieu, doux Antimoine de mes inquiétudes. Adieu, cher Lenitif de mes pensées.

(*Il se tourne vers le Docteur.*)

Que je vous suis obligé, Monsieur, du plaisir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine ! Je voudrois, pour me revancher de ce bienfait, que vous eussiez les Hemorroïdes ; je vous les guérirois en vingt-quatre heures.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN *en Empereur de la Lune.*

LE DOCTEUR, EULARIA, ISABELLE, COLOMBINE, & SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

COmme ainſi ſoit, Docteur, que la Lune & l'amour ont été de tout temps les reſſorts principaux qui meuvent la tête des femmes, & quelquefois auſſi celles des hommes, d'où il arrive que l'amour produit ſouvent le Mariage, & le Mariage produit preſque toûjours le Croiſſant; c'eſt-ce qui m'a fait deſcendre de mon Empire icy-bas, pour vous demander Iſabelle en mariage; eſperant ſous votre bon plaiſir d'en faire bien-tôt une pleine Lune, & ne doutant pas que par la ſuite de ce Mariage il n'en ſorte une couvée de petits Croiſſans. Quel bonheur pour un Médecin, d'avoir engendré la Sultane de mon Empire!

LE DOCTEUR.

Seigneur, votre Hauteſſe a bien de la bonté de venir de ſi loin faire infuſer des Empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieilleſſe ne me permet pas de ſuivre ma fille dans l'Empire de la Lune, oſeray-je demander à votre Hauteſſe de quelle humeur ſont ſes Sujets?

ARLEQUIN.

Mes Sujets? Ils ſont quaſi ſans défaut, parce qu'il n'y a que l'intérêt & l'ambition qui les gouvernent.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autruy ; & la plus grande vertu dans mon Empire, c'eſt d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Croiriez-vous que dans mes Etats il n'y a point de Bourreaux ?

COLOMBINE.

Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables ?

ARLEQUIN.

Malepeſte, fort ſévérement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart d'heure dans une Place publique, je les baille à tuer aux Médecins, qui les font mourir auſſi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoy, Seigneur, là-haut les Médecins tuent auſſi le monde ? Monſieur, c'eſt tout comme icy.

ISABELLE.

Et dans votre Empire, Seigneur, y a-t-il de beaux Eſprits ?

ARLEQUIN.

C'en eſt la ſource. Il y a plus de ſoixante & dix ans que l'on travaille après un Dictionaire, qui ne ſera pas encore achevé de deux ſiécles *.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy. Et dans votre Empire, Seigneur, y fait-on bonne Juſtice ?

* Il fait alluſion au Dictionnaire de l'Academie Françoiſe auquel Mrs. les Academiciens ont travaillé pendant un tres longtemps avant qu'il ait été achevé.

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISABELLE.

Et les Juges, Seigneur, ne s'y laissent-ils point un peu corrompre?

ARLEQUIN.

Les Femmes, comme ailleurs, les sollicitent. On leur fait par fois quelques presens. Mais à cela près, tout s'y passe dans l'ordre.

LE DOCTEUR.

C'est tout comme icy. Seigneur, dans votre Empire, les Maris sont-ils commodes?

ARLEQUIN.

La mode nous en est venuë presque aussi-tôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y accoutumer; mais presentement tout le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'est tout comme icy. Et les Usuriers, Seigneur, y font-ils bien leurs affaires?

ARLEQUIN.

Fy, au Diable, je ne souffre point de ces canailles-là. Ce sont des Pestes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes Villes il y a d'honnêtes gens fort accommodez, qui prêtent sur de la vaisselle d'argent aux enfans de famille au denier quatre, quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'est tout comme icy. Et les Femmes sont-elles heureuses, Seigneur, dans votre Empire?

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas comprendre. Ce sont elles qui manient tout l'argent, & qui font toute la dépense. Les Maris n'ont d'autre soin que de faire payer les revenus, & reparer les maisons.

CO-

COLOMBINE.

C'est tout comme icy.

ARLEQUIN.

Jamais nos Femmes ne se levent qu'après midy. Elles sont réguliérement trois heures à leur Toilette; ensuite elles montent en Carosse, & se font mener à la Comédie, à l'Opera, ou à la promenade. Delà elles vont souper chez quelque ami choisi. Après le souper on jouë, ou l'on court le Bal, selon les saisons; & puis sur les quatre ou cinq heures après Minuit, les Femmes se viennent coucher dans un Appartement separé de celuy du Mary; en telle sorte qu'un pauvre Diable d'homme est quelquefois six semaines sans rencontrer sa femme dans sa maison; & vous le voyez courir les ruës à pied, pendant que Madame se sert du Carosse pour ses plaisirs.

TOUS (*ensemble.*)

C'est tout comme icy.

LE DOCTEUR (*voyant entrer un homme qui vient droit à Arlequin, dit:*)

Seigneur, à qui en veut cet homme-là?

ARLEQUIN (*se retourne, considere l'homme qui est grotesquement habillé, & dit au Docteur:*)

Monsieur le Docteur? n'est-ce pas-là le Valet de Careau?

LE DOCTEUR.

Il est habillé comme luy.

(*L'homme donne un papier à Arlequin sans luy rien dire, & s'en va.*)

ARLEQUIN *déploye le papier, le regarde, le tourne de tous les côtez, & puis dit au Docteur:*

Monsieur le Docteur, sçavez-vous lire?

LE DOCTEUR.

Ouy, Monseigneur.

ARLEQUIN (*donnant le papier au Docteur:*)

Lisez donc cela, car nous autres Empereurs, nous ne nous amusons point à lire, cela est trop Bourgeois pour nous.

LE DOCTEUR (*après avoir lû tout bas; dit :*) Seigneur, c'est un Défy qu'on vous fait.

ARLEQUIN.

Un Défy ! Un Défy, à moy qui suis le Prince des Broüillards, le Roy des Crepuscules, & *l'Imperativo modo, tempore presenti !* Et qui sont ces téméraires qui osent me défier !

LE DOCTEUR.

Les trois Chevaliers du Soleil *.

ARLEQUIN.

Qu'ils paroissent donc.

(*Les trois Chevaliers du Soleil entrent au son des Trompettes & des Tambours ; & après qu'ils ont fait le tour du Théâtre, un d'eux s'avance vers Arlequin, & luy dit :*)

Sciocco, ed immaginario Imperator della Luna, i tre Cavalieri del Sole, armati di giustissimo sdegno, ti fanno intendere, che è mera follia il pretendere in Eularia, Isabella, e Colombina. Lascia d'amarle, e accingiti alla difesa.

ARLEQUIN (*d'un ton fier & resolu.*)

Messieurs, vous venez faire icy les Gascons, à cause que vous êtes trois, & que je suis tout seul : mais voila le Docteur, & Scaramouche, qui vont me seconder ; & après cela si vous voulez, nous trois contre vous trois...

LE CHEVALIER.

Che sarai ?

ARLEQUIN.

Nous joüerons une partie à la Boule.

LE CHEVALIER.

Lascia le buffonerie, e vediamo se hai tanta forza nel

* Les Chevaliers du Soleil sont des garçons de boutique, qui portent l'épée le dimanche, jour attribué à la Planette du Soleil.

nel braccio, *quanta temerità nella lingua*. (Les Tambours & les Trompettes recommencent à joüer, Arlequin, le Docteur, & Scaramouche, s'arment, se battent, & sont vaincus.)

UN CHEVALIER (*à Arlequin qui est à terre.*) *Arrenditi, o sei morto.*

ARLEQUIN.

Ah discourtois Chevalier! tu m'as occis.

LE CHEVALIER.

Rinunzia agli amori d'Eularia, Isabella, e Colombina.

ARLEQUIN.

Rinunzio Eularia, Isabelle, Colombine, le Chien, le Chat, les Puces, les Punaises, & toute la famille.

Un autre CHEVALIER (*s'avance, & dit à Arlequin.*)

Cavalier Codardo, prendi pur Colombina ch'a me basta sol l'averti vinto. (Et la Comédie finit.)



ARLEQUIN

JASON,

OU

LA TOISON D'OR

COMIQUE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur DELOSME MONTCHENAY.

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le neuviéme de Septembre 1684.

ACTEURS.

MEDÉE.

IPSIPHILE.

LA REINE.

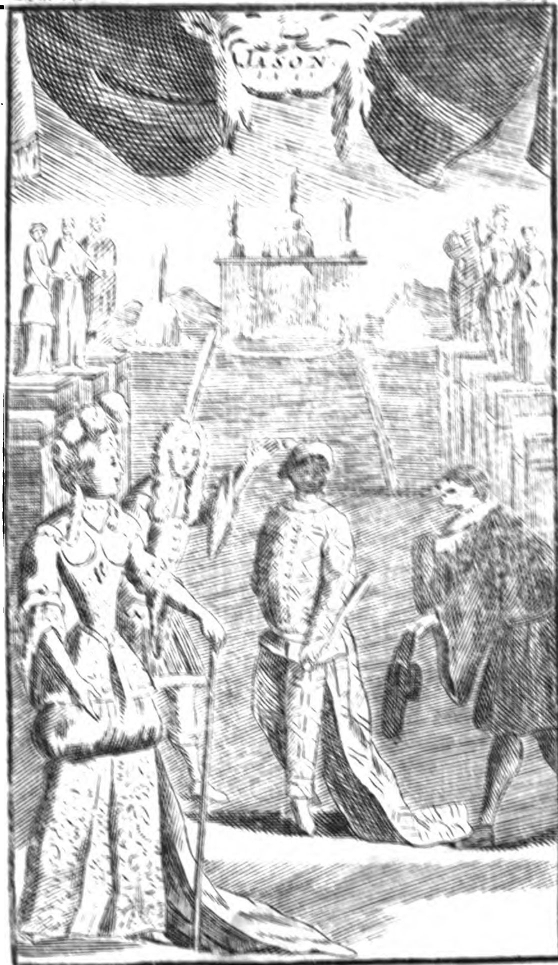
LICURGUE.

JASON.

Un COMEDIEN FRANÇOIS.

Un COMEDIEN ITALIEN.

CE-


IASON

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN

JASON, OU DE LA TOISON D'OR COMIQUE.

SCENE DE L'ENCHANTEMENT.

MEDE'E *seule.*

QUoy donc? l'orgueilleuse Ipsiphile,
Jusques sur mon paillié, jusques dans ma maison,
Viendra me dérober Jason,
Et je demeureray tranquille?
Moy, Maitresse passée en tout enchantement,
Qui sçais Magie & noire & blanche,
Qui tiens les Diables dans ma manche,
Je ne pourray retenir un Amant?
Moy? Ne suis-je donc plus Medée?
L'amour dont je suis obsedée,
M'a-t-il fait oublier ce que j'ay de pouvoir?
Non, non, trop cruelle Rivale,
Il est temps de te faire voir
Si j'ay quelque pouvoir sur la Rive Infernale.
Rendons pour quelque temps Jason si contrefait,
D'esprit si lourd, & de corps si mal fait,
Que ma Rivale le haïsse.
Servons-nous de cet artifice;
Elle quittera ce sejour.

Je n'auray plus d'obstacle à soulager ma peine.
L'amitié des Lutins n'est pas tout à fait vaine.
Si je ne puis par eux inspirer de l'amour,
Je puis inspirer de la haine.
Sus donc, que tout l'Enfer soit soumis à mes vœux.
Que la Nuit, le Cahos, l'Acheron, le Tenare,
Que ces sombres manoirs, ces Fleuves tenebreux,
Dont le nom seulement est terrible & barbare,
Le Stix, le Phlegton, le Leté, le Tartare,
Que tout sente l'effort de mes charmes affreux.
Toy, Divinité scelerate,
Qui te mêles de cent métiers,
O Lune, que chez les Sorciers
On appelle la Triple Hecate:
Vous Esprits puissans & malins,
Démons, Lares, Follets, Lemures, & Lutins,
Ramassez en ce jour, pour servir ma furie,
Votre plus fine Diablerie.
Et vous, Diables nouveaux, Sergens, Clercs, Procureurs,
Commissaires, Greffiers; altérez Picoreurs,
Vous de qui la malice énorme,
Par une adroite trahison,
Rend l'équité même difforme,
Faites en autant de Jason.
Il est vray que Medée a sur vous peu d'empire;
Vous êtes des Esprits retifs:
Mais pourtant par certains motifs,
(*Elle fait comme si elle comptoit de l'argent.*)
Je me flate de vous réduire,
Je possede un riche Tresor.
Que la taille à Jason soit bien défigurée;
Comme vous faites tout pour l'Or,
C'est pour vous la Toison dorée.
(*Icy la Statuë heroïque de Jason, qui est au milieu de la Scêne, se change en celle d'Arlequin, dont Jason conserve la forme durant toute la Piéce.*)

ME-

MEDE'E, (*après l'avoir consideré sous cette figure.*)
Le voilà tel que je desire.
Mais Ipsiphile vient. Adieu, je me retire.
Ipsiphile arrive.

SCENE
SUR LES OFFICIERS.
IPSIPHILE, MEDE'E.

IPSIPHILE.

AH, Madame, arrêtez, & pour me consoler,
Voyez au moins les pleurs que vous faites couler.
Quoy? de tant de Heros dont brille la Colchide,
N'aurez-vous fait un choix que pour faire un perfide?
Car ce nouvel Amant dont vous briguez la foy,
Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à moy.
Chagrine, sans repos, pleine d'impatience,
Lasse, vaincuë enfin des tourmens de l'absence,
J'ay tout abandonné pour revoir un Amant:
Et quand prête à joüir d'un bonheur si charmant,
Déja je m'applaudis du succès de mes peines,
J'apprens que cet Amant est chargé d'autres chaînes.
Je le trouve inconstant, je le voy dans vos bras.
Ah, Madame, ces fers ne vous honorent pas.
Plaignez l'égarement d'une jeune Princesse,
Qui se forme un bonheur de toute sa tendresse:
Pardonnez la chaleur de ses transports jaloux,
Et quittez un penchant trop indigne de vous.

MEDE'E.

Ouf! cela fend le cœur. Bon Dieu, que de tendresse!
Helas, vous me faites pitié!
Mais pour être d'un cœur fort long-temps la maitresse,

Vous

Vous en avez trop de moitié.
Vous m'avez toute l'encolure,
De venir en ces lieux chercher quelque avanture.
Mais ce n'en eſt plus la ſaiſon ;
Et dans le Pays où nous ſommes,
Il n'eſt rien ſi froid que les hommes.
On n'en peut arracher ni plume ni toiſon.
On n'y fait de frais qu'en fleurettes.
De beaux diſcours, des complimens,
Des reverences fort bien faites,
De petits vers, des chanſonnettes,
Voilà de quoy tous les Amans
Payent les faveurs des Coquettes.
Et même à preſent à la Cour,
On a tant d'ardeur pour la Gloire,
Qu'on ne ſonge qu'à la Victoire:
On a preſqu'oublié l'Amour.
Déja même l'on voit telle Dame forcée
A deſcendre du rang où le Sort l'a placée,
Pour avoir des ſoupirs d'un étage plus bas.
Telle en gueuſe, telle en achette;
Et ſi grande en eſt la diſette,
Qu'au mépris de tous nos appas;
Sans argent l'on n'en aura pas.
Cherchez fortune ailleurs, ſi vous me voulez croire.

IPSIPHILE.

Ah, jugez autrement de l'objet de mes feux,
Et ceſſez d'inſulter à mon ſort malheureux.
Non, Madame, mon cœur qui n'aime que la gloire
Ne cherche point icy de honteuſe victoire.
Je laiſſe votre Cour en butte à ſes défauts:
Je la plains: mais j'aſpire à des deſſeins plus hauts.
Ouy, je cherche un Guerrier...

MEDE'E.

Un Guerrier? Ah Madame,
Vous tombez de fiévre en chaud mal.
Hé, ne vous flatez point d'un eſpoir trop fatal;

Un

Un Guerrier vous prendroit pour femme ?
Vous vous attendez à sa foy ?
La foy de nos Guerriers pese moins que leurs plumes ;
Et l'on perd chez eux les coutumes
De prendre des Femmes à foy.
Mars n'épousa jamais la Reine de Cythére.
Ils suivent son exemple, & vivent comme luy ;
Et leur Mariage ordinaire
Se fait avec celles d'autruy.
Hé, comment un Homme de Guerre,
Qui court tous les coins de la terre,
Errant tantôt cy, tantôt là,
Pourroit-il se borner à son petit ménage ?
Il ne faut pas croire cela.
Voulez-vous qu'une Epouse en tous lieux l'accompagne ?
Non, leur methode vaut bien mieux.
Selon le changement des lieux,
Ils ont Femme de Ville, & Femme de Campagne.
Mais si votre ardeur est si forte,
Que vous vouliez passer par dessus ces égards,
Que de chagrins de toutes parts !
Vous craignez que la Gloire un peu trop ne l'emporte :
Vous courez, quoi que loin, tous les mêmes hasards ;
Vous tremblez aux faux bruits que sans cesse on rapporte ;
Et puis un vilain coup, que l'on ne prévoit pas,
Viendra lui sequestrer ou la cuisse ou le bras.
Et dans ce terrible équipage,
Quand on n'est plus propre aux combats,
On ne l'est guére au mariage.
En voulez-vous faire un Galant ?
C'est encor pis vingt fois. Pour tarir une bourse,
Un Guerrier a toûjours un merveilleux talent,
Et

Et des pertes qu'il fait la Belle est la ressource.
Après l'effet des petits soins,
Le Cavalier aura l'ame chagrine.
La Dame du chagrin veut sçavoir l'origine.
Il voudra le cacher, ou le feindra du moins.
L'Amante s'en plaint; & s'obstine.
Alors on fait sçavoir tous ses petits besoins.
On aura perdu son bagage;
Il faut refaire un équipage;
Peut-on voir un Amant chagrin?
Il a besoin d'argent, on en offre à la fin.
L'Amant s'en fâche, & le refuse:
On le fléchit tout doucement.
Il l'accepte en faisant une fort tendre excuse,
Et voila tout le payement.
Je vous parle peut-être un peu trop franchement:
Mais j'ay peur qu'on ne vous abuse.

IPSIPHILE.

Hé, Madame, quittez le soin de mon repos,
Et me laissez Jason: cedez-moy ce Heros.
Luy seul me rend heureuse, & je vous le demande.

MEDE'E.

Quoy, vous me demandez Jason?
Voyez un peu le bel Oison!
Oh, la fortune n'est pas grande.
Vous vous coeffez d'un tel magot?
Laid, ventru, mal bâti, petit comme un nabot?
Je vous aurois cru plus friande.
Pourtant si vous l'aimez, tant mieux.
Vous allez voir passer son Triomphe en ces lieux.
S'il suffit pour guérir l'ardeur qui vous possede;
De tout mon cœur je vous le cede.

SCENE

SCENE DU TRIOMPHE ET DU RECIT DU COMBAT.

LA REINE, IPSIPHYLE, LICURGUE, *& plusieurs Dames aux Balcons, regardant Jason qui vient en triomphe sur un Char suivy de plusieurs Argonautes à Cheval.*

JASON (*à la Reine.*)

MAdame... Madame... Cela présupposé, je vous aime. Ce Crocheteur de gloire, ce Jason triomphant, est tellement chargé d'exploits, qu'il en fourniroit en un besoin à tous les Sergens de la Ville. Comme les harangues, & les folies ne sçauroient jamais être trop courtes, cela étant, je finis la mienne, vous priant de descendre ici bas le plutôt que vous pourrez, parce que les Jasons ne sont pas accoûtumez de parler de bas en haut. (*Pendant que la Reine descend du Balcon, Arlequin descend de son Char, & tombe. Les Argonautes, qui sont Scaramouche & Pasquariel, font faire des Courbettes à leurs Chevaux, dont Arlequin a peur. Il leur ordonne de se retirer, & d'aller à l'Ecurie faire manger de l'avoine à leurs Chevaux, & de se ressouvenir de ne la pas manger eux mêmes. Les Argonautes se retirent, & on voit arriver la Reine.*)

LA REINE.

Invitto Giasone, è grande la fama delle vostre prodezze; ma per grande che sia, è molto meno del vero. Sarei alquanto vogliosa, se non le fosse d'incommodo, di sapere dalla propria bocca di Giasone, il racconto dell'ultimo suo combatto Navale:

Onde

Onde ferimmi già l'orecchie il grido:
Ma al racconto d'altrui poco mi fido.

JASON.

Madama, giache la vostra Reginitudine é curiosa de saver el racconto del combatto Naval, ghe saro e'l recit della Vittoria che hò remportà. Une Tempête horrible ayant fait danser toute la nuit mes Vaisseaux, ce Bal finit *alla punta del Giorno.* La pointe du Jour, Madame, c'est comme qui diroit, lorsque le Soleil *mette la testa alla finestra dell' Oriente*, pour voir s'il fait jour, afin de se lever. Mon grand talent c'est de me rendre intelligible. Le Soleil donc étant levé, le Rossignol avec son doux ramage, nous invite tous à fumer une Pipe de Tabac. Deux heures après, je découvris la Flotte des Ennemis, qui étoit composée de trois cent Voiles, sans les Chariots & les Fourgons. D'abord qu'ils me virent, ils se rangerent en bataille, en forme de Croissant; & moy je me rangeay en pleine Lune. Mais comme le vent m'avoit posté près de terre, & qu'un Fort des Ennemis qui étoit sur une Montagne, m'incommodoit beaucoup avec son Canon, je détachay quatre Fregattes qui monterent tête baissée dans le Fort, & s'en rendirent les maîtres. Le signal de la bataille étant donné, la Cavalerie commença à escarmoucher.

LA REINE.

Come la Cavalleria sopra il Mare?

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, c'étoit des Chevaux marins que j'avois mis sur les aîles. Les deux Flottes se mêlerent, & ce fut pour lors, Madame, qu'il y eut beaucoup de coups de poing donnez. Le Combat fut si horrible, que la Mer rouge en pâlit. Je coulay à fond dans cette occasion soixante gros Vaisseaux, quarante Fregattes, trente-deux Flutes, & vingt-cinq Flageolets. On vint à l'abordage. Le premier homme qui entra dans mon Vaisseau, je

luy

luy tire un coup de pistolet à travers le visage, qui vous luy jette les deux meilleurs yeux hors de la tête. Tous les autres, effarouchez de ce premier coup, degringalerent sans tambour, apprehendant que je ne fisse des Quinze-Vingt de tout le reste de l'Armée. Le grand Amiral tint bon : mais par bonheur un Bœuf de ma suite, qui étoit sur mon Vaisseau pour ma provision, effarouché du bruit du Canon, donna un coup de corne dans le ventre du grand Amiral, qui luy fit sortir les trippes. Ma Cuisiniére habile, sans perdre de temps, les prit, & en fit un Boudin que je vous apporte, Madame, *per marca della mia Vittoria.*

(*Un Page presente un Bassin à Jason, où sont plusieurs rouleaux de papier blanc en guise de Boudin. Jason prend le Bassin, & le presente à la Reine.*)

LA REINE.

Rendo infinite grazie e del presente, e della memoria conservata di me. Ma atteso che tal cibo non è di mio gusto, potrà Giasone disporne in favor d'altro soggetto. Solo d'una cosa mi dolgo, che in Heroe così famoso, in Semideo così degno, si ritrovi macchia d'infedeltà, neo d'ingratitudine. Hisifile amòvvi, o Giasone, e fù da voi corrispoſta. Come dunque ora la sdegnate?

Non conviensi ad Heroe gangiar di Dama.
Troppo l'Infedeltà macchia la fama.

JASON.

Que voulez-vous, Madame, que je fasse d'Ipsiphyle? Est-elle capable de venir avec moy à l'Armée, de graisser mes bottes, d'étriller mon Cheval, d'aller au fourage, de planter le picquet, de faire bouillir la Timbale (*Vers Ipsiphyle.*) Madame Ipsiphyle, seurement vous me scandalisez, *e posso dirve, quel che Seneca disse a Lucrezia Romana*, en pareille occasion : Mon cœur n'est pas fait pour toy, mon cœur n'est pas fait pour toy. C'est dans l'Histoire Romaine, au moins.

IPSIPHILE (*en s'en allant.*)

Ha Ingrato!

JASON.

Vrayment, vrayment, j'en ay bien fait soupirer d'autres.

LIGURGUE (*qui est amoureux d'Ipsiphyle.*)

In verità, Signor Giasone, siete poco cortese verso le Dame che vi amano, ed io non comprendo come se ne trovi che vi seguino encora. Veramente un bel visò per far innamorare!

JASON.

Qu'appellez-vous, Monsieur? Mon visage est plus beau que le votre; *e quando un core fosse di marmo, o di rocca, bisogna* qu'il se rende à mes attraits. J'ay un secret pour faire courir après moy toutes les Belles.

LIGURCUE.

E' dunque per incanto?

JASON.

Naturellement.

LICURGUE.

E come?

JASON.

In questa maniera. Je n'ay qu'à faire une visite à une Belle, & luy plier sa Toilette; vous la voyez d'abord qui court après moy comme tous les diables. (*Licurgue en riant s'en và d'un côté, & Arlequin rentre de l'autre.*)

SCENE

DE JASON ET DE MEDE'E.

MEDE'E.

Ingrat, il est donc vray que certaine Inconnuë,
De ton digne minois feruë,
Vient icy tout exprès s'assurer de ta foy,
Et pretend triompher de moy,

Sans

Sans craindre les transports dont mon ame est émuë ?
Là, ne ressens-tu pas quelque secrette horreur ?
Oses-tu commettre un tel crime ?
Sçais-tu bien ce que peut une femme en fureur,
Et Sorciére sorciérissime ?
Quoy ? tu n'as pas un brin ni d'amour ni de peur ?
Tu ne me répons rien. Veux-tu parler ?

JASON.

Madame,
Pour être redoutable, il suffit d'être Femme.
Je crains plus ce nom seul que tout votre pouvoir.
Mais encor faut-il bien se faire un peu valoir.
Les mouvemens jaloux qu'une Rivale excite,
Font en quelque façon une sausse au mérite ;
Et le cœur d'un Heros si beau, si gros, si gras,
Devoit bien vous coûter quelque peu d'embarras.

MEDE'E.

Ah, ah, j'en suis d'avis ! J'aime cet artifice.
Il faut que tes rigueurs me causent la jaunisse ?
Prens plutôt le party d'appaiser mon courroux,
Si tu ne veux bien-tôt....

JASON.

Ah, Madame, tout doux.
Pardonnez à Jason ce petit stratagême.
Approchez seulement pour connoître que j'aime.
Vous sentirez l'effet de toutes vos beautez.
Mille soupirs pour vous sortent de tous côtez.
Daignez vous adoucir, moderez votre haine.

MEDE'E, (*portant la main à son nez.*)

Toy-même, en soupirant, modere ton haleine,
Fais un peu des soupirs d'une meilleure odeur.

JASON.

Helas ! c'est un effet & d'amour & de peur.
Tous deux les font sortir par un chemin contraire :
Mon amour par devant, & ma peur par derriére.

MEDE'E.

Quoy ? tu prétens par cet amour venteux
Etein-

Eteindre ma colére, ou rallumer mes feux ?
Non, je veux des preuves plus claires.
Je te veux voir pleurer auparavant.

JASON.

Mes larmes pourront donc rétablir mes affaires ?
Et bien, répandons-en, elles sont nécessaires.
Ah, que sçavoir pleurer est un heureux talent!
Ca cruelle, pleurons. Ta rigueur sans seconde
Vaut, pour faire pleurer, tous les oignons du monde.
Pleurons donc. Mais cherchons quelque agréable ton. (*Il pleure de différentes maniéres.*)
Fy, cela ne vaut rien... encor moins... passe... Bon.
Et bien, Tigresse, as-tu quelque chose à me dire.

MEDE'E.

Ouy ! tu ne pleures que pour rire.
Tiens. Pour me bien prouver que ce n'est pas un jeu,
Il faudroit te tuer un peu.

JASON.

Ne faut-il que cela ? Ce n'est pas une affaire.
Çà donc, tuons-nous pour te plaire.
Que le bruit de ma mort étonne l'Univers.
Pourtant ce n'est guéres la mode.
Les Amans d'à present ont certaine methode
De ne se plus tuer qu'en vers.

MEDE'E.

Non, non, c'est tout de bon, & je veux que tu meure.
Helas ! meurs seulement pour un petit quart d'heure,
Et sois seur aprés d'être aimé.

JASON (*prenant son Epée, & se l'appuyant au cœur du côté du pommeau.*)

Tiens, c'en est fait : Allons, Jason : ferme, courage.

(*Medée veut l'arrêter, pour luy faire prendre l'épée du côté de la pointe.*)

Non ;

Non, laissez-moy, pendant que je suis animé.

MEDE'E (*luy ôtant son épée, & la luy redonnant par la pointe.*)

Attens, tiens, c'est par là. Tu n'en sçais pas l'usage.

JASON.

Excusez mon apprentissage.
Je n'y suis pas encore accoutumé.

MEDE'E.

Vîte, dépêche, tôt.

JASON.

Oh, ne vous en déplaise;
Laissez les gens se tuer à leur aise.

MEDE'E (*en riant.*)

Ha, ha, ha, ha.

JASON.

Tu ris? Tais-toy donc, si tu veux,
Il faut, pour se tuer, un peu de serieux.
Allons, la chose est resoluë.
Sans barguigner, c'en est fait, je me tuë.
Là, fort, zeste. (*Il fait glisser la pointe de l'épée entre ses jambes, & tombe dessus, comme s'il s'étoit percé.*)

MEDE'E.

Vraiment, je croy qu'il a raison.
Etes-vous mort, Monsieur Jason?
Dieux! qu'ai-je fait? quelle disgrace?
Cher Jason, es-tu mort?

JASON.

Mort, s'il en fut jamais.

MEDE'E.

Helas! reviens que je t'embrasse.
Pardonne-moy. Reviens, je t'en prie.

JASON.

Oh, de grace,
Laissez vivre les morts en paix.

MEDE'E.

Ciel! quelle fatale avanture!

Ouy, je confesse que j'ay tort.
Je t'aime.

JASON.
Asseurement ?

MEDE'E.
Reviens. Je te le jure.

JASON.
Hé bien, cessons donc d'être mort.
Or sus, je veux que l'on me flatte.

MEDE'E.
Ouy, je t'aime, mon Cœur.

JASON.
Bien fort ?

MEDE'E.
Bien fort.

JASON.
Qu'on me donne la patte.
Amans qui vous plaignez, j'ay trouvé votre fait.
Tuez-vous. Rien n'est tel pour fléchir une ingrate:
Mais tuez-vous comme j'ay fait.

SCENE

DE JASON, DE MEDE'E,

& d'IPSIPHILE qui survient.

MEDE'E.
SI bien donc qu'à la fin, indomptable Jason,
Vous croirez, à ma barbe, emporter la Toison ?
Et déja votre bras, en dépit de mes charmes,
Croit vaincre les Taureaux, les Dragons, les Gendarmes ?
Mais c'est à mon avis être bien effronté.
Tu ne t'es pas encore assez bien consulté.
Non, mon Cher, défais-toy de tant de confiance.
Jason se trouvera plus poltron qu'il ne pense.

JA-

JASON.

Madame, je l'auray malgré vous & vos dents.
Ce sera mon bijou. J'en ay fait des sermens.
Quoy que votre rigueur me gourmande & m'acable,
Je n'en démordray pas, ventre-bleu, pour un diable.
Allons, j'en veux découdre.

MEDE'E.

Ah Jason, mon mignon!

JASON.

Laissez-moy.

MEDE'E.

Je t'en prie.

JASON.

Oh non, vous dis-je, non!

IPSIPHILE (*survenant, & arrêtant Jason par le bras.*)

Doux objet de mes vœux.

JASON (*surpris de se voir entre Ipsiphile & Medée.*

Qu'entens-je? ah je m'engage!
Ca, mon cœur, tenons bon: allons, prenons courage.
Evitons de ces yeux la cruelle douceur.
Au meurtre, on m'assassine, au voleur, au voleur.
Plus fendant qu'un Gascon, & plus vaillant qu'un Suisse,
Je feray des Taureaux & boudin & saucisse.
Quel dégât! quell' horreur, lors que mon coutelas
Va fendre ces Coquins comme des échalas!
Lors que bouleversant barriéres, palissades,
Je vais faire aux Dragons cornes & petarades!
Lors que pulverisant les plus vaillans Heros,
Je feray du tabac des cendres de leurs os!
Lors qu'on ne verra plus que côtes enfoncées,
Que gigauts décharnez, qu'échines fracassées!
Quel haricot morbleu de jambes & de bras!
Et que mes coups de poing vont causer de trepas!
Ma colére animant mes deux bras homicides,
Va faire de Colcos un Hôtel d'Invalides.

Par la mort, par la ſang, j'y perdray mon Latin,
Ou j'auray la Toiſon. C'eſt l'ordre du Deſtin.
Je me mocque des rats.

MEDE'E.

Tu ne crains point mes charmes ?

IPSIPHILE.

Ah Jaſon, arrêtez, voyez couler mes larmes.
Rendez-moy votre cœur, ou je meurs de ſoucy.
J'en eſpere une part.

MEDE'E.

J'en eſpere une auſſi.
Explique-toy, Jaſon, régle notre fortune.

JASON.

Comment ? vous en voulez une part à chacune ?
Vous prenez donc mon cœur pour un gâteau des Rois ?
Oh non pas, s'il vous plaît ? C'eſt pour une autre fois.

IPSIPHILE.

Dans quel funeſte état ma fortune eſt réduite ?
Je ſuis un inconſtant, qui me fuit, qui m'évite.
Laiſſe aller la Toiſon, & me rends ton amour,
Jaſon, ou ton départ me va priver du jour.

JASON.

Hé bien ſoit, archi-ſoit : quelque choſe qu'on faſſe,
La Toiſon, malgré vous, appartient à ma race.

MEDE'E (*à part.*)

Pour rallumer ſa flamme, & ſoulager mon cœur,
Tâchons de ramener l'Ingrat par la douceur.
(*haut*) Jaſon, change d'avis, aime-moy, je t'en prie.
Je ſuis jeune, paſſable, & peut-être jolie.
Je veux être à tes vœux plus douce qu'un mouton,
Et tu peux me gagner, ſans combattre un Dragon.
Songe bien qu'un Dragon a peu de complaiſance :
Qu'étant ſi gros, ſi gras, de ſi tendre apparence,
Tu te verras croquer de quatre coups de dents.
Aime-moy. Tu le peux, ſans craindre d'accidents.

Qu'en

Qu'en dis-tu, mon Amour ?

JASON.

Je fremis, je frissonne.
A droite, à gauche, helas ! l'amitié me talonne.
Je sens remplir d'amour le creux de mon cerveau.
Mon jabot est gonflé, je créve dans ma peau.
On m'a desarçonné : le grand Diable s'en mêle,
Et mon cœur contre luy ne bat plus que d'une aîle.
Ouf ! ah, je n'en puis plus. La Toison, ses beaux yeux,
Mes exploits, mon honneur, mes plaisirs ; ah, grands Dieux !
De mes perplexitez la machine flottante,
Cà, là, du Nord au Sud la victoire éclatante,
Parmy tant de lauriers, la gloire, ses appas,
Car ... d'autant ... ouy ... d'ailleurs ... je puis .... je ne puis pas.
De mes affreux malheurs la Tragi-comedie....
Vous voyez bien par là que j'aime à la folie.
Je renguaine mon fier, & quitte mon courroux.
Coupez, taillez, rognez, me voila tout à vous.
Je suis à vos desirs entiérement conforme.

MEDE'E.

Je triomphe.

IPSIPHILE.

Ah l'ingrat !

JASON.

Attendez-moy sous l'Orme.

SCENE DES ITEM.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E *tenant la Toison d'Or, & fuyant devant Jason.*

NOn tu ne l'auras pas; non, te dis-je, tu ne l'auras pas.

JASON.

Ah Medée, sans rancune.

MEDE'E.

A moins que tu ne m'épouses, point de Toison.

JASON.

Quoy, tu te rebelles contre mon bras Dragonicide, Taureaunicide, Gendarmicide, & autres choses en ide? Ne suffit-il pas que j'aye gagné la Toison, pour...

MEDE'E.

Point de quartier sans la Nôce. Il faut passer par là, ou par la fenêtre. Ce n'est pas icy le temps de barguigner: Me veux-tu, ne me veux-tu pas?

JASON.

Puisque tu en es logée là, il vaut autant sauter le bâton. Mais comme le marché est un peu longuet, il est bon de sçavoir à peu près tes allures, & de quel bois tu prétens te chauffer: ça marchandons ric à ric. Chacun y est pour son compte, une fois.

MEDE'E.

Oh de bon cœur. Explique ta chance.

JASON.

Item, il ne faut pas te mettre sur le pied des Femmes d'aujourd'huy; & tu comptes sans ton Hôte, si tu me prens pour un Surtout de galanterie. Item, point de Brocard: de Brocard d'or, s'entend. Item, jamais

jamais de Crêtes. Tous ces tas de Rubans qui parent la tête des Femmes, gâtent souvent la tête des Maris.

MEDE'E.

Ce n'est pas mal debuter. Et bien, après ?

JASON.

Item, point de grands Laquais. Car tous les grands Laquais de Madame, sont d'une dangereuse suite pour Monsieur.

MEDE'E.

Courage.

JASON.

Item, point de Matelotte au Moulin de Javelle... Tu ris. Tais-toy donc. Diable, ce n'est pas toûjours le Poisson qui mene les gens en ce Pays-là. Item, point de promenades sans moy : point de repas clandestins, point de fricassées à Boulogne, aux Pelerins, au grand Turc, & à mille autres endroits où les amis du Mary tâchent à devenir les amis de la Femme. Franchement les Femmes qui vont au Cabaret, n'y vont point pour des prunes.

MEDE'E.

Est-ce qu'on n'oseroit manger un morceau avec ses amis ?

JASON.

Mon Dieu ? ces sortes de morceaux-là sont toûjours indigestes ; & le plus sûr, c'est de revenir manger chez soy aux heures Bourgeoises. Item, point d'accointance avec les gens de Robe.

MEDE'E.

Comment ; les gens de Robe t'effarouchent ? Je te l'aurois pardonné quand on les prenoit pour des Mestres de Camp, & qu'ils portoient des Epées ; des Cravattes, & des Ringraves. Mais presentement qu'on les a fixez au Rabat & au Manteau ; ma foy des gens en cet équipage-là n'appetissent guéres les Femmes.

JASON.

Item...

MEDE'E.

Encore ?

JASON.

Diable, c'est un grand Item, celuy-cy. Point de cotterie, point de commerce, point de frequentation avec les gens d'affaires.

MEDE'E.

Tu ne veux donc voir que des gueux !

JASON.

Je ne veux point connoître des gens qui amorcent les Femmes avec l'argent, & qui offrent à point nommé tout ce que les Maris refusent. Malepeste, de quelque âge que soit un Financier, il est plus dangereux que quinze hommes d'épée.

MEDE'E.

Quoy ? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaires ? Tu ne sçais donc pas que ce sont des duppes Bannales que les Femmes amusent avec des Cartes, & qui ne se font de mérite & de réputation auprès d'elles, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu ?

JASON.

Tant pis.

MEDE'E.

Tant mieux.

JASON.

Tant pis, vous dis-je. Diable, rien n'est plus pernicieux pour le repos du ménage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre, On commence d'abord par être de moitié avec une jeune Femme. Si elle perd, on paye pour elle : quand elle gagne elle empoche tout ; & ce seroit un grand miracle, si ces Messieurs étoient long-temps de moitié avec la Femme, sans être aussi de moitié avec le Mary.

ME-

MEDE'E.

Or ſus, je m'en vais faire des Item à mon tour.

JASON.

A ton aiſe.

MEDE'E.

Item, point de défiance. Car de l'air dont je te vois, tu ſerois jaloux comme un Italien.

JASON.

Ma foy, c'eſt un mal bien univerſel.

MEDE'E.

Item, point de jolies Servantes. Cela tire à conſequence, & ...

JASON.

Mais....

MEDE'E.

Point de mais là-deſſus. Item, jamais d'yvrognerie, jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ny de bons Enfans.

JASON.

Il faut donc crever de ſoif pour t'épouſer ?

MEDE'E.

Point du tout. Amene tes connoiſſances chez nous. L'ordinaire ſera bien petit, s'il n'y a de quoy regaler deux ou trois de tes amis. Tu ſonges ? prends ton party. Tu as fait tes conditions : voila les miennes. A ce prix, je ſuis à toy avec la Toiſon.

JASON.

Marché fait. Touche là ; je te veux apprendre une nouvelle. La Reine a marié Ipſiphile à Licurgue. Ainſi nous allons être tous contens. Or ſus, quand partirons-nous pour aller en Gréce ?

MEDE'E.

Doucement. On ne ſe met point en chemin le jour de ſes Nôces. Avant que de partir, je te veux donner un plat de mon métier. (*Icy Medée frappe la terre de ſa Baguette. Le Théâtre s'ouvre & repreſente un Jardin avec des Caſcades magnifiques, & quantité*

de figures sur des piédestaux dorez.)

JASON.

Diable ! voilà une belle Magie, celle-là !

MEDE'E.

Tu vois, Jason, que je mets tout en usage pour te plaire, & que je n'ay pas toûjours des Diables à ma queuë. Quoy que Magicienne, j'entens raison, ouy, quand il le faut.

JASON.

Malepeste, le beau début ! Sans vous offenser, prenez un peu votre Baguette, & nous montrez toutes vos raretez piéce à piéce.

MEDE'E.

Il n'est rien que je ne fasse pour te divertir ; à condition que tu me traiteras en honnête Femme, au moins.

JASON.

Oh, cela s'en va sans dire.

MEDE'E.

Tout ce que tu vois là de statuës, ce sont des gens que j'ay changez en pierre, pour m'avoir fâchée.

JASON.

Ouf ! sur ce pied-là je n'ay qu'à charrier droit.

MEDE'E.

Vois-tu ce visage couleur de pain d'épice? C'est un Médecin qui saignoit dans le Pourpre, & qui m'ordonnoit l'Emétique pour un mal de Dents.

JASON.

Fy, au Diable ! il falloit donc que ce fût quelque ignorant ?

MEDE'E.

Bon ! Est-ce qu'il en a d'autres ?

JASON.

Et ce Haut-de-Chausse à la Candale ?

MEDE'E.

C'est un homme à la mode.

JASON.

Comment, un homme à la mode ? Un bon Mary ?

MEDE'E.

Non, un Banqueroutier, qui m'a emporté cinquante mille francs.

JASON.

Hé pourquoy tourmenter une si louable Profession ? Il n'y a plus que ce Métier-là de sûr pour faire fortune. Tout franc, vous n'avez point de conscience. Et ce grand Chapeau, ma Mie, quel mal vous a-t-il fait ?

MEDE'E.

Le mal que peut faire un Comédien Italien. Il m'a renduë malade, à force de me faire rire.

JASON.

Comment appellez-vous ce Marousle-là ?

MEDE'E.

C'est le Docteur Balouard.

JASON.

Quoy, c'est là le Docteur des Italiens ? Le plaisant Bouffon ! N'est-ce point aussi que vous le châtiez pour s'être mêlé de parler François ? Hon, hon, j'ay ouy ramager quelque chose là-dessus. Et ce Vertugadin, par où vous a-t-il fâchée ?

MEDE'E.

Par où ? Il en est quitte à bon marché.

JASON.

Comment donc ?

MEDE'E.

C'est un Comédien de Campagne, qui m'a ennuyée avec ses grands rôles.

JASON.

Oh pour celuy-là, mon cœur, je vous demande quartier. Comment Diable ! un Comédien de Campagne. Je m'en suis mêlé autrefois. Hé, ce sont de si bonnes gens, qui jouent de si belles choses ! Ma foy, vous luy ferez grace en faveur de notre mariage. Pe-

trifier de grands Acteurs ! Encore pour ces Farceurs d'Italiens, patience : Mais un Comédien de campagne ! ho, cela e.. contre les bonnes mœurs.

MEDE'E.

D'où vient que tu t'intéresses tant pour eux ?

JASON.

Et mais, c'est que ce sont d'habiles gens qui charment tout le monde, & qu'on ne sçauroit entendre sans admiration.

MEDE'E.

Puisque tu les aimes, à ta priére je luy fais grace, & à l'autre aussi.

JASON.

Pour ce Tabarin là, au moins, je n'y prens point de part.

MEDE'E.

Oh, il faut que l'amnistie soit générale.

JASON.

Et fy ! vous mocquez-vous de faire grace à des Italiens ? ce sont des miserables qui amusent toute une Ville, montez sur deux Treteaux & trois Planches, & qui ont l'effronterie de copier le Carrouzel avec un Cheval d'osier, & quatre bougies allumées au bout d'une Baguette.

SCENE

DES COMEDIENS.

(Icy les deux Comédiens François & Italien, qui étoient pétrifiez, descendent de leurs piédestaux.)

LE COMEDIEN FRANCOIS, (*faisant plusieurs révérences à Jason.*)

SEigneur...

JA-

JASON.

Ah, tréve de Seigneur! je suis l'antipode de la cérémonie.

L'ITALIEN.

Signor, la vostra bonta...

JASON.

Quoy! les Italiens se mêlent aussi de complimenter.

LE FRANCOIS.

Magnanime Seigneur, à qui je dois la vie...

JASON.

Ne vous ay-je pas dit que la cérémonie... Tenez. Pour tout remerciment, donnez-moy cinq ou six de ces Vers pompeux délayez dans le bon sens, & que l'ame savoure comme un précis de raison. Et... là... de ces Vers... enfin de ces beaux Vers qui vous mettent en reputation.

L'ITALIEN.

Signore, se Vesignoria vole, ancora io le dirò de' gran versi.

JASON.

Vous, de grands Vers? Vous êtes de plaisans fallots! C'est bien à vous, ma foy, à débiter de bonnes choses! à moins que ce ne soit pour les estropier, ou les rendre ridicules. Je ne sçay si ma mémoire me trompe; mais je pense avoir lû quelque part dans une Gazette de Hollande, qu'un certain mauvais Plaisant de votre Troupe, nommé Artir... Arpir... Arquir...

L'ITALIEN.

Arlicchino.

JASON.

Justement, Arlequin. On dit que cet Animal-là s'est mêlé dans je ne sçay quelle farce, de tourner en ridicule un Empereur Romain nommé Titus. C'est bien à luy, ma foy, de berner un homme de cette qualité-là! Voyez, je vous prie, le bel em-

ploy, de railler Bérénice, qui a fait pleurer toute la France, & qui fera rire dorénavant les Halles & la Friperie! Voilà de ces sortes de choses qui font saigner le cœur. (*Au Comédien François.*) A propos, Monsieur, revenons à ces beaux Vers François, je vous prie.

LE FRANCOIS (*déclamant.*)

Du grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde...

JASON.

Ah, que cela debute bien! Du grand flambeau des Cieux!

Après, Monsieur, après!

LE FRANCOIS.

Du grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde.
De ses rayons dorez perçoit l'émail de l'onde...

JASON.

Il n'y a point là de verbiage. Ce sont des choses & des meilleures.

LE FRANCOIS.

Du convexe azuré, lançant ses premiers traits,
Peignoit les flots errans de ses brillans attraits.

JASON.

Ah jernie! Voilà ce qu'on appelle des vers (*vers l'Italien.*) Que dites-vous à cela, vous autres Bâteleurs?

LE FRANCOIS.

Lors que la foudroyante & terrible Hypolite,
Reine du Thermedon, redoutable au Cocite....

JASON.

Il y a bien du beau la-dedans!

LE FRANCOIS.

Faisoit trembler l'Affrique, & le Pole des Cieux,
En jettant la frayeur jusqu'au Trône des Dieux.

JASON.

Cette moelle de Vers!

LE FRANCOIS.

Sa Nephretique ardeur, malgré tous les obstacles
Enfantoit par ses coups l'horison des miracles.

JA:

JASON.

Ah morbleu, il n'y a pas moyen de tenir là contre. *Enfantoit par ses coups l'horison des miracles* ! Avec ces grands Vers là, on creve de monde chez vous ?

LE FRANCOIS.

Nous n'avons pas une ame ; & il semble....

JASON.

Quoy, le serieux ne vous amene pas toute la France ?

LE FRANCOIS.

Oh que non, Monseigneur ; on fuit tous les endroits où l'on parle raison.

JASON.

Hé bien, si le sérieux ennuyé le monde, que ne joüez-vous des piéces Comiques ? Il y a assez de gens qui ne cherchent qu'à rire.

LE FRANCOIS.

Helas ! nous ne representons autre chose.

JASON.

Ouy, mais, ce sont peut-être de vieilles piéces ?

LE FRANCOIS.

Pardonnez-moy, Seigneur, nous ne mettons que des nouveautez sur le Théâtre.

JASON.

Et avec cela ?

LE FRANCOIS.

Et avec tout cela, nous ne gagnons rien.

JASON.

Vous ne joüez donc que pour l'honneur ?

LE FRANCOIS.

Nous ne joüons que pour nous tenir en haleine.

JASON.

Quel dommage !

LE FRANCOIS.

Nous ne faisons plus rien depuis que les Italiens ont donné Protée, le Banqueroutier, l'Empereur dans la Lune....

JASON.

Et fy ! ce ne sont que des Farces & des Enfilades de Quolibets.

LE FRANCOIS.

Et avec ces Farces & ces Enfilades de Quolibets, ils attirent tout le monde chez eux ; & ils n'ont point de place pour les Femmes....

JASON.

Quoy, les femmes vont voir les Italiens ? Oh, il faut que je prie Medée de pétrifier ces canailles-là.

LE FRANCOIS.

Helas, Seigneur ; quand ils seroient de pierre, je croi qu'ils feroient encore rire.

JASON.

Les femmes les vont voir ! *O tempora ! ô mores !*

MEDE'E.

Vrayment, vrayment, c'est bien dans un jour de nôces qu'il faut parler Latin. Ca, ça, songeons à terminer la Fête par un divertissement de ma façon. Or sus, aprés avoir animé des Statuës, je vais animer des Cascades. (*Icy Medée frappe de sa Baguette, les Cascades joüent, & toutes les autres Statuës descendent de leurs Piédestaux, & forment une entrée de Ballet. On y parodie la Chaconne d'Almadis. Arlequin y danse, & contrefait Monsieur Pecour* *.

(*Tout ce qui suit se chante sur l'air de la Chaconne.*)

MEDE'E.

Le burlesque Jason
A conquis la Toison :
Il est tout fier de cette victoire ;
Tout retentit du bruit de sa gloire ;

Mais

* C'est celuy qui composoit les Ballets à l'Opera. Il a été le plus leger Danseur de son temps, & personne ne luy a jamais disputé le bon air, la vitesse de la jambe, la diversité des pas, & la justesse de l'oreille. Il étoit d'une imagination prodigieuse pour l'invention, & il n'y a point de caractére qu'il ne rendit sensible.

Mais le plus grand de ses Explois,
C'est de parler François.
LE CHOEUR (*repete :*)
Mais le plus grand de ses Exploits, *&c.*

(*Ce qui donna lieu à ces deux derniers vers, ce fut que les Comédiens François s'étoient plaints au Roy, il n'y avoit pas long-temps, de ce que les Comédiens Italiens parloient François dans leurs Piéces, & que le Roy leur avoit répondu : Parlez Italien, vous autres.*)

JASON.

Brave, & charmant,
J'étois seur de vaincre & plaire :
Guerrier, Amant,
J'ay de quoy me satisfaire ;
Et Medée à son tour
Me va faire la Cour.

MEDE'E.

Lorsque pour toy je fais voir ma puissance,
Ton traître cœur est sans reconnoissance :
Mais souviens-toy
Que c'est de moy
Que tu dois attendre la loy.
(*On danse.*)

MEDE'E (*après qu'on a dansé.*)

S'il songeoit un moment à me plaire,
Je n'aurois plus pour luy de colére.
Je veux à mes genoux l'entendre soupirer,
Ou le Diable à la fin pourra bien s'en mêler.

JASON.

Afin de l'appaiser,
Il faudra l'épouser.
(*On danse.*)

MEDE'E.

Si l'on prend tant de plaisir
A voir ce Mariage,
Jason & Medée en auront tout l'avantage ;

Et

Et suivant leur desir,
S'ils font rire aujourd'huy,
Ils pourront à leur tour rire aux dépens d'autruy.



ARLE-


ARLEQUIN
CHEVALIER DU SOLEIL

Et suivant leur desir,
S'ils font rire aujourd'huy,
Ils pourront à leur tour rire aux dépens d'autruy.



ARLE-


ARLEQUIN
CHEVALIER DU SOLEIL

ARLEQUIN
CHEVALIER
DU SOLEIL.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D****

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le vingt-sixiéme jour de Fevrier 1685.

A C-

ACTEURS.

ARLEQUIN, *Chevalier du Soleil.*

PASQUARIEL.

ISABELLE.

COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

Un MEDECIN.

MR. GALONNIER, *Garçon Marchand.*

SCE-

SCENES FRANÇOISES D'ARLEQUIN CHEVALIER DU SOLEIL.

SCENE D'ARLEQUIN ET DE PASQUARIEL.

Cette Scêne n'auroit point été imprimée, si d'autres que moy ne l'avoient déja donnée au Public toute tronquée. C'est une de ces Scénes Italiennes, dont le mérite est inseparable de l'action. Vous en allez juger vous-même.

PASQUARIEL (*voyant Arlequin embarassé de trouver une bonne profession pour vivre, luy dit*:)

Fais-toy Médecin. Si la Fortune te rit, tu seras bien-tôt riche. C'est un métier des plus lucratifs. Vois le Docteur, combien il gagne depuis qu'il est en vogue pour la Goute. Il a amassé plus de deux cent mille francs; & si il n'en sçait pas plus que toy.

ARLEQUIN.

Il faut donc qu'il en sçache bien peu; car je ne sçai rien.

PASQUARIEL.

Cela ne t'empêchera pas d'être habile Médecin.

ARLEQUIN.

Parbleu, tu te mocques? Je ne sçai ni lire ni écrire.

PASQUARIEL.

N'importe, te dis-je. Ce n'est pas la science qui fait le Médecin heureux. C'est l'effronterie & le jargon.

ARLE-

ARLEQUIN.

Si cela eſt, j'auray bien-tôt carroſſe. Je ſuis effronté comme un Diable ; & pour le jargon, le plus ſouvent je ne m'entends pas moy-même. Mais encore faudroit-il ſçavoir les maniéres dont les Médecins en uſent, & comment eſt-ce qu'ils font avec leurs malades.

PASQUARIEL.

Je m'en vas te montrer tout cela dans le moment. On commence par avoir une Mule, & on ſe promene deſſus par tout Paris. D'abord un homme vient, qui dit : Monſieur le Médecin, je vous prie de venir juſques chez mon Parent qui eſt malade..... Volontiers Monſieur. L'homme marche devant, & le Médecin le ſuit ſur ſa Mule. (*Icy Paſquariel contrefait l'homme qui marche, & dit à Arlequin qui le ſuit en trottant :*) Que faites-vous-là.

ARLEQUIN.

Je fais la Mule.

PASQUARIEL.

On arrive au logis du Malade. L'homme frappe ; on vient ouvrir ; le Médecin deſcend de deſſus ſa Mule, & ils montent tous deux l'Eſcalier.

ARLEQUIN.

Et la Mule, monte-t'elle auſſi l'Eſcalier ?

PASQUARIEL.

Hé non, la Mule reſte à la porte. C'eſt l'Homme & le Médecin qui montent l'Eſcalier. Les voilà dans l'Antichambre du Malade. L'Homme dit au Médecin : Suivez-moy, Monſieur, je vais voir ſi mon Parent dort. (*Icy Paſquariel fait ſemblant de marcher fort doucement, allonge un bras, & fait comme s'il ouvroit le rideau du lit.*)

ARLEQUIN.

D'où vient que vous marchez ſi doucement ?

PASQUARIEL.

C'eſt à cauſe du Malade. Nous voilà dans ſa Chambre, & tout auprès de ſon lit.

ARLE-

ARLEQUIN.

Auprès de son lit? Prenez donc garde de renverser le pot de Chambre.

PASQUARIEL.

Monsieur, le Malade ne dort point; vous pouvez vous approcher. Aussi-tôt le Médecin se met sur le Fauteuil auprès du lit, & dit au Malade: Montrez-moy votre langue. (*Pasquariel tire la langue contrefaisant le Malade, & dit*): Ah, Monsieur, je suis bien mal.

ARLEQUIN (*voyant cela.*)

Ah la vilaine maladie!

PASQUARIEL.

Voilà une langue bien seiche, & bien échauffée.

ARLEQUIN.

Il faut la faire mettre à la Glace.

PASQUARIEL.

Voyons le poux? (*Il fait comme s'il tâtoit le poux au malade.*) Voilà un poux qui va diablement vîte.

ARLEQUIN.

Cela me surprend, car d'ordinaire les poux vont bien doucement.

PASQUARIEL.

Tâtons le ventre. (*Il fait semblant de tâter le ventre.*) Voilà un ventre bien dur.

ARLEQUIN.

Il a peut-être avalé du fer.

PASQUARIEL.

Vîte, qu'on m'apporte les matiéres?

ARLEQUIN.

Et quelles matiéres, Monsieur?

PASQUARIEL.

Les matiéres du Malade; ne sçavez-vous pas?

ARLEQUIN.

Ah, ouy, ouy. (*Arlequin s'éloigne, & puis revient, tenant son petit Chapeau sur une main, en guise d'un Bassin, & ayant son autre main devant le nez.*) Tenez Monsieur, voilà les matiéres.

PAS-

PASQUARIEL (*feignant de regarder dans le Bassin.*) Les matiéres sont louables.

ARLEQUIN.

Voilà de belles matiéres à louer, vrayment!

PASQUARIEL.

Qu'on me donne du papier, une plume, & de l'encre. (*Il fait comme s'il écrivoit.*) Recipe ce soir un Lavement, demain matin une Saignée, & demain au soir une Médecine. (*Tout cecy se figure par Pasquariel, comme si on donnoit véritablement un Lavement, si on faisoit une Saignée, & qu'on avalât une Médecine*) Après on prend congé du Malade, & on s'en va en disant: Monsieur, demain je viendray vous voir à pareille heure, & j'espere dans peu vous tirer tout à fait d'affaire. Aussi-tôt l'Homme qui vous a introduit vous reconduit, & vous met dans la main un demy Loüis d'or. Vous remontez sur votre Mule, & vous vous en allez.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort aisé. Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse.

PASQUARIEL.

Et quoy?

ARLEQUIN.

C'est de connoître le poux. Je ne suis point stilé à cela, je ne pourray jamais deviner quand il y aura de la fiévre.

PASQUARIEL.

Je m'en vais te l'apprendre. Quand le poux est égal, c'est-à-dire quil fait, tac, tac, tac, il n'y a point de fiévre. Mais quand il est interrompu, & qu'il va vîte, en faisant ti, ta, ta; ti, ta ta; ti ta, ta; il y a de la fiévre.

ARLEQUIN.

Voilà qui est joly, tac, tac, tac, point de fiévre, ti, ta, ta; ti, ta, ta; ti, ta, ta; de la fiévre: La fiévre fait comme un Cheval quand il galoppe, ti, ta, ta....

PAS-

PASQUARIEL.

Te voilà aussi sçavant que les Maîtres, allons-nous en.

ARLEQUIN *en s'en allant.*

Ti, ta, ta ; ti ta, ta. Je suis pour le ti, ta, ta.

SCENE

SUR LES

GARÇONS MARCHANDS.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AVez-vous veu les habits que vous apportoit la Revendeuse ? Il y en a un que vous aurez à bon compte.

ISABELLE.

Moy, prendre le reste d'un autre !

COLOMBINE.

Cela est fâcheux : mais vous dépendez d'un Pere qui aime l'argent plus qu'il ne vous aime, & qui a la goutte aux mains toutes les fois qu'il en faut donner.

ISABELLE.

A mon âge, n'avoir point d'Etoffe à la mode ! J'en suis si honteuse quelquefois, que je n'oserois me montrer.

COLOMBINE.

Ah ! ce chagrin là est juste ; & si vous en sentiez moins, je ne croirois pas que vous fussiez fille.

ISABELLE.

Je la suis toute entiére de ce côté là, & je croy que l'on ne me regarde pas quand je ne suis pas faite comme une autre.

COLOMBINE.

Vous n'êtes pourtant pas trop mal tournée.

ISABELLE.

Je me deficrois moins de moy, si quand je viens le matin à ma Toilette, je trouvois un habit neuf.

COLOMBINE.

Un habit neuf? Attendez je pourray bien....

ISABELLE.

Hé quoy, Colombine?

COLOMBINE.

J'ay pitié de vous. Laissez-moy faire. Votre Pere n'est pas homme à se mettre en peine des habits que vous aurez; pourveu qu'ils ne luy coûtent rien.

ISABELLE.

Il est vray: mais si pour en avoir il faloit exposer ma gloire...

COLOMBINE.

Le pas pouroit être un peu glissant, si l'affaire se conduisoit par un autre: mais, Dieu mercy, je ne passe pas pour bête, & je pretends ménager les choses, de maniére que la médisance même ne pourra y trouver à mordre. A dire le vray, je ne comprens pas certains Maris, qui permettent à leurs Femmes des superfluitez d'ajustemens magnifiques, qu'ils n'ont point payez. Elles les ont gagnez au jeu, ou bien le Marchand leur a fait crédit. Bagatelle. En argent, ou autrement, c'est toûjours aux dépens du Mary.

ISABELLE.

Comment pretends-tu....

COLOMBINE.

Mon Dieu! vous payerez quand vous pourrez Je ne vous demande presentement que trois ou quatre coups d'œil. Là-dessus je vous fais prêter tout ce que vous voudrez d'Etoffe, & par des gens sans consequence, quoy que ce soit gens à bonne fortune; lesquels se plaisent dans leurs intrigues galantes, si on ne les soupçonne pas.

ISABELLE.

Hé qui sont donc ces Messieurs?

COLOM-

COLOMBINE.

Ces Messieurs sont des Marquis de Boutique, des Heros de Magasin, & les Favoris de ces fiéres Coquettes, qui voulant changer tous les jours d'habit, ont à tous momens affaire à eux. Enfin, ces Messieurs sont les beaux Garçons Marchands de la ruë aux Fers, de la ruë S. Honoré, & d'autres lieux de Paris, où les Boutiques sont remplies de gens de qualité.

ISABELLE.

J'aurois eu de la peine à le deviner.

COLOMBINE.

Comme ils ont un continuel commerce avec tout ce qu'il y a de plus poly, de plus galand, & de plus spirituel à la Cour & à la Ville, ce qu'ils font a le bon-goût; & on peut les regarder comme des copies des meilleurs Originaux. Ils ne respirent que l'air musqué; ils n'entendent que les paroles qui ont le beau tour, & ne voyent que les maniéres du plus pur usage du Monde choisi. Ce n'est pas que quelque fois il n'entre beaucoup de ridicule dans tout cela: mais ce ridicule plaît, pourvû qu'il soit à la mode; & le plus habile, sans cet air là, passeroit pour un Pedant en galanterie. De plus, ces Amans à petit bruit, sont les Miroirs à la mode. Vous les voyez d'une propreté qui n'a point d'égale; & les injures de l'air ne causent aucun desordre à leurs Perruques. Ils sont dans leurs Magasins comme dans des Trônes de Brocard d'or. Ils déployent leurs Etoffes avec des mains blanches, des airs gracieux, des yeux languissans; & regardent la Dame bien plus que les Etoffes.

ISABELLE.

J'en ay veu qui me sembloient fort contens de leurs Personnes.

COLOMBINE.

Il y en a dont l'esprit n'est pas moins agréable que la Personne, & qui étant doux & insinuants, viennent à bout de persuader tout ce qu'ils veulent. Chaque

Dame s'accoutume à quelqu'un d'eux, & le demande toûjours en entrant chez le Marchand. S'il est en Ville, elle s'en retourne sans vouloir rien acheter. Elle croit qu'il n'y a que luy qui luy puisse apprendre les Modes nouvelles ; celles qui doivent durer ou passer vîte, & celles qui n'ont point encore paru, & où l'on travaille.

ISABELLE.

Mais pour tirer de luy ce grand secret de l'état Marchand, il faut qu'elle luy fasse beaucoup de caresses.

COLOMBINE.

Bon! Et qu'est-ce que cela coûte? Une femme entêtée des modes nouvelles feroit encore plus. Pour empêcher qu'on n'en parle, elle est la premiére à dire qu'elle est des Amies de Monsieur Morinaux, ou tel nom qu'il vous plaira ; & tournant cela d'un air plaisant & spirituel, elle l'embrasseroit devant tout le monde, qu'on n'en diroit rien. Cependant comme quelques-uns de ces Messieurs sont assez bien faits, il est de certaines femmes d'un grand goût, qui s'enflament tout de bon, & qu'un semblable commerce accommode d'autant plus, qu'on est fort long-temps à découvrir les intrigues qu'on fait rouler sur ces sortes de gens.

ISABELLE.

Laissons cela. Tu en sçais beaucoup sur cette matiére.

COLOMBINE.

J'ay demeuré chez des Dames qui se trouvoient bien de cette sorte d'amour ; & même chez un gros Marchand, où j'ay veu tout le manége de ces beaux Pilliers de Magasin. Si quelque jolie personne vient pour acheter, ils trouvent moyen de faire durer la conversation, en évitant de vendre d'abord. Ils disent que dans peu de jours il leur doit arriver quelque chose de plus beau, & qu'on luy portera au logis ; & allant chez elle pour la voir plus à loisir, ils luy font

bon

bon marché, ou crédit, & vont même jusques à luy offrir gratis ce qu'elle souhaitte, selon qu'ils remarquent qu'elle a de penchant à être reconnoissante. Ils sçavent enfin tâter le terrain, & s'y accommoder.

ISABELLE.

S'ils étoient tous comme tu dis, Magazin d'Etoffe & Magazin donnant, ce seroit là une bonne chose; & cela feroit grand plaisir aux Coquettes mal-aisées.

COLOMBINE.

Il faut bien qu'il y en ait quelqu'un de plus rustique, pour donner du relief à la Galanterie des autres. Ces beaux Mignons de Comptoir ont encore un avantage à quoy l'on ne pense pas. C'est qu'ils ont la clef de la plupart des intrigues de Paris. L'Amant vient avec la Dame, & ils les voyent achetter des Etoffes. L'Amant n'attend point que la Dame ouvre sa Bourse. Il a de l'argent tout prêt, qu'elle luy rendra chez elle; & on devine aisément ce que cela signifie. S'il faut porter les Etoffes au logis, & que les Galands ayent leurs raisons pour ne s'y pas rencontrer, les industrieuses Amantes n'ont pas les mêmes pour cacher leur passion, & elles déferent inconsidérement à une Suivante, ou à quelque Amie qui se trouve chez elles: Voilà qui plaira à Monsieur un tel, voilà les couleurs qu'il aime, voilà qui est de son goût: Ces maniéres font deviner le commerce. Et si l'Amant est present, & qu'il rechigne de voir quelquefois la Dame qui veut prendre une Etoffe trop chére, le beau Marchand profite de ce chagrin, qui met les Amans en broüillerie; offre tel crédit que l'on veut dans une autre occasion, & sur tout quand la Dame est belle, & qu'il connoît que l'Amant a de la peine à fournir. Enfin il découvre jusques aux Grisettes même qui viennent achetter chez eux avec leurs Amans. L'Amour ne peut se cacher; il fait que l'on est libéral. Il n'y a pas jusques aux Mousquetaires & Gardes du Corps qui ne donnent quand ils aiment.

ISABELLE.

Il faut que tu ayes quelque Amant de Magasin, pour sçavoir tout cela, & en avoir tant appris.

COLOMBINE.

Vous dites peut-être plus vray que vous ne croyez. Il y a huit ou dix jours, qu'ayant besoin d'une bagatelle, j'entray dans une Boutique, où un certain Monsieur Galonnier m'échut en partage. C'est un grand Garçon assez bien tourné, qui dit de fort jolis mots, & que je croy fort content de sa personne. La maniére dont il commença à me regarder, m'ayant fait connoître qu'il me trouvoit à son gré, je pris pour luy de certains airs flateurs, qui l'obligerent à se radoucir pour moy. Outre le bon marché qu'il me fit, ce fut presque malgre luy que je payay. Tout étoit à mon service, je n'avois qu'à prendre. Je prétends vous l'amener icy; & deux ou trois mots gracieux que vous mêlerez à ce que je diray, feront votre affaire.

ISABELLE.

Mais prens bien garde....

COLOMBINE.

J'ay dans ma tête le tour qu'il faut donner à la chose. Comptez sur moy, & les Etoffes sont à vous.

SCENE

DE LA TIRADE.

LE DOCTEUR, UN JEUNE MEDECIN.

LE DOCTEUR.

QU'y a-t-il, Monsieur?

LE MEDECIN.

Si les Arbres ne semblent élever leurs branches vers le Soleil, que pour luy rendre hommage des bien-

bienfaits qu'ils ont reçus de sa chaleur ; ne vous étonnez pas, Monsieur, si je vous offre les prémices de mon esprit, en reconnoissance du fruit que j'ay tiré de la lecture de vos Ouvrages. La Faculté, & tout ce que nous avons de gens sçavans en l'Art de la Médecine, avoüent qu'il y a sur la Terre un grand nombre de Plantes capables de guérir les maux les plus inveterez, lesquelles néanmoins n'ont point de rang parmy nos Simples, parce que nous en ignorons la vertu. J'en suis une, Monsieur, de ces Plantes inutiles, qui n'a point encore de rang considerable. Mais si j'ay passé jusqu'à present pour une Herbe inutile, parce que l'on n'a de de foy qu'aux vieux Médecins, ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre ; c'est à l'ignorance du Public, qui croit que les Médecins ne sont bons que lors que les autres hommes ne valent plus rien, & qu'on ne fait d'état d'une Consultation, que lors que Messieurs les Consultans composent un Trio de Siécles ; & un Malade n'aura point de foy pour sa guérison, qu'il ne voye au chevet de son lit, deux fois par jour, une de ces vieilles Emplâtres, collée sur son fauteuil. Cependant quel secours peut-on tirer de ces Cervelles, que l'âge desseche, à qui la mémoire & le bon sens défaillent? de ces vieux Gouteux, qui sont plus malades que les malades qu'ils traitent ; & qui d'une main tremblante écrivent leur Ordonnance ? Mais comment diable lire l'écriture d'un tel caractére? Et c'est ce qui fait qu'on ne doit pas s'étonner si les Apotiquaires font si souvent des *qui pro quo*.

LE DOCTEUR.

Vous exercez donc la Médecine, Monsieur ?

LE MEDECIN.

Ouy Monsieur, je l'exerce, & de pur amour : je saigne, je purge, je sonde, je bistourise, je scie, je ventouse, je rogne, je déchique, je romps, je fends, je brise, j'arrache, je déchire, je coupe, je disloque, j'écarte, je taille, je tranche, & je suis sans quartier.

LE DOCTEUR.

Vous êtes la Foudre de la Médecine.

LE MEDECIN.

Je suis la Foudre & la Terreur des maladies. J'extermine les Fiévres, les Frissons, la Gale, la Gratelle, la Rougeole, la Peste, la Teigne, la Goute, l'Apoplexie, l'Eresipèle, le Rhumatisme, la Pleuresie, les Catharres, les Coliques venteuses & non-venteuses; sans épargner cette grosse & petite maladie, qui portent le même nom. Enfin je fais une si cruelle guerre aux infirmitez des hommes, que quand je vois des maux qui s'inveterent, & qui s'obstinent à rester dans un corps, je tuë jusqu'au malade pour en arracher la maladie.

LE DOCTEUR.

La Cure est admirable.

LE MEDECIN.

Je n'en sçay point d'autres.

LE DOCTEUR.

Orça, je vous ay donné le temps qu'il a fallu pour bien discourir; & à la fin je pourray donc vous entretenir?

LE MEDECIN.

J'y consens.

LE DOCTEUR.

Il faut commencer par la Médecine.

LE MEDECIN.

Très volontiers.

LE DOCTEUR.

C'est...

LE MEDECIN.

J'écoute.

LE DOCTEUR.

C'est, vous dis-je...

LE MEDECIN.

Je ne suis pas fâché d'apprendre ce que j'ignore.

LE DOCTEUR.

Hé donnez-moy le temps de parler un moment.

LE MEDECIN.

Plutôt quatre.

LE DOCTEUR.

Je vous disois donc que....

LE MEDECIN.

Apprêtons-nous à bien retenir.

LE DOCTEUR.

Encore ?

LE MEDECIN.

Oh, je ne parle plus.

LE DOCTEUR.

Il faut de l'application ; & vous ne pouvez pas écouter en murmurant.

LE MEDECIN.

Oh de l'application, la Médecine en demande beaucoup.

LE DOCTEUR.

Hé de grace !

LE MEDECIN.

Je n'y songeois pas, je vous demande pardon.

LE DOCTEUR.

Dans la Médecine il faut s'appliquer à connoître les signes des maladies ?

LE MEDECIN.

Les signes des maladies ?

LE DOCTEUR.

Ouy, & fort bien.

LE MEDECIN.

Les signes des maladies ! qui est l'homme qui les connoît mieux que moy ?

LE DOCTEUR.

Je sçay que...

LE MEDECIN.

Les lâssitudes & les pesanteurs du corps, signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé de grace!

LE MEDECIN.

La Jaunisse, signe de maladie. Les Demangeaisons de la peau, signe de maladie. La Gratelle, signe de maladie. Les Clous, signe de maladie. L'Amaigrissement de tout le corps, signe de maladie. Les petits Frissons sans régle, signe de maladie. Les frequentes envies de vomir, signe de maladie. Les Sueurs nocturnes, signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé souffrez....

LE MEDECIN.

L'Humeur triste, signe de maladie. Les frequentes Douleurs de Tête, signe de maladie. Les Eblouissemens, les Vertiges, signes de maladie. Les Teintures de jaune & de noir, signes de maladie. Les Saignemens de nez, signes de maladie. La rougeur des joues, signe de maladie. Leur sécheresse, signe de maladie. Les Baaillemens involontaires, signes de maladie.

LE DOCTEUR.

Quoy, je ne pourray pas dire un mot, & vous me tiendrez toûjours en haleine?

LE MEDECIN.

Puanteur d'haleine, signe de maladie. La Langue pâteuse, signe de maladie. Sécheresse à la gorge, signe de maladie, Soulevement d'Estomach, signe de maladie. Enflure des Veines, signe de maladie. La perte d'Appetit, signe de maladie. Les Hemorroides, signes de maladie. Avoir le Goût amer, signe de maladie. Les Glandes autour des Oreilles, signe de maladie. La difficulté de respirer, signe de maladie. Le Flux de Ventre, signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé que te n'en prend-il un, morbleu, qui t'emmene hors d'icy?

LE MEDECIN (*perdant haleine.*)

Les.... les.... les....

LE

LE DOCTEUR.

Il va crever.

LE MEDECIN.

Les....les.. .les....

LE DOCTEUR.

Je parleray après cela tout mon saoul.

LE MEDECIN.

Les.... les.... les....

LE DOCTEUR.

Sa Ratte s'enfle, à ce qui me semble. Monsieur....

LE MEDECIN.

La Ratte? Ho! cecy demande une figure Anatomique. La Ratte est située dans l'Hypocondre gauche, sous le Diaphragme, entre les Côtes & le Ventricule, près des Reins. De ce côté elle tient au Ventricule, au Peritoine, & à l'Omentum.

LE DOCTEUR.

Je voudrois que tu fusses crevé de bon cœur.

LE MEDECIN.

Le Cœur, est un Muscle composé de Membranes, de Chair, de Tendons, de Fibres, de Veines, d'Artéres, & de Nerfs. Il a un mouvement comme les autres Muscles, mais involontaire: Sa baze est située au milieu du Thorax, entre les Poulmons.

LE DOCTEUR.

Il m'étourdit les oreilles.

LE MEDECIN.

L'Oreille? La peau qui la couvre est adherente au Cartilage, par le moyen d'une Membrane nerveuse qui la rend très sensible.

LE DOCTEUR.

Il me prend envie de luy casser le Nez.

LE MEDECIN.

Le nez, est divisé en deux Narines par un Cartilage, & communique avec le Cerveau par l'Os cribleux.

LE DOCTEUR.

Je luy sauterois volontiers aux Cheveux.

LE MEDECIN.

Les Cheveux viennent de l'excrement du Sang.

LE DOCTEUR.

Si je prends un bâton, je te rompray les Côtes.

LE MEDECIN.

Les Côtes, sont recourbées, elles ressemblent à des segments de Cercles, & sont situées aux deux côtez de l'Epine ; elles sont plattes, & larges, quand elles approchent du Sternum. Mais....

LE DOCTEUR (*le chasse.*)

Va-t'en au Diable, j'ay la tête rompuë.

LE MEDECIN (*en s'en allant.*)

Apprenez, Ignorant, que le derriére de la tête se nomme l'*Occiput*, & c'est où est l'Os Occipital ; la Suture l'amboite, le sommet ou le haut de la tête sous lequel est la Suture, s'appelle, sagittal, & une partie des deux Os parietaux,

SCENE.

D'UN GARÇON MARCHAND.

ISABELLE, COLOMBINE, M. GALONNIER.

COLOMBINE.

MOnsieur, Galonnier, Madame est une bonne pratique.

M. GALONNIER.

Je vous suis fort obligé, Madame.

ISABELLE.

Tu te moques ! Colombine. Monsieur n'est point fait pour demeurer dans une Boutique. Il a un air de bon goût, & des qualitez qui sautent aux yeux quand on le voit.

M. GA-

M. GALONNIER.

On ne reçoit des civilitez que des gens comme vous.

COLOMBINE.

Monsieur Galonnier est fort honnête.

ISABELLE.

Il a un air de Naissance, qui m'a frappé si-tôt que j'ay eu les yeux sur luy. Cela ne s'efface point, en quelque état que l'on se trouve.

M. GALONNIER.

Ah Madame!

COLOMBINE.

Il a l'air de Cour.

ISABELLE.

Assurément.

M. GALONNIER.

Madame...

COLOMBINE.

C'est le plus bel Esprit du monde.

ISABELLE.

Il est aisé de connoître que M. a l'esprit fort agréable.

M. GALONNIER.

Madame...

ISABELLE.

Qu'il ne dise qu'un seul mot, ce mot est dit avec une grace merveilleuse.

M. GALONNIER.

Ah point du tout, Madame.

ISABELLE.

Le joly homme que Monsieur Galonnier! Il a des maniéres tout engageantes.

M. GALONNIER.

Madame...

ISABELLE.

J'ay remarqué dans la plupart de vos Magasins, qu'il y a parmi vous autres, beaucoup de gens fort bien faits.

COLOMBINE.

Bien des Dames les vont voir, & elles n'en disent rien.

M. GALONNIER.

Nous allons bien aussi chez elles.

COLOMBINE.

Et de la belle maniére vous vous faites payer?

ISABELLE.

Laissons cela, Colombine.

COLOMBINE.

Est-ce qu'il ne faut pas payer ce que l'on doit?

M. GALONNIER.

Voulez-vous voir ce que j'ay fait apporter?

ISABELLE.

Voyons. Qu'il est bien mis, Colombine! Il a une propreté ragoutante.

M. GALONNIER (*montrant dans son Coffre...*)

En voilà une belle par avanture.

ISABELLE.

Mais c'est une Etoffe qui n'est propre qu'à une femme; & même je suis trompée, si Madame de Bellemontre n'en a un habit.

M. GALONNIER.

C'est le Marquis de Bonne-Avanture qui le luy a donné. Il est de ses Amis.

ISABELLE.

Ho ho! Monsieur le Marquis est donc son Amant? Je ne sçavois pas qu'elle eût une affaire.

M. GALONNIER.

Nous sçavons quelquefois bien des choses.

COLOMBINE.

C'est dans leurs Magasins que l'on fait de belles découvertes.

M. GALONNIER.

Nous sommes là-dessus fort reguliers & fort discrets.

CO-

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que cela ſert d'être ſi modeſte ?

ISABELLE.

Qu'y trouves-tu à redire ? Monſieur Galonnier fait fort bien d'être modeſte.

M. GALONNIER.

Ah Madame...

ISABELLE.

Voyons, voyons ce Brocard.

M. GALONNIER.

Celuy-là vous plaît-il ?

ISABELLE.

Non, je trouve quelque choſe dans le deſſein, qui n'eſt pas ſelon mon goût.

M. GALONNIER.

En voilà un qui eſt fort beau, & je l'aimerois aſſez.

ISABELLE.

Qu'il eſt brillant !

M. GALONNIER.

Apparemment vous l'aimez, Madame ?

ISABELLE.

Voilà des nuances qui me charment.

M. GALONNIER.

Puiſque cette Etoffe vous plaît, il faut vous en accommoder.

ISABELLE.

Laiſſez-la moy regarder tout à mon aiſe. Qu'elle eſt riche, & que l'ouvrage en eſt bien conduit ! Pardon, c'eſt aſſez. Reployez-là.

M. GALONNIER.

Après cela je ne ſçaurois vous montrer plus rien.

ISABELLE.

Auſſi après l'avoir veuë, je n'en veux voir aucune autre.

COLOMBINE.

Vous avez de l'amitié pour elle ?

ISA-

ISABELLE.

Tu l'as deviné.

M. GALONNIER.

Pour l'amour de cela, je vous la donneray au prix qu'elle coûte.

ISABELLE.

C'est quelque chose, mais...

COLOMBINE.

Hé quoy? vous voilà bien embarassée! Faites marché comme avec votre Maître à Danser, que vous payerez quand vous serez mariée, Religieuse, ou morte.

ISABELLE.

Tu me fais rougir en parlant ainsi. Ces Etoffes sont plus réelles que des coups d'Archet.

M. GALONNIER.

Sur ce pied-là, Madame, elle est à votre service.

ISABELLE.

Je vous remercie, Mr. Galonnier. Colombine, voilà, ce que tu m'as attiré.

COLOMBINE.

Ho! c'est que Monsieur est de mes amis.

ISABELLE.

Quoy qu'il ne me vende rien, je pretends aussi qu'il soit des miens. Il est civil, & a une si belle phisionomie...

M. GALONNIER.

Rien n'est plus honnête que vous.

COLOMBINE.

Elle voudroit bien votre Etoffe : Mais franchement...

M. GALONNIER.

Madame n'a qu'à la prendre, ella la payera à sa volonté.

ISABELLE.

Je voudrois bien pourtant n'avoir de ces sortes d'obligations à personne.

M. GA-

M. GALONNIER.

Madame, prenez-vous la piéce toute entiére ?

COLOMBINE.

Ouy ; & Madame vous la payera quand elle aura de l'argent.

M. GALONNIER.

Madame la payera quand il luy plaira.

ISABELLE.

Adieu M. Galonnier. J'ay tant de confusion, que je ne sçaurois plus me laisser voir.

M. GALONNIER (*s'en va.*)

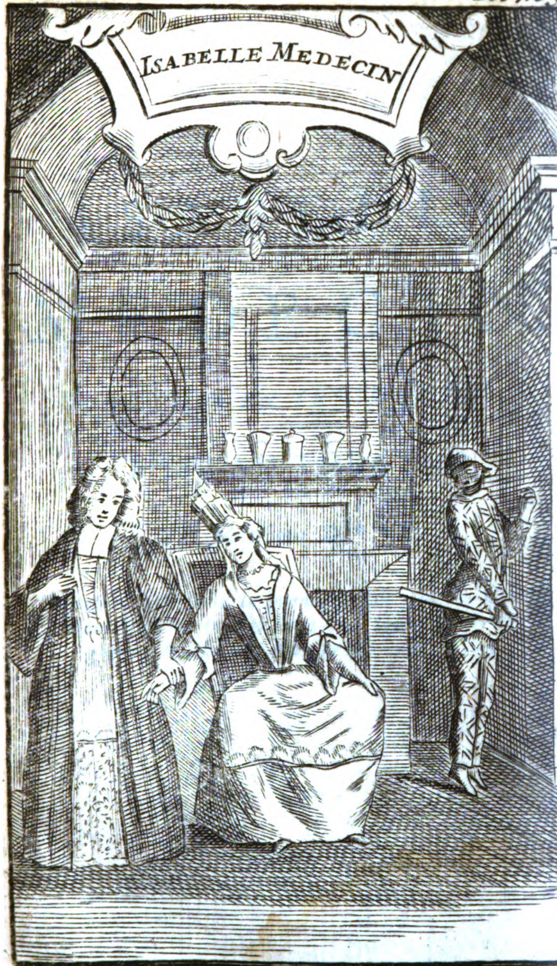
COLOMBINE.

Ne sçavois-je pas bien que nous aurions les Etoffes à bon marché ? Allons, Madame, les faire accommoder par quelque Tailleur qui ne prenne pas plus que le Marchand.



ISA-


ISABELLE MEDECIN


Tom. I.
Fol. 283
ISABELLE MEDECIN



ISABELLE MEDECIN.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D * * *.

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme jour de Septembre 1685.

A C-

ACTEURS.

CINTHIO.

ISABELLE.

COLOMBINE.

ARLEQUIN.

LE DOCTEUR.

CASCARET, *Laquais*.

OCTAVE.

SCE-

SCENES FRANÇOISES D'ISABELLE MEDECIN.

SCENE DE CINTHIO, ET D'ISABELLE *tantôt Médecin, & tantôt Fille.*

CINTHIO *seul.*

QUe je trouve ma Valise prête pour partir dans deux heures au-plus tard. Maudit soit l'intérêt, de m'avoir fait quitter la douceur de Turin, pour venir essuyer les rebuffades d'une Bourgeoise entêtée de son Médecin! Après tout, où est l'avantage d'épouser une Fille avec vingt mille écus? Il en faudra au moins dépenser la moitié en frais de Nôce; car avant qu'une Fille de Paris soit équippée de meubles, d'habits, de carosse, & de pierreries, trente mille écus ne vont pas bien loin. Hé morbleu, faut-il qu'un galant homme se rende esclave toute sa vie pour un peu de bien? Si on balançoit les chagrins que donnent les Femmes riches, avec l'argent qu'on en reçoit, ma foy, un homme bien sage se marieroit plutôt par inclination que par intérêt. Et quoy qu'en puisse dire mon Pere, je me vengeray de Colombine avec la premiére qui aura de la considération pour moy.

ISABELLE (*à part.*)

Ah, Ciel! s'il en veut croire mon cœur, sa vengeance sera bien prochaine.

CINTHIO.

Mais d'où vient qu'une Fille m'observe? Voyons ce qui peut donner lieu à sa curiosité... Mademoiselle, aimable comme vous êtes, il n'est pas possible de remarquer votre inquiétude, sans prendre soin de la soulager.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, mes chagrins sont de nature à pouvoir être difficilement secourus.

CINTHIO.

Un mal est bien grand, quand il est sans remède.

ISABELLE.

Le remède n'est pas impossible; mais les obstacles pour y parvenir sont presque insurmontables.

CINTHIO.

L'aimable Personne! Si mes services vous sont agréables, disposez de moy, Mademoiselle, en toutes rencontres; je sacrifie ma fortune & ma vie au seul plaisir de vous obliger.

ISABELLE (*à part.*)

S'il disoit vray, que je serois heureuse! (*haut.*) Vous vous offrez, Monsieur, de si bonne grace, qu'il est mal-aisé de ne vous pas faire au moins la confidence de mes chagrins. La mort prématurée de mon Pere & de ma Mere m'ayant laissée à la discretion d'un Frere; au lieu de trouver en luy la douceur que la liaison du sang me faisoit esperer, j'éprouve un Tyran qui me maltraite, & qui tâche de profiter de ma fortune, en me poussant dans un Cloître, par les dégoûts & les ennuis que sa dureté me donne à tous les momens du jour. Croiriez-vous bien, Monsieur, que voilà la premiére fois de ma vie que je me suis vuë en liberté d'ouvrir mon cœur à personne? Encore est-ce un grand hazard de ce que

ses

ses Malades le retiennent assez long-temps à la Ville pour me donner occasion de vous parler.

CINTHIO.

Comment ses Malades ? Il est donc Médecin ?

ISABELLE.

Ouy, Monsieur, & sans vanité des plus fameux, quoy que fort jeune.

CINTHIO.

Je gage que c'est le Médecin qui traite la Fille du Docteur Balouard ?

ISABELLE.

Comment jugez-vous cela ?

CINTHIO.

C'est qu'il vous ressemble si fort, qu'on ne peut rien voir de plus semblable.

ISABELLE.

Ce n'est pas une merveille, puis que nous sommes Jumeaux; mais grace au Ciel d'humeur fort opposée.

CINTHIO (*à part.*)

Ah ! la jolie Fille ! (*haut.*) Mademoiselle, il est aisé de finir vos maux. Vous êtes belle, sage, & judicieuse. En prenant un Mary honnête, riche, & complaisant, je suis persuadé que vous terminerez une captivité si rigoureuse.

ISABELLE.

Quelque envie que j'aye d'en sortir, je ne puis m'y resoudre qu'avec l'agrément de mon Frere.

CINTHIO.

Qu'à cela ne tienne. Je luy en feray volontiers la proposition, puisque ma personne vous est agréable; & si vous me donnez votre parole...

ISABELLE.

Et peut-on manquer à un Liberateur si généreux ?

CINTHIO.

Reposez-vous de tout sur moy. Je l'attends icy de pied ferme, & je vous rendray bon compte de notre Entrevuë.

ISA-

ISABELLE.

Voilà l'heure à peu près qu'il se retire. Vous ne serez pas long-temps sans le rencontrer. (*Elle s'en va.*)

CINTHIO (*seul.*)

Quel bonheur est le mien, de voir succéder tant de bonne foy aux mépris de Colombine! Qu'on dise ce qu'on voudra, il est pourtant des Femmes sincéres; & quand le destin nous en offre, il faut ma foy les préférer à de l'argent. Ah, le charmant plaisir d'entamer le cœur d'une jeune Fille, & d'être l'objet de ses premiers feux! Je ne pense pas qu'un Médecin refuse un homme de ma qualité pour son Beau-frere.

ISABELLE (*en habit de Médecin.*)

Demandez-vous quelque chose?

CINTHIO.

Je cherche, Monsieur, l'occasion de vous pouvoir dire deux mots en liberté.

ISABELLE.

Apparemment vous avez quelque maladie secrette.

CINTHIO.

Toute des plus secrettes, & que je ne puis confier qu'à vous-même.

ISABELLE.

Vous m'auriez fait plaisir de venir à un autre heure, & je suis si las & si accablé de Malades, que je ne cherche qu'à me reposer.

CINTHIO.

Mon mal n'est pas invéteré. Comme il me vient de prendre sur le champ, sur le champ vous me pouvez guérir.

ISABELLE.

Voyons ce que c'est: mais en peu de paroles, je vous prie.

CINTHIO.

Oh, je ne vous ennuyeray point. Je passe dans une ruë; j'apperçois une jeune & aimable Personne; j'en suis charmé; je l'accoste...

ISA-

ISABELLE.

Et il vous en cuit peut-être ?

CINTHIO.

Non, Monsieur. Si quelque chose m'afflige & me tourmente, c'est l'apprehension que vous ne fassiez obstacle à mon bonheur.

ISABELLE.

Tout au contraire, nous ne cherchons que playes & bosses.

CINTHIO.

Votre seul agrément peut m'assurer la vie. Mais je me sens, Monsieur, si peu de mérite, & Mademoiselle votre Sœur a tant de bonnes qualitez.....

ISABELLE.

Vraiment, j'en suis bien aise ! C'est donc ma Sœur qui vous rend malade ?

CINTHIO.

C'est elle qui fera toute la félicité de ma vie, si je puis parvenir à l'honneur de l'épouser.

ISABELLE.

Vous l'épouser ? Oh, ne me croyez pas assez ennemy de ma Sœur, pour souffrir qu'elle épouse un homme sans foy & sans probité.

CINTHIO.

Dans le dessein que j'ay, vous pouvez m'outrager à coup seur. Mon silence répondra aux injures que vous me faites.

ISABELLE.

Est-ce vous faire injure, de dire que vous avez manqué de parole à une Fille de Lion, nommée Isabelle, parce qu'on vous a flatté d'épouser la Fille du Docteur Balouard avec vingt mille écus ? Seroit-ce point offenser votre suffisance, de vous faire remarquer que Colombine a eu pour vous tous les mépris que mérite votre lâcheté ?

CINTHIO (*a part.*)

Il en sçait trop.

ISABELLE.

Allez perfide, ma Sœur ne ſera la proye ny d'un Coquet Bannal, ny d'un Fourbe intéreſſé ; on ſçait bien les moyens d'écarter un Avanturier comme vous.

CINTHIO.

Mais du moins...

ISABELLE.

L'explication ne ſert à rien, ma Sœur n'eſt point pour vous, & je vous prie de ne plus paroître autour de ma maiſon.

CINTHIO.

Si ma preſence vous fait peine, je ſçauray m'éloigner de peur de vous déplaire.

ISABELLE.

Me le promettez-vous. (*Elle s'en va.*)

CINTHIO.

Je vous en donne ma parole. (*Seul.*) Quel Démon prend ſoin de me perſecuter, & de rendre un compte fidéle des méchants endroits de ma vie ? Quoy ! la Sœur m'adore, & le Frere à point nommé me reproche des véritez qui ne ſont que trop certaines, & trop honteuſes ? Ciel ! tu te venges ſur moy de l'avarice de mon Pere, & tu me châties trop cruellement d'un mal que je n'ay point fait.

ISABELLE (*en habit de fille.*)

Hé bien, ſerons-nous heureux ? avez-vous fléchy la mauvaiſe humeur de mon Frere ?

CINTHIO (*à part.*)

Cachons luy ma diſgrace le plus adroitement que faire ſe pourra. (*Haut.*) A vous dire vray, je l'ay bien ébranlé ; mais on ne peut pas vaincre l'emportement d'un homme en une ſeule entrevuë. Je me flatte pourtant d'en venir à bout.

ISABELLE (*à part.*)

Il n'aura pas grand' peine. (*haut.*) Mais encore, que vous a-t il repondu ?

CIN-

CINTHIO (*à part.*)

Ah, le mortel embarras (*haut.*) Il m'a demandé quelque temps pour s'instruire de ma fortune, & pour sçavoir qui je suis.

ISABELLE (*à part.*)

Traître, il ne le sçait que trop.

CINTHIO.

Ces sortes de perquisitions ne peuvent pas être longues. Pourveu que vous soyez convaincuë de mon ardeur, je n'ay rien à craindre d'ailleurs.

ISABELLE.

Ah, j'entends mon Frere. Je suis perduë s'il me voit avec vous. (*Elle s'en va.*)

CINTHIO (*à part.*)

Quoy? le Destin s'acharne toûjours sur moy, & je ne puis joüir un moment du bonheur qu'il m'offre? Gardons, si faire se peut, autant de moderation qu'il en faut pour ménager un Esprit bizarre, que ma patience & ma retenuë pourront réduire à la fin.

ISABELLE (*revenant en Médecin.*)

Quel moyen d'ajouter foy à vôtre parole, si vous ne la pouvez tenir pendant un quart d'heure? Quoy? vous me venez de promettre solemnellement de ne plus approcher de ma Maison; & je vous trouve encore, furetant, & cherchant les occasions de parler à ma Sœur?

CINTHIO.

Que la Foudre du Ciel me puisse écraser, si...

ISABELLE.

A d'autres. Les sermens n'abusent que les Duppes. Ecoutez, Monsieur le Fanfaron, après vous avoir expliqué mes sentimens avec douceur, je vois bien qu'il en faudra venir à des extrémitez fâcheuses, & que très asseurément...

CINTHIO.

J'ose vous dire, Monsieur, que jamais Médecin

n'a traité un homme de ma condition avec. . .

ISABELLE.

Oh, ne le prenez pas là. Pour être Médecin, je n'en ay pas le cœur moins bien placé. Sçachez qu'il y a plus de Pistolets que de Livres dans mon Cabinet, & que sur le chapitre de ma Sœur, il n'y a ventrebleu point d'homme qui l'ose regarder, sans que je luy fasse sauter la cervelle.

CINTHIO.

Mais, Monsieur, ce n'est qu'à bon dessein; & pour peu que vous voulussiez m'écouter. . .

ISABELLE.

Je ne veux rien entendre de votre part, & s'il vous arrive jamais d'avoir aucun commerce avec elle, comptez que de vous ou de moy, il en demeurera un sur le carreau. (*Elle s'en va.*)

CINTHIO (*seul.*)

Sa Sœur me l'avoit bien dit, qu'il n'étoit pas traitable. Il faut pourtant que mes soins & ma patience me fassent arriver au but de mes desirs. Il ne sera pas dit qu'une Fille bien née consente de m'épouser, sans que je mette tout en usage pour profiter d'un bien si precieux. Il n'y a point à marchander, il faut deffaire les Pacquets, & la Valise, & voir à quoy tout cecy peut aboutir.

SCENE

SCENE DE LA DECLARATION D'AMOUR.

ISABELLE (*en Médecin.*
COLOMBINE (*contrefaisant la Malade.*)

ISABELLE.

QUelle surprise, Mademoiselle ? On vient de me dire en entrant, que vous êtes empirée depuis ce matin.

COLOMBINE (*dans un grand Fauteuil.*)

Ha..., ha...

ISABELLE.

Voilà un changement bien subit. Selon toutes nos régles, ces maladies n'ont point d'accès si violent. Sur ce qui me paroît, je suis le plus trompé du monde, si elle n'a quelque partie noble attaquée.

COLOMBINE (*à part.*)

Il dit mieux qu'il ne pense. *haut.* Ah, Monsieur Poupardin, vous m'abandonnez bien cruellement!

ISABELLE.

Ne m'offensez point, Mademoiselle. Je vous traitte plus soigneusement que tout le reste de mes Malades. Vous mocquez-vous ? j'en laisserois mourir trente, pour avoir le loisir de vous secourir.

COLOMBINE.

Bon Dieu! Comment pourriez-vous me secourir ? vous ne venez ceans que trois fois par jour, & vous ne m'ordonnez que des drogues dont je ne tire aucun soulagement. Ha...

ISABELLE.

Jusques à-present je n'ay travaillé qu'à corriger par des potions anodines certaines humeurs bilieu-

ses, concentrées dans la capacité du Mezentére, dont l'activité picquante & maligne, opile la Ratte sans relâche, & produit les symptômes modernes, que nous appellons Vapeurs.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, j'en serois quitte à bon marché si je n'avois que la Ratte offensée ; (*à part.*) Est-ce qu'il ne m'entend point ?

ISABELLE.

Vous ne comptez donc la Ratte pour rien ?

COLOMBINE.

A l'égard de ce que je sens, ce n'est qu'une bagatelle.

ISABELLE.

Pour vous tirer d'affaire, il ne faut rien nous cacher. Un Malade guérit à coup seur, quand on travaille sur les véritables principes du mal. Mais du moment que le Médecin tâtonne ou chancelle, ma foy, ses Ordonnances aboutissent toûjours au Cimetiére.

COLOMBINE.

Cela est tellement vray, que je serois enterrée à l'heure que je vous parle, si j'avois continué le regime d'un Ane de Médecin, qui gouverne mon Pere, & qui n'a pour toutes études que son effronterie & son caprice.

ISABELLE.

Vous ne ménagez guéres notre Profession, Mademoiselle.

COLOMBINE.

Doit-on ménager un homme qui se mêle d'un métier qu'il ne sçait pas ? Depuis deux ans qu'il me traitte, croiriez-vous qu'il ne m'a encore ordonné aucun des remèdes qui me peuvent soulager ?

ISABELLE.

Vous ne me ferez pas ce reproche ; si je puis connoître votre mal à fond.

CO-

COLOMBINE (*à part.*)

Je luy creve les yeux, & il ne s'en apperçoit pas.

ISABELLE.

Commençons, je vous prie, par le témoignage du poux. C'est le Calendrier de toutes les Maladies.

COLOMBINE.

Mes yeux vous en apprennent bien autant que mon bras.

ISABELLE.

Vous les avez un peu bouffis : mais la moindre intemperie peut causer ce desordre.

COLOMBINE (*à part.*)

L'ame d'un Médecin est quelque chose de bien revêche! Ces gens-là ne s'entendent qu'au commerce de la Casse & du Sené. Je suis au desespoir. (*Haut.*) Si mes yeux ne vous apprennent rien, du moins la langueur de ma voix devroit... ha... ha... ha...

ISABELLE.

Ces sortes de cris aigus denottent une cause violente. Ne seroit-ce point quelque abcès? Est-ce là où vous sentez la douleur?

COLOMBINE.

Ha...

ISABELLE.

Voilà des redoublemens bien bizarres. Est-ce au deffaut des Côtes?

COLOMBINE.

Non. Plus haut.

ISABELLE.

Quoy, là.

COLOMBINE.

Non.

ISABELLE.

Ne seroit-ce point quelque palpitation de Cœur? Voyons.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, vous y êtes; & je puis dire que

vous me rendez la vie. Votre main a fait cesser mes douleurs tout à coup.

ISABELLE.

Ce n'est pas sans raison. Nous lisons dans Hypocrate, que la chaleur temperée de la main est salutaire en bien des rencontres.

COLOMBINE.

Si votre main produit de si bons effets, souffrez, Monsieur, que je vous la demande avec empressement.

ISABELLE.

La main la premiére venuë en feroit tout autant.

COLOMBINE (*à part.*)

Est-ce que je ne parle pas bon François?

ISABELLE.

Le bénéfice de la friction est déterminé par la simple application de la main, & non par la différence de la personne.

COLOMBINE.

Pour celuy-là, Monsieur, je vous le nie. Il n'y a pas de Filles au logis qui ne m'ayent rendu plus de cent fois ce bon office sans que j'en aye éprouvé aucun soulagement.

ISABELLE.

Il faut convenir, que la main de l'homme a de grandes vertus. (*à part.*) Quand ils sont faits comme moy, les Femmes en sont les duppes.

COLOMBINE.

Je vous diray davantage. Quand je ne vous vois point, mon cœur est dans une agitation violente & insupportable: mais du moment que vous paroissez, tous ces mouvemens se r'allentissent, & il semble qu'il vous regarde comme l'auteur de son repos. J'en dis trop pour une Fille.

ISABELLE (*à part.*)

Si le repos de son cœur dépend de moy, je la tiens mal à son aise. Flatons du moins sa manie .... (*Haut.*) Je suis trop heureux, Mademoiselle, si ma presence interrompt votre....

CO-

COLOMBINE.

Hé voilà ce que je demande. Tous mes-maux seroient finis, si j'étois seure de vous avoir toûjours auprès de moy. A ma voix & à mes discours, vous jugez bien que.... que .... ah le penible aveu! que ma passion est honnête & sincére, & que tous mes vœux ne tendent qu'à vous épouser.

ISABELLE (*à part.*)

Moy? m'épouser? La pauvre Fille, que je la plains! (*haut.*) L'honneur que vous me proposez, Mademoiselle, est au dessus de ce que je pourrois prétendre: mais de grace, songez que votre fortune vous offre un meilleur sort: que notre Profession nous applique à toute heure, au soin des Malades: que très souvent nous portons chez nous des airs de fiévre; & qu'enfin vous n'êtes point faite pour delâsser un Médecin des courses qu'il a faites le long d'une journée.

COLOMBINE.

Il vaut donc mieux que j'obeisse à mon Pere, & que je me marie avec Cinthio.

ISABELLE.

Ce ne seroit pas là mon compte. A Dieu ne plaise, Mademoiselle, que je voulusse contraindre votre inclination! Ce que je vous represente n'est que pour prevenir les plaintes que vous me pourriez faire dans la suite.

COLOMBINE.

Je ne me plaindray de rien, si je puis parvenir au bonheur que je me propose.

ISABELLE.

Que vous êtes généreuse!

COLOMBINE.

Qu'il est doux de suivre le penchant de son cœur!

ISABELLE.

Que ma surprise est agréable!

COLOMBINE.

Ma joye sera parfaite.

ISABELLE. (*à part*).

Il y aura pourtant quelque chose à dire.

COLOMBINE.

M'aimerez-vous toûjours ?

ISABELLE.

Toûjours.

COLOMBINE.

Quoy, serieusement, toûjours ?

ISABELLE.

Ouy, ma Belle, toûjours, toûjours, toûjours.

COLOMBINE.

Ne songeons presentement qu'au moyen de rompre mon Mariage avec Cinthio.

ISABELLE.

J'ay bien autant d'intérêt que vous à l'empêcher. Pour cela, vous n'avez qu'à vous plaindre à votre ordinaire. L'on ne vous mariera pas, tant qu'on vous croira malade.

COLOMBINE.

Laissez-moy faire. C'est le talent des Femmes, d'être malades à point nommé.

ISABELLE.

Si vous joüez bien votre rôlle, il sera facile d'écarter Cinthio. Je luy feray entendre par bonne & vive raison, que cette affaire ne vous est point avantageuse. Prenez seulement vos airs soupirans & douloureux, & vous reposez sur moy de tout le reste.

COLOMBINE.

Il est donc vray que vous m'aimez de bonne foy, & que je puis compter sur vous & sur votre cœur.

ISABELLE.

Quelque chose qu'il arrive, ce ne sera pas par là que vous vous plaindrez de moy. (*Elle s'en va.*)

COLOMBINE.

Ah! la grande affaire, qu'une déclaration amoureuse! Je ne m'en suis pourtant pas tirée en Novice. (*Elle rentre.*)

SCE-

SCENE

D'ISABELLE ET D'ARLEQUIN.

ISABELLE.

AH, Fortune ennemie, pourquoy m'avoir introduite avec tant de facilité chez le Docteur, pour en être congediée avec tant de chagrin? Juste Ciel, falloit-il venir de si loin, pour voir mon Amant entre les bras d'une autre? Amour, tu me sacrifies, à la veille de mon bonheur! Ah, traître! pourquoy me laisser charmer de Cinthio, si tu l'arraches de mon cœur, pour le porter à Colombine qui le méprise?

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là de raillerie.

ISABELLE.

Non, il ne sera pas dit qu'Isabelle survive à son malheur. Puis que mes premiers feux sont trompez, desespoir, rage, fureur, déchirez mon ame à votre tour, & me rendez la victime....

ARLEQUIN.

Mademoiselle, sans vous interrompre, en avez-vous là pour long-temps?

ISABELLE.

Pour toute ma vie, & mes déplaisirs ne finiront....

ARLEQUIN.

Cela étant, j'auray bien le loisir de dîner devant que vous ayez fini.

ISABELLE.

Quoy, tu m'abandonnes à ma douleur? Ah, Coquin, si je prends un bâton....

ARLEQUIN.

Pourquoy faire un bâton? Est-ce qu'on n'oseroit avoir faim à votre service:

ISABELLE.

Ne m'échauffe point les oreilles.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien-heureuse de vivre de soupirs. Pour moy, tout franc, il faut que je mange. De pere en fils nous avons toûjours mangé dans notre famille.

ISABELLE.

Ne te fâche point, tu mangeras tout ton saoul quand je seray mariée.

ARLEQUIN.

Du train que vous y allez, je ferois le Carême bien long. Le beau progrès que vous avez fait, depuis que cette quinte-là vous tient!

ISABELLE.

Tu te mêles donc de raisonner?

ARLEQUIN.

Je me mêle de me conserver, & de ne point mourir étique. Depuis trois mois que nous sommes arrivez, me voilà transparent comme un chassis; & avec cela vous êtes méchante comme la grêle: vous ne parlez que de bâton, que d'étriviéres, que de casser les bras, que de fendre la tête. Qui diable croiroit qu'un petit corps pût loger tant de malice? Il n'y a qu'un mot qui serve, donnez-moy mon congé.

ISABELLE.

Quoy! tu me voudrois quitter hors de mon Pays, & dans le temps où mon Mariage ne peut reussir sans toy?

ARLEQUIN.

Avez-vous le Diable au corps, avec votre Mariage? Il n'y a que vous au monde, qui pretendiez épouser un homme malgré luy. Ma foy, si Cinthio faisoit le Papillon, je ferois la Chévre, & en Fille d'esprit, je prendrois parti ailleurs.

ISABELLE.

Ah! plutôt mourir un million de fois!

ARLEQUIN.

Apparemment, vous n'êtes encore jamais morte?

ISABELLE.

Non, mais j'en suis bien près.

ARLEQUIN.

Vous êtes encore plus près des Petites-Maisons. Hé, ventrebleu, faut-il qu'une Fille comme vous se jette à la tête d'un homme ? Il y a tant de gens bien bâtis, qui se mettroient en quatre pour vous épouser.

ISABELLE.

Tu te mocques, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, la peste m'étouffe. J'en connois qui vous feroient bravement une passe au colet, si vous étiez dépaîtrée de Cinthio.

ISABELLE.

Ont-ils aussi bonne mine que luy ?

ARLEQUIN.

Ce sont bien d'autres Compagnons, ma foy. J'en connois un, entr'autres, que vous adoreriez.

ISABELLE.

A-t'il de la taille ?

ARLEQUIN.

Il n'est ny grand ny petit. Au surplus, c'est une encolure d'homme aussi fine....

ISABELLE.

Et l'esprit ?

ARLEQUIN.

Diable ! tout du plus fin. C'est l'étrille des impertinences du temps.

ISABELLE.

A-t'il un employ ?

ARLEQUIN.

Il en a plus de trente.

ISABELLE.

Paroît-il à la Cour ?

ARLEQUIN.

C'est où il triomphe.

ISABELLE.

Est-ce un bel homme ?

ARLEQUIN.

Comme vous sçavez, ce n'est pas toûjours le visage qui charme les Femmes. Cependant à tout prendre, ce sont des traits singuliers. Il n'est pas blanc, il n'est pas aussi tout à fait noir. C'est un espèce de brun enfoncé, qui vous reviendra, ou je suis fort trompé.

ISABELLE.

Il ne faut pas demander s'il est brave?

ARLEQUIN.

Il n'est pas de ces Fanfarons, qui donnent de la pratique au Chirurgien. Mais c'est un homme judicieux, qui fait bien ses parties, & qui ne se bat que quand il est le plus fort.

ISABELLE.

Arlequin, selon tout ce que tu me dis-là; il pourroit bien être mon fait.

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur Cinthio, Mademoiselle?

ISABELLE.

Que tu es bête! Cinthio n'est pas le seul homme de mérite qui soit sur la terre.

ARLEQUIN.

Je le crois.

ISABELLE.

Es-tu familier avec ce Monsieur, dont tu me parles?

ARLEQUIN.

Comme avec moy-même.

ISABELLE.

Et où pourroit-on le voir?

ARLEQUIN.

A l'heure que je vous parle, il vous observe à deux pas d'icy. Pour vous faire plaisir, je m'en vais adroitement le faire venir.

ISABELLE.

Ne me vas pas commettre, au moins?

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire, je vous choyeray comme ma fille.

ISA-

ISABELLE (*seule.*)

Ce seroit quelque chose de bien bizarre, si pour me depiquer de Cinthio, j'en allois épouser un autre!

ARLEQUIN (*faisant semblant d'introduire un homme.*)

Hé, venez, Monsieur, venez, nous causerons icy plus agréablement.... Je vous incommoderay peut-être.... Non vous ne sçauriez.... Mademoiselle....

ISABELLE.

Arlequin reprend sa belle humeur.

ARLEQUIN.

Encore un coup, Mademoiselle, je ne suis pas le premier Faquin, que l'Amour a rendu supportable, Je vous présente mon cœur lardé de vos talens, garotté par vos charmes, & embourbé dans vos attraits. La veuë ne vous en coûtera rien; mais il m'en cuira toute ma vie, si vous ne reciproquez une œillade amoureuse à un pauvre Diable gourmandé de votre jeunesse, & qui ne laisse pas au travers de sa livrée, de sentir tout ce que vous valez.

ISABELLE.

A ce que je vois, tu te divertis à mes dépens?

ARLEQUIN.

Helas! si vous sçaviez combien je suis pénétré.... Dieu me le pardonne, si vous vous y preniez bien, je crois que je ferois la sottise de vous épouser.

ISABELLE.

Pour le coup, cela passe la raillerie. Qu'on m'apporte un bâton.

ARLEQUIN (*faisant semblant de chasser quelqu'un.*)

Hé fy, Monsieur! de quoy vous avisez-vous de chagriner Mademoiselle? Croyez-moy, retirez-vous, de peur d'accident.... Ah! que de bruit! Vous cherchez noise.... Ho par la jernie; vous vous ferez rosser.... (*Revenant vers Isabelle.*) Que voulez-vous, Mademoiselle? on ne connoît pas le monde à la mine. De la maniére que cet homme-là m'avoit parlé, je pensois, ma foy, que ce fût votre fait.

ISA-

ISABELLE.

Allons, n'en parlons plus.

ARLEQUIN.

Voyez un peu ce visage! On t'en garde ma foy, des filles de cet âge là!

ISABELLE.

Il faut, malgré qu'on en ait, rire de tes sottises.

ARLEQUIN.

Si tu n'avois gagné au pied, nous allions voir un beau carnage!

ISABELLE.

Trop est trop; tiens voilà un Ecu d'or, va manger à ton aise; mais ne manque pas dans une heure au plus tard, de me rendre des nouvelles certaines du Mariage de Cinthio.

ARLEQUIN.

Pour un Ecu d'or, vous ne pourrez pas sçavoir grand' chose.

ISABELLE.

Veux-tu te dépêcher? Qu'on a de peine avec les vieux Valets! Malgré qu'on en ait, il en faut tout souffrir.

SCENE DE LA CONSULTATION.

LE DOCTEUR, ISABELLE, & ARLEQUIN *en Médecins.* COLOMBINE *dans une Chaise de commodité.*

ARLEQUIN.

Est-ce là la Patiente?

LE DOCTEUR.

Ouy, Monsieur.

AR-

ARLEQUIN.

Voilà une Demoiselle d'un assez bon rencontre. Interrogeons d'abord le poulx... Il y a là un grand combat entre le Sistole & le Diastole... Le cœur assurément est intrigué... Je vois là des mouvemens compliquez qui me déplaisent... Malepeste! que son temperament a de rapport à sa constitution! Diable! voicy tout plein de choses, qui dénotent qu'elle auroit besoin de certaines choses, qui produiroient autre chose, qui ne seroit pas une méchante chose. Mais la plupart des Peres ne s'accordent pas toûjours avec nos Ordonnances. Tant y a, voyons un peu sa langue... Oh, oh, j'observe là une blancheur noirâtre, qui me fait presumer, que le broüillement des humeurs vient de la corruption de la masse qui circule dans les parties fibreuses; en sorte que les Hypocondres frapez, lancent par represailles ces picotemens aigus qui font les contorsions que nous appellons Apoplectiques. Diable! voilà ce qu'on appelle parler Médecine; & si vous ne me croyez, votre fille est flambée.

ISABELLE.

Ne ferions-nous pas mieux d'entrer dans le détail du mal, & de considerer, si vous le trouvez à propos...

ARLEQUIN.

Moy? Non. Je ne trouve jamais à propos ce qui repugne à nos principes.

ISABELLE.

Hé, Monsieur, je n'ay encore rien dit.

ARLEQUIN.

Hé bien, c'est sur ce que vous direz.

ISABELLE.

Il me semble donc, que Mademoiselle étant extraordinairement mélancolique, cette mélancolie ne peut être causée que par un sec atrabilaire, qui fait sa residence dans la region de la Rate.

A R-

ARLEQUIN.

Hé fy ! vous mocquez-vous ? Il n'y a pas de Médecin de Montpellier, qui ne raisonne mieux que cela.

ISABELLE.

Cette humeur grossiére & recuite, acquiert par son séjour, des degrez de malignité, qui augmentent le chagrin de la Femme ; & cela par une effervescence qui se fait dans la partie affectée.

ARLEQUIN.

Quel jargon !

ISABELLE.

En avez-vous de meilleur ?

ARLEQUIN.

Tout beau, jeune homme, tout beau. Apprenez le respect que vous devez à votre Ancien. Il vous fait beau voir ma foy, raisonner sur la Médecine Gothique, & tenir toûjours le Galien & l'Hypocrate aux cheveux ! C'est bien à vous d'entrer en lice avec un Moderne comme moy ! Apprenez, mon amy, que l'Aphorisme des Aphorismes, est d'aller tête baissée aux principes : *Principiis obsta.* Diable ! voilà le grand mot. *Principiis.* Malepeste ! c'est-là où il faut s'appliquer.

ISABELLE.

Personne n'en disconvient.

ARLEQUIN.

Cela étant, sçachez que vous êtes trop jeune, pour aller fouiller dans la Ratte des Femmes, comme dans une Carriére de chagrin.

ISABELLE.

Mais pourtant, la region de la mélancolie...

ARLEQUIN.

Vous êtes un impertinent, avec votre melancolie. Quand une Femme a du chagrin, est-ce sa Ratte qui en est cause ?

ISABELLE.

Qui en doute ?

AR-

ARLEQUIN.

Les ignorants comme vous. Ca, parlons un peu raison ; car ce n'est que par là qu'on se fait entendre. Quand une jeune Mariée n'a qu'une Bergame dans sa chambre, & qu'elle est chagrine d'une Verdure, ou d'une Haute-lice qui luy manque : Est-ce dans la Ratte qu'on la va chercher ?

ISABELLE.

Il n'y a pas de replique à cela.

ARLEQUIN.

Quand un Jaloux tient sa Femme sous la clef, & qu'il luy deffend de voir le monde, est-ce dans la Ratte qu'elle trouvera compagnie ?

ISABELLE.

Non assurément.

ARLEQUIN.

Quand un Avare refuse à sa Femme un Carosse, des Bijoux, & les autres ajustemens indispensables : Est-ce la Ratte ou son Mary qu'elle donne au Diable ?

ISABELLE.

Ho, c'est le Mary seurement.

ARLEQUIN.

Cependant, selon vous, le principe du chagrin est dans la Ratte.

ISABELLE.

Je n'en demords point.

ARLEQUIN.

Venez-ça, Monsieur le Médecin. Quand vous allez deux fois par jour chez un gros Seigneur, & qu'après l'avoir tiré d'une longue & dangereuse Maladie, il ne vous donne pour tout payement que des révérences ; vous en prenez-vous à votre Ratte du chagrin de ne point toucher d'argent ?

ISABELLE.

Nenny, Monsieur.

ARLEQUIN.

Concluons donc, que pour guérir le chagrin, il faut

faut remedier aux véritables causes du chagrin ; non pas avec de la Casse, & de la Rhubarbe, comme vous autres ignorans.

ISABELLE.

Et avec quoy donc ?

ARLEQUIN.

Avec choses proportionnées aux maladies. Si une Femme est mélancolique pour être mal meublée, un Médecin qui sçait son métier prend la plume, & aussi-tôt : Recipe un lit de Damas, & une Tapisserie à personnages ; & l'on ploye l'Ordonnance en quatre, & on la donne en main propre au Mary.

ISABELLE.

Et si le Mary ne suit point l'Ordonnance ?

ARLEQUIN.

En ce cas là, une Femme se pourvoit d'ailleurs. Quand les Maris font les bêtes, tant pis pour eux.

LE DOCTEUR.

Mais quand la jalousie d'un Vieillard chagrine une jeune Femme, de quel Baume vous servez-vous pour la guérir ;

ARLEQUIN.

Tout du plus souverain. Recipe un Financier, & un homme d'Epée. Un Financier pour donner de l'argent, & un homme d'Epée pour le dépenser.

ISABELLE

Sur ce pied-là les Apotiquaires ne gagnent rien avec vous ?

ARLEQUIN.

Depuis trente ans que je fais la Médecine, je n'ay pas ordonné le poids de quatre Ecus de Sené, & j'en ay fait dépenser plus de cent mille, en Bals, en Colations & en Serenades.

LE DOCTEUR.

Si vous guérissez si joyeusement, vous devez avoir bien des pratiques ?

ARLEQUIN.

Ma maison ne desemplit point de Filles qui viennent m'apprendre leurs petits besoins. Au sortir de chez moy, elles vont se mettre au lit. Les Peres aussi-tôt m'envoyent querir; & selon l'exigence des cas, j'ordonne les drogues nécessaires. A une melancolique, Recipe des Violons. A celle qu'on tient trop de court, Recipe des promenades, & de frequentes visites. A celle qu'un Pere chagrine Recipe un mari tout des plus jolis. A celle qui aime le jeu, Recipe trois prises d'Ombre, ou de Lansquenet...

LE DOCTEUR.

Mais revenons à ma Fille, Monsieur, avec quoy la guérirez-vous ?

ARLEQUIN.

Ho ; pour les Filles de Docteur, c'est ce qui nous embarasse.

ISABELLE.

Sont-elles plus difficiles à guérir que d'autres ?

ARLEQUIN.

Vraiment, c'est bien autre chose. Quand la Fille d'un Docteur veut être mariée, si le Pere répugne à son choix, il se fait une révolution violente des esprits obeïssans, qui à force d'être gourmandez, causent une... gourmandise dans le cœur de la Fille. Comme je parle à un Docteur, je me rends le plus intelligible que je puis.

LE DOCTEUR.

Ne vous contraignez point, je vous entends de reste.

ARLEQUIN.

Il n'y a que moy au monde qui rende la Médecine palpable. Je vous disois donc que quand une fois il se fait un dépôt du mérite d'un garçon, dans l'imagination d'une fille, pour lors il y a de certaines membranes affectueuses, qui ressentent les picotemens de l'Amour. Diable je n'apprends pas cela à

tout

tout le monde. L'Amour est un espèce d'alambic, qui dégoutte perpetuellement dans l'ame : *Gutta cavat*, & le reste. Qnand l'Amour a une fois gangrené l'ame, la raison s'enfuit comme si elle avoit le feu au cul. Pour lors l'esprit éveillé de la Fille, ne songe qu'à prendre le party que son Pere luy refuse. C'est pourquoy dès aujourd'huy, si faire se peut, *Recipe Matrimoniorum multorum*, *tantorum;* autrement ma foy, la Casse & le Sené ne la tireront point d'intrigue. Il ne faut point vous flater. Le vray Sené de la Femme, c'est l'Homme.

LE DOCTEUR.

Monsieur Poupardin m'a pourtant promis qu'une petite Ptisanne laxative....

ARLEQUIN.

Monsieur Poupardin n'est qu'un Ane; & vous un ignorant.

COLOMBINE.

Hé quoy, Messieurs, venez-vous faire icy une Consultation d'injures?

ARLEQUIN.

Voilà un plaisant morveux, ponr se mêler de guérir une fille!

ISABELLE (*à Colombine.*)

Vous voyez comme on m'insulte chez vous?

ARLEQUIN.

Icy, & ailleurs, quand il vous plaira, morbleu, je suis Médecin au poil, & à la plume.

ISABELLE.

Vous êtes un extravagué.

ARLEQUIN.

A moy, Médecin de Bœux, à moy Faculté, à moy. (*Le Docteur les separe.*)

SCE-

SCENE DU DENOUEMENT.

ISABELLE *en Médecin.* COLOMBINE, ARLEQUIN, CASCARET, LE DOCTEUR, OCTAVE, & CINTHIO, *qui surviennent.*

ISABELLE.

MA Chére, est-il possible que je vous revoye, après les emportemens de Monsieur votre Pere, qui m'a congedié comme un Assassin?

COLOMBINE.

Ah Monsieur, que je me sçais bon gré de ma langueur concertée, puisqu'elle vous rapproche de moy! Vous ne sçavez donc pas, que pendant votre absence je me suis plainte de trente maladies, où les autres Médecins n'ont pû rien connoître; & que mon Pere desesperé de voir tant de Bourreaux dans sa maison, s'est à la fin resolu d'envoyer toutes les Facultez au Diable, & de recourir à vous, comme à celuy qui m'a le plus soulagée? A vous dire vray, je suis fort contente de moy; il n'y a presque point de jour où je ne me sois mise deux ou trois fois à l'agonie. A moins que de mourir tout-à-fait, il n'est pas possible de mieux contrefaire la malade.

ISABELLE.

Puisque je dois mon retour à votre adresse, tâchons de profiter du temps, & de terminer nos ennuis par un Mariage qui nous rende....

ARLEQUIN (*à Isabelle*).

Monsieur, Mademoiselle votre Sœur est là-bas dans un Carosse, qui s'impatiente.

ISABELLE.

Ah, ma chére Demoiselle, souffrez qu'elle ait le

bien

bien de vous ſaluer. Elle m'a entendu dire tant de bien de vous, qu'elle meurt d'envie de vous connoître.

COLOMBINE.

Vous me faites une vraye joye, Monſieur, de me procurer cet honneur-là.

ISABELLE.

Vous voulez bien que je l'aille aſſurer des bontez que vous avez pour elle. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

Voilà toûjours une petite fafée de complimens, ſur & tant moins.

COLOMBINE *à Arlequin.*)

A ce que je vois, la Sœur de ton Maître s'intereſſe fort à ce qui le regarde?

ARLEQUIN.

Bon! ce ſont deux têtes dans un bonnet.

COLOMBINE.

A-t'elle autant de mérite que luy?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas tout à fait compoſé de même. Ils ne laiſſent pourtant pas de valoir chacun leur prix.

COLOMBINE.

L'humeur en eſt-elle douce comme celle de ſon frere?

ARLEQUIN.

C'eſt un mouton. Elle ſera par fois une heure toute entiére ſans crier.

COLOMBINE.

Le grand excès!

ARLEQUIN.

Croyez-moy, il faut être bien maître de ſes paſſions, pour ſe tenir ſi long-temps en repos.

COLOMBINE.

Ne la marie-t'on point?

ARLEQUIN.

Si on l'en vouloit croire, ce ſeroit une affaire bientôt toiſée: mais il n'y a encore rien qui ſe gâte.... Tenez la voilà.

ISA-

ISABELLE (*en habit de fille.*)

Quel bonheur pour moy, Mademoiselle, de vous pouvoir marquer combien je vous honore!

COLOMBINE.

Oh pour cela, Mademoiselle, j'ay bien de la confusion que vous m'ayez prevenuë; mais depuis fort long temps ma maladie me fait malgré moy garder la chambre; & sans les soins obligeans de Monsieur votre Frere, je crois que de mes jours je n'aurois rendu visite à personne. Cascaret un Fauteüil.

ARLEQUIN.

Voyons un peu comme la fusée se démêlera.

ISABELLE.

Mais ne vous incommodai-je point?

COLOMBINE.

Une Fille de votre air, & de vos maniéres, fait toûjours un honneur sensible.

ARLEQUIN.

Quand ce seroit la Fille d'un Docteur, elle ne parleroit pas mieux.

COLOMBINE.

Oserois-je vous dire que je remarque une grande ressemblance entre Monsieur votre Frere, & vous?

ISABELLE.

Jamais Jumeaux ne furent si semblables.

ARLEQUIN.

Sans leurs habits, j'en serois quelquefois la duppe.

COLOMBINE.

D'où vient qu'il n'est pas rentré avec vous?

ISABELLE.

Dans le temps que je suis descenduë de Carosse, son Tailleur l'a retenu là-bas pour luy faire voir ses habits de Nôces, & pour....

COLOMBINE.

Comment ses habits de Nôces?

ISABELLE.

Vous ne sçavez pas que mon Frere épouse Mademoiselle Leonore?

COLOMBINE.

Quoy il épouse ma Cousine ?

ISABELLE.

Il n'y a rien de plus certain, il l'a rencontrée ceans, il luy en a conté, & finalement je crois que demain à pareille heure il pourra bien être votre Cousin.

COLOMBINE.

Seroit-il bien assez lâche....

ISABELLE.

Vous mocquez-vous, Mademoiselle ? c'est une Fille fort belle, & fort riche.

COLOMBINE.

Ah le Traître ! Epouser ma Cousine, après m'avoir juré si solemnellement .... Non .... sa perfidie .... Mais .... d'où vient .... pourtant .... Mon trouble, & ma douleur .... Ah Mademoiselle, je n'en puis plus .... Je vois bien que mon mal me reprend ... Ah ! grands Dieux !

ISABELLE.

Elle se trouve fort mal. Je cours vîtement appeller mon Frere. Arlequin tiens-toy auprès d'elle, jusqu'à ce qu'il soit venu.

ARLEQUIN.

Une bonne Commission, vraiment, de faire sentinelle auprès d'une fille pâmée! S'il ne vient bien-tôt, je me donne au Diable si je ne quitte la Malade, l'Infirmerie, & tout ce qui s'ensuit .... La pauvre fille !

COLOMBINE (*en se levant avec fureur.*)

Me quitter pour une autre, après les sermens qu'il m'a faits ?

ARLEQUIN.

Fy ! cela n'est pas bien. Laissez-moy faire, je luy laveray tantôt la tête d'un diable d'air.

COLOMBINE.

Dans ma maison engager ma Cousine, pendant que mon cœur s'explique pour luy avec tant de passion & de sincérité !

AR-

ARLEQUIN.

Il a tort, vous dis-je. Mais c'est que la frequentation des Femmes rend les hommes si Coquets, que c'est pitié. Si Dieu n'y met la main, ce sera encore bien pis.

ISABELLE (*en habit de Médecin.*)

Hé bien, Mademoiselle, que vous semble de ma Sœur ? Vous a-t'elle marqué avec combien d'empressement elle s'interesse à ma joye ?

COLOMBINE.

Traître, elle m'a appris avec combien de perfidie tu me donnois ta foy, pendant que tu destinois toute ta tendresse à Leonore.

ARLEQUIN.

Ne luy en faites point de façon. Votre Sœur luy a tout dit.

COLOMBINE.

Ame de bouë ! le bien de ma Cousine l'a emporté sur la sincérité de mes feux.

ARLEQUIN.

Avoüez-luy de bonne grace, elle vous pardonnera.

ISABELLE.

Ne condamnez point, ma chére Demoiselle, le stratagême d'un cœur véritablement amoureux, qui a voulu éprouver le votre, par la confidence concertée que ma Sœur vous a faite.

COLOMBINE.

Lâche, veux-tu me pousser à bout par des retours si grossiers, & si indignes d'un....

ISABELLE.

Non, ma Belle, j'atteste le Ciel, & veux que pour jamais il me confonde, si tout ce que ma Sœur vous a dit, n'est un jeu prémedité pour découvrir le fond de votre ame, & pour sçavoir si vous m'aimez autant que je vous aime.

COLOMBINE.

Quoy ? le Tailleur & les habits de Nôces...

ARLEQUIN.

Vous êtes bien aisée à effaroucher. Et que Diable, est-ce que vous ne voyez pas qu'il tâche d'essayer votre bonne foy ? Dame, si vous croyez que mon Maître se marie comme les autres ; nenny au moins. Il est bien-aise de sonder le guay, & de sçavoir si la femme qu'il épouse sera pour luy, ou pour ses Voisins. Malepeste ! on ne sçauroit trop prendre de précaution là-dessus.

COLOMBINE (*à Isabelle.*)

Pourquoy en prendre avec moy, après toutes les avances que j'ay faites ? Mon cœur iroit-il au devant du votre, s'il ne se sentoit pas autant de perseverance qu'il en faut pour soutenir une passion forte, & raisonnable ? Quand j'ay pris le party de vous aimer. je n'ay consulté que ma tendresse ; & je n'écouteray que mon devoir quand il faudra vous persuader que je vous aime uniquement.

ARLEQUIN (*parlant à son Maître.*)

Qui la force à dire cela ? Tout franc, je luy erois l'ame bonne. Tenez, Monsieur, à votre place je n'en ferois point à deux fois. On a beau dire, les bons Mariages se font sur le champ.

ISABELLE.

Pour moy, je ne differeray jamais un bien si cher.

COLOMBINE.

Je n'arriveray jamais assez tôt au bonheur que je me propose.

ARLEQUIN.

Allons, embrassez-vous.

ISABELLE, COLOMBINE *ensemble.*

Ah, de bon, cœur.

ARLEQUIN.

Là donc, voilà ce que j'appelle entrer en matiére.

LE DOCTEUR (*arrivant.*)

Comment, Monsieur le Médecin, deshonorer ma maison, & suborner ma Fille ? Allons, qu'on me jette cet homme-là par les fenêtres. ISA-

ISABELLE.

Ah, Monsieur, épargnez la vie d'une Fille, que l'amour a déguisée, & qui n'est devenuë Médecin que pour empêcher Cinthio d'épouser Mademoiselle Colombine.

COLOMBINE.

Quoy serieusement, vous n'êtes point Médecin?

ISABELLE.

Non, Mademoiselle, je n'en sçais pas assez pour vous guérir.

LE DOCTEUR.

Et qui épousera donc ma Fille?

OCTAVE.

Moy, si vous me faites l'honneur de me la donner.

ARLEQUIN.

Le grand miracle! j'en ferois bien autant.

CINTHIO.

Monsieur le Docteur, puisque Mademoiselle se declare en ma faveur, si vous m'en voulez croire, nous ferons deux Nôces à la fois?

ARLEQUIN.

Ma foy, plus on est de foux, plus on rit.

LE DOCTEUR.

Je vois bien que les plus courtes folies sont les meilleures. Allons sortons d'affaire avec honneur.

ARLEQUIN.

Vous l'avois-je pas bien dit: *Principiis obsta*. Messieurs, quand vos Filles seront malades, *Recipe Matrimoniorum multorum*. Diable! c'est le grand secret pour se mettre en seureté.


COLOMBINE
ADVOCAT P. ET CONTRE



COLOMBINE AVOCAT.

POUR ET CONTRE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur D * * *.

Et repreſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme jour de Juin 1685.

ACTEURS.

LE DOCTEUR.

ISABELLE *Fille du Docteur.*

CINTHIO *Amant d'Isabelle.*

COLOMBINE *Amante d'Arlequin.*

PASQUARIEL, *Parent de Colombine.*

ARLEQUIN, *faux Marquis, Amant d'Isabelle.*

SCARAMOUCHE, *Valet d'Arlequin.*

PIERROT, *Garçon Cabaretier.*

Un Perruquier.

Un Chapelier.

Un Tailleur.

Deux Mores.

Plusieurs Archers.

Un Geolier.

La Scène est à Paris, tantôt chez le Docteur, & tantôt dans un Cabaret.

CO-

COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

ACTE I.

SCENE I.

Le Théâtre represente la Chambre d'Isabelle.

CINTHIO, ISABELLE.

CINTHIO.

E Voi sposerete quel mostro?

ISABELLE.

Si, sposerò quel demone.

CINTHIO.

E chi vi obliga a questo?

ISABELLE.

Il debito di figlia obediente.

CINTHIO.

Siete dunque risoluta? e l'amor mio? la vostra fede?

ISABELLE.

Doletevi delle Stelle; è decreto del Cielo, che fa forza al mio volere.

CINTHIO.

Il Saggio domina gli Astri.

ISABELLE.

L'Astro predominante al mio arbitrio vien secondato da un Padre, che comanda.

CINTHIO.

Un vero amore non riceve leggi da chi che sia.

ISABELLE.

Si, ed anco, chi che sia, non puol fare ch'io non vi ami; sarà sempre vostro il core, ma sarà del Marchese Sbrufadelli la mano, così mi sforza il Fato.

CINTHIO.

Mentirà il pronostico. Vado di questo passo a ritrovar il Marchese; e con questo mio ferro saprò far le mie vendette. (Il met la main sur son Epée.) *O cesserà di palpitarmi il core, o vittima ei cadrà mio furore.* (Il s'en va.)

ISABELLE.

Arresta, Cinthio, ascolta. Ah fatalità della mia Stella. (Elle le suit.)

SCENE II.

(On ouvre la Ferme, & le Théâtre represente la Chambre d'Arlequin.)

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN *en Robe de Chambre.*

SCARAMOUCHE.

MA, caro Signor Marchese, è possibile che vi siete scordato la vostro nascità, i vostri Parenti, e la vosta Innamorata? Quoy? parce que votre Oncle le Cabaretier est mort, & qu'il vous a laissé cent mille écus, vous oubliez que vous êtes le fils d'un Cordonnier? que votre Pere est encore en vie, & que vous avez promis foy de mariage à Colombine, que vous avez laissée à Venise; pour épouser la fille du Docteur à cause qu'elle est fort riche? Ma foy, j'apprehende qu'à la fin tout ne se découvre, & que vous ne soyez la victime de vos airs fanfarons.

ARLEQUIN.

Ouais! Voilà un Maraut, qui fait bien le Precepteur! Ecoutez, mon Amy, je vous ay dit cent fois, que

que je ne trouvois pas bon que vous vous mêlassiez de faire des remontrances. Si je n'ay point de naissance, j'ay du bien ; & à present, qui est riche est Noble, & qui est Noble n'est pas obligé d'executer ses promesses ; les Marquis ne sont point esclaves de leur parole, cela seroit trop Bourgeois.

SCARAMOUCHE.

Ouy ; mais la promesse de Mariage que vous avez faite à Colombine, vous sçavez qu'elle est toute écrite de votre main.

ARLEQUIN.

Là-dessus j'ay consulté un Procureur de mes amis, homme de conscience, qui m'a fort assuré que je n'étois pas en âge de faire des promesses. Ainsi j'ay l'esprit en repos de ce côté-là.

SCARAMOUCHE.

Vous épouserez donc Isabelle ?

ARLEQUIN.

Ouy morbleu, malgré toute la cabale, je l'épouseray, ou .... elle m'épousera ; elle a trente mille écus en mariage.

SCARAMOUCHE.

Enfin, Monsieur, ce que je vous en dis, n'est que par amitié, & par crainte qu'il ne vous arrive quelque fâcheux accident. Mais à propos d'Isabelle, elle a envoyé icy un de ses Lacquais pour vous dire que vous songeassiez à luy envoyer votre Portrait, & la Moresse que vous luy avez promis.

ARLEQUIN.

En sortant, je donneray ordre à tout. Qu'on m'habille vittement.

SCARAMOUCHE.

Votre Tailleur, votre Perruquier & votre Chapelier sont là-dedans. Vous plaît-il qu'on les fasse entrer ?

ARLEQUIN.

Ouy, faites-les entrer, & que mon Tailleur me vienne tailler.

SCENE III.

LE TAILLEUR, LE CORDONNIER, LE CHAPELIER, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

LE TAILLEUR.

JE vous apporte, Monsieur, l'habit que vous m'avez commandé. (*Il tire de sa Toilette un habit fait de cuir doré, avec des manches rondes d'une grandeur extraordinaire.*)

ARLEQUIN (*regardant l'habit.*)

N'est-ce pas-là du Broçard de la Ruë Saint-Antoine?

LE TAILLEUR.

Ouy, Monsieur. Essayons-le, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Voyons auparavant la manche. (*Après l'avoir regardée,*) He fi, Monsieur le Tailleur, voilà une manche estropiée.

LE TAILLEUR.

Et d'où vient, Monsieur?

ARLEQUIN.

Elle est trop petite de moitié.

LE TAILLEUR.

Petite, Monsieur? Vous n'y pensez pas. Il est entré trois aunes d'étoffe aux deux manches. Mettez-le sur vous. (*Arlequin ôte sa Robe de chambre, & paroît en chemise & en caleçon. Le Tailleur veut l'habiller, mais il en est empêché par Scaramouche.*)

SCARAMOUCHE.

Attendez, s'il vous plaît, c'est à moy à habiller Monsieur; je suis son Valet de chambre.

LE TAILLEUR.

Si vous êtes son Valet de chambre, je suis son Tailleur, & pour à present ce sera moy qui l'habilleray.

SCARA-

SCARAMOUCHE.

Monsieur le Piquepoux, vous vous ferez rosser.

LE TAILLEUR.

Monsieur le Pot de chambre, vous vous ferez battre.

SCARAMOUCHE.

Ah, par la sangbleu, nous verrons. (*Ils se chamaillent.*)

ARLEQUIN (*ayant peur, & courant d'un côté & d'autre.*)

Hé, Hé, Hé, Marauts ?

LE TAILLEUR (*à Arlequin.*)

Monsieur, si vous n'y donnez ordre, à la fin votre Valet de chambre deviendra aussi inpertinent que vous.

ARLEQUIN.

Taisez-vous, insolent. (*Il leve le bras pour le battre. Dans ce temps-là le Tailleur veut l'habiller ; Arlequin ne le veut pas, & s'en va. Le Tailleur court après : Arlequin s'assied sur un fauteuil, leve les bras & les jambes pour empêcher qu'on ne l'approche, & dans le moment on luy met le Just'au corps, la Culotte, la Perruque & le Chapeau, & il s'enfuit tout habillé. Scaramouche & les autres le suivent.*)

SCENE IV.

Le Théâtre change, & represente une Place publique.

COLOMBINE, PASQUARIEL, *tous deux habillez à l'Espagnole.*

COLOMBINE.

NOn ti dolere, Pasquarello, poiche le fatiche cesseranno, e non mancherà la ricompensa. Lascia ch'io sola mi dolga d'una fortuna ribelle, che mi perseguita ; e mi dispera ; tu vedi che hò abandonata la Pa-

tria, e i Parenti, per quel l'infame d'Arlicchino, che sotto fede di sposo, mi tradisce, e mi abandona. Ma non sono Colombina, se con le mie persecuzioni, non mi fà mantener la parola. Hò appresso di me la scrittura che mi fece questo scelerato; a suo tempo saprò valermene: Voglio esser l'ombra indivisibile del suo corpo, il tormento degli occhi suoi, l'inquietudine del suo riposo, in fine Colombina sarà il flagello d'Arlicchino.

PASQUARIEL.

Mi dispiace, cara Colombina, della tua disgrazia, e t'assicurò che tentarò l'impossibile per renderti consolata. Una sol cosa vorrei sapere, come, e in qual maniera, ti sei innamorata d'un animale simile ad Arlicchino, che non hà ne spirito, ne bellezza, ne statura; ne ciera di Galantuomo.

COLOMBINE.

Te lo dirò. Un giorno che andavo a spaßo, m'incontrai in Arlicchino, che era a sedere appresso d'una Fruttiera, che aveva un Ciodron di Castagne. Il gormando ne mangiò una quantità grande, io m'arrestai nell' atto dell' ammirazione, vedendo con che grazia divorava quelle Castagne: m'accostai, e finsi voler comprar dell' insalata, per meglio vederlo; a pena fui à lui vicina, che le Castague fecero il loro effetto, facendogli esalare una grandissima ventosità. Allora dissi: Se è così grande in voi il vento delle Castagne, e che sarà quello dei vostri sospiri, se mai sarete innamorato? E nel medesimo tempo, quel vento accese il mio foco. L'amai, mi corrispose, mi promise d'essermi marito, e me ne fece una scrittura. Morì un suo Zio, che gli lasciò il valsente di cento mila scudi; questo animale è venute qui, si fà credere un Marchese, e vuol sposar Isabella figlia del Dottor Baluardo. Si è scordato di me: ma io disperata l'hò seguita, mi sono introdotta in casa del Dottore, che si è innamorato di me; ho scoperto il tutto ad Isabella, che mi hà promesso aiuto, hò trovato il modo d'introdurmi per una strada sotterranea che passa dalla cava del Dottore

tore

tore a quella d'Arlecchino, e facilmente da quella potrò entrare in camera sua, senza ch' egli se ne accorga, e con il tuo soccorso venir à capo d'ogni mio disegno.

PASQUARIEL.

Mi piace il racconto, e godo della buona entratura che hai côl Dottore. Penso a qualche furberia che forsi ti vendicherà dell' infedeltà d'Arlicchino. Dimmi, non sai tu parlar qualche linguaggio straniero?

COLOMBINE.

Si, sò parlar Francese, Spagnolo, Provenzale, Franco.

PASQUARIEL.

Basta cosi; vedo venir gente: ritirati, e lasciami la cura del resto.

SCENE V.

ARLEQUIN, PASQUARIEL

ARLEQUIN *à la Cantonade.*

Dites à mon Maréchal qu'il me vienne faire le poil. Est-il sous le Ciel un homme plus heureux que moy? J'herite cent mille écus, & je suis à la veille d'épouser une fille jeune, belle, bien faite, & qui en a trente mille en mariage? Mais quel homme est-ce là?

PASQUARIEL.

Por vida mia, esta Cieutad es muy linda.

ARLEQUIN (*le contrefait.*)

PASQUARIEL (*continuant.*

Me conosce usted? diga me usted senor?

ARLEQUIN.

Si je vous connois?

PASQUARIEL.

Si Senor.

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, je vous connois, je vous ai veu dans

dans un jeu de Cartes. Vous êtes le Valet de Tréfles.

PASQUARIEL.

Uste non me conosce, io soy el Seignor Capitano Don Cuerno de Cornazan, ombre honrado por vida mia.

ARLEQUIN.

Vous êtes le Capitaine Dom Corne? Oh, allez, allez, vôtre famille est connuë par toute la terre.

PASQUARIEL.

Usted no ha entendo nunca hablar de la Morea?

ARLEQUIN.

Oh, que pardonnez-moy! J'ay entendu parler de la Morée plus de cent fois. J'y ay même été.

PASQUARIEL.

E ben, Senor, io, io soy....

ARLEQUIN.

Vous êtes la Morée?

PASQUARIEL.

Io soy al servizio de los Seignores Venezianos. Y he oy prendido la Morea. Ah! que si vous me voyez (*il tire l'épée*) *con esta mia spada en mano, e tic, & tac.* (Il fait comme s'il vouloit couper le visage à Arlequin.) Y *con las Mosquettadas e pif, e paf.* (Il fait comme s'il tiroit des coups de fusils.) *e la pique a la mano, & ziste & zeste.* (Il fait comme s'il luy donnoit un coup de pique dans le ventre.)

ARLEQUIN (*qui à chaque fois a tremblé; croyant avoir receu ce dernier coup, dit:*)

Ah je suis mort. Ah, Coquin, vous m'avez percé le gesier de part en part. *Che il Diavol ti porta, ti e tutti i to' pif, & paf, & tic, & tac.*

PASQUARIEL.

Esto non es nada, Senor; ma mi pare che Vosignoria parla Italiano, la non sarebbe gia Italiana?

ARLEQUIN.

Perdoneme, Signor, son Italian d'Italia.

PASQUARIEL.

E di che Pase d'Italia?

ARLEQUIN.

Du Pais de la Tapisserie, de Bergame.

PASQUARIEL.

Oh! Io sono stato molto tempo à Bergamo. Bella Città! Sono stato ancora à Roma.

ARLEQUIN.

Il y a bien des Romains à Rome, n'est-ce pas?

PASQUARIEL.

Ouy asseurément. *Sono stato à Fiorenza, Fiorenza la Bella.*

ARLEQUIN.

Comment se portent les Saucissons de Florence? y en a-t-il toûjours beaucoup?

PASQUARIEL.

Toutes les Boutiques *dei Pizzicaroli* en sont pleines. *Di Fiorenza, son passato à Bologna.*

ARLEQUIN.

Ah! belle Ville que Boulogne!

PASQUARIEL.

Certo, Bologna la Grassa.

ARLEQUIN.

Et y avez vous bien mangé des Savonettes à Boulogne?

PASQUARIEL.

Mangé des Savonettes? On ne les mange pas, Monsieur, elles ne servent qu'à faire la barbe, & à degraisser les mains.

ARLEQUIN.

Ho quand j'y étois, je les mangeois moy; & cela me servoit pour me degraisser les boyaux.

PASQUARIEL.

Di Bologna poi sono stato à Venezia.

ARLEQUIN.

Venezia Bellà, ch' e fondata in mare. Et y a-t-il toûjours beaucoup de Carosses à Venise?

PASQUARIEL.

Des Carosses? Il n'y en a jamais eu. Vous voulez dire des Gondoles?

A R-

ARLEQUIN.

Et ouy des Gondoles. Vous m'avouerez que c'est quelque chose de beau à voir, qu'une Gondole dans un Carosse!

PASQUARIEL.

Ouy assurément, mais ordinairement les Gondoles ne vont point en Carosse, elles servent de Carosse.

ARLEQUIN.

N'est-ce pas ce que je vous dis? Les Gondoles servent aux Carosses; oh Diable ce n'est pas d'aujourd'huy que je le sçais. J'y ay été à Venise, & long-temps même. Dites-moy, n'y parloit-on de rien quand vous en êtes sorty?

PASQUARIEL.

Pardonnez-moy. On y parloit d'un certain accident arrivé à une nommée Colombine.

ARLEQUIN (*à part.*)

Hoime! (*vers Pasquariel*) & qu'est-ce que cet accident?

PASQUARIEL.

C'est que *questa Colombina essendosi innamorata d'un certo Arlicchino, che sotto fede di sposo l'hà ingannata, e se n'è fuggito via, hà fatto la piu heroica azzione del mondo.*

ARLEQUIN.

Et qu'a-t-elle fait?

PASQUARIEL.

L'è sortita fuori delle porte della Città, e alla prima riviera ch'ella hà incontrato, la s'è spogliata, e gettando le sue vesti a terra, hà cominciato ad esclamare in questa maniera: Come, ingrato Arlicchino, tu mi abandoni, tu mi lasci, tu corri in braccio ad altro oggetto? Questa è dunque la fede promessa? i giuramenti osservati? Ed io sopraviverò à tanta sciagura? Nò, che non sarà vero; questa Riviera sarà testimonio della mia disperazione.

ARLEQUIN.

Elle disoit donc tout cela à la Riviére?

PAS-

PASQUARIEL.

Ouy, Monſieur.

ARLEQUIN.

Et la Riviére, que répondoit-elle ?

PASQUARIEL.

Scriverò a caratteri di morte ſu queſto Rive la mia fede, e la tua incoſtanza. Et dans le même temps...

ARLEQUIN.

Elle s'eſt jettée dans la Riviére, & elle s'eſt noyée ?

PASQUARIEL.

Je ne ſçais pas bien le reſte de l'hiſtoire. Mais ſi vous en êtes curieux, *mia Muxer Donna Anna vela dirà.*

ARLEQUIN.

Don Agna votre Femme la ſçait donc ? Et eſt-elle loin d'icy ?

PASQUARIEL.

Non Signor, adeſſo la faccio venire. Donna Anna, venga. Il y a un Gentilhomme qui voudroit bien parler à vous.

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN, PASQUARIEL.

COLOMBINE.

QUiere babler con migo eſte Cavallero? Guardes Dios a uſte Senor mi, valgame el Cielo que es eſto? Tiene cara de mono; venga, venga.

ARLEQUIN (*à Paſquariel.*)

Monſieur, quel langage parle-t-elle-là ?

PASQUARIEL.

Elle parle Eſpagnol.

ARLEQUIN.

Et que Diable ne me l'avez-vous dit d'abord? je luy aurois répondu. J'entends l'Eſpagnol à merveilles.

PAS-

PASQUARIEL.

Hé bien, si vous l'entendez, parlez-luy ; il en est encore temps.

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

Las Chocolatas...

PASQUARIEL.

Qu'est-ce à dire, Monsieur, le Chocolate ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, cela vient d'Espagne.

COLOMBINE.

Puedo yo attreverme en tocarlo : muerdes pequeno Diablitto ? muerdes ? muerdes ?

ARLEQUIN.

Nò, non mordo, nò, je ne mords point.

COLOMBINE.

Gratioso es por vida mia ; nunça ay visto hidalgo mas buffon. (Elle rit.)

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous bouffon ? Je vous donneray ma foy sur les oreilles. Quelle impertinente est-ce là ?

COLOMBINE.

Nò os alborotes amigo, si nò tu viera cara de mono.

ARLEQUIN.

Je ne cherche point l'aumône, je suis un Gentilhomme riche & de qualité.

COLOMBINE.

Sois casado ombre ?

ARLEQUIN.

Je ne suis point une Ombre, je suis un corps palpable & maniable.

COLOMBINE.

Pues no me entiende, soys tonto ? soys necio ?

ARLEQUIN.

Je ne connois ny la Tante, ny la Niéce, ni toute la parenté.

COLOMBINE (*luy faisant signe d'approcher.*)

Venga aca, venga aca, venga aca.

AR-

ARLEQUIN.

Hé si, Madame, vous n'y songez pas. Faloit-il venir de si loin pour cela ? Voilà qui est de la dernière vilenie. On m'a dit, Madame, que vous me donneriez des nouvelles d'une nommée Colombine avec un certain Arlequin.

COLOMBINE.

Despues que a quel vellacco de Arlecchin rebel de a amor, menos précio las finezas de Colombina, y pagò su amor con el olvido, supo que el Ingrato passò en Francia, para ecasarse con otra, al momento desesperandose la pobre Mozuela diò gritos al Cielo, llorò sus desdichas, y arascandose la cara, y cayendo en tragico desmayo la noche y el dia dixo sospirando y moriendo, dixo... dixo...

ARLEQUIN.

Et que dit-elle ?

COLOMBINE (*se faisant connoître.*)

Perfide, traditore, m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. Et s'en va.

ARLEQUIN (*épouvanté.*)

Misericorde, *aiuto*, *Spiriti*, *Diavoli*, *Demoni*, *Fantasme*.

SCARAMOUCHE (*arrivant.*)

Qu'est-ce ? qu'avez-vous, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Ah, mon pauvre Scaramouche ! Colombine est icy ? je la viens de voir en Espagnole ? elle m'a parlé, *Perfido*, *traditore...* Je vais la suivre de loin, pour voir où elle va ; viens avec moy. (*Il s'en va.*)

SCE-

SCENE VII.

SCARAMOUCHE, CINTHIO.

SCARAMOUCHE.

Colombina a Pariggi! Mon Maître a chopiné. Colombine est à Venise. Mais que me veut ce Gentilhomme-là? Il y a un quart d'heure qu'il m'examine.

CINTHIO (*s'approchant de Scaramouche.*) *Come vi chiamate?*

SCHARAMOUCHE.

Comment je m'appelle?

CINTHIO.

Si. Il vostro nome qual é?

SCARAMOUCHE.

Il mio nome, Signor, è Scaramuzza Memeo Squaquara, Tammera Catammera, e figlio di Cocumaro & de Madonna Papara trent'ova, e iunze, e dunze, e tiracarunze, e tacchete stacchete, minoffa scatoffa, solfana besana caiorca, per servire à Vosignoria.

CINTHIO.

O che bel nome! In verità non si puol far di piu. (Il tire sa bourse.) Tenez, voilà pour Scaramouche. Voici pour Memeo Squaquara. *Ecco per Tambera e Catambera.* (*A chaque nom il luy donne un écu.*) Et le surplus de la bourse, pour le restant de votre nom. (*Il luy donne toute la bourse.*

SCARAMOUCHE (*à part.*)

C'est quelqu'un qui va à la chasse aux noms. (*vers Cinthio*) Monsieur, j'ay encore d'autres noms dans ma famille, aussi beaux & aussi longs que le mien. Si vous en avez à faire, vous n'avez qu'à parler.

CINTHIO.

Nò, mi le basta solo del vostro. Io mi diletto un poco di Nomanzia, e dal vostro nome conosco che voi siete un uomo piace-

piacevole; e che fate servizio volontieri. Non è così?

SCARAMOUCHE.

Vous l'avez deviné. Il n'y a pas d'homme plus serviable que moy. Si la nature m'avoit fait femme, j'aurois été la plus complaisante créature du monde.

CINTHIO.

Vedete quella porta? Là stà il Dottor Baluardo. Questa è una Lettera; a voi la dono, per rimetterla in mano propria d'Isabella sua figlia.

SCARAMOUCHE (*après avoir un peu rêvé.*) *Come si chiama Vosignoria?*

CINTHIO.

Io? mi chiamo Cinthio del Sole.

SCARAMOUCHE.

Cinthio del Sole? ah le beau nom! le charmant nom! Voilà pour Cinthio del Sole. (*Il luy rend sa bourse.*)

CINTHIO.

Come?

SCARAMOUCHE.

Et voicy votre Lettre. (*Il luy rend sa Lettre.*) Il y a long-temps, Monsieur, que j'ay quitté ce métier-là. (*& s'en va.*)

CINTHIO.

Ma sentite, vi donarò. (Il le suit.)

SCENE VIII.

(*La Ferme s'ouvre, & le Théâtre represente la Chambre d'Isabelle.*)

LE DOCTEUR, ISABELLE.

LE DOCTEUR.

C*Os' at Isabella, a te vede tutta malinconica.* Parlemoy librement, dis moy ouvertement ta pensée.

ISABELLE.

Signor Padre, non è dato a figlia ben nata, il contradire

dire ai voleri d'un Padre affettuoso. Ma se mi date licenza di parlare, vi dirò che il Marchese Sbrufadelli non mi par uomo di nascita. Le sue maniere non son punto di persona nobile; e s' io non m'inganno, sono plebei i suoi Natali; perciò stimerei prudenza il non precipitar le nostre nozze.

LE DOCTEUR.

Senti, Isabella; a non bisogna giudicar d'un uomo dalle apparenze. Il Marchese Sbrufadelli è ricco; & si ses maniéres te paroissent polissonnes, c'est que tu ne frequentes pas le grand Monde. Tous les jeunes Gens de qualité n'en ont pas d'autres. *Ma questo non impedirà ch' a non m'informi a pieno della sua qualità, avanti di conchiuder affatto il Matrimonio.*

ISABELLE.

Se voleste dar fede a Colombina, ella vi ragguagliarebbe del tutto.

LE DOCTEUR.

Colombina lo ama, e al ghe và del so interesse, ch' al to' matrimoni se rompa. Ma lassumi far a mi, che avanti la fin del giorno, saprò benissimo ogni cosa. A vad' in piazza. S' al vegnisse per azardo, fais-luy toûjours bonne mine. *Adio.* (Il sort.)

ISABELLE (*seule.*)

Misera condizione, che soggiace una povera figlia a maritarsi contro il suo gusto, solo per sodisfare all' interesse, o alla vanità! Poteva ben la natura... Ma parmi sentir gente.

SCENE IX.

ARLEQUIN (*en Marquis.*) ISABELLE.

ARLEQUIN (*en entrant.*)

D*O ve è la Signora Isabella?* Est-elle dans sa Chambre.

ISA-

ISABELLE.

Egli è, il Marchese.

ARLEQUIN (*appercevant Isabelle, fait plusieurs révérences ridicules.*)

ISABELLE.

Ah Marquis ! quel relâchement de visite ! Ha pour cela on aime bien peu, quand on deserte pendant trois jours.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si je sçay comme cela s'est fait ! Ce qui est de vray, c'est qu'on m'a trouvé à redire à la Cour. Vous jugez bien que sur ce pied-là, on prend d'abord le party de faire atteler six Barbes à une Chaise ; & on se rend au petit Couché à toutes jambes.

ISABELLE.

Mais, Marquis, que pensez-vous de la Cour ?

ARLEQUIN.

C'est un étrange terrain. Un fat en ce Pays-là avale bien des couleuvres.

ISABELLE.

Et à quoy vous divertissez-vous à ce charmant Versailles ?

ARLEQUIN.

Ma foy, depuis que les duels sont défendus, j'ay bien des heures de reste.

ISABELLE.

N'y dit-t-on rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy. On y parle d'y faire bâtir une sale de deux cent toises de large, pour faire le Carouzel à l'abry du Soleil & de la pluye.

ISABELLE.

Deux cent toises de large !

ARLEQUIN.

Bon ! l'embaras n'est qu'à trouver des Poutres de cette longueur-là. A propos, vous sçavez bien qu'on a creé une Charge en ma faveur ; & une Charge

d'épée, comme vous pouvez croire. Entre nous, j'ay toûjours cru que la Cour feroit quelque chose pour moy. Ce n'est mardy point avec un peigne ny avec une tabatiére qu'on parvient en ce pays-là : il y faut de cela. (*Il se touche le front.*)

ISABELLE.

Ah, quelle cruauté, Marquis, de ne pas mander à vos amis la justice qu'on vous rend !

ARLEQUIN.

A moins que d'être Fanfaron, on ne s'avise guéres d'écrire à ses amis, ce que la Gazette apprend à tout le monde.

ISABELLE.

Et bien, Marquis, quelle est cette Charge ?

ARLEQUIN.

Ho, pour le coup, vous ne serez pas une simple Marquise ; & sur ce pied-là vous irez du pair avec...

ISABELLE.

Hé, ne me faites point languir.

ARLEQUIN.

Puisque vous voulez le sçavoir, on me donne la Charge de Colonel Général du Régiment de Limoges.

ISABELLE.

Mais, Marquis, il me semble que la paix barre un peu les fonctions d'un Colonel.

ARLEQUIN.

Bon ! la paix fait le beau de ma Charge. C'est moy qui picque tous les Limousins qui travaillent aux murailles du grand parc à Versailles.

ISABELLE.

Ah, Marquis, la jolie Charge ! Avec cela on donne dans le page à bon titre.

ARLEQUIN.

Cela mene à tout.

UN LAQUAIS (*entrant.*)

Mademoiselle, on demande à vous parler.

ISA-

ISABELLE.

Ho pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ay dit des fois ſans nombre que je ne reçois point de viſites quand Monſieur le Marquis eſt céans.

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, vous me gonflez d'honneur. Quelle préférence!

LE LAQUAIS.

Ce n'eſt pas une viſite, Mademoiſelle: c'eſt une Fille de Chambre qui demande à vous ſervir.

ISABELLE.

Vous verrez que ce ſera cette jeune enfant que la Comteſſe de Megret veut mettre à mon ſervice. Qu'on la faſſe entrer.

ARLEQUIN.

Adieu. Je vais vous laiſſer faire votre marché en repos. (*Il veut s'en aller.*)

ISABELLE (*l'arrêtant.*)

Non pas, s'il vous plaît. Vous me feriez un vray chagrin de vous en aller; & je pretends bien que vous m'aiderez à ſortir d'intrigue.

SCENE X.

ISABELLE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN (*regardant Colombine.*)

Voilà un fort bon petit air.

COLOMBINE.

Si quelque choſe me peut conſoler de ma mauvaiſe fortune, c'eſt l'eſpoir d'entrer auprès d'une Demoiſelle auſſi ſage & auſſi raiſonnable que vous.

ARLEQUIN (*à part.*)

Elle n'eſt mardy point ſotte.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse de Megret, vous aura pû dire, Mademoiselle, que j'ay combattu long-temps contre la honte d'entrer en condition, & que ma repugnance a cedé à l'honneur de vous rendre mes services.

ISABELLE.

Le joly tour d'esprit !

ARLEQUIN.

Celuy du visage n'est pas moins drôle.

ISABELLE.

Mon enfant, jeune & delicate comme vous êtes, j'apprehende qu'il n'y ait icy trop d'ouvrage pour vous. Il faut me coëffer, m'habiller, raccommoder mes points, & par dessus tout cela, nous avons quantité de linge à blanchir.

ARLEQUIN (*bas à Colombine.*)

Viens-t'en chez moy : je n'ay que trois chemises.

COLOMBINE (*à Isabelle.*)

Mon âge & mon temperament ne me dispenseront jamais de faire tout ce que vous me commanderez, Mademoiselle.

ISABELLE.

Cette fille-là me charme. Qu'en dites-vous, Monsieur le Colonel ?

ARLEQUIN.

Hé, elle paroît avoir assez bonne volonté. (*Bas à Isabelle.*) Voulez-vous que je vous parle franchement ? Ce n'est point-là vôtre fait : ce n'est qu'un enfant. Voilà justement une amusette pour mon Valet de Chambre, ou pour mon Maître d'Hôtel. Quand ces gueux-là sont une fois amoureux, Dieu sçait le train.

COLOMBINE (*à part.*)

Lâche Coquin !

ARLEQUIN (*à Isabelle*)

Prenez-moy une bonne grosse fille, laide & forte. Vous en serez mille fois mieux servie. (*Se tour-*

nant

nant vers Colombine.) Je luy parle en votre faveur.

COLOMBINE.

Les gens de qualité sont toûjours obligeans. (*à part.*) Le Maraut!

ISABELLE.

Vous avez beau dire: cette fille-là est tout à fait à mon gré, & je vais prier mon Pere de trouver bon que je la prenne. (*Elle s'en va; & quand elle est à la Cantonade, elle se retourne du côté du Marquis qu'elle a laissé seul avec Colombine, & dit:*) Marquis, pendant mon absence, au moins, n'allez pas faire le folâtre, ny vous émanciper.

ARLEQUIN.

Quel outrage, ma Princesse! mon cœur peut-il être sensible à la joye, du moment qu'il vous perd de veuë? (*à Colombine, Isabelle étant sortie.*) Ecoute, ma Fille, veux-tu me croire? ne te fourre pas dans cette peste de maison-cy; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, on ne choisit point dans l'extrémité où je me trouve. Puisqu'on m'a adressée céans, il faut que j'y demeure.

ARLEQUIN.

Que tu es folle! Vien-t-en demeurer chez moy: tu y seras adorée.

COLOMBINE.

Voilà-t-il pas de mes adorateurs? Une fille seroit bien chanceuse de prêter l'oreille à un homme qui se va marier!

ARLEQUIN.

C'est quand il y fait bon, ma Mie. Aussi-tôt que j'auray touché mon mariage, je te meuble une chambre d'un bout à l'autre: Je te donne un petit Laquais, & je t'habille, il faut sçavoir. Va, va, ne refuse point ta fortune. De tout ce qu'il y a de Marquis en France, sans vanité, je suis un des plus donnans.

COLOMBINE.

Folle qui s'y fie. Depuis l'histoire arrivée à une nommée Colombine, il pleuveroit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramassé un.

ARLEQUIN.

Comment donc?

COLOMBINE.

On m'a raconté que cette pauvre créature s'étant prise d'amitié pour un nommé Ar... Ar... Arlequin.

ARLEQUIN.

Quelle bête est-ce que cet Arlequin?

COLOMBINE.

On dit que c'est un Maroufle, un Cancre, un misérable qui devroit baiser les pas par où elle a passé.

ARLEQUIN.

Tu te mocques?

COLOMBINE.

Nenny, nenny, Monsieur: il n'y a point là de plaisanterie. Ce Coquin-là malgré ses sermens & ses promesses, a quitté Colombine, & depuis peu de jours s'est mis sur le pied d'un Marquis du bel air.

ARLEQUIN (*à part.*)

Ouf!

COLOMBINE.

On dit qu'il est à la veille d'épouser la fille d'un Bourgeois qui a plus de trente mille écus.

ARLEQUIN.

Est-il possible?

COLOMBINE.

Il est si bien possible, que la pauvre Colombine en est morte de douleur. Voyez après cela si on peut se fier à la parole des hommes?

ARLEQUIN.

Franchement, il y a de grands scélérats dans le monde. Mais est-elle bien morte aussi?

COLOMBINE.

Il n'est que trop vray.

AR-

ARLEQUIN (*à part.*)

Tant mieux. (*à Colombine.*) Ecoutez. Dans cette hiſtoire-là, il y a du pour & du contre, ouy. Tout ce que je puis vous dire moy, c'eſt qu'un homme eſt un fat, quand il ne prefere pas ſon bien à ſon plaiſir. Puis qu'il n'aimoit plus Colombine, n'a-t-il pas bien fait de ſe pourvoir ailleurs? En amour comme en autre choſe, les volontez ſont libres.

COLOMBINE (*ſe faiſant connoître à Arlequin.*)

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi ſe non m'hai nel core. Et s'en va.

ARLEQUIN.

Hoime! aiuto! ſpiriti, Demoni, larve.

(*Dans ce temps Scaramouche arrive; Arlequin luy dit qu'il vient de voir encore Colombine. Scaramouche dit qu'il perd l'eſprit, & que cela eſt impoſſible. Au moment arrive Paſquariel dans un ſac, & il ſe roule juſques ſur les pieds d'Arlequin, qui le voyant, dit:*) C'eſt un ſac de Charbon qui va au marché. (*Scaramouche dit que c'eſt un Balot qui va à la Doüanne. Arlequin veut regarder par l'embouchure du ſac, ce qu'il y a dedans; Paſquariel auſſi tôt en ſort avec trois têtes, contrefaiſant le Diable, & épouvante Arlequin & Scaramouche qui tombent à la renverſe de peur, & le premier Acte finit.*)

ACTE II.

SCENE I.

PASQUARIEL (*ſeul, avec une Enſeigne de Cabaret à la main.*)

JE feray tant de fourberies à ce coquin d'Arlequin, qu'il en mourra de peur, ou qu'il ſortira de cette Ville. J'ay ſçeu qu'il cherchoit à acheter une Mo-

resse, pour en faire present à Isabelle. J'ay averty Colombine de ce qu'elle devoit faire. Mais le voicy justement qui vient. Mettons vîtement cette Enseigne à cette porte. (*Il pend au dessus d'une porte l'Enseigne qu'il avoit à la main.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

Un homme avec trois têtes, je l'ay vu. Cela n'est pas naturel, & il faut qu'il y ait quelque Diable qui m'en veuille.

PASQUARIEL (*faisant semblant de sortir de la porte où il a pendu l'Enseigne.*)

Servitor, Signor Alfiere, Signor Luogotenente, Signor Capitano, e tutta la Compagnia. Ah! les braves gens! point façonniers, vivant familiérement avec tout le monde, faisant bonne chére, & beuvant de bon vin! Il est vray aussi qu'il n'y a pas une meilleure Auberge dans tout Paris. Il n'y en a pas non plus de si frequentée; c'est un monde: on y voit de toutes sortes de Nations, des Italiens, des Espagnols, des Allemands, des Turcs, des...

ARLEQUIN (*qui a écouté attentivement.*)

Monsieur, je suis votre Serviteur. Je vous entends parler de beaucoup de gens qui sont logez dans ce Cabaret-là, & entre autres de Turcs!

PASQUARIEL.

Ouy, Monsieur, des Turcs; il y en a plusieurs.

ARLEQUIN.

Et n'y a-t-il point parmy eux quelques Turquoises?

PASQUARIEL.

Qu'appellez-vous, Monsieur, des Turquoises?

ARLEQUIN.

C'est à dire des Turcs femmes.

PAS-

PASQUARIEL.

Oh ouy, Monſieur, il y en a. Chaque Turc a pluſieurs Eſclaves qui le ſervent.

ARLEQUIN.

Et n'a-t-il point quelque Eſclaveſſe ?

PASQUARIEL.

Ouy, Monſieur, de toutes ſortes; des hommes, des femmes, des gens qui ne ſont ni hommes, ni femmes.

ARLEQUIN.

Des gens qui ne ſont ni hommes ni femmes ! Ce ſont donc des monſtres ?

PASQUARIEL.

Vous l'avez dit. Ce ſont certaines gens qui ne ſont ny mâles, ny femelles, & qu'on appelle des Eunuques. Ils ont auſſi quantité de Mores, rouges, noirs, bleus...

ARLEQUIN.

Gridelins, jaunes. Tu te mocques de moy ? Des Mores rouges !

PASQUARIEL.

Et ouy, Monſieur, habillez de rouge.

ARLEQUIN.

Ah, parlez donc. Et parmy tout cela n'ont-ils point de Moreſſes !

PASQUARIEL.

Ouy, Monſieur, ils ont deux Moreſſes blanches, les plus jolies du monde.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'il me faut; mais je les voudrois noires.

PASQUARIEL.

Elles le ſont, Monſieur. Eſt-ce que vous voudriez en acheter quelqu'une ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur. Mais comme je ne me connois pas en cette marchaediſe-là; pour n'y être pas trompé, ne pourriez-vous point me dire combien cela ſe vend l'aune ?

PASQUARIEL *en riant.*

Allez, allez, ce sont d'honnêtes gens qui ne vous surferont point. Vous pouvez leur aller parler en toute confiance. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE *en Gasconne.*

ARLEQUIN (*seul.*)

JE suis ravy d'avoir trouvé l'occasion d'acheter la Moresse qu'Isabelle me demande. J'en veux avoir une à quelque prix que ce soit. Frappons au Cabaret. Hola, hé? (*Il frappe.*)

COLOMBINE (*en dedans.*)

Cau picquo aqui? (Elle sort.) *Parlats, moun boun Monsur, diurias beni louja a mon lougis, que sarés sen comparasou miliou per lou lieyt, & per la taulo, qu'a qui onte sias loujat, que n'es qu'uno pesouliero, ou un boneste bome come bous nou pot intra sen dire: Quabalisquo!*

ARLEQUIN (*la contrefaisant.*)

Quabalisquo! Je bous assure que je boudrés bien benir loger chez bous: mais n'entendant pas le François de bostre Pays, j'aurois peur de faire quelque qui pro quo en parlant à bous autres.

COLOMBINE.

Hay pauro! Lou parla del nostro Pays d'Adieusias es tant a la modo aljourdieu, que n'y a pas un bome de qualitat, que nou lou parle, ou de mens que nou l'entendo.

ARLEQUIN.

Non l'entendo, en vérité, je ne l'entends pas. Mais, dites, moy, avez-vous dans votre Auberge des gens de qualité?

COLOMBINE.

Toutis mous hostes soun de gens de la miliono condisiu del Royaume. Jujas si Moussu lou Marquis de Mournic,

& Moussurs lous Barous de Launiac & Rauniac, toutis Couusis, ne soun pas gens de qualitat?

ARLEQUIN.

Oh, je vous crois fort bien en *gnic* & en *gnac*. Mais n'avez-vous point chez vous quelque Coeffe, quelque...

COLOMBINE.

Per lou present n'ai pas din mon boustau d'autro Fenno loujado, qu'une joube Fillo, qu'es tan poulido, que s'apello Colombino.

ARLEQUIN (*à part.*)

Hoime! (*à Colombine.*) Et qu'est-ce que cette Colombine? la connoissez-vous?

COLOMBINE.

Pequaire! A quello pauro goujatto es uno Fillo, qu'es estado vilenomen abusado per un bauch noummat Arlequin, que le avié proumes publiquament de l'espousa; toutis mous bosles l'aimon tant, que lian proumes de la servy de tou lour cor din soun gran desastre, a causo qu'es pla doucetto, & pla complasento.

ARLEQUIN.

Je vous entends. C'est à dire que si vous teniez cet Arlequin-là, vous luy donneriez d'un plat de votre Pays, en le regalant d'une salade de Gascon.

COLOMBINE.

A quoy ly sario pla segur d'estre pres, & penjat coumo un lairou.

ARLEQUIN.

Lairi, lairou... Je l'avertiray cet Arlequin-là; car c'est un de mes amis, & je serois fâché qu'il luy arrivât malheur.

COLOMBINE (*se faisant connoître.*)

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. (*Elle s'en va d'un côté, & Arlequin s'en va de l'autre, en criant.*) A moy, à l'aide.

SCENE IV.

CINTHIO, LE DOCTEUR.

CINTHIO.

Ma, Signor Dottor, tre parole, e non piu.

LE DOCTEUR.

Guardi ben a quel ch'a dissi.

CINTHIO.

Vi giuro di non dirvi che tre parole, o quattro al piu.

LE DOCTEUR.

A vel permet, parle.

CINTHIO.

Isabella per Moglie. Queste non son che quattro parole.

LE DOCTEUR.

Benissimo; a ve' voi risponder anca mi con quattro parole: A non voi darvela. Serviteur Patron. (Il s'en va.)

CINTHIO.

Ma, Signor Dottor, ascoltate....

LE DOCTEUR.

Non ghe piu da far ben.

CINTHIO.

Patienza, o anima innamorata! (Il le suit.)

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE, & PASQUARIEL (*en Mores, suivis de deux autres Mores joüant de la flute.*)

ARLEQUIN.

Colombine l'Hôtesse du Cabaret! *Ha poveretto mi!* Elle me suit par tout; elle a été cause que je n'ay pas parlé à ces Marchands Turcs, pour avoir une Moresse. Mais je crois que les voicy.

PASQUARIEL (*avec une Guitarre, après avoir dancé autour d'Arlequin, au son de sa Guitarre, & des Flûtes des deux Mores qui l'accompagnent, chante :*)

E Mi stare Mercanta Turca,
Che bolire vendere Sclava.

ARLEQUIN (*après avoir dancé avec eux, répond aussi en chantant.*)

E mi stare Marchesa ricca,
Che volere comprare Schiava.

(PASQUARIEL, COLOMBINE, *& les autres Mores dancent encore autour d'Arlequin ; puis se laissent tomber sur leurs jambes, & s'assoyent par terre. Arlequin les voyant ainsi, les regarde, & dit :*) Je m'en vais prendre une Chaise aussi. (*Il s'assied par terre au milieu d'eux, & auprès de Colombine.*)

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

Bon giorno, Paparuta, bon giorno, Signora. Ti star Cocciolet ?

ARLEQUIN.

Je suis un Cochon de lait ? Vous en avez menty, *son Gentiluomo, & non son* pas Cochon de lait.

COLOMBINE.

Mi non dir questa. Cocciolet in Morisco vol dir Gentilomina.

ARLEQUIN.

Cocciolet vol dir Gentilomina ? Oh si cela est, vous avez raison, je suis un Cochon de lait. Mais, dis-moy, *di che Paesa star ti ?*

COLOMBINE.

Mi star del Paesa di Monomotapa.

ARLEQUIN (*en riant.*)

Pa ta pa ta pa ! tu es donc du pays des Tambours ?

COLOMBINE (*rit.*)

Ha, ha, ha ! Pa ta pa ta pa ! Ti star Gentilomina buffona. Ti far rider mi. Monomotapa star Paesa in Affrica. Ti non esser stato in Affrica ?

ARLEQUIN.

Pardonnez moy, j'ay été en Afrique quatre ans, & je n'en ſuis revenu que parce qu'il y faiſoit un froid de diable. Mais que ſçais-tu faire? *Che ſaper far ti?*

COLOMBINE.

Che ſabir far mi? Mi ſabir danzar, mi ſabir mangiar, mi ſabir cucir, mi ſabir dormir, mi ſabir blanchir, ſabir blanchir.

ARLEQUIN.

Tu ſçais blanchir? Hé fy, tu te moques. Si tu ſçavois blanchir, tu te blanchirois toy-même, te voilà noire comme un Charbon. Mais parles donc? Qui eſt cette homme-là? *Chi ſtar quel omina?* (*Il montre Paſquariel.*)

COLOMBINE.

Quel omina-ſtar mi Patrona?

ARLEQUIN.

Ouy, comment s'appelle-t-il? *Come chiamar tua Padrona?*

COLOMBINE.

Mi Patrona chiamara Hallimoroid.

ARLEQUIN.

Il a les Hemorroïdes! méchant mal! Et n'as-tu point quelque frere? je l'acheterois volontiers pour me ſervir.

COLOMBINE.

Si Signora, mi abir dua a tuo ſervizio, a tuo ſervizio. (*Elle luy fait les cornes.*)

ARLEQUIN.

Gardez-les pour un autre, je n'en ay que faire. Ton âge? Quel âge *aver ti?*

COLOMBINE.

Mi dira ti. Mi non ſabir contar alla maniera di tu Paeſa; mi contar alla maniera Moriſca. Bolir che mi contar in Moriſca?

ARLEQUIN.

Ouy, je le veux bien, compte en Moriſque?

CO

COLOMBINE (*arrachant les poils de la barbe d'Arlequin.*)

Sturta, burgia, curgia; mi abir quindici anna, quindici anna.

ARLEQUIN (*se levant*)

Va compter au Diable. Si elle avoit quarante ans, je n'aurois plus de barbe.

COLOMBINE (*se levant.*)

Se ti bolir, mi contar anna de mi Fratella.

ARLEQUIN.

Non, non, en voilà assez, ne comptez jamais de votre vie devant moy.

PASQUARIEL (*se leve, & dit à Arlequin.*

Parlar Signora, abir trovata Sclava de tu gusta? Bolir comprarla? mi far bon mercata.

ARLEQUIN.

Oh ça, combien en voulez-vous, sans me surfaire?

PASQUARIEL.

Sans vous surfaire? *Ii mi donar ducento scuta, ducento scuta.*

ARLEQUIN.

Deux cent écus? vous vous mocquez. Cette marchandise-là n'est pas si rare; on en trouve autant qu'on veut sur le Pont-Neuf, & par tout.

PASQUARIEL.

Hé bien, combien *bolir donar?*

ARLEQUIN.

Je vous en donneray trente sols.

PASQUARIEL.

Allez acheter des tripes; vous n'auriez pas une Poupée pour cela.

SCE-

SCENE VI.

CINTHIO & les mêmes.

CINTIO (*passe devant Arlequin, le regarde sous le nez, & après l'avoir examiné de la tête aux pieds, le prend par une manche de son just'aucorps, en disant.*)

Est-ce là la mode?

ARLEQUIN (*faisant le brave.*)

Ouy Monsieur, la mode. Qu'en avez-vous à faire? voilà qui est bien plaisant, ma foy! Ouy, Monsieur, la mode.

CINTHIO (*d'un sang froid.*)

Ne vous appellez-vous point le Marquis de Sbrufadelli?

ARLEQUIN.

Ouy Monsieur, le Marquis de Sbrufadelli c'est mon nom; qu'en voulez-vous dire?

CINTHIO (*toûjours d'un sang froid*)

Et vous devez épouser Isabelle, fille du Docteur?

ARLEQUIN (*élevant toûjours la voix.*)

Assurément; & qui que ce soit ne m'en empêchera. Je suis de qualité, & j'ay du cœur, morbleu.

CINTHIO (*d'un air negligent, se mettant à rire, & luy jettant la manche de son just'aucorps au nez.*)

Ha, ha! la belle figure!

ARLEQUIN (*enfonçant son Chapeau d'une main, & mettant l'autre sur la garde de son Epée.*)

Comment, jernie? à un homme comme moy? Par la mort, par....

CINTHIO (*d'un ton ferme.*)

Que voulez-vous faire de cette Epée-là?

ARLEQUIN (*d'un ton radoucy.*)

Je la veux vendre; Monsieur. La voulez-vous acheter?

CIN-

CINTHIO (*mettant l'Epée à la main.*)

Il y a long-temps que je te cherche. Allons, morbleu, l'Epée à la main, ou je te tuë.

COLOMBINE (*saute sur l'Epée d'Arlequin, la luy arrache, & se bat contre Cinthio, qui s'en va en disant:*) Je n'aurois point d'honneur à me battre contre une femme.

ARLEQUIN (*tout joyeux de l'action que la Moresse vient de faire, court à Pasquariel.*)

Ah Monsieur, la brave Moresse que vous avez-là! elle vient de me sauver la vie. Il n'y a rien au monde que je ne donne pour l'avoir. Tenez... je vous en bailleray quarante sols.

COLOMBINE (*se devoilant prend Arlequin par le bras, & lui presentant la pointe de l'Epée dans le ventre, dit:*)

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core; (Et s'en va avec Pasquariel & les deux Mores, qui s'en retournant passent devant Arlequin en jouänt de leurs Flutes.)

ARLEQUIN.

Hé, allez vous-en au Diable avec vos Fanfares; *Et s'en va.*

SCENE VII.

Le Théâtre represente la Chambre d'Arlequin.

SCARAMOUSCHE, PASQUARIEL.

On y voit Scaramouche, qui après avoir racommodé tout ce qu'il y a dans la Chambre, prend sa Guitarre, s'assied sur un Fauteüil, & en jouë en attendant que son Maître arrive. Pasquariel vient tout doucement derriére luy, & par dessus ses épaules bat la mesure; ce qui épouvante terriblement Scaramouche. En un mot, c'est icy où cet Incomparable Scaramouche, qui a été

été l'ornement du Théâtre, & le modèle des plus Illustres Comédiens de son temps, qui avoient appris de luy cet Art si difficile, & si nécessaire aux personnes de leur caractére, de remuer les passions, & de les sçavoir bien peindre sur le visage; c'est icy, dis je, où il faisoit pâmer de rire pendant un gros quart d'heure, dans une Scêne d'épouvantes, où il ne proferoit pas un seul mot. Il faut convenir aussi, que cet excellent Acteur possedoit à un si haut degré de perfection ce merveilleux talent, qu'il touchoit plus de cœurs par les seulez simplicitez d'une pure nature, que n'en touchent d'ordinaire les Orateurs les plus habiles par les charmes de la Rhetorique la plus persuasive. Ce qui fit dire un jour à un grand Prince qui le voyoit joüer à Rome, Scaramuccia non parla, e dice gran cose: *Scaramouche ne parle point, & il dit les plus belles choses du monde. Et pour luy marquer l'estime qu'il faisoit de luy, la Comédie étant finie il le manda, & luy fit présent du Carosse à six Chevaux dans lequel il l'avoit envoyé querir. Il a toûjours été les delices de tous les Princes qui l'ont connu; & notre Invincible Monarque ne s'est jamais lassé de luy faire quelque grace. J'ose même me persuader que s'il n'étoit pas mort, la Troupe Italienne seroit encore sur pied. Que ceux donc qui ont parlé si indignement de luy, & qui se sont servy de son nom, pour donner du debit à une infinité de fades quolibets & de mauvaises plaisanteries, rougissent, & viennent, la torche au poing, faire reparation aux Mânes d'un si grand Homme, s'ils veulent éviter le châtiment que leurs impostures méritent, & devant Dieu & devant les hommes. Il n'est rien de plus impie, que de deterrer un homme pour le couvrir de calomnie.*

S.C E-

SCENE VIII.

SCARAMOUCHE, PIERROT, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE (*après la Scêne des épouvantes, crie:*)

MIsericorde ! à l'aide ! au secours ! à moy, quelqu'un : Mon Maître ! *Signor Marchese !*

ARLEQUIN (*entrant.*)

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? es-tu fol ? parle.

SCARAMOUCHE.

Ah, Monsieur je viens de voir le Diable, il battoit la mesure sur mes épaules, il marchoit les pieds en l'air, le ventre par terre, le....

ARLEQUIN.

Le Vin de Bourgogne, le Cabaret, la debauche qui te broüillent la veuë, & qui te font voir toutes ces choses! Est-il possible que tu t'enyvreras toûjours.

SCARAMOUCHE.

Ah Signor ! hàime ! (*Il saute de peur.*

ARLEQUIN (*en tremblant.*)

Qu'est-ce qu'il y a ?

SCARAMOUCHE.

Ah rien, rien, Monsieur. Je croyois voir le Diable à côté de vous, & ce n'est que la manche de votre just'aucorps.

ARLEQUIN (*toûjours tremblant.*)

Ne parlons donc plus de Diables. Je n'ay pas peur moy, mais c'est que je n'aime point d'en entendre parler. Apporte-moy mon Miroir, je veux voir comme je suis fait. J'attends le Peintre qui doit venir finir mon Portrait.

SCARAMOUCHE (*donne un Miroir à Arlequin*)

ARLEQUIN (*se mirant, voit Colombine dans le Miroir.*

Scaramuzza ? *Scaramuzza* ? Ah, ah, ah ! *Colombina nel* Miroir !

SCA-

SCARAMOUCHE.

Voyons. (*Scaramouche se mire, & apperçoit dans le Miroir un Masque de Demon que Pasquariel qui est derriére luy, y presente.*) Ah, Monsieur, c'est le Diable qui est dans le Miroir, & non pas Colombine.

ARLEQUIN.

Et Colombine, & le Diable, n'est-ce pas la même chose? Remporte le Miroir, & appelle Pierrot. (*Scaramouche s'en va.*) *Arlequin appelle.* Pierrot? Pierrot!

PIERROT *vient sans rien dire, & se campe à côté d'Arlequin, qui ne le voyant pas, rappelle encore de toute sa force*: Pierrot? *A quoy Pierrot repond d'un grand sens froid*: Me vôilà.

ARLEQUIN.

Vîte, le Peintre?

PIERROT (*va, & revient.*)

Lequel, Monsieur?

ARLEQUIN.

Lequel? Le même.

PIERROT (*va, & revient.*)

Faut-il le mettre à la glace?

ARLEQUIN.

Le Peintre à la glace!

PIERROT (*en riant.*)

Ah! c'est le Peintre que vous demandez? Je croyois que vous demandiez Pinte. Il est là-dedans, Monsieur. Il dit qu'il a quelque chose à barbouiller; n'est-ce point vous?

ARLEQUIN.

Barbouiller! quel animal! Cela n'est pas cela. C'est qu'il m'a débauché, & il faut qu'il m'acheve. Fais-le entrer.

PIERROT.

Le voilà.

PASQUARIEL (*entre. Il a une subreveste toute pleine de couleurs. Il marche tout de travers avec des bequilles, & les yeux presque fermez.*)

AR-

ARLEQUIN (*le voyant.*)

C'est le Peintre des Invalides ! Il est Paralitique, il me va peindre tout de travers.

PASQUARIEL (*veut ôter son chapeau pour saluer Arlequin ; & comme il tremble, & qu'il ne peut se soutenir, il tombe sur Arlequin, en disant*) : Serviteur à Vosignorie.

ARLEQUIN.

Ah ! je suis estropié. Pierrot, aide moy à le relever. (*Au Peintre, après l'avoir relevé*) Sans complimens, Monsieur, allez-vous-en auparavant mourir, & vous reviendrez après achever mon Portrait.

PASQUARIEL (*s'assied sur une chaise, met de grandissimes lunetes sur son nez, & après avoir mêlé quelques couleurs sur sa palette avec un fort grand pinceau, il barbouille tout le visage de Pierrot, qui le regardoit faire.*)

PIERROT (*en pleurant, le visage tout noirci de couleurs.*)

Hé morbleu prenez donc garde, Monsieur ; je ne suis pas le Tableau, moy. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN (*en colére.*)

Il a raison. Prenez un peu mieux garde à ce que vous faites. Je vous trouve bien plaisant, de barbouiller comme cela mon Secretaire !

PASQUARIEL (*regarde attentivement Arlequin sans luy rien répondre, & puis se laissant tomber sur ses deux genoux, il marche en cette posture vers Arlequin, avec le pinceau à la main. Arlequin qui le voit venir vers luy, luy demande :*) Qu'allez vous faire ? (*Pasquariel répond ;*) Je vais peindre Vosignorie.

ARLEQUIN.

Tournez-vous donc du côté de mon Tableau.

PASQUARIEL (*se voulant tourner du côté du Tableau qui est à sa droite, tombe étendu par terre.*)

ARLEQUIN.

Ah ! voila un Peintre cassé ! Il me faudra payer un Peintre. Pierrot avoit bien raison de dire que c'est un Peintre à la glace.

PAS-

PAQUARIEL (*se releve, & voulant prendre congé pour s'en aller, après avoir bien balancé sur ses jambes, se laisse cheoir sur Arlequin, qui tombe par terre, & Pasquariel tombe sur luy.*)

ARLEQUIN (*se relevant.*)

Ah, maudit Peintre ! en voulant faire une Copie, vous avez estropié l'Original.

PASQUARIEL (*se releve & s'en va.*)

ARLEQUIN.

Allez, allez, mon amy. Tout droit à l'Hôpital Général, à l'Hôpital Général. A-t-on jamais vû un Peintre de la sorte ! Je m'en vais envoyer à Isabelle mon Portrait tel qu'il est ; il ne me paroît pas trop mal. (*Il se tourne vers le Portrait. & voit la tête de Colombine à la place de la sienne.*) *Ah! poveretto mi!*) La tête de Colombine dans le Portrait ! *haime ! ah, eh!* (*Il se retourne du côté du Portrait, & le revoyant dans son premier état, il dit :*) Ouais ! est-ce que j'ay la berluë ? Il me sembloit de voir Colombine dans le Portrait. L'imagination! (*Il regarde encore le Portrait, & y revoit la tête de Colombine.*)

COLOMBINE (*dans le Portrait.*)

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. Et s'en va.

ARLEQUIN (*en s'enfuyant.*)

Misericorde! à l'aide! au secours! le Diable, le Diable.

Ceux qui n'ont point vû representer cette Comedie, seront en peine de sçavoir comment Colombine se trouve dans le Portrait; je vais le leur apprendre. Le Portrait d'Arlequin est un Portrait en pied, au naturel, la tête duquel est coupée, de maniére qu'en la poussant par derriére, elle se leve. Ainsi Colombine, qui par le moyen de la cave du Docteur, comme j'ay déja dit dans une autre Scéne où l'on explique le sujet, peut entrer à toute heure chez Arlequin sans qu'il s'en apperçoive, vient doucement par derriére le tableau, & passe sa tête à la place de celle du Portrait.

SCE-

SCENES IX. & X.

ISABELLE, LE DOCTEUR CINTHIO & PASQUARIEL.

Isabelle fait voir au Docteur la promesse de Mariage qu'Arlequin a faite à Colombine. Le Docteur jure qu'il s'en vengera, & qu'il le fera pendre. Dans le moment Cinthio arrive ; on luy raconte la chose ; il dit que le Juge est son Oncle, & que si on veut luy donner Isabelle en mariage, il sollicitera contre Arlequin. Le Docteur y consent, & ils sortent pour aller chez le Juge. Pasquariel qui a tout écouté derriére, se desespere, disant que si Arlequin est pendu, il ne pourra jamais épouser Colombine sa parente. Dans le moment arrive Arlequin.

SCENE XI.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

Colombine dans le Tableau ! Il n'en faut point douter, Colombine est un Diable. Je gagerois qu'elle étoit aussi le Peintre. Mais que me veut cet homme-là ?

PASQUARIEL (*passe devant Arlequin, & l'examine de tous côtez.*)

ARLEQUIN.

Voyons un peu où tout cecy aboutira.

PASQUARIEL (*s'approche d'Arlequin, & dit :*) Sçavez-vous dancer ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur ?

PASQUARIEL.

Je connois un homme qui vous montrera bien vîte, & vous fera faire des cabrioles de cette hauteur. (*Il leve sa main au dessus de sa tête.*)

AR-

ARLEQUIN.

Je ne suis pas curieux ; & quand je dance, je dance toujours à rèts de chaussée.

PASQUARIEL (*regardant Arlequin d'un air piteux.*)

Le pauvre homme ! le pauvre homme ! Vous vous appellez le Marquis de Sbrufadelli ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, pourquoy ? Que signifient toutes les contorsions que vous faites ?

PASQUARIEL.

Je viens d'entendre le Docteur, Isabelle, & Cinthio, qui ont conjuré votre mort. Ils avoient entre les mains un certain papier ; ils disoient que c'est une promesse que vous avez faite à une certaine Co...Coulourine.... Co..., Colombine, qui est de Venise, & qui loge à present chez le Docteur. Ils disoient aussi, que vous n'êtes point Marquis, & que vous êtes un Marousle, fils d'un Cordonnier, & neveu d'un Cabaretier, dont vous avez herité cent mille écus ; & ils sont allé declarer tout cela à la Justice, pour faire decreter contre vous, & vous faire pendre. Ah ! Messieurs, arrêtez. (*Il fait comme s'il voyoit venir quelqu'un, & pousse rudement Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Est-ce la Charette qui vient ?

PASQUARIEL.

Non, non, ce n'est rien, Monsieur, remettez-vous. Quel dommage de pendre un Gentilhomme si bien fait !

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, puisque vous avez la bonté de vous interesser dans ce qui me regarde, ne pourriez-vous point m'enseigner quelque moyen pour me tirer de ce bourbier-là ? Je suis riche, & généreux, & si vous me rendez service, vous pouvez compter sur.., une piéce de trente sols.

PAS-

PASQUARIEL.

Je ne suis pas intéressé, Monsieur, & jamais l'argent ne m'a gouverné. Mais je connois un Docteur qui vous mettroit hors d'embarras à coup seur. La question est de sçavoir s'il voudroit bien se charger de votre affaire.

ARLEQUIN.

Il faut l'en prier, Monsieur, menez-moy chez luy. Demeure-t'il loin ?

PASQUARIEL.

Tenez, Monsieur, voilà sa Chambre. (*Il luy montre un côté du Théâtre.*)

ARLEQUIN.

Voilà une fenêtre sans vitres ; c'est-là sans doute la Nichoire d'un homme de lettres.

PASQUARIEL.

Ah ! que vous êtes heureux, Monsieur ! Le voicy luy-même qui vient.

SCENE XII.

ARLEQUIN, PASQUARIEL, COLOMBINE *en Docteur.*

ARLEQUIN (*fait plusieurs révérences à Colombine.*)

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

A Qui en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je cherche un certain....

COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler, parlez congruement, ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher est un Verbe inquiet : & certain est un mot reposé. Ainsi par une diction

barbare, vous confondez l'activité & le repos. Cela s'appelle en bonne Ecole *Contrarium in objecto.*

ARLEQUIN.

Diable? voicy un habile homme, un bel esprit, tout à fait. Ne sçauriez-vous me dire?

COLOMBINE.

En deux mots deux sottises. De toutes les constructions la plus vicieuse est celle qui commence par un temps supposé, ou par une interrogation douteuse: Premiére sottise. La seconde, plus sottise encore que la premiére, est l'irrévérence contre ma capacité. Ne sçauriez-vous me dire? Quel soufflet à un homme de lettres? Comme s'il m'étoit permis, à moy, d'ignorer quelque chose! à moy qui suis le mignon des Muses, le favori de la Grammaire, le rival d'Aristote! à moy l'Epitome! à moy l'Enciclopedie! à moy enfin le Microcosme de toutes les sciences!

ARLEQUIN.

N'est-ce point là quelque Porc-epic de l'Université? Faites-moy la grace de me dire si vous êtes Docteur?

COLOMBINE.

Si je n'étois que Docteur, je ne serois pas grand' chose.

ARLEQUIN.

Vous ressembleriez à bien d'autres.

COLOMBINE.

Docteur, à proprement-parler, n'est qu'un mot de parade, ou une belle enseigne à un méchant Cabaret. Ce n'est point le nom de Docteur, qui rend les gens doctes: mais il marque seulement qu'on le devroit être. Quand Averroës s'en explique, il dit qu'un Docteur pour l'ordinaire est une espèce de macreuse, qui paroît chair, & qui n'est que poisson.

ARLEQUIN.

Comment donc faire pour n'y être point trompé?

CO-

COLOMBINE.

Il en faut juger comme des lapins.

ARLEQUIN.

A cause de leur fourrure peut-être ? Quelle chienne de comparaison !

COLOMBINE.

Je la tiens d'Anaxagore, que nous appellons le gouffre de l'esprit, & le magazin du bon sens. Ce grand homme pretend que pour juger sainement d'un lapin, il faut que le nez en decide. Quand il sent le geneſt & le serpolet, il est de vraye garenne; quand il ne sent que le chou, c'est un clapié. (*A pari:*) Quand on porte un Docteur au nez de la raison s'il a le fumet des belles lettres, c'est un vray Docteur : mais quand il ne sent que l'école & l'argument, il ne passe parmy nous que pour un clapié. Voyons ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Monsieur, comme vous êtes un Docteur de vraye garenne, je vous prie de me donner votre avis sur mon affaire.

COLOMBINE.

De quelle nature est votre affaire ? Est-elle de Fait? est-elle de Droit ?

ARLEQUIN.

Il s'agit de deux mariages.

COLOMBINE.

De deux mariages ! L'épouventable affaire !

ARLEQUIN.

Je n'ai pourtant jamais été marié.

COLOMBINE.

Le Ciel vous a regardé d'un bon œil. L'homme qui se marie, est appellé par Demostène l'ennemy de son repos, l'artisan de son malheur, & le bourreau de sa liberté : *jugulator libertatis*.

ARLEQUIN.

Mais....

COLOMBINE.

On regarde un fiancé comme un aveugle qui touche le precipice du bout de son bâton, sans en être effrayé. De quelque côté qu'il se tourne, sa perte est infaillible : *undique angustiæ.* S'il prend une vieille, elle est avare, laide & insupportable. S'il prend une jeune, elle est étourdie, prodigue & coquette. S'il épouse une belle, il épouse une folle. S'il se marie pour du bien, sa fortune fait son supplice, & une riche laide a toûjours lieu de croire qu'on l'a épousée, *non propter opus, sed propter opes.*

ARLEQUIN.

On m'accuse d'avoir deux femmes.

COLOMBINE.

Quel aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son intérêt !

ARLEQUIN.

Et où Diable me suis-je fourré ?

COLOMBINE.

Comment s'assurer dans un naufrage perpetuel ? *Juxta serpentem nemo somnos securus capit.* Quel antidote contre la fureur des femmes ? Quel remède contre leur vengeance, qui s'instale sans misericorde sur la tête des pauvres maris ? Si on s'en plaint, on est bizarre : si on le souffre, on est deshonoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y seroient ; Monsieur, il faut que je me marie.

COLOMBINE.

Non auditur perire volens. Quoi que vous vouliez absolument faire une sortise, c'est à moy à châtier par mes conseils une résolution si temeraire, & à en éloigner le danger en vous le faisant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun risque, Monsieur. La fille que je recherche, est une jeune enfant qui n'est jamais sortie de dessous l'aîle du pere & de la mere, & qui n'a jamais veu un homme en face.

CO-

COLOMBINE.

Tant pis, diable, tant pis. Une fille sans experience est de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere, à force d'y surveiller, vous la livrent sage : mais elle n'est pas plutôt mariée, qu'elle se dédommage de la sévérité de sa famille ; & pour peu qu'elle hante le monde, & qu'elle ait de pente à la galanterie, *vires acquirit eundo*. C'est un filet à sa source, & un torrent dans son progrès.

ARLEQUIN.

Il s'agit d'une nommée Colombine, qui me persecute, & qui.....

COLOMBINE.

Oh, s'il ne s'agit plus de mariage, parlez.

ARLEQUIN.

Il s'en agit, Monsieur, & il ne s'en agit pas.

COLOMBINE.

S'il ne s'en agit point, parlez : mais s'il s'en agit, ne parlez pas.

ARLEQUIN.

A l'égard d'Isabelle que j'aime & que je veux épouser, il s'agit tout à fait de mariage.

COLOMBINE.

C'est de cela que je vous deffends de me parler.

ARLEQUIN.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime, & que je n'épouseray jamais...

COLOMBINE.

Oh là-dessus parlez tout à votre aise.

ARLEQUIN.

Graces au Ciel, à la fin on nous écoutera.

COLOMBINE.

Dites-moi, je vous prie, cette Colombine, est-ce une des deux femmes que vous avez épousées ?

ARLEQUIN.

Le Ciel m'en preserve. C'est une créature que

j'ay aimée à la vérité ? mais dès qu'on m'a parlé d'Isabelle avec trente mille écus....

COLOMBINE.

Dès ce moment-là, vous n'en avez plus voulu ?

ARLEQUIN.

En ma place, Monsieur le Docteur, en auriez-vous fait moins ? Les Docteurs sont aussi âpres à l'argent que d'autres. Colombine est jolie ; Isabelle est riche. Mais à present un homme de qualité entre l'utile & le plaisant ne balance guére.

COLOMBINE.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour être votre femme ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Entre nous le grand ressort du mariage, c'est l'argent ; & une riche laide en efface toûjours une belle.

COLOMBINE.

Il est vray. *Auri sacra fames.* Cependant nous tenons parmy nous comme une maxime certaine, que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua voles nubere, nube pari.* Or si vous me demandez mon conseil, il est bon de sçavoir les choses à fond. Aviez-vous engagé votre parole à Colombine ? vous étiez-vous promis une foy mutuelle ?

ARLEQUIN.

Vrayement ouy, Monsieur, un million de fois : mais il n'est point d'amitié que l'argent n'assomme, & sans les trente mille écus qui sont venus à la traverse, je me donne aux cinq cent mille Diables, si....

COLOMBINE (*se découvrant.*)

Perfido, traditore, m'avrai negli occhi, se non m'hai nel core. (& s'en va.)

ARLEQUIN (*épouvanté voulant s'enfuir, rencontre Pasquariel, & ils tombent.*)

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

SCARAMOUCHE (*habillé en Femme.*) ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE (*seul.*)

ON m'a dit qu'on avoit décreté contre mon Maître, & qu'on le cherchoit pour le mettre en prison. J'ay peur qu'on ne m'ait compris dans le Decret avec luy ; c'est pourquoy je me suis déguisé en Femme, afin de me sauver.

ARLEQUIN.

C'en est fait, il n'y a plus à barguigner, il faut partir. Je m'en vais chercher Scaramouche, luy ordonner de me faire tenir deux chevaux de poste tout prêts, & décamper sans trompette.

SCARAMOUCHE (*contrefaisant une voix de femme.*)

Bon jour, Monsieur.

ARLEQUIN (*à part.*)

Voicy quelque Damoiselle du Pont-neuf. (*haut*) Bon jour, Madame, votre serviteur.

SCARAMOUCHE.

Monsieur, enseignez-moy, s'il vous plaît, le chemin de la Gréve.

ARLEQUIN (*d'un ton railleur.*)

Vous n'avez qu'à continuer comme vous avez commencé.

SCARAMOUCHE.

Qu'est-ce à dire, Monsieur ? Je suis femme d'honneur, entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Je n'en disconviens pas. C'est que je vous ay vu venir

nir par là, & aller vers là, ainsi vous n'avez qu'à continuer toûjours le même chemin, vous y arriverez tout droit.

SCARAMOUCHE.

Je m'en vais donc vîtement, car j'apprehende de n'y pas trouver place.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que faire de vous tant presser, il y en aura toûjours pour vous.

SCARAMOUCHE.

Dame, Monsieur, c'est qu'on y va pendre le Marquis de Sbrufadelli, qui est, dit-on, le plus drôle de corps du monde, & chacun s'empresse pour le voir.

ARLEQUIN (*d'un ton fâché.*)

Ceux qui vous ont dit cela sont des imposteurs & des mal-appris. Le Marquis de Sbrufadelli est homme d'honneur, & il ne sera pas pendu, entendez-vous?

SCARAMOUCHE.

Je vous dis moy qu'il le sera, & qu'il faut absolûment qu'il le soit; toutes les fenêtres sont déja retenues.

ARLEQUIN.

Belle nécessité! Pendre un homme parce que les fenêtres sont retenuës! Allez, allez, Madame, vous ne sçavez ce que vous dites.

SCARAMOUCHE.

Que cela sera joly! Je meurs d'envie de le voir. Il a épousé deux femmes, & on luy mettra deux quenouilles à ses côtez. La jolie chose à voir! Mon Dieu, que cela sera drôle!

ARLEQUIN.

A la fin je perdray patience. Quelle insolente masque est-ce là? Je vous dis encore un coup, que je connois le Marquis de Sbrufadelli, & que...

SCARAMOUCHE (*se faisant connoître.*)

Et moy aussi je le connois.

ARLEQUIN.

Scaramouche?

SCA-

SCARAMOUCHE.

Ouy, Monsieur, je me suis déguisé de la sorte, parce que je sçay que le Docteur vous cherche pour vous faire mettre en prison. Il est à la tête de vingt Archers, & je serois fâché qu'on m'obligeât à vous tenir compagnie. Vous sçavez que je ne trempe point dans votre affaire, & que cela ne vous seroit point arrivé, si vous aviez suivi mes conseils.

ARLEQUIN.

Il n'est pas temps de moraliser. Va vîte à la Poste, choisis deux des meilleurs chevaux, & attens-moy hors la Porte Saint-Bernard, dans un moment je suis à toy.

SCARAMOUCHE.

Ah Monsieur? Vous avez attendu trop tard, nous sommes perdus. Voicy le Docteur qui vient.

SCENE II.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, LE DOCTEUR, *plusieurs Archers.*

LE DOCTEUR (*en dedans.*)

Caporal Simon, attendez-moy-là.

ARLEQUIN.

Haime! où me fourer, où m'enfuir, où me cacher? Attends, attends, je m'en vais me cacher sous tes juppes. (*Il se cache sous les juppes de Scaramouche.*)

LE DOCTEUR (*en sortant.*)

On dit qu'on l'a vû venir de ce côté-cy. Je le guetteray tant, qu'à la fin je le trouveray. (*à Scaramouche.*) Bon jour, Madame.

SCARAMOUCHE (*en se plaignant.*)

Ah! ah! Monsieur, je n'en puis plus, je me meurs!

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce? qu'avez vous?

SCARAMOUCHE.

Je suis grosse, Monsieur, fort éloignée de chez moy, & je sens des douleurs insupportables.

LE DOCTEUR.

Voila qui est fâcheux. Il faudroit pourtant bien tâcher de vous retirer d'icy, parce que je guette un certain homme que je veux faire arrêter prisonnier; & s'il venoit à passer, les Archers pourroient peut-être vous blesser. Dans le tumulte, on ne prend pas garde à ce qu'on fait.

SCARAMOUCHE.

Et comment l'appellez-vous, Monsieur, celuy que vous voulez faire prendre?

LE DOCTEUR.

Il s'appelle le Marquis de Sbrufadelli.

ARLEQUIN (*sortant sa tête de dessous les juppes.*)

Le Marquis de Sbrufadelli, Monsieur? Le Marquis de Sbrufadelli est party.

LE DOCTEUR (*entendant la voix & ne voyant personne.*)

Qui est-ce qui parle-là?

SCARAMOUCHE.

C'est mon fils, Monsieur, qui est dans mon ventre. (*à Arlequin, bas.*) Tais-toy, animal, tu te feras découvrir.

LE DOCTEUR (*soupçonnant quelque chose.*)

C'est votre fils que vous avez dans le ventre? Il est donc bien nourry, ce fils-là?

SCARAMOUCHE.

Oh Monsieur, c'est qu'à mes enfans je n'ay jamais épargné l'étoffe.

LE DOCTEUR.

Je le vois bien; puis qu'ils parlent avant que d'être venus au monde. (*faisant semblant de parler au ventre de Scaramouche.*) Monsieur l'Enfant, vous dites donc que le Marquis de Sbrufadelli est parti?

ARLEQUIN (*mettant encore la tête dehors.*)

Ouy,

Ouy, Monſieur, il eſt party en poſte. Quand on a dit une choſe une fois, cela doit ſuffire.

SCARAMOUCHE (*bas.*)

Tout eſt perdu.

LE DOCTEUR.

Cela eſt vray, Monſieur. Je vous demande excuſe de mon importunité. (*à part.*) L'animal! ha, ha, ha! (*Il rit*) Caporal Simon?

LE CAPORAL (*avançant avec les Archers.*)

Me voilà, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Prenez-moy cet Enfant là, & me l'emmenez en priſon tout à l'heure. C'eſt un petit débauché dès le ventre de la mere, il faut le mettre à la correction.

(*Les Archers prennent Arlequin, & le bouſpillent.*)

ARLEQUIN.

Marauts, prenez donc garde à ce que vous faites. Je vous donneray de mon Marquiſat par la tête.

SCARAMOUCHE (*en ſe ſauvant.*)

Salva, ſalva.

LE DOCTEUR.

Je ſuis ravy d'avoir fait prendre ce Coquin-là. Allons trouver Meſſieurs les Juges.

SCENE III.

PASQUARIEL, COLOMBINE.

PASQUARIEL *qui a obſervé tout ce qu'on vient de faire à Arlequin, veut s'en aller pour en avertir Colombine, qui dans le même temps arrive.*

COLOMBINE.

Ah Paſquarello mio, ſon diſperata; conducono in prigione il mio caro Arlicchino. Certo ſarà impiccato il poverino. Haime! Mi par digia di vederlo far l'ultima grimaſſa. Ancor che mi habbia tradita, l'amo tanto, che non poſſo vedergli alcun male. Però ti prego, cerca in

qualche maniera di farnelo uscire a piedi, perche dubito che non ne sorta in carretta.

PASQUARIEL.

J'auray bien de la peine à le tirer d'affaire; car on dit que les Juges sont beaucoup prévenus contre luy. Je songe cependant à un moyen qui pourra peut-être reüssir, sans que les Juges s'en mêlent, Adieu.

COLOMBINE.

Io mi riposo sopra di te; e in caso che'l tuo mezzo non riesca, io ne penso un altro, che forsì mi riuscirà. Ecco gente, mi ritiro.

SCENE IV.

SCARAMOUCHE *toûjours dans son habit de Femme, passe la Scêne, & rencontre Pierrot, qui le prenant pour une bonne fortune, luy fait les doux yeux. Scaramouche pour se mocquer se radoucit, & dit qu'il est amoureux de Pierrot. Celuy-ci fort content de son avanture, fait des complimens à sa maniére, pour obliger Scaramouche à se faire voir. Scaramouche se rend à la fin aux instances de Pierrot, léve ses coeffes, & fait une grimace horrible, qui épouvante tellement Pierrot, qu'il s'enfuit en criant:* Le Diable! le Diable! *Scaramouche dit qu'à la faveur de la nuit qui est déja fort avancée, il va quitter l'habit de femme, & reprendre ses habits naturels.*

SCENE V.

PASQUARIEL *tenant une échelle, dit qu'il vient pour tâcher de parler à Arlequin par la fenêtre de la prison, afin de l'instruire de ce qu'il doit faire pour se sauver. Il fait plusieurs Escalades, & à la derniére il appelle Arlequin à haute voix, afin de sçavoir en quel endroit de la prison il est logé. Arlequin qui l'a entendu, luy répond:* Me voicy, faites-moy ouvrir la porte, car je m'ennuye. *Le Geolier qui a prêté l'oreille*

reille au bruit, crie en dedans; Tue, tue, *& tire un coup de pistolet, Pasquariel qui est au haut de son échelle, tombe de peur, & s'en va.*

SCENE VI.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR (*seul.*)

A *Credo che quell' infame d'Arlicchin sarà impiccato. Lo scelerato! prender il nome di Marchese, e voler sposar mia Fiolia, essendo marità con un' altra! Ah ghe brusarò i mie' Libri, o la forca sarà le mie vendette.*

PIERROT (*tout desesperé.*)

Le scelerat! le coquin! le fripon!

LE DOCTEUR.

A qui en as-tu, Pierrot?

PIERROT.

Ah, Monsieur le Docteur, ayez pitié de moy. S'il est pendu, je suis ruiné.

LE DOCTEUR.

Et qui? Parle que je t'entende. Explique-toy.

PIERROT.

Le Marquis de Sbrufadel; on dit, Monsieur, qu'on le va pendre?

LE DOCTEUR.

Je l'espere.

PIERROT.

Vit-on jamais une pareille friponnerie! Ah, Monsieur, si vous y pouvez quelque chose, empêchez qu'il ne soit pendu, je vous en suplie, vous me rendrez la vie.

LE DOCTEUR.

Et pourquoy? Es-tu complice de quelque crime avec luy?

PIERROT.

Hé nenny, Monsieur. Mais c'est qu'il me doit une grosse somme d'argent; & le fripon, Monsieur, se fait pendre pour ne me pas payer.

LE DOCTEUR (*en riant.*)

Il gagneroit beaucoup, vrayment! Va, va, Pierrot, console-toy. S'il te doit, je te feray payer avant qu'il soit pendu.

PIERROT.

S'il me doit, Monsieur? Tenez, voilà mon Memoire. Lisez, & vous verrez de quoy il s'agit.

LE DOCTEUR (*lit:*)

MEMOIRE.

De ce que M. le Marquis de Sbrufadel doit à Pierrot, de compte arrêté ensemble.

Pour m'être enyvré plusieurs fois avec luy. Pour ce, tout ce qu'il vous plaira.

PIERROT.

Vous voyez que je suis raisonnable.

LE DOCTEUR.

On ne peut l'être davantage.

PIERROT (*en pleurant.*)

Et si, j'en ay pensé crever cinq ou six fois.

LE DOCTEUR.

Le pauvre homme; (*Il continue de lire:*) Pour avoir eu soin de nettoyer ses habits & ses souliers. Pour ce, rien.

LE DOCTEUR.

Pour ce, rien?

PIERROT.

Ouy, Monsieur. Vous voyez qu'il n'y a rien à rabattre.

LE DOCTEUR.

Non assurément. Voyons le reste. Pour avoir porté un billet amoureux à Mademoiselle Isabelle. Vous sçavez ce que cela vaut.

LE DOCTEUR (*luy donnant un soufflet.*)

Tiens, voilà ce que cela vaut. Coquin, porter des billets doux à ma Fille!

PIER-

PIERROT.

Mais Monſieur...

LE DOCTEUR.

Si je prens un bâton... (*Ils s'en vont.*)

SCENE VII.

Le Théâtre change, & on voit une Salle d'Audience.

LE JUGE & *pluſieurs Conſeillers aſſis.* COLOMBINE, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, & un GEOLIER.

ARLEQUIN (*au Geolier qui l'a conduit au milieu du Théâtre, & qui a poſé une petite Selette à ſes pieds.*)

Qu'eſt-ce que cela ?

LE GEOLIER.

C'eſt une Selette, pour vous aſſeoir.

ARLEQUIN (*regardant la Selette.*)

La Juſtice eſt bien mal meublée ! (*Il s'aſſied.*)

LE DOCTEUR (*aux Juges.*)

Meſſieurs, vous voyez devant vous cet Infame, qui ne s'eſt pas contenté d'abuſer une fille à Veniſe, à laquelle il a fait une promeſſe de mariage, mais....

COLOMBINE (*arrivant.*)

Doucement, Monſieur le Docteur, n'enrumez point votre ſcience, je deffendray bien mes intérêts.

ARLEQUIN (*regardant Colombine.*)

La voilà, la voilà, la voilà !

COLOMBINE (*plaidant.*)

Meſſieurs, l'artifice dont ſe ſervent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs amitiez ſi ſuſpectes, qu'un homme ſemble courir à ſa perte, quand il ſonge à ſe marier. Autrefois on ſe laiſſoit charmer ſur l'eſpoir d'un amour ſincére: aujourd'huy on ſe con-

tente

tente d'un peu de grimace interessée. L'union des cœurs faisoit par le passé la douceur des ménages : presentement l'opulence en fait tout le bonheur ; & s'il arrive, par miracle, qu'une femme aime son mary, c'est parce que son mary ne contredit ny à sa dépense ny à sa conduite. Ce début, Messieurs, paroîtra violent dans la bouche d'une fille, qui devroit excuser les defauts de son sexe : Mais la mauvaise foy des femmes en general, étouffe tellement la sincerité de quelques-unes en particulier, que je dois convenir malgré moy qu'il y en a de rusées & d'artificieuses, pour faire valoir celles qui sont ingenuës & de bonne foy.

ARLEQUIN.

Voilà de mechante prose.

COLOMBINE.

Je me trouve, Messieurs, dans le petit nombre des filles qui ne fondent leur fortune que sur la satisfaction du cœur. Je suis de ces malheureuses qui se font une loy de leurs paroles, & un devoir de leurs passions : Et de tous mes chagrins le plus cuisant, & si je l'ose dire, le plus honteux, est d'aimer un perfide, que l'argent a rendu volage au préjudice de ses sermens. Lâche, tu me trouvois belle quand tu n'étois qu'un Arlequin. Colombine pouvoit être la femme d'un misérable : mais Colombine fait l'horreur d'un Marquis. Faquin de Marquis, excrement de noblesse, fantôme de qualité ; Colombine sans biens & sans fortune, n'a-t-elle pas des ressources pour te mettre à ton aise ? Tu sçais, Maraut, que je suis bien voulue de tout ce qu'il y a de gros Financiers. Un mary manque-t il d'emplois, quand une jeune femme a d'aussi bonnes connoissances ? Si l'employ te déplaît, ne pouvons-nous pas donner à joüer à la Bassette, & vivre honorablement dans Paris, comme une infinité de gens aussi gueux que nous ? Avec tant de moyens de parvenir tu m'a-

ban-

bandonnes, malheureux, malgré tes sermens, malgré tes soupirs, & qui pis est, malgré toute la tendresse que je t'ay jurée. Tu me quittes, infame, pour Isabelle & pour son argent. Tu veux que mon desespoir reclame contre ton infidélité, & que mon cœur outré demande aux Juges l'execution d'une promesse que l'amour a dictée, & que l'avarice méconnoît. (*elle se met à genoux devant les Juges.*)

ARLEQUIN (*se mettant aussi à genoux chante :*)

Helas la pauvre fille, elle a le mal de toux.

COLOMBINE.

Ingrat, suis je moins aimable? & faut-il que je doive à la rigueur de la Justice, un mariage que je voudrois tenir de ma constance & de ton amour? Ah, Messieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foy! Mes larmes & ma douleur trahissent mon ressentiment, & vous dissent assez que j'oublierois sa perfidie, s'il se repentoit de son changement.

COLOMBINE (*tombe évanoüie dans les bras du Docteur qui l'emmene.*)

LE JUGE.

Vîte qu'on secoure cette pauvre fille? Messieurs, interrogeons un peu cet homme-cy (*à Arlequin.*) Avez-vous écrit cette promesse-là de votre main?

ARLEQUIN.

Apparemment que je ne l'ay pas écrite du pied.

LE JUGE.

Quand vous l'avez écrite, aviez-vous envie de l'épouser?

ARLEQUIN.

Quand le Diable tente sçait-on ce qu'on fait? A cette heure, la volonté de l'homme est ambulatoire.

LE JUGE.

Cela étant, nous allons vous faire faire une petite promenade à la Gréve. Messieurs, sxpedions cet homme-cy. (*Ils vont aux opinions.*)

A R-

ARLEQUIN.

J'ay pris médecine aujourd'huy, Messieurs, je garde la chambre.

LE JUGE.

Pour remettre les hommes dans le train de la bonne-foy, & leur apprendre à garder la parole qu'ils donnent aux filles, nous avons condamné le Marquis de Sbrufadelli à être pendu & étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

ARLEQUIN (*en pleurant.*)

Mais, Messieurs; vous n'y songez pas moy pendu....

COLOMBINE (*arrive en Avocat.*)

Messieurs, de quelque nature que soit un crime, on ne condamne jamais un coupable sans l'entendre. *Quicumque judicat parte inauditâ alterâ, licet æquum statuerit; haud æquus fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la defense de l'accusé; & j'ose me promettre qu'il ne m'échapera rien d'inutile.

ARLEQUIN.

Le Ciel protege toûjours les innocens.

LE JUGE.

Parlez.

COLOMBINE.

Messieurs, il est assez nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, secouruë par des larmes obeïssantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compassion, & qu'une simple servante, avec un chiffon de papier, se propose d'épouser un homme du mérite & de la qualité du sieur Marquis de Sbrufadelli. Une servante épouser un Marquis, comblé des graces & des bontez de son Prince!

ARLEQUIN.

Cela est vray: il me fait mille fois plus d'honneur que je n'en mérite.

CO-

COLOMBINE.

Une servante épouser un Colonel, qui soutient par sa dépense l'éclat & la dignité de son rang!

ARLEQUIN.

Il a raison. J'ay toûjours aimé la dépense.

COLOMBINE.

Ah, Messieurs, voudriez vous avilir la noblesse en ordonnant une alliance si disproportionée!

ARLEQUIN.

Fy! c'est se mocquer.

COLOMBINE.

Si le mérite & la qualité de celuy pour qui je parle, n'avoient pas porté son nom par toute la terre habitable, je vous dirois, Messieurs, qu'il est impossible de le voir sans l'aimer. Que sa presence donne du plaisir, que ses maniéres sont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plaît quand il ne dit mot, & que la joye est tellement attachée à son humeur & à son caractére, qu'on ne le quitte qu'à regret. Jamais homme de sa qualité n'a porté la magnificence si loin. Il change quelquefois de dix habits en une apprêdinée: tout le monde est bien venu chez luy, il vit sans façon, on l'aborde sans peine, & on le verroit toûjours pour rien, si son Portier, à l'exemple des autres, ne tiroit pas un droit sur le nom & sur les grandes qualitez de son maître.

ARLEQUIN.

Ah le bon Peintre!

COLOMBINE.

Fera-t-on mourir un homme de cette conséquence, pour avoir badiné avec une Dariolette, qu'un peu de jeunesse rend supportable?

ARLEQUIN.

Fy, il y auroit de la conscience.

COLOMBINE.

Ne sçait-on pas que ces sortes de créatures mettent tout en usage pour tromper ceux qu'elles se desti-

destinent ? On fait agir d'abord la blancheur du tein, le vermeil des levres, la vivacité des yeux. Pour peu qu'un homme se sente piqué, il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour luy faire agréer l'estime qu'on a pour elle. Ensuite on a de la complaisance, on rend des soins, on marque de l'empressement; & puis quand les conversations son un peu plus familiéres, on glisse le mot d'amour. La maitresse s'en offense : l'amant repare cela par des sermens, par des soupirs & par des vœux. Une fille rusée qui voit la duppe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appeller l'ingenuité & la douceur à son secours. Elle paroît tout apprehender de la mauvaise foy des hommes. Un novice là-dessus se rechauffe, entasse sermens sur sermens, trouve l'éternité trop courte pour mesurer sa passion; & après un fatras de mots qui justifient plus d'égarement que d'amour, il vomit des protestations de fidélité, de soumission, de perseverance, qui ne doivent finir qu'avec sa vie.

ARLEQUIN.

Comment diable! il sçait tout ce tracas-là par cœur!

COLOMBINE.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur, plus ces sortes de poulettes font les scrupuleuses; se défiant toûjours, à ce qu'elles disent, de leur naissance & de leur mérite, & ne pouvant croire qu'on ait pour elles toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

ARLEQUIN.

Voilà le fin grimoire!

COLOMBINE.

Cette modestie acheve de gâter un pauvre amoureux, qui joint le témoignage de la main aux assurances de la voix. On écrit; on fait réponse. On demande : Marquis, m'aimez-vous ? Ah de tout mon cœur, ma chére. Mais, mon Dieu, vous me dites cela d'un ton si général; & je remarque dans vos let-

tres une secheresse qui cautionne mal toute votre ardeur. Pour lors le Marquis picqué au jeu, marchande à quelque Poëte un billet rimé. Et pour peu que ces rimes parlent de fidélité ou de persévérance, on produira en justice ces sortes de bagatelles, comme des promesses serieuses dont on demandera l'execution. Il n'y a point d'homme en France qui n'eût plus de trente femmes, s'il étoit obligé d'épouser toutes celles à qui il a donné des promesses.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas un beau sujet pour envoyer un homme en Gréve ?

COLOMBINE.

Ah! Messieurs, voudriez-vous que cette momerie coûtât la vie à un Marquis ? Ne voyez-vous pas que ce procès est un stratagême dont se servent les filles qui veulent un mary ou de l'argent ?

ARLEQUIN.

Le monde n'est rempli que de ces friponnes-là.

COLOMBINE.

Si les larmes de Colombine n'étoient pas contrefaites, ne seroit-elle pas restée à votre Audience ? Sa fuite vous marque assez son artifice ; & je consens de tout mon cœur que Monsieur le Marquis soit pendu, si elle ose reparoître devant vous.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît. Que chacun réponde pour soy. S'il s'agissoit de me faire pendre, elle reviendroit de cent lieuës.

LE JUGE.

Quoy, cette pleureuse a pris la fuite ? Il n'en faut pas davantage pour justifier son artifice.

COLOMBINE.

Ne sçavez-vous pas de quoy les femmes sont capables quand il s'agit de se venger ?

JUGEMENT.

LE JUGE (*après avoir été aux opinions.*)

Trouvant le Plaidoyer du jeune Avocat beaucoup meilleur que celuy de Colombine, nous avons dépendu le Marquis de Sbroufadelli, sauf à le rependre quand le cas y échérra.

ARLEQUIN.

Ah, le joly homme d'Avocat! Je voudrois qu'il fût fille; je l'épouserois pour m'avoir sauvé la vie.

COLOMBINE.

Monsieur le Marquis, vous vous en dédiriez?

ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte. Ce seroit une affaire faite.

COLOMBINE.

Il seroit difficile qu'un Avocat devint fille. Mais si vous vouliez épouser ma sœur, je puis dire, sans trop de vanité, qu'elle est en fille ce que je suis en garçon. Monsieur le Marquis cela vous accommoderoit-*il*?

ARLEQUIN.

Si cela m'accommodera! Vous vous mocquez. C'est trop d'honneur pour moy. Faites-la venir!

COLOMBINE.

Elle est icy, Monsieur.

ARLEQUIN.

Qu'elle se montre donc, & je l'épouse.

COLOMBINE.

Monsieur le Marquis, songez y bien?

ARLEQUIN.

J'y ay tout songé. Cela vaut fait, vous dis-je.

COLOMBINE (*qui pendant tout ce temps a ôté sa Robe d'Avocat, tire Arlequin par la manche:*)

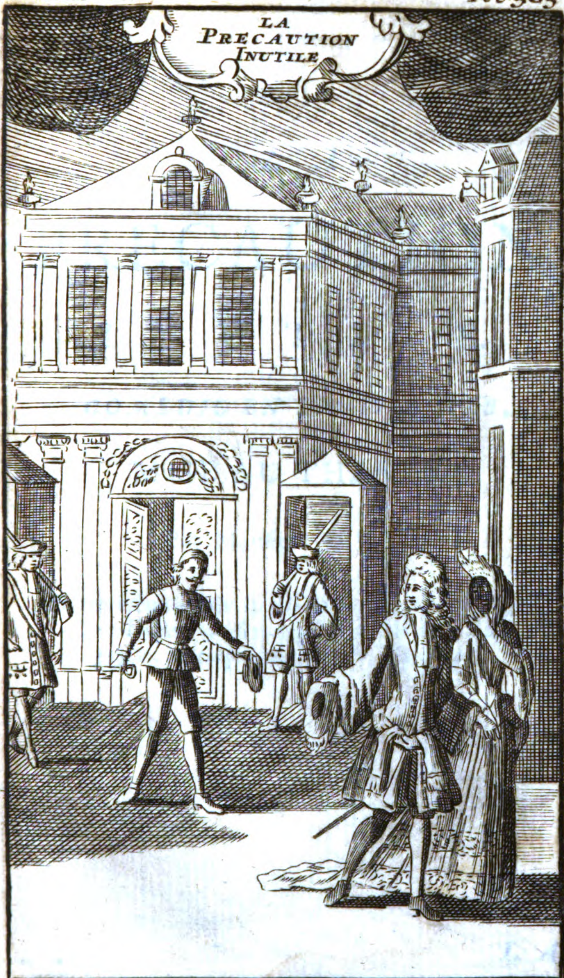
Voila ma Sœur, Monsieur, que je vous presente.

ARLEQUIN.

Quoy, c'est-là Colombine? ma foy il n'y a plus moyen de s'en dedire, je vois bien que le Ciel nous a faits l'un pour l'autre. Touche-là, tu seras ma Colonnelle. *Post nubila Phœbus.* (*Il luy donne la main, & ils s'en vont.*)

Fin de la Comédie

LA


LA
PRECAUTION
INUTILE



LA

PRECAUTION.

INUTILE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D * * *.

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le cinquiéme jour de Mars 1692.

LA

ACTEURS.

GAUFICHON, Amant d'Isabelie.
COLOMBINE, Sœur de Gaufichon,
MARINETTE, Servante de Gaufichon.
PASQUARIEL, } Valets de Gaufichon.
PIERROT,
LE DOCTEUR, Futur de Colombine.
LEANDRE, Amant de Colombine.
ISABELLE, Cousine de Leandre.
MEZZETIN, } Valets de Leandre.
ARLEQUIN,
Un Cocher.
Une Porteuse d'eau.
Une Cuisiniére.
Un Crocheteur.
Deux Notaires.
Deux Laquais.
Le Baron des Fourneaux.
Un Marchand Anglois.
Un Cocher.

La Scêne est à Paris.

LA PRECAUTION INUTILE.

ACTE I.

SCENE I.

Le Théâtre represente l'Appartement d'Isabelle.

ISABELLE, COLOMBINE, GAUFICHON. LE DOCTEUR LEANDRE *assis.* MEZZETIN, & PIERROT *debout.*

ISABELLE.

J'Ay grand' peur qu'à la fin nos Conferences ne dégénérent en conversations languissantes, puis qu'en toute l'aprêdinée personne n'a voulu s'expliquer sur l'ame des bêtes. Je ne m'érige point en fille de décision : mais, n'en deplaise à Descartes il falloit qu'il eût l'esprit en écharpe quand il a soutenu que les bêtes n'ont point d'ame, & que ce sont des machines qui n'agissent que par ressorts. Quoy ? mon chien, mon chien Citron n'est ny sensible ny raisonnable, & les caresses qu'il me fait ne partiroient point d'un véritable principe d'amitié ? Je devisagerois la Philosophie en personne, si elle m'osoit faire une si brutale proposition. La seule fidélité de mon chien vaut mieux, selon moy, que la raison de tous les hommes ensemble.

COLOMBINE.

Vous ne sçavez donc pas, Mademoiselle, qu'il ne faut qu'être ou Philosophe ou Docteur, pour avoir la cervelle demontée ?

GAUFICHON.

Ma sœur, songez-vous que demain vous serez la femme d'un Docteur ?

COLOMBINE.

Ce sont de petites chaleurs de foye qui n'offensent point notre amitié. Les chiens pour cela n'en sont pas moins des machines.

LEANDRE.

Et moy, si j'étois fille, un homme auroit cent mille livres de rente, que je ne l'épouserois pas s'il étoit de cette maudite opinion-là.

GAUFICHON (*d'un air brusque & se levant de dessus son siége.*)

Comment dites-vous cela, Monsieur. Quoy que vous soyez chez votre Cousine, apprenez qu'il faut parler sans choquer le monde.

ISABELLE.

Ah point de chaleurs, Messieurs, je vous en conjure. Prenons plutôt quelque autre matiére où personne ne s'intéresse.

COLOMBINE.

Et pour éviter les partialitez de Philosophie, disons chacun notre avis sur la chose qui nous paroîtra la plus difficile.

PIERROT.

Je l'ay pargué trouvée tout au premier coup. Tenez, la chose la plus difficile à un Valet, c'est d'être payé de ses gages.

LE DOCTEUR.

Maraut ! si je prens un bâton, je vous apprendray...

PIERROT.

Est-ce que ce n'est pas icy une Académie, où les habi-

habiles gens parlent tant que bon leur semble ?

ISABELLE.

Je suis persuadée que rien au monde n'est si difficile que de trouver un mary sans défaut.

GAUFICHON.

Bon ! voilà pour mon compte.

ISABELLE.

Ecoutez, je suis de bonne foy, je dis les choses comme je les pense. Vous êtes un fort galant homme, aimant la dépense & les honnêtes plaisirs : mais sur le chapitre des femmes, vous avez quelquefois de certaines nuances d'humeur un peu trop brunes. Sans ce petit défaut-là vous seriez incomparable. Comme je dois être votre femme, je vous parle à cœur ouvert.

COLOMBINE.

Mon frere, vous ne sçauriez vous fâcher ; Mademoiselle vous parle avec une grande délicatesse.

ISABELLE (*à Colombine.*)

Et vous, ma chére Belle, ne direz vous point votre sentiment ?

COLOMBINE.

Je n'ay pas encore grand usage du monde ; mais rien ne me paroît plus difficile que de refuser son cœur à un galant homme, qui tâche de le mériter par des soins assidus, & par une attache desintéressée.

ISABELLE.

Elle a raison ; & il est impossible de rien trouver de plus juste.

GAUFICHON (*vers le Docteur.*)

Il me semble que ma sœur se déclare assez ouvertement pour vous.

COLOMBINE.

Vous rêvez, mon frere ! une fille sage ne se declare pour personne, & ce que j'en dis n'est que par maniére de conversation.

LE DOCTEUR.

La modeſtie, la modeſtie?

MEZZETIN.

Vous n'y entendez rien, tous, tant que vous êtes. La choſe preſentement la plus difficile, c'eſt de trouver de l'argent à emprunter.

ISABELLE.

Leandre nous écoutera-t-il ſans rien dire?

LEANDRE.

Pour moy, je ſuis convaincu que la choſe la plus difficile eſt de contraindre l'inclination d'une fille raiſonnable, & qu'un homme eſt un fol quand il ſe met en tête de l'enfermer pour en venir à bout.

GAUFICHON (*d'un air de colére, & ſe tournant vers Leandre.*)

Monſieur le Fanfaron, eſt-ce pour m'inſulter que vous tenez un pareil diſcours? Sçachez, ventrebleu, que je deſtine ma ſœur à Monſieur le Docteur Balouard, & que trente Plumets comme vous ne la détourneroient pas d'un auſſi bon rencontre.

ISABELLE.

Oh, pour le coup, Monſieur Gaufichon, vos maniéres ſont trop emportées.

LEANDRE.

Je ſuis perdu, Mademoiſelle, ſi vous ne me défendez.

ISABELLE.

Quoy? contre tous venans & ſans aucune raiſon vous prendrez l'affirmative?

GAUFICHON.

Je prens tout ce qu'il faut prendre; mais je ne veux point être pris pour duppe, & un homme eſt un fat quand il n'eſt pas le maître de ſa famille.

COLOMBINE.

Mon frere, vous extravaguez.

GAUFICHON.

Ma petite ſœur, plus de commerce s'il vous plaît

avec

avec tant de beaux esprits. Allons vîte, regagnez la maison. Monsieur le Docteur je vous la confie. (*Le Docteur presente la main à Colombine.*)

COLOMBINE (*d'un air de mépris.*)

Je marche fort bien toute seule. Monsieur (*prenant congé d'Isabelle, & la baisant.*) Je suis fâchée, ma chére Demoiselle, d'un si bizarre contretemps. Il faut esperer que l'esprit de mon frere se meurira. (*Colombine & le Docteur se retirent.*)

ISABELLE (*à part.*)

Nous y allons donner bon ordre. (*à Gausichon.*) Monsieur Gausichon, souffrez que je vous dise, que je suis très mal édifiée de vos maniéres, & que vos brusqueries me donnent beaucoup à penser. Quoy? si je suis votre femme, & qu'une mouche vous passe devant les yeux, vous m'enfermerez comme vous enfermez votre Sœur?

GAUFICHON.

Quand vous serez ma femme, s'il vous prend en gré d'être folle, je prendray, moy, des mesures pour vous en empêcher.

LEANDRE.

Monsieur est sincére.

GAUFICHON.

Quand à ma Sœur, il ne vous déplaira pas que je la fasse observer de près jusqu'au moment de ses nôces, qui sera tout au plus tard demain au soir. Mes mesures sont si bien prises, que je défie Messieurs du grand air d'en approcher.

ISABELLE.

Monsieur, vous prenez le train de faire rire le monde à vos dépens. Apprenez de moy, que la garde d'une femme est de toutes les précautions la plus inutile, & que dans une Ville comme Paris, il se passe bien des choses en vingt-quatre heures.

GAUFICHON.

Il ne s'y passera mardy rien avec un homme aussi

clair-voyant que moy. De la maniére que ma maison sera baricadée, les Blondins n'ont qu'à s'y frotter. (*Il s'en va.*)

MEZZETIN.

Il y a plus d'une demie heure que je perds patience. Ah ! quel plaisir d'en faire tâter à un Baricadeur de maisons !

ISABELLE.

Le pauvre homme est à plaindre. Il s'est mis en tête que pour s'assurer d'une femme il faut la garder à vue. Comme je dois l'épouser, je serois bien-aise de le guerir de sa manie.

LEANDRE.

La chose n'est pas impossible. Sa Sœur est aimable, & si je pouvois trouver les moyens de luy plaire, je me ferois un grand plaisir de la souffler au Docteur.

MEZZETIN.

S'il ne faut que des moyens, je vous en fourniray une montagne. Malgré les sentinelles qui gardent sa maison, j'y feray entrer des gens qui le desoleront; & si demain au soir vous n'êtes pas le mary de sa Sœur, tenez-moy pour le plus indigne fourbe...... (*vers Isabelle*) Mademoiselle vous nous prêterez la main.

ISABELLE.

Comptez sur moy hardiment.

MEZZETIN.

Allons, il n'y a pas un moment à perdre. Je m'en vais prendre, en passant, un nommé Arlequin mon associé. Avec le secours de cet homme-là, vous allez diablement rire. Oh ! les femmes de Paris ne s'enferment pas comme cela à clef.

SCENE

SCENE II.

Le Théâtre represente la ruë

ARLEQUIN (*à moitié yvre,*) GAUFICHON.

ARLEQUIN (*sans voir Gaufichon.*)

ALlons, voilà qui est fait, plus de commerce, plus de commerce avec des yvrognes. Encore, quand un amy ne boit que trois ou quatre pintes de vin pour se desalterer, ah patience: mais, mardy, passer toute sa vie, ouy toute sa vie au Cabaret comme un yvrogne; oh, vous en aurez menti, Monsieur Mezzetin; & dès à present voila la société rompue, rompue, ce qu'on appelle rompue. Aussi bien, le métier de fourbe produit beaucoup d'étriviéres, & très peu d'argent. J'aime mieux chercher quelque condition paisible, où je puisse rouler cette malheureuse vie avec plus de repos. Car c'est mardy le repos qui fait que l'homme se repose, & que.... (*appercevant Gaufichon.*) Voicy un espèce de Bourgeois, qui seroit peut-être bien mon affaire. Observons son humeur & sa contenance. (*Il embrasse un Chassis de la Décoration pour se soutenir.*)

GAUFICHON (*sans appercevoir Arlequin.*)

Ouais! de la maniére que tout le monde en parle, c'est donc quelque chose de bien terrible que de garder une femme? Oh, je pretends moy, apprendre aujourd'hui à tout le monde qu'il n'est rien de plus facile, & que la seule foiblesse des hommes rend les femmes orgueilleuses & insupportables. C'est pour n'en pas avoir le démenti, que j'ay envoyé chercher un Masson & un Serrurier, pour faire boucher tous les endroits de ma maison par où l'on peut m'insulter. En ces rencontres-cy la défiance est la

mere de la ſeureté. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN.

Oh, que je ne me fourre pas dans cette peſte de condition-là ! Pour un homme vêtu de noir, je n'ay jamais vu un ſi fantaſque perſonnage. Et par où diable ſa maiſon pourra-t-elle reſpirer, s'il en fait boucher tous les trous ? (*appercevant Mezzetin.*) Que le Diable t'emporte. D'où viens-tu ?

MEZZETIN.

Tais-toy yvrogne.

ARLEQUIN.

Yvrogne ? il y a deux jours que je n'ay ny bû ny mangé.

MEZZETIN.

Tais toy, te dis-je, j'ay fait ta fortune, & c'eſt hazard ſi nous n'allons en caroſſe de cette affaire-cy.

ARLEQUIN.

Dieu nous preſerve ſeulement d'aller en charette, ce ne ſera pas mal gagné*.

MEZZETIN.

Il y a un certain Bouru qui enferme ſa Sœur pour empêcher qu'on ne luy parle de mariage. En un mot comme en cent, j'ay promis à Leandre que demain elle ſeroit ſa femme. Aprés cela nous ſerons riches ; car c'eſt le plus libéral homme...

ARLEQUIN.

Comment eſt fait cet honnête Geolier-là ?

MEZZETIN.

C'eſt un grand petit homme, qui a un rabat blanc, un manteau noir, & une perruque blonde.

ARLEQUIN.

Juſtement ! c'eſt luy qui vient de paſſer par là. Il cherche un Maſſon & un Serrurier pour calfeutrer toute ſa maiſon.

MEZ-

* On conduit à Paris un Criminel à la Potence dans une Charette.

MEZZETIN.

Un Maſſon & un Serrurier ? Ah, vîte, mon pauvre Arlequin, & vîte. Voila dix piſtoles chacun qui nous ſautent au collet. Courons nous habiller bruſquement en Maſſon & en Serrurier. (*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

COLOMBINE, PASQUARIEL, GAUFICHON (*en dedans.*)

COLOMBINE.

Te voilà bien échauffé, Paſquariel, d'où viens-tu ?

PASQUARIEL.

Monſieur m'a défendu de vous le dire, je viens pourtant de chercher un Maſſon & un Serrurier.

COLOMBINE.

Ne ſçais-tu point ce qu'il en veut faire ?

PASQUARIEL.

Non ; mais je voudrois ſçavoir où il eſt.

GAUFICHON (*appelle Paſquariel.*)

COLOMBINE.

Cours au devant de luy. Je m'en vais me cacher pour entendre plus facilement ce qu'ils diront. (*Elle ſe retire, & Gaufichon entre.*)

PASQUARIEL (*allant au devant de Gaufichon.*)

Monſieur, je vous cherche à pied & à cheval, pour vous avertir que ce Maſſon & ce Serrurier ſont là-bas.

GAUFICHON.

Faites-les vîtement entrer ; & ſur tout empêche ma Sœur d'approcher d'icy juſqu'à ce qu'ils ſoient ſortis ; c'eſt une curieuſe Poulette, dont on ne ſçauroit trop ſe défier.

(*Arrivent* ARLEQUIN *en Maſſon, &* MEZZETIN *en Serrurier.*)

GAUFICHON.

Mes enfans, soyez les bien-venus.

ARLEQUIN.

Pour un autre que pour vous, Monsieur, nous n'aurions jamais quitté l'Attelier.

MEZZETIN.

Est-on pas bien-aise d'obliger par fois d'honnête monde ?

GAUFICHON.

Je vous en remercie de bien bon cœur. Ecoutez, mes amis, ma besogne est fort pressée.

ARLEQUIN.

Hé bien, Monsieur, il s'y faut mettre. Pour moy, paroles ne puent point, j'acheve une chausse à privé; je n'en ay pas encore pour la moitié de l'autre semaine.

GAUFICHON.

Ce n'est pas là mon compte. Il faut tout à l'heure me boucher des soupiraux de cave, & une porte de jardin. Mais si cela n'est achevé ce soir, je n'ay que de faire vous.

MEZZETIN.

Allons, Compere, allons, Monsieur est bon vivant. Pourvu que l'Ouvrier gagne honnêtement sa petite vie, qu'importe avec qui ?

GAUFICHON (*vers le Serrurier.*)

Et vous, mon Maître, n'auriez-vous point cinq ou six bonnes grilles de fenêtres toutes prêtes à poser ? Mais il faudroit que ce fût d'un bon gros fer.

ARLEQUIN.

C'est votre vray homme, Monsieur, il ferre toutes les Prisons de Paris.

GAUFICHON.

N'auriez vous point aussi une petite plaque de fer percée à jour pour boucher l'évier de ma Cuisine ? Mais il faudroit que les trous fussent si petits, qu'on n'y pût faire passer ny lettres ny billets.

MEZZETIN.

Voilà bien du service que vous demandez-là. Je forgeray bien la plaque de fer : mais je n'ay encore jamais mis ny lettre ny billet sur l'Enclume.

GAUFICHON.

Il faut que je vous ouvre mon cœur. Mettez vos chapeaux, Messieurs, je vous prie ; mettez, mettez sans façon.

ARLEQUIN & MEZZETIN (*ensemble.*)

Pour vous obeïr, Monsieur.

GAUFICHON.

J'ai chez moi une Sœur aimable & riche.

MEZZETIN.

Apparemment vous ne manquez pas de chalants ?

GAUFICHON.

Je la veux marier à un de mes amis, véritablement un peu âgé, mais d'ailleurs un fort honnête homme.

ARLEQUIN.

Monsieur, ne vous y trompez pas, au moins. La vieillesse ne ragoûte guéres une jeune fille.

GAUFICHON.

On m'a averti que de certains étourdis rodent autour de ma maison pour luy faire tenir des lettres, & pour tâcher de l'enlever.

MEZZETIN.

Franchement, les jeunes gens sont entreprenans.

GAUFICHON.

Pour éviter ce malheur, je veux mettre de bonnes grilles aux fenêtres qui donnent sur la ruë, boucher tous les soupiraux, même la porte du jardin, & tenir ma drôlesse si étroitement enfermée, que personne ne puisse l'aborder.

MEZZETIN.

Monsieur, nous avez-vous fait venir icy pour nous faire pendre ?

GAUFICHON.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Quoy ? vous ne sçavez pas que la Police a fait mettre une pancarte aux coins des rues, qui défend sur peine de la vie à tous Ouvriers, de prêter la main à enfermer des filles ou des femmes, à cause que ces drôlesses-là d'aucunes fois se jettent la tête la premiére par les fenêtres d'un grenier.

MEZZETIN.

Bon ! il y en a bien une qui a eu la malice de se precipiter d'un troisiéme étage sur une charetée de foin, pour faire accroire que son mary luy avoit rompu le col.

ARLEQUIN.

Tout franc, ces oiseaux-là se plaisent à leur liberté. Sans cela on n'en a pas de joye.

GAUFICHON.

Ah ! la méchante vermine !

MEZZETIN.

Je serions à votre service sans cette maudite pancarte. Mais la Justice est fiére, & veut être obeïe.

GAUFICHON.

N'en déplaise à la Justice, voilà un reglement bien cruel. Quoy ? Il ne m'est pas permis de gouverner ma Sœur à ma mode ? Ah ! que les femmes sont heureuses à Paris !

ARLEQUIN.

C'est bien pis, Monsieur, on nous pend haut & court, quand je n'allons pas renoncer à la Justice ceux qui font de ces méchans coups-là.

GAUFICHON.

Mes amis, vous ne voudriez pas me perdre ?

MEZZETIN (*tirant à part Gaufichon.*)

Voulez-vous me croire, Monsieur ? Donnez une dixaine de pistoles à ce miserable-là ; vous luy fermerez la bouche. Tous les Massons n'ont ny foy ny loy ; & un gueux comme cela, ne demanderoit pas mieux que de vous faire piéce.

GAU-

GAUFICHON (*à Mezzetin.*)

Tu as raison. Il ne faut pas pour dix pistoles s'attirer une méchante affaire. Tiens, prends le soin de le contenter.

MEZZETIN.

Je m'en vais les luy donner sans faire semblant de rien. (*Ils sortent en faisant des révérences.*)

GAUFICHON (*seul.*)

Sur ce pied-là, je conviens que les femmes ont raison de faire enrager les hommes.

ARLEQUIN (*revenant.*)

Je viens vous remercier, Monsieur, de votre honnêteté.

GAUFICHON.

Tu te mocques, mon enfant, cela ne vaut pas la peine.

ARLEQUIN (*le tire par la manche, & luy dit à l'oreille :*)

Dites-moy, Monsieur, avez-vous donné quelque chose à ce Belistre de Serrurier ?

GAUFICHON.

Non, il ne m'a rien demandé.

ARLEQUIN.

Tant pis ! c'est hazard si ce Coquin n'est allé renoncer chez le Commissaire tout ce qu'il vous a entendu dire.

GAUFICHON.

Auroit-il bien l'ame assez noire ?

ARLEQUIN.

Il n'a pas tenu à luy que son pere n'ait été roüé vif. C'est le plus abominable homme que la terre ait jamais porté. Ecoutez, vous ne feriez point trop mal d'appaiser cet enragé-là. Il ne faut pas vous flatter, il n'y a plus de quartier presentement pour ceux qui enferment les femmes. La Justice ne demanderoit pas mieux que de succer un homme riche comme vous. Ce que j'en dis moy, vous pouvez croire....

GAUFICHON (*luy donnant de l'argent.*)

Pour ne pas faire de jaloufie donnez-luy auſſi dix piſtoles, mais après cela ne me trahiſſez pas.

ARLEQUIN.

Mon Camarade & moy, Monſieur, ſur l'honneur nous ne craignons perſonne. Et fy! ſeroit-ce avoir de la conſcience, de prendre de l'argent d'un homme pour ſe mocquer de luy? Ah! que vous êtes heureux d'être tombé entre nos mains! Il y a mille fripons qui ne s'en tiendroient pas là non. (*Il s'en va.*)

GAUFICHON.

Encore, n'eſt-ce pas tout perdre de ſortir d'un bourbier pour vingt piſtoles.

COLOMBINE (*ſortant de l'endroit où elle s'étoit cachée.*)

Apparemment, mon Frere, vous vendez votre maiſon pour faire une Conciergerie; car je vous entens parler de grilles de fer, de portes bouchées, & d'autres ouvrages qui ſentent beaucoup la priſon.

GAUFICHON.

Ma chére Sœur, je vous crois une fille très ſage, très honnête, & très raiſonnable; mais avec tout cela, ma mie, il n'eſt point deffendu de prendre ſes petites ſeuretez.

COLOMBINE.

La meilleure que vous pouvez prendre avec une fille de mon humeur & de mon caractére, c'eſt de me donner en garde à moy même; autrement vous courrez grand riſque d'être la duppe de vos ſentinelles & de vos barreaux de fer. Hé, bon Dieu, avez-vous déja oublié les oracles de Moliére, qui vous a dit ſi précifément:

——— *Les verroux & les grilles*
Ne font pas la vertu des femmes & des filles.

& après des avis ſi ſalutaires vous ne mettez point d'eau dans votre vin?

PAS-

PASQUARIEL (*arrivant tout effaré.*)

Monſieur, je viens de ſauver la vie à un pauvre Marchand de bas d'Angleterre. Ay-je mal fait ?

GAUFICHON.

Tout au contraire.

PASQUARIEL.

Cinq ou ſix canailles vêtues de noir, comme vous pouvez l'être, l'ont pris au collet, & luy ont donné mille coups. Moy, comme j'ay vu qu'on aſſommoit ce pauvre homme, je l'ay fait entrer dans la Cour, & leur ay pouſſé la porte au nez.

COLOMBINE.

Vous avez très bien fait.

GAUFICHON.

Ne ſçait-on point les noms de ces miſerables-là.

PASQUARIEL.

Nos Voiſins diſent que ce ſont les Jurez Bâtiers de Paris... helas, vous m'entendez bien, ceux qui vendent des bas.

GAUFICHON.

Et bien ?

PASQUARIEL.

Ces drôles-là prétendent à cauſe... parce que... Et puis... Je vous dis, Monſieur, que ſans moy il ſeroit arrivé mort d'homme.

GAUFICHON.

Va le faire monter. S'il a quelque choſe de beau, j'en feray preſent à ma Sœur ; car ma joye ſouveraine eſt de la voir propre.

COLOMBINE.

Et la mienne ſeroit de vous voir un peu plus raiſonnable.

SCENE IV.

MEZZETIN (*en Marchand Anglois.*) GAUFICHON, COLOMBINE.

MEZZETIN *baragouinant.*

JE demander pardon, Monsir, de mon hardiesse que je prendre de refugier moy dans vos maison.

GAUFICHON.

Vous m'avez fait plaisir.

COLOMBINE.

Mon pauvre Monsieur, quelle disgrace vous vient d'arriver là-bas dans notre rue?

MEZZETIN.

Pais ain grand chose, Mamiselle. L'ais ain petit difran que j'avir avec le Marchand Bonnetier, qui vouloir confisquir mon marchandise pour pritexte que n'y avoir point de commerce avec l'Ingilterre.

COLOMBINE.

Fy, ce sont des brutaux. Voyez je vous prie, empêcher un pauvre Etranger de gagner sa vie!

GAUFICHON.

Avez-vous-là quelque chose d'extraordinairement beau?

MEZZETIN.

Dans tous les magasins di monde vous ne trouvir pas d'aussi bon ouvrage, ny d'ain plis beau couleur.

COLOMBINE (*après en avoir regardé une paire.*)

Ah, mon Frere, qu'ils sont beaux & fins! (*vers le Marchand*) Monsieur, combien les vendez-vous la paire.

MEZZETIN.

Vous ne point marchandir? Et bien, à cause de li guerre, je vous vendre le paire que quarante-cinq sols.

GAU-

GAUFICHON.

Il se mocque. J'ay vu vendre autrefois ces bas-là six écus, & même jusqu'à deux Louis d'or.

COLOMBINE.

Ne seroit-ce point aussi des bas dérobez?

GAUFICHON.

Et pourquoy, ma Sœur, faire affront à ce pauvre Marchand?

MEZZETIN.

Pour que vous connoître que j'avoir ain bon conscience, & mon marchandise n'être point dérobée, tenez, Mamiselle, fela mon Littre de voiture de mon Corrispondant. (*à Colombine bas*) C'est une Lettre de Monsieur Leandre.

COLOMBINE (*lit la Lettre bas.*)

Mon cœur véritablement amoureux se fait un plaisir de tromper la vigilance de ceux qui vous gardent.

GAUFICHON (*regardant les bas.*)

Ceux-cy me paroissent un peu plus gros.

COLOMBINE (*continuant de lire.*)

Pour peu que vous correspondiez à ma tendresse, l'amour me fournira des moyens infaillibles pour vous délivrer bien tôt du Frere qui vous obsede, & du Docteur qu'on vous destine.

MEZZETIN.

Tenez, sti douzaine être fort bien égal, Monsir, & vous l'y point trouver à redir.

GAUFICHON.

Non plus que vous, ma Sœur, je ne comprens pas comme ce pauvre homme peut donner ses bas à si bon marché. Je vous prie, que je voye la Lettre de voiture.

COLOMBINE (*refusant de la donner.*)

Vous ne connoîtrez rien au chiffre ny au baragouin.

GAUFICHON.

J'en ay bien démêlé d'autres.

COLOMBINE (*refusant toûjours de donner le papier.*)

Je

Je vous dis, mon frere, que sans être de leur négoce, on n'y peut rien comprendre. (*Elle veut rendre le papier à Mezzetin, & dans le temps qu'elle le luy donne, Gaufichon le prend.*)

GAUFICHON.

Voyons si je n'y comprendray rien.

(*Pendant qu'il ouvre le papier, Mezzetin s'en va d'un côté, & Colombine de l'autre.*)

GAUFICHON (*lit.*)

Mon cœur véritablement amoureux se fait un plaisir de tromper la vigilance de ceux qui vous gardent. Pour peu que vous correspondiez à ma tendresse, l'amour me fournira des moyens infaillibles pour vous délivrer bientôt du frere qui vous obsede, & du Docteur qu'on vous destine. Le Porteur vous dira qui je suis. (*Après avoir lû il se voit seul, & dit:*) Les chifres & le baragouin sont pourtant fort intelligibles. (*faisant des reflexions.*) Un Marchand maltraité devant ma porte! Des bas couleur de feu à quarante-cinq sols la paire! Une lettre de Voiture? Qui diable ne donneroit pas dans des panneaux si adroitement tendus? Ah! maudite ville de Paris! Il n'y a que toy au monde qui fournisse des inventions si diaboliques. Nous verrons quelle bonne emplâtre ma Sœur mettra sur cette lettre-cy.

SCENE V.

GAUFICHON, LE DOCTEUR.

GAUFICHON (*appercevant le Docteur, met la lettre de Leandre dans sa poche, & dit à part.*)

TAchons de nous contenir devant Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Gaufichon, vous voyez un homme qui meurt d'impatience d'être votre beau-frere.

GAUFICHON.

La carriére ne sera pas encore bien longue. Je me flatte que demain au soir vous serez au comble de vos vœux.

PASQUARIEL (*tirant Gaufichon à part.*)

La Porteuse d'eau, Monsieur, frappe à la porte. La laisseray-je entrer ?

GAUFICHON.

Maraut, veux-tu que nous mourions de soif ? Ce n'est pas à ces gens-là qu'il faut refuser la porte.

PASQUARIEL.

Il n'entrera pas une mouche que par votre ordre. (*Il s'en va, & la porteuse d'eau entre.*)

LE DOCTEUR.

Je ne sçay comment reconnoître l'amitié que Mademoiselle votre Sœur a pour moy.

GAUFICHON.

Ma Sœur est une bonne fille, qui aimera toûjours ce qu'elle aimera une fois.

LE DOCTEUR.

Je luy ay fait faire un carosse, des meubles, un équipage ; enfin je n'ay rien épargné pour luy plaire. Entre nous, elle pourroit épouser un homme plus jeune ; mais je suis sur....

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous, Monsieur ? Vous avez mille bons endroits qui reparent votre âge ; & ma Sœur est trop heureuse....

LE DOCTEUR.

Ne nous flatons point. Mon meilleur endroit est ma fortune. Mais si l'on peut se rendre supportable avec de l'argent....

GAUFICHON.

Cela n'y nuit pas.

LE DOCTEUR.

Hé bien, comptez que je luy donne tout mon bien par Contract de mariage.

GAU-

GAUFICHON.

La belle passion ! Les jeunes gens n'aiment point comme cela.

PIERROT (*en Porteuse d'eau, heurte rudement le Docteur avec ses seaux, & dit à Gaufichon :*)

Monsieur, vous avez-là un Galefretier à votre porte ; si ce n'étoit votre respect, je luy accommoderois un soufflet sur le visage. Il vous en faut, ma foy, des filles pour batiffoler.

GAUFICHON.

Ne vois-tu pas bien, Dame Claude, que c'est un folâtre ?

PIERROT.

Qu'il aille folâtrer avec des Drues qui le trouveront bon. Tout franc, je n'aime point qu'ils se servent de leurs mains. Il semble avis à ce Marouflelà, qu'il n'y a qu'à se baisser & en prendre.

PASQUARIEL (*à Pierrot.*)

Allons, vilaine Chocaillon, sortez d'icy, vous importunez Monsieur.

PIERROT.

Infame Sac-à-vin, tu as la hardiesse de frapper une femme grosse ? Un Commissaire, un Commissaire ? (*En se tiraillant l'un l'autre, la Porteuse d'eau laisse tomber son bonnet & une Lettre que Gaufichon ramasse.*)

GAUFICHON.

De l'écriture de ma Sœur ! Pasquariel, qu'on arrête cette Porteuse d'eau, & qu'on l'enferme.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'elle a dérobé quelque chose ?

GAUFICHON.

C'est bien pis. Maraude ! me faire à moy de ces affronts-là !

LE DOCTEUR.

Ne sçauray-je point le sujet de votre chagrin ?

GAUFICHON.

Très volontiers. Qu'on appelle ma Sœur. (*Se tour-*

tournant vers le Docteur) Ah mon cher amy, le Ciel m'afflige par d'étranges endroits. (*à Colombine qui paroît.*) Nous avons besoin de vous, Mademoiselle, pour l'éclaircissement d'un mystére où vous avez quelque part. (*Il luy donne la lettre qui étoit tombée du bonnet de la Porteuse d'eau.*) Tenez, vous n'aurez pas de peine à connoître votre écriture.

COLOMBINE (*à part & surprise.*)

Mon billet entre les mains de mon frere! Il faut icy joüer de tête. (*vers son frere d'un air serein & tranquille.*) Il ne me faut pas donner la question pour me faire convenir que ce billet est de ma main. Ouy, mon frere, je l'ay écrit, je l'ay dû écrire, & vous m'en devriez remercier. (*Elle luy rend fiérement le billet.*)

GAUFICHON.

Peut-être n'ay-je pas bien lû. (*Il lit tout haut le billet.*)

Vos sentimens, Monsieur, sont trop sincéres, & votre passion trop honnête pour n'y pas correspondre. C'est vous en dire assez pour vous faire comprendre que j'approuve votre entreprise, pourveu que la violence n'ait point de part à ce que vous entreprendrez.

GAUFICHON (*dit après avoir lû.*)

Si on vous en veut croire, je vous ay de grandes obligations d'un si tendre billet.

COLOMBINE (*feignant d'être en colere.*)

Ouy, vous m'en avez trop, & vous ne méritez pas que je travaille si prudemment à la seureté de votre vie. Je n'en veux point d'autre juge que Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Votre confiance, Mademoiselle est une marque certaine de votre amitié.

GAUFICHON.

Expliquez-nous donc votre énigme.

COLOMBINE.

Mon énigme eſt fort claire à qui la veut entendre. (*à part*) Soutenons la gageure juſqu'au bout. (*haut*) Depuis plus d'un an un Capitaine de Bombardiers, nommé Monſieur de Briſe-roche, me trouve fort à ſon gré. Par malheur pour luy il n'eſt point du tout au mien. Je ſerois bien folle de ne pas preferer Monſieur Balouard à un Bruleur de poudre à canon !

LE DOCTEUR.

Ah ! ma belle Demoiſelle...

COLOMBINE.

Malgré ma froideur cet homme ne laiſſe pas de m'aimer. Il queſtionne les domeſtiques ; il veut ſçavoir s'il y a une cave ſous l'appartement de mon Frere : cela ne ſe demande pas pour rien. Enfin ayant appris que je m'allois marier avec Monſieur le Docteur, on m'a avertie de bonne part, qu'il eſt pis qu'enragé, & qu'on le voit roder, tous les jours autour du logis avec des Officiers de Dragons & de Grenadiers. Ces Meſſieurs-là, comme vous ſçavez, tuent les gens comme des mouches. Et puis, que ſçait-on ſi un Furibond, dans le deſeſpoir, ne ſeroit point jetter quelque Bombe dans une cave pour faire ſauter mon frere avec la maiſon ?

GAUFICHON.

Dieu m'en preſerve !

COLOMBINE.

Ce qui me feroit croire qu'il a quelque mauvais deſſein, c'eſt que dans une lettre qu'il m'a tantôt envoyée par un Marchand Anglois, il marque à la fin, autant que je m'en puis ſouvenir, qu'il a des moyens infaillibles pour me délivrer de mon frere & de Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Qu'il s'en donne bien de garde. J'aimerois mieux encore mourir garçon.

CO-

COLOMBINE.

Il ne s'en est pas tenu-là, non, il a forcé notre Porteuse d'eau à venir demander la réponse de sa lettre. Moy bonnement, pour calmer l'esprit d'un furieux, & pour éviter quelque fâcheux malheur, j'ay risqué un miserable billet de trois lignes, où je feins d'être un peu sensible à sa passion ; & dans le même billet je le prie de ne point entreprendre de violence. Là-dessus mon frere prend la chévre. Voyez, Monsieur, si j'ay grand tort ; & s'il eût été plus à propos de vous laisser tous deux égorger ? Pour ma justification, il n'y a qu'à-lire le bas de sa lettre, & ma réponse. (*à part.*) Voila mes gens qui s'ébranlent, nous en aurons bientôt raison.

LE DOCTEUR.

Ecoutez, Monsieur Gaufichon, tout cela gît en fait ; il n'y a qu'à lire les lettres.

GAUFICHON (*tirant de sa poche la lettre de Leandre.*)

Voyons donc la lettre. (*Il lit.*)

Pour vous délivrer bientôt d'un frere qui vous obsede, & du Docteur qu'on vous destine.... (*vers le Docteur*) Que vous en semble ? Je trouve que Monsieur de Briseroche ne nous marchande point.

COLOMBINE.

Lisez la mienne à cette heure.

GAUFICHON (*lit.*)

J'approuve vos entreprises, pourveu que la violence n'ait point de part à ce que vous entreprendrez.

COLOMBINE.

Je n'y entends pas de finesse. Je ne le ménage en tout cela, & n'ay d'autre but que d'empêcher qu'on ne vous fasse quelque violence.

GAUFICHON.

Plus j'examine les lettres, plus je trouve que ma Sœur a raison.

LE DOCTEUR.

Cependant vous l'avez rudement ſcandaliſée.

COLOMBINE (*pleurant.*)

Que je ſuis malheureuſe d'avoir tant de naturel pour un frere qui m'outrage!

LE DOCTEUR.

Mademoiſelle, il ne faut pas ſe repentir d'aimer ſes proches.

COLOMBINE.

Me voila-t-il pas bien récompenſée de l'intérêt que je prends à ſa conſervation? Après tout, incommode & bizarre comme il eſt, ſeroit-ce un ſi grand mal pour moy ſi cette homme ſuivoit l'emportement de ſa paſſion? Bien des filles ne ſeroient pas ſi ſcrupuleuſes.

LE DOCTEUR.

Ne voyez-vous pas qu'il eſt au deſeſpoir de vous avoir fâchée?

COLOMBINE.

Cela vous eſt bien aiſé à dire, Monſieur; mais mon frere ne voit pas plus loin que ſon nez. Si la Porteuſe d'eau alloit dire à ce Fougueux, qu'on luy a pris ma réponſe, il aſſommeroit tous nos valets l'un après l'autre. Dieu veuille encore qu'il s'en voulût tenir-là!

GAUFICHON.

Vous avez grande raiſon. A propos de cette Porteuſe d'eau, preſentement que je ſuis deſabuſé, ma chére Sœur, il n'y a qu'à luy rendre votre lettre, & la renvoyer.

LA PORTEUSE D'EAU (*à genoux.*)

Monſieur Gaufichon, je vous crie mercy. Au nom de Dieu, ne me mettez point entre les mains de la Juſtice.

GAUFICHON.

C'eſt à quoy je ne penſe pas, ma mie.

LA

LA PORTEUSE D'EAU.

Tenez, Monsieu, je n'y voulois pas venir. C'est un avaleur de Chrétiens, qui m'a poussée la fourche au cul. Il a pus fait de blasfêmes pour m'obliger à demander cette réponse. Avec ça, il avoit toujours sa brette à la main, & sans d'honnête monde qui s'est mis entre deux, il m'auroit enfilée. Ah! le méchant Vaut-rien! Je me soucie de ses deux Louïs comme d'une paille. Mais c'est que ce Dragon-là auroit fait queque massacre chez vous. Mon pauvre Monsieu Gaufichon, ne me livrez point à sa Justice.

COLOMBINE.

Allez, ma mie, allez, on ne vous fera point de mal.

GAUFICHON.

Dame Claude, combien dis-tu que Monsieur Briferoche t'a donné?

LA PORTEUSE D'EAU.

Helas, Monsieu, je ne les voulois pas prendre. Il m'a jetté deux Louis d'or. Jamais je n'ay reçu argent si à contre cœur.

GAUFICHON.

Tiens, en voila encore trois que je te donne.

LE DOCTEUR.

Mais à condition que tu luy mettras la lettre de Mademoiselle en main propre.

LA PORTEUSE D'EAU.

N'est-ce point pour m'attraper aussi? dites-vous cela tout de bon?

GAUFICHON.

Ouy, je te le jure.

LA PORTEUSE D'EAU.

Puisque c'est votre volonté, foy de femme, je l'y baillleray à ly même. Monsieu Gaufichon, Dieu vous consarve, & ce qu'ous aimez.

LE DOCTEUR.

N'y manquez pas, au moins. Ces desesperez-là ne font point de quartier, à leurs Rivaux.

GAUFICHON.

Dame Claude, sur les yeux de votre tête, la lettre en main propre.

COLOMBINE.

St, st, la Porteuse d'eau? Gardez-vous bien de dire qu'on vous a enfermée. Il en coûteroit peut-être la vie à deux hommes.

LA PORTEUSE D'EAU (*en s'en allant.*)

A ce prix-là, six mois de prison accommoderoient bien mes affaires.

LE DOCTEUR.

En bonne Justice, je devrois vous rendre la moitié de ces frais-là; car très assurément le Bombardier me veut plus de mal qu'à vous. Oh ça, Monsieur Gaufichon, ce n'est pas assez de convenir que vous avez tort, il faut promettre à Mademoiselle votre Sœur de n'y plus retourner.

GAUFICHON (*en embrassant Colombine & luy touchant la main.*)

Ah, de tout mon cœur.

COLOMBINE.

Je suis encore assez simple pour m'y fier. Essayons-en pour la derniére fois.

PASQUARIEL (*à Colombine.*)

Voila votre Tailleur, Mademoiselle, qui vous apporte un corps.

GAUFICHON.

Faites-le entrer; (*au Docteur*) Monsieur le Docteur, laissons ma Sœur en liberté. Une fille qui se marie demain, n'a pas trop de temps pour songer à ses habits.

LE DOCTEUR.

Adieu, ma charmante Maitresse. Le temps me va bien durer jusqu'à demain au soir.

COLOMBINE.

Si je pouvois m'expliquer, vous verriez, Monsieur, qu'il me dure peut-être autant qu'à vous.

GAU-

GAUFICHON (*au Docteur.*)

Vous voyez ce que l'amour luy fait dire.

LE DOCTEUR.

Elle n'oblige pas un ingrat. (*Ils s'en vont.*)

COLOMBINE (*seule.*)

A ce que je vois, les enfermeurs de femmes n'ont pas plus d'esprit que d'autres. Je ne sçay si je me trompe; mais il me semble que je les renvoye tous deux assez contens.

SCENE VI.

ARLEQUIN (*en garçon Tailleur,*) COLOMBINE.

COLOMBINE.

Pourquoy votre Maître ne vient-il pas luy-même?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas sa faute, Mademoiselle. En faisant descendre du vin dans sa cave, un demy muid luy a roulé sur le corps. Le pauvre homme marcheroit aussi-tôt sur la pointe des cheveux que sur les pieds.

COLOMBINE.

Ah! que j'en suis fâchée! Et que deviendront mes habits?

ARLEQUIN.

Cela ne retardera pas votre nôce d'un quart-d'heure.

COLOMBINE.

Mais, mon ami, il me semble que je ne vous ay point encore vu chez luy.

ARLEQUIN.

Comment m'y auriez vous vu? je viens d'un voyage qui a duré trois ans.

COLOMBINE.

Vous avez donc été bien loin?

ARLEQUIN.
J'ay fait cinq ou six fois le tour du monde, & il n'y a point de nation sur la terre que je n'habille presentement à livre ouvert. Croiriez-vous qu'en de certains pays j'ay fait un habit tout entier avec une seule éguillée de soye ?
COLOMBINE.
Cela ne se peut pas sans miracle.
ARLEQUIN.
Pardonnez-moy. C'est qu'en ce pays-là on ne s'habille point, & qu'on ne porte pour tout équipage, que de petits tabliers volans devant les endroits nécessaires.
COLOMBINE.
Est-il vray que dans l'Orient les femmes y sont encore plus richement vêtues qu'à Paris ?
ARLEQUIN.
Un million de fois. Mais les Tailleurs sont diablement à plaindre dans ces quartiers-là.
COLOMBINE.
Et d'où vient.
ARLEQUIN.
C'est que les hommes y sont si cruellement jaloux, qu'on n'oseroit toucher aux femmes pour prendre leurs mesures ; on les regarde tant qu'on veut, on tourne autour d'elles, & à la physionomie il faut les habiller. Dans les commencemens cela me faisoit un peu de peine ; mais j'y suis presentement si bien accoutumé, qu'à voir passer un homme ou une femme dans les rues, je me vante de leur faire un habit d'aussi bon air que Tailleur de Paris.
COLOMBINE.
Notre amy, n'y a-t'il point un peu de hablerie à votre affaire ?
ARLEQUIN.
Cela est si vray, que sur un simple portrait que j'ay dans ma poche, je livreray demain un habit le plus

plus riche & le plus galand qu'on ait jamais porté.

COLOMBINE.

Cela n'est pas possible?

ARLEQUIN.

Moy je n'en fais point de façon, je m'en vais vous le montrer.

COLOMBINE (*à part.*)

Si je ne me trompe, c'est le portrait de Leandre. Voicy encore quelque nouveau stratagéme d'amitié. (*après l'avoir regardé attentivement.*) Mon amy, voilà un Cavalier d'une heureuse physionomie.

ARLEQUIN.

Vraiment, l'original est bien une autre besogne?

COLOMBINE.

Tu le connois donc?

ARLEQUIN.

C'est mardy le plus royal homme.... il n'a qu'un defaut, c'est qu'il est amoureux.

COLOMBINE.

Est-ce un defaut que d'aimer?

ARLEQUIN.

Non, mais c'est qu'il est fou d'une fille qu'il n'épousera jamais.

COLOMBINE.

Et pourquoy? il me semble que rien ne peut traverser l'inclination d'un si honnête homme.

ARLEQUIN.

Il ne dit pas cela luy. Je ne sçais comme diantre il bricole, que sa Maitresse a un frere, que ce frere enferme sa sœur; que cette sœur va épouser un vieux homme: tant y a qu'il n'en cassera que d'une dent.

COLOMBINE.

Mais aussi, ne s'allarme-t-il point mal à propos? Car il n'y a pas d'apparence qu'un vieillard puisse inquiéter un homme si bien fait.

ARLEQUIN.

Oh, vous me dites là trop de raisons pour y ré-

 pondre.

pondre. Tout ce que j'en sçais, moy, ce n'est qu'en bâtons rompus.

COLOMBINE.

Ecoute, mon enfant, parlons à cœur ouvert. N'est il pas vray que tu viens de la part de Leandre qui a de la consideration pour moy?

ARLEQUIN.

A quoy voyez vous cela?

COLOMBINE.

Je vois bien encore qu'il t'a commandé de m'apporter son portrait. Dis la vérité.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous l'avez deviné.

COLOMBINE.

T'a-t-il pas donné ordre de me laisser?

ARLEQUIN.

Oh mais, je croy qu'il ne vous devisageroit pas quand vous le retiendriez.

COLOMBINE (*à part.*)

Il n'est pas juste que Leandre me donne des marques de son amitié, sans en recevoir de la mienne. Je luy vais envoyer mon portrait à la place du sien; mais je ne veux pas que le Tailleur s'en apperçoive. (*après avoir mis son portrait à la place de celuy de Leandre, elle le rend à Arlequin d'un air de couroux.*) Qui vous a fait assez hardy pour entreprendre de me presenter un portrait? Allez, vous êtes un insolent; & peu s'en faut que....

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, ne me ruinez pas. On m'a promis cinquante pistoles.

COLOMBINE.

Quand on vous en auroit promis cent, vous le reporterez.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, je sçais bien qu'en France on ne fait rien pour rien. Prenez le portrait, & partageons l'ar-

l'argent. . Nous aurons chacun vingt-cinq pistoles ; c'est toûjours pour faire la fille.

COLOMBINE.

Maraut, si j'appelle du monde, je vous feray reconduire un peu vivement.

ARLEQUIN.

Ah fy, Mademoiselle, ne faites point cette dépense-là, il n'y a plus que les Bourgeois qui reconduisent. (*Il fait sept ou huit pas pour s'en aller.*)

COLOMBINE (*à part.*)

Leandre ne doutera pas de mon amitié, quand il recevra mon portrait. Je suis persuadée que sa surprise sera grande.

ARLEQUIN (*revenant.*)

Serieusement, Mademoiselle, ne le voulez-vous point prendre ?

COLOMBINE.

Serieusement, mon amy, vous cherchez les étriviéres. Croyez-moy, reportez en diligence le portrait. Celuy qui vous envoye apprendra par là à me connoître.

ARLEQUIN.

Ah Tigresse! me faire perdre cinquante pistoles, en refusant le portrait d'un si bel homme ! (*Il s'en va.*)

COLOMBINE (*seule.*)

Jusqu'à present les sentinelles de mon frere ont bien gagné son argent. Une lettre, un portrait. Pour peu que les empressemens de Leandre continuent, je crois que je ne feray point de mauvais ménage avec le Docteur. Un homme qui enferme une femme est bien mal conseillé.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre represente l'Appartement d'Isabelle.

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE.

QUoy ? cet homme si clair-voyant, ce preneur de precautions, a donné trois Louis d'or à une Porteuse d'eau, pour rendre le billet de sa Sœur à ce Capitaine de Bombardiers ?

LEANDRE.

La peur l'avoit tellement saisi, qu'il auroit luy-même porté la lettre.

ISABELLE.

Voila ce qui me desespere, de voir des hommes si penetrans en de certaines rencontres, & si aveugles en d'autres. Pour peu que cela continue, j'espere que nous le corrigerons. Mais serieusement, Leandre, aimez-vous Mademoiselle Gauſichon ?

LEANDRE.

Jamais passion n'a été plus forte.

ISABELLE.

J'admire les hommes. La difficulté les enchante. Pour les faire courir, il n'y a qu'à enfermer une fille.

LEANDRE.

J'ay bien hâte de sçavoir si on aura reçû favorablement mon portrait.

ISABELLE.

A propos, je crains que votre Ambassadeur ne soit embourbé quelque part. Nous devrions, ce me semble, en avoir des nouvelles.

LEANDRE.

Ce Maraut boit tranquillement dans un Cabaret, peu-

pendant que l'impatience me ronge icy, & me devore.

ARLEQUIN (*paroît en grand deuil, & passe devant Isabelle & Leandre.*)

ISABELLE.

Pourquoy le scandalisez-vous ? Il vient de quelque Enterrement. Arlequin ? te voila dans un terrible deuil.

ARLEQUIN.

Ne m'approchez point, je suis inconsolable.

LEANDRE.

As-tu perdu ton pere ?

ARLEQUIN.

Je ne serois pas si fâché.

ISABELLE.

Un frere peut-être ?

ARLEQUIN.

Le mien est sec il y a plus de quatre ans. Mais grace au ciel, tant d'honnêtes gens l'ont assisté à sa mort que * je n'ay pas sujet de le regretter.

LEANDRE.

C'est donc ta femme ?

ARLEQUIN.

Encore pis ? Monsieur, encore pis.

ISABELLE (*le tire à part.*)

Vains-ca, n'est-ce point que tu as perdu le portrait de Leandre.

ARLEQUIN.

Non, Mademoiselle.

ISABELLE.

Parle-moy franchement. Dans la vie on a ses petits besoins; ne l'as-tu point mis quelque part en gage ?

ARLEQUIN.

Non, Mademoiselle, non, & de par tous les diables, non.

* Il veut dire qu'il a été fait mourir par la justice, ou pendu.

LEANDRE.

Je m'en vais bien le faire parler autrement. (*Il luy presente l'épée dans le ventre.*) As-tu porté mon portrait à ma Maitresse ?

ARLEQUIN (*pleurant.*)

Ouy, Monsieur.

LEANDRE.

T'a-t'on laissé entrer !

ARLEQUIN (*pleurant.*)

Ouy, Monsieur.

LEANDRE.

As-tu parlé à elle.

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

LEANDRE.

Mais pourquoy pleurer ? jusques-là il n'y a qu'à rire.

ARLEQUIN.

Et riez, Monsieur, je ne vous en empêche pas.

LEANDRE.

Luy as-tu fait voir le portrait.

ARLEQUIN (*pleurant.*)

Hé ouy, Monsieur, ouy.

LEANDRE.

Prenoit-elle plaisir à le regarder ?

ARLEQUIN (*pleurant.*)

Ouy, Monsieur.

LEANDRE.

Ne t'a-t-elle point fait parler sur mon chapitre ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

LEANDRE.

Et encore, que luy as-tu dit ?

ARLEQUIN.

J'ay dit qu'une femme seroit trop heureuse avec vous.

ISABELLE.

Je le crois comme cela.

ARLEQUIN.

J'ay dit que vous ne grondiez jamais, que vous aimiez la dépense, & que vous ne deviez pas un liard à vos Valets. Pour vous obliger, je suis seur que j'ay menty plus d'un quart-d'heure.

LEANDRE.

Le bien que tu as dit de moy l'a déterminée à prendre le portrait.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, & c'est ce qui me desespere. Après tout ce badinage, ma drôlesse a mis orgueilleusement les poings sur les rognons, & me l'a jetté à la tête.

ISABELLE.

Cette brusquerie-là ne répond guéres à son billet.

ARLEQUIN.

J'ay fait tous mes cinq sens de nature pour l'adoucir. Croiriez-vous que je luy ay offert moitié de ce que vous m'avez promis? Bon! comme si j'avois parlé à un Suisse. Elle a mardy eu l'effronterie de me menacer d'étriviéres. Mais je suis revenu de plus belle à la charge; & d'un ton à faire fendre un caillou, je l'ay priée & reprieras-tu de ne me point ruiner, & de garder le portrait pour me faire gagner votre argent. La brutale m'a renvoyé comme un péteux; m'a dit insolemment de vous le rapporter, & que par là vous apprendriez à la connoître. Sans aller au Devin, Monsieur, vous voyez bien que c'est une Panthére qui n'a point de conscience. Moy au sortir de sa maison, j'ay pris le grand deüil, car selon toutes les apparences, me voila veuf des cinquantes pistoles que vous me deviez donner.

ISABELLE (*à Leandre.*)

Cousin, dans ces rencontres-là il faut s'armer de patience. Les filles ont leurs caprices; & un cœur bien épris doit tout essuyer sans se plaindre.

ARLEQUIN (*rendant le Portrait à Leandre*)

Tenez, Monsieur, en presence de témoins, je vous le rends comme vous me l'avez donné.

LEANDRE (*le prend, & le jette avec dépit à terre.*)

Miserable! as-tu le front de presenter à ma vue ce qui a pû déplaire à ma Maitresse.

ISABELLE (*le ramasse, & voit le Portrait de Colombine.*)

LEANDRE.

Ah Ciel! Pourquoy me flatter d'une esperance si agréable, pour me precipiter dans un si cruel desespoir?

ISABELLE.

Ne reprochez rien au Ciel, vous n'êtes pas trop à plaindre.

LEANDRE.

Toutes les disgraces ensemble n'approchent point de la mienne

ISABELLE (*luy mettant le Portrait de Colombine devant les yeux.*)

Tenez, voilà dequoy vous consoler.

LEANDRE.

Que vois-je? le Portrait de ma Maitresse?

ISABELLE.

Franchement, le tour est adroit; & sans beaucoup de passion une fille ne fait guéres de semblables presens.

ARLEQUIN (*après avoir regardé le Portrait.*)

La rusée Merlesse! Je ne m'étonne pas si elle avoit tant de hâte de me le faire reporter. Il falloit voir son air de fierté. Allez, mon amy, allez, celuy qui vous envoye apprendra par là à me connoître. Par ma foy, voila un malin bétail! Monsieur, vous ne serez pas Normand? J'auray les cinquantes pistoles!

LEAN-

LEANDRE.

Tu aurois ma vie si tu me la demandois.

ARLEQUIN (*vers Isabelle.*)

Et mon deüil, Mademoiselle, qui me le payera?

ISABELLE.

Cela est trop juste; en attendant mieux voilà un diamant qui t'acquittera de ta dépense.

ARLEQUIN.

Au retour d'un si heureux voyage, seroit ce un crime de faire un tour à la Cuisine?

ISABELLE.

Suis-moy, je te feray donner tout ce que tu demanderas. (*vers Leandre*) Cousin, vous ne vous ennuirez pas, je vous laisse en assez bonne compagnie.

LEANDRE (*seul.*)

Mon bonheur est si grand que je n'ose encore le croire. (*en regardant le Portrait*) Est-il bien vray; ma Belle, que votre cœur se déclare si obligemment pour moy?

SCENE II.

MEZZETIN, LEANDRE.

MEZZETIN.

HE bien, Monsieur, le Marchand Anglois n'a-t-il pas fait son devoir?

LEANDRE.

St, st, st. (*Leandre fait signe à Mezzetin de ne point parler. Il l'aborde & l'embrasse des deux côtez sans luy rien dire; & après luy avoir fait mettre son manteau & son chapeau à terre, il luy fait voir le Portrait de Colombine.*)

MEZZETIN (*se frotant les yeux.*)

Dieu me le pardonne, je pense que voila le Portrait de cette prisonniére.

LEANDRE.

Ecoute, je suis véritablement amoureux.

MEZZETIN.

Tant pis, vous nous allez diablement donner de la pratique.

LEANDRE.

A quelque prix que se soit, il faut m'introduire chez Monsieur Gausichon.

MEZZETIN.

Voila-t-il pas mon compte? vous craignez que cette Demoiselle ne s'ennuye chez son frere, & par bonne amitié vous seriez bien-aise de lui faire compagnie?

LEANDRE.

Je voudrois, mon cher Mezzetin, la voir toûjours, luy parler toûjours, & ne jamais sortir d'auprès d'elle.

MEZZETIN.

Si cela est, il n'y a qu'à y faire porter votre lit tout d'un train.

LEANDRE.

Je te prie, ne raillons point, & prenons les mesures justes pour me la faire épouser.

MEZZETIN.

Comptez que je suis à vous comme les Sergens sont au diable, & que demain elle sera votre femme, ou j'y brûleray mes livres. Allons, battons le fer pendant qu'il est chaud; mais si vous ne faites à point nommé ce que je vous diray, je vous laisseray, ma foy, embourbé dans votre amour.

LEANDRE (*en l'embrassant.*)

Je m'abandonne à ta conduite. (*Ils s'en vont.*)

ISABELLE (*sortant de sa Chambre.*)

Qu'on donne à Arlequin tout ce qu'il voudra manger, & qu'on le regale en homme de consequence. De l'air dont nous nous y prenons, il est mal-aisé de faire cheminer l'amour plus vîte. Une lettre fort ten-

tendre, un portrait donné. Ah! que je vous plains, Monsieur Gaufichon, de faire si mal observer votre Sœur!

SCENE III.

GAUFICHON, ISABELLE.

GAUFICHON (*entre en furie, une épée à son côté, & deux pistolets à sa ceinture.*)

PAr tout où je le rencontreray, je luy fendray le cœur avec mon épée.

ISABELLE.

Quoy, Monsieur, chez moy en cet équipage là?

GAUFICHON.

Ouy, morbleu chez vous & en votre presence je veux qu'il en coûte la vie à Leandre.

ISABELLE.

A Leandre? Bon Dieu! & par où vous auroit-il fâché, luy qui a tant d'égards & d'honnêteté pour tout le monde?

GAUFICHON.

Infame! la derniére goutte de ton sang va laver l'affront que tu fais à ma famille.

ISABELLE.

Mais encore, ne peut-on sçavoir la cause d'un desespoir si violent? Je vous ay toûjours dit qu'une fille gardée de trop près fait bien du chagrin.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas si dans votre assemblée il me rompoit en visiére, & s'il ne pouvoit digerer qu'on enfermât une fille pour s'assurer de sa conduite.

ISABELLE.

Son sentiment là-dessus est celui de tous les honnêtes gens.

GAU-

GAUFICHON.

Vous me trouvez donc moy un fort mal honnête homme, parce que je défends ma maiſon à tous les faineans de Paris ?

ISABELLE.

Je crois qu'il ſeroit mieux pour votre réputation, qu'elle fût ouverte aux honnêtes gens, & que dans le monde on ne vous fit point paſſer pour le Geolier de votre Sœur.

GAUFICHON.

Et que ſeroit-ce ventrebleu, ſi je lui donnois tant de liberté, puiſque malgré tous ſes ſurveillans, je viens de trouver le portrait de votre Couſin ſur ſa toilette ?

ISABELLE.

Le Portrait de mon Couſin ? Vous auriez beau le dire dans le monde, on ne le croira jamais. Votre maiſon eſt gardée comme une place frontiére ; d'ailleurs Leandre n'eſt pas coquet, je ne ſçay méme s'il n'eſt point en pourparler de mariage avec une Demoiſelle.

GAUFICHON.

Vous dis-je pas ! Je ſuis un viſionaire, & ce n'eſt pas là ſon Portrait ? (*Il luy montre le Portrait.*)

ISABELLE (*après l'avoir regardé.*)

A vous dire vray, cela ne luy reſſemble point mal. Mais il vaut encore mieux avoir trouvé le Portrait de Leandre ſur la toilette de votre Sœur, que celuy de votre Sœur entre les mains de Leandre.

GAUFICHON.

Grace au Ciel, ma Sœur eſt trop bien née pour faire de ces écarts-là. Il faut ſçavoir la violence qu'elle s'eſt faite d'écrire tantôt deux lignes à un homme, & ſi c'étoit pour me ſauver la vie !

ISABELLE.

Puiſque vous êtes ſi perſuadé de ſa retenue, à quoi bon tout ce vacarme ? A la fin vos maniéres vous attireront des ſuites fâcheuſes.

GAU-

GAUFICHON.

Ecoutez, Mademoiſelle, il n'y a qu'un moyen de calmer mon reſſentiment contre votre Couſin. Le Portrait n'eſt pas entré tout ſeul dans ma maiſon; on a gagné quelqu'un de mes Valets. Aidez-moy à découvrir lequel de ces Marauts-là m'a ſi indignement trahy. Faites-moy prêter le manteau de votre Cocher.

ISABELLE.

Le manteau de mon Cocher? Et bon Dieu! qu'en voulez-vous faire?

GAUFICHON.

Je veux moy-même, à la faveur de ce déguiſement, ſonder mes Coquins; & à force d'offrir de l'argent découvrir celuy qui a été capable d'en prendre.

ISABELLE.

Ces ſortes de ſtratagêmes n'ont preſque jamais réuſſi; & pour l'ordinaire ceux qui s'en ſervent en ſont les duppes.

GAUFICHON.

Ils ne s'y prennent donc pas comme moy.

ISABELLE.

Jaſmin?

JASMIN.

Mademoiſelle?

ISABELLE.

Allez me querir le manteau du Cocher.

GAUFICHON.

Je n'oublieray jamais un ſi bon office. Peut-être vous aurai-je l'obligation de mon repos.

ISABELLE.

Je mourrois contente ſi j'y pouvois contribuer.

JASMIN.

Voila le manteau du Cocher, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Tenez-vous dans l'Antichambre.

GAU.

GAUFICHON (*le mettant sur ses épaules.*)

Dans un quart-d'heure je vous apprendray à coup seur par qui le malheur entre chez moy. (*Ils'en va.*)

ISABELLE.

Si vous continuez, j'ay bien peur que vous ne l'introduisiez vous-même.

SCENE IV.

PIERROT (*en Cocher son foüet à la main,*) ISABELLE.

PIERROT.

QUand on reprend le manteau d'un Cocher, on entend de reste ce que ça veut dire? Ca, Mademoiselle, comptons s'il vous plaît.

ISABELLE.

A qui en avez-vous, Maître Fiacre? est-ce le vin nouveau qui commence à travailler?

PIERROT.

On vous a peut-être dit que je bois de votre foin au Cabaret; mais ces Flagorneux-là n'oseroient le soutenir en ma presence. J'ay mardy trop d'honneur pour un Cocher. Je veux bien qu'ous sçachiez que je fais manger à vos chevaux jusqu'aux liens des bottes. Ils ne sont pas gras de rien, non.

ISABELLE.

Dites-moy donc, Maître Fiacré, quelle mouche vous picque? Personne ne m'a rien dit, & je ne songe nullement à vous mettre dehors.

PIERROT.

Si je m'étois voulu laisser débaûcher par votre oncle le Chanoine, il y a plus de six mois qu'il me tournoye.... De sa grace, il m'a fait offrir la clef de sa cave... Mais....

ISABELLE.

Je suis persuadée que vous me servez par bonne amitié.

PIER-

PIERROT.

Tout franc je suis assez content de vous; mais c'est que votre masque de fille de Chambre a une dent contre moy, à cause que pendant votre maladie.... Je suis encore bien sot de vous avertir de tout ça ?

ISABELLE.

Hé bien ?

PIERROT.

Hé bien, elle est amoureuse d'un grand Ferlampié nommé Pasquariel, qui vous la pourchasse d'une diable de force. La vela donc qu'a commence à me dire : Maître Fiacre, Mademoiselle est malade, menez-nous à S. Cloud. Moy facilement je les y mene; car les chevaux deviennent poussifs quand ils ne travaillent point. Eh dame, c'est votre grace; quand ils furent à S. Cloud, ils vouloient encore aller à Ruel, & puis à Marly. Ma foy, de peur de vous fâcher, je les remenay tout court à Paris.

ISABELLE.

Vous fites fort sagement.

PIERROT.

Depuis ça, jamais elle ne me l'a pardonné. Je gagerois qu'a vous a dit que j'achette de l'avoine relavée dans ces batteaux à la Grêve. Elle a bien menty, la bonne carogne; je ne ressemble à ces fripons de Cochers qui mettent la graisse du Carosse dans leurs poches, & qui se contentent de frotter le bout des moyeux.

ISABELLE.

Encore un coup, Maître Fiacre, je vous crois un homme de bonne conscience.

PIERROT.

On sçait bien qu'il faut gagner l'argent d'une Maitresse; mais il ne la faut pas voler. Afin qu'ous le sçachiez, n'étoit l'affection que je porte à vos chevaux, il y a plus de trois ans que je vous aurois quittée; car il n'y a pas moyen de vivre avec cette Flateuse-là.

ISA-

ISABELLE.

Laissez-moy faire, Maître Fiacre, je la mettray à la raison.

PIERROT.

Mettez-la dehors, à moins que de ça, je décampe au premier jour. (*Il s'en va.*)

ISABELLE (*seule.*)

Si les Valets ne s'accusoient point on ne sçauroit jamais leurs friponneries. Comme c'est un mal nécessaire, il en faut souffrir.

SCENE V.

Le Théâtre represente la ruë, l'on voit la maison de Mr. Gaufichon, & une gueritte à chaque côté de la porte.

GAUFICHON, PASQUARIEL, PIERROT.

(*Pasquariel & Pierrot sortent de leurs niches, & veulent tuer un Papillon qui vole devant la porte de la maison, disant qu'il veut porter une lettre. Pasquariel en le voulant prendre tombe rudement à terre. Pendant qu'ils font leurs folies, arrive Gaufichon en habit de Cocher, une pipe à sa bouche.*)

GAUFICHON.

BOn jour, vivans, bon jour. Dites donc, quel diable de métier faites-vous là avec vos Mousquetons & vos Capotes ?

PASQUARIEL.

Nous empêchons qu'on n'apporte des lettres à la Sœur de notre Maître, & qu'on ne vienne luy parler de mariage.

GAU-

GAUFICHON.

Votre Maître est donc fantasque ?

PIERROT.

C'est un brutal, vous dis-je, qui fait enrager cette pauvre fille-là. Si elle m'en vouloit croire....

GAUFICHON (*à part.*)

Voila un méchant homme. (*haut*) N'y a-t'il point quelque soupireux qui luy fasse tenir sa passion par écrit, & qui vous donne des lettres pour elle ?

PASQUARIEL.

Il ne s'en presente point, c'est de quoy nous enrageons.

PIERROT.

Il n'y a pas pour un liard de profit dans cette peste de boutique-cy. J'en sortiray avant qu'il soit Pâques.

GAUFICHON.

Et la Demoiselle ne vous donne-t'elle rien pour la faire parler à des Monsieux ?

PASQUARIEL.

Fy ! C'est une innocente qui se laisse mener par le nez comme un oison, & qu'on va marier à un vieillard qui n'a pas la force de ramasser son mouchoir à terre.

GAUFICHON.

Si vous vouliez garder le secret, je vous proposerois quelque chose où il n'y auroit rien à perdre pour vous.

PASQUARIEL.

S'il y a de l'argent à gagner, parlez librement.

GAUFICHON.

Mon Maître est un jeune égrillard à qui les dents demangent. On luy a dit que Mademoiselle Gaufichon est fort aimable & fort riche.

PASQUARIEL.

On luy a dit vray.

GAU-

GAUFICHON.

Si vous vouliez faire tenir cette lettre-là, il y auroit, ma foy, pour chacun trois pistoles en trois piéces?

PIERROT.

Si notre Bourgeois venoit à le sçavoir, il nous casseroit les bras. Vous voyez bien que ce ne seroit pas la peine de se faire estropier pour si peu de chose?

PASQUARIEL.

Ecoutez, Cotterie, faites un offre un peu plus raisonnable.

GAUFICHON.

Hé bien, chacun quatre?

PIERROT.

Ne vous tenez pas à peu de chose pour être bien servy.

GAUFICHON.

Allons, vuidons d'affaire, vous en aurez cinq.

PASQUARIEL.

Tout comptant.

GAUFICHON.

Il n'y a point de crédit avec moy. (*Il donne à chacun l'argent.*) Mais si mon maître vous prioit de le faire entrer secrétement dans votre maison, combien luy demanderiez-vous?

PASQUARIEL (*vers Pierrot.*)

Camarade, je pense que ce Maraut-là nous vient tirer les vers du nez? Par la jernie il faut le repasser. (*Ils le battent.*)

PIERROT (*en le frapant.*)

Ah, Monsieur le Coquin, vous nous prenez pour des Fripons. (*En rendant la lettre*) Tenez, miserable, dites à votre Maître, qu'on se soucie de sa lettre comme d'un fêtu.

PASQUARIEL.

Mettons ce gueux-là entre les mains de la Justice.

GAUFICHON.

Ah, Messieurs, ne me faites pas un si mauvais tour.

tour. J'aime mieux vous donner encore quatre pistoles.

PIERROT (*en prenant l'argent.*)

J'enrage de m'attendrir comme ça pour de l'argent. Allons, puisqu'il en use hounêtement, il faut être humains. Pour cette fois on vous pardonne; mais n'y revenez pas. (*Gaufichon s'en va.*)

PASQUARIEL.

Te mocques-tu ? A ce prix-là je voudrois qu'il revint quatre fois par jour.

PIERROT.

Il me semble que nous n'avons point trop mal negocié cette petite affaire-là ?

PASQUARIEL.

As-tu pris garde comme j'étois fâché ?

PIERROT.

Je faisois ma foy conscience de fraper sur un si galant homme.

PASQUARIEL.

Voicy le Patron. Reprenons notre poste. (*Ils rentrent dans leurs loges.*)

GAUFICHON (*d'un air mortifié.*)

Ciel! pourquoy m'as-tu fait d'un si défiant temperament ? Isabelle a raison; il ne faut pas pousser la curiosité si loin. Après tout, je me serois bien passé d'éprouver mes valets aux dépens de ma bourse & de mes épaules; heureusement la chose s'est passée sans témoins. N'ébruitons point notre disgrace. (*Il frappe à la porte.*)

PASQUARIEL & PIERROT (*luy tenant chacun le Mousqueton à la gorge.*)

Qui va là ?

GAUFICHON.

C'est moy, mes enfans, c'est moy, ne me reconnoissez-vous pas ?

PASQUARIEL (*à genoux aux pieds de Gaufichon.*)

Monsieur, ne me refusez pas une grace.

GAU-

GAUFICHON (*à part.*)

Ah ! je ſuis perdu ; ils connoiſſent qu'ils m'ont maltraité. (*haut*) Qu'eſt-ce que cette grace ?

PASQUARIEL.

C'eſt de ne marier votre ſœur que dans un mois ou ſix ſemaines. Vous feriez notre fortune.

GAUFICHON.

Comment donc ?

PIERROT.

Ah, Monſieur, que vous auriez eu de plaiſir ſi vous aviez vû ça. Un Maraut de Cocher nous vient d'apporter une lettre de la part de ſon Maître pour Mademoiſelle votre Sœur.

PASQUARIEL.

Ce qu'il y a de bon, c'eſt que pour nous la faire prendre, il nous a donné dix piſtoles.

GAUFICHON.

Que vous avez priſes ?

PASQUARIEL.

Ce ſont nos petits profits, Monſieur. Faut-il pas ſe ſauver du mieux qu'on peut ?

GAUFICHON.

Et après cela ?

PIERROT.

Après cela, nous luy avons repaſſé ſon buffle d'importance ; & puis nous l'avons renvoyé avec ſa lettre. Ah, ventrebleu que n'étiez vous-là ? Dites la verité, Monſieur, vous auriez été bien-aiſe de voir cette operation-là.

GAUFICHON (*à part.*)

Je ne l'ay que trop vue, de par tous les diables. Ils ne m'ont point reconnu, tant mieux. (*haut*) Vous avez très bien fait d'étriller ce Coquin-là.

PASQUARIEL.

Monſieur, ne la mariez point ſi-tôt. Le Maître du Cocher viendra, nous en tirerons pour le moins cent piſtoles.

GAU-

GAUFICHON.

Cela mérite bien d'y penſer. Ouvrez-moy la porte.

PIERROT.

Cela ne ſe peut pas, Monſieur.

GAUFICHON.

Et pourquoy ?

PASQUARIEL.

C'eſt que vous avez deffendu de laiſſer entrer perſonne ſans votre ordre.

GAUFICHON.

Hé bien, je vous ordonne de me laiſſer entrer.

PIERROT.

Ce n'eſt pas le tout, il faut voir devant ſi vous ne portez point quelque lettre à votre Sœur. (*Ils tâtent ſes poches.*)

GAUFICHON.

Comment, Coquins, vous avez l'effronterie....

PASQUARIEL.

Me voulez-vous croire ? Donnez-nous quelques piſtoles, nous ne vous fouillerons point. Il faut bien vivre avec les vivans.

GAUFICHON (*leve le bâton, ils ouvrent la porte, & le laiſſent paſſer, puis ſe remettent dans leurs niches.*)

SCENE VI.

Le Théâtre repreſente l'Appartement de Colombine.

MARINETTE, COLOMBINE.

MARINETTE.

JE vous dis moy, que je luy ay vû prendre le Portrait ſur votre table, & qu'il eſt ſorty comme un enragé, avec des piſtolets, un mouſqueton, & une épée. Oh ! la belle hiſtoire, s'il a tué quelqu'un par votre faute !

COLOMBINE.

Mon frere n'eſt pas cruel.

MARINETTE.

Un homme au deſeſpoir eſt toûjours dangereux. Fy! on donneroit le fouet à une fille de ſix ans qui ſeroit auſſi mal ſoigneuſe. Et à quoy diantre ſervent toutes les leçons que je vous ay données depuis le matin juſqu'au ſoir?

COLOMBINE.

Je reconnoîtray tes ſoins devant qu'il ſoit peu.

MARINETTE.

Ce qui me fait enrager, c'eſt que plus je prends de peine, moins vous vous façonnez. Voyez, je vous prie, quelle lourdiſe, de laiſſer le Portrait d'un Amant ſur ſa table! On le pardonneroit à une Agnès: mais une fille de votre âge... Ma foy c'eſt une honte.

COLOMBINE.

A te dire vray, Marinette, je prenois tant de plaiſir à le voir, que je n'ay pas ſongé à l'enfermer. Hé bon Dieu! peut-on mettre en priſon ce que l'on aime?

MARINETTE.

Oh ça, de bonne foy, où en feriez vous ſi je n'avois pris des meſures avec Leandre pour raccommoder ce que vous avez gâté?

COLOMBINE.

Mais ne ſe rebutera-t-il point d'un ſi bizarre contre-temps?

MARINETTE.

Le voila bien malade, ma foy! & pourquoy eſt-il amoureux, ſi ce n'eſt pour avoir de la peine? Allez, Mademoiſelle dormez en repos. Il va venir tout à l'heure un drôle qui replâtrera l'affaire à merveille. Votre frere ſera encore trop aiſe d'avaller le gougeon ſans s'en appercevoir. Mais mercy de ma vie, n'allez pas oublier une ſillabe de tout ce que je vous ay dit. Car ſi vous bronchez je découvriray tout le negoce.

COLOMBINE.

Va, va; Marinette, je ne suis pas si Agnès que tu penses; ma mémoire ne m'a encore jamais trahie. Mais j'apperçois mon frere. Ne perds point la tramontane, écoute-moy seulement sans te déconcerter. (*à Marinette d'un ton de colére pendant que Gausichon entre*) Point tant de discours; ma Mie, faites votre paquet, recevez vos gages, & cherchez une autre condition, si bon vous semble.

GAUFICHON.

Pourquoy mettre cette fille dehors?

COLOMBINE.

Et de quoy vous mêlez-vous? Sont-ce là vos affaires?

GAUFICHON.

Je l'ay toûjours connue pour une fort honnête fille.

COLOMBINE.

Toute son honnêteté n'empêchera pas qu'elle ne sorte.

GAUFICHON.

Mais....

COLOMBINE.

Mais, c'est une affaire résolue. Une plaisante friponne, de ne me pas dire la vérité quand je la demande!

MARINETTE.

Quand je devrois être tirée à quatre chevaux, il n'y a rien de si vray que je l'ay laissé sur votre table.

GAUFICHON.

Mais encore, ma Sœur, ne peut-on point sçavoir de quoy il s'agit entre vous?

COLOMBINE.

Oh très volontiers. Premiérement, vous n'ignorez pas que je suis l'ennemie déclarée du mistére. Je gage que vous allez être de mon côté. Cette gueuse-là pour qui j'ay mille bontez, (je vois bien que c'est ce qui gâte les valets) ce matin je l'ay en-

voyée acheter de la gance & des boutons d'or pour garnir le deshabillé blanc que je mettray. La friponne s'en est revenue, & m'a dit qu'en sortant de chez le Marchand elle a trouvé sur le pas de la boutique un Portrait dans une boëte d'or. Moy qui entre volontiers dans ses petits besoins, je luy ay conseillé de porter la boëte d'or à quelque Orfévre, & d'en faire son profit. Je luy demande presentement combien elle l'a vendue; l'insolente a l'effronterie de dire qu'elle l'a laissé sur ma table, & qu'elle ne l'a point vendue.

MARINETTE.

Ouy assurément, je l'ay laissé sur votre table. Toute servante qui sort d'une maison, doit dire la vérité.

GAUFICHON.

Il y a quelque chose à votre histoire que je n'entens pas. Laquelle est-ce de vous deux qui ment?

PASQUARIEL (*entre, & dit à Gaufichon.*)

Monsieur, il y a là bas un Marsoüin de Basse Normandie, avec des bottes, un chapeau retroussé & une grande épée, qui demande à vous parler.

COLOMBINE (*bas à Marinette.*)

Apparemment, c'est du secours qui nous vient pour le desabuser du Portrait de Leandre.

GAUFICHON (*à Pasquariel.*)

Que veux-tu dire avec ton Marsoüin?

PASQUARIEL.

Je n'ay point encore vû d'homme de cette couleur-là.

GAUFICHON.

Allons audevant de luy, nous verrons ce que c'est. Ma Sœur, je vous prie, ne chassez point Marinette, nous découvrirons peut-être ce que le Portrait est devenu.

SCENE VII.

ARLEQUIN (*vêtu en campagnard, appellé le Baron de Fourbadiére.*) MEZZETIN, (*Valet du Baron*) GAUFICHON.

ARLEQUIN (*sautant au col de Gaufichon.*)

AH, cher amy, que j'ay eu de peine à trouver votre maison! Le Cousin de Trigouille m'a bien recommandé de vous bailler cette lettre en main propre.

GAUFICHON.

Vous êtes parent du Marquis de Trigouille? (*Il l'embrasse.*)

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur, son parent & son vassal. De plus, je me donne au diable s'il y a sur terre un meilleur Gentilhomme.

GAUFICHON.

C'est le seul Normand que je connoisse sans défauts.

ARLEQUIN.

Depuis quatre ans que nos Briquets chassent ensemble; ils n'ont pas pris une Alloüette qu'on ne l'ait mangée chez luy, & du gros cidre tant que le repas dure. Je suis seur qu'il ne luy reste pas encore trente procès à vuider. Je mettrois ma main au feu que dans toutes ses affaires on ne trouvera peut-être pas six faux témoins.

GAUFICHON.

Que je luy suis obligé de l'honneur de son souvenir!

ARLEQUIN.

Je veux que cinq cent pestes m'étranglent, s'il ne m'a parlé de vous comme de la fleur de ses amis. Voyez, voyez dans sa lettre le cas qu'il fait de vous.

GAUFICHON (*lit la lettre.*)

Trouvez bon, mon cher amy, que je vous adresse

Monsieur le Baron de Fourbadiére, homme de qualité & de mes parents. (Ils s'embrassent) *Il va exprès à Paris pour acheter les habits de Nôce de Mademoiselle sa Sœur ; enseignez luy, je vous prie, le plus fameux Marchand, & tâchez de le loger dans une Auberge près de vous, afin qu'il puisse plus commodément profiter de vos sages avis. Je prendray sur mon compte les amitiez que vous luy ferez ; & il ne tiendra qu'à vous d'éprouver en toute rencontre la reconnoissance de votre très humble & très obéïssant serviteur,*

LE MARQUIS DE TRIGOUILLE.

GAUFICHON.

On n'écrit point plus poliment que cela à Paris.

ARLEQUIN.

A vous dire vray, l'Arriére-Ban a bien façonné la Noblesse.

GAUFICHON.

Monsieur le Baron, ne me faites pas l'affront de prendre une autre maison que la mienne.

ARLEQUIN.

Ce me seroit honneur, Monsieur : mais depuis le Siége de Mons, il faut malgré moy que je loge en mon particulier.

GAUFICHON.

Que veut dire cela ?

ARLEQUIN.

C'est qu'à l'attaque de cet ouvrage que nous forçâmes, les Ennemis en l'abandonnant firent jouer un Fourneau, qui m'a rôty tout le visage, & qui m'a jetté à trois grands quarts de lieuë de la ville.

GAUFICHON.

Ah, pauvre homme ! vous deviez être brisé en mille morceaux.

ARLEQUIN.

Le Ciel qui s'intéresse à la conservation des Braves, me fit heureusement tomber sur le fumier d'u-

ne

ne basse-cour auprès de quantité de femmes qui battoient la lessive. A ce bruit qu'elles faisoient, je m'imaginay que c'étoit encore quelque fourneau qui alloit jouer. Ces diables de Lavandiéres ont fait une si cruelle impression sur mon cerveau, que quand par malheur sur le soir je rencontre une fille ou une femme à mon chemin, je tombe comme un homme mort, & suis quelquefois quatre heures entiéres étendu sur la place.

GAUFICHON.

Ah Monsieur, que me dites vous-là?

MEZZETIN.

Ne le retirez pas dans votre maison s'il y a des femmes; vous seriez homicide de sa mort.

GAUFICHON.

Je mettray Monsieur dans un Appartement où personne ne l'incommodera. (*vers Mezzetin*) Mon grand amy, faites apporter les hardes de Monsieur votre Maître, car absolument il n'aura point d'autre logis que le mien.

ARLEQUIN (*à Mezzetin.*)

Puisque Monsieur le veut, faites entrer ma valise. (*vers Gaufichon*) Comme vous voyez, la Noblesse de Normandie n'est point façonniére.

LEANDRE (*arrive vêtu en Crocheteur, & entre dans la maison.*)

PASQUARIEL (*à Gaufichon.*)

Monsieur, fouillera-t-on ce Crocheteur?

GAUFICHON.

Donnez-vous en bien de garde. Dites seulement, qu'on nous prepare à manger. (*Pasquariel s'en va.*)

GAUFICHON (*à Arlequin.*)

En toute liberté, Monsieur le Baron, faites-moy la grace de me dire à quoy je vous suis utile.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop obligeant. Les habits de ma Sœur levez, & le Contract signé, je décampe en poste avec le Beau-frere.

GAUFICHON.

Oserois-je vous demander à qui vous la mariez ?

ARLEQUIN.

A un homme de Paris que je n'ay point encore jamais vû.

GAUFICHON.

Il n'est pas possible.

ARLEQUIN.

On nous en a dit du bien. Un de nos amis en a envoyé le Portrait à ma Sœur : La drôlesse l'a trouvé à son gré ; sur le champ l'affaire à été bâclée. Tous les bons mariages se font comme cela à la billebode. A quoy bon faire languir si long-temps une pauvre fille ? A propos, ne connoissez-vous point quelque habile Jouaillier ?

GAUFICHON.

Pour acheter les bijoux, volontiers.

ARLEQUIN.

Non. C'est que ma Sœur est si folle du Portrait de son Serviteur, qu'elle m'a prié en venant à Paris, de le faire enrichir de diamants, & qu'une boëte d'or toute unie luy semble trop simple & trop mesquine.

GAUFICHON.

Pour une fille de Province, voila ce qu'on appelle raffiner en amour & en galanterie. Et comment s'appelle ce bienheureux-là ?

ARLEQUIN.

C'est un nommé Monsieur Leandre.

GAUFICHON.

Monsieur Leandre ?

ARLEQUIN.

A votre air, Monsieur, vous sçavez quelque chose du futur ? Ecoutez, il n'y a encore rien de signé. Si c'est un malhonnête homme, je casse le mariage comme un verre.

GAU-

GAUFICHON.

Le casser, Monsieur ? Tout au contraire. Pour votre satisfaction & pour la mienne, je voudrois qu'il fût déja consommé.

ARLEQUIN.

Parbleu, si Leandre a des défauts, sa phisionomie est bien trompeuse. Je vous prie que je vous montre son Portrait. (*Il cherche dans sa poche; & ne le trouvant point, il tire son épée, & court après Mezzetin.*) Par la morbleu, où est mon Coquin de valet de Chambre, que je luy passe mon épée au travers du corps ?

GAUFICHON (*l'arrêtant.*)

Hé quartier, Monsieur, ce n'est peut-être pas sa faute.

ARLEQUIN.

Comment, pas sa faute ? Pourquoy le Maraut n'a-t-il pas regardé dans la Boutique où j'ay marchandé de la frange d'or pour des gands ? Je suis le plus trompé du monde si une fille ne s'est baissée pour ramasser quelque chose dans le temps que j'ay tiré mon mouchoir de ma poche.

GAUFICHON (*à part.*)

Ah, juste Ciel ! voila l'histoire de Marinette d'un bout à l'autre. Ma joye est inconcevable.

ARLEQUIN.

Tout résolument, il faut que je vous donne le plaisir de tuer ce miserable-là en votre presence. Le Portrait de mon Beau-frere perdu ! Et que me dira ma sœur ?

GAUFICHON (*luy mettant le Portrait de Leandre entre les mains.*)

A coup seur, voilà de quoy empêcher le meurtre du Valet.

ARLEQUIN.

Ventrebleu, Monsieur, me retenez-vous dans votre logis pour me joüer de ces tours-là ? Par la mort, si vous n'étiez pas amy du Cousin de Trigouille, je vous apprendrois à berner un homme de ma qualité. Ne l'auriez-vous point achepté de mon Coquin de Valet?

GAUFICHON.

Non, mais la suivante de ma Sœur l'a ramassé comme vous le venez de dire, en sortant de la même Boutique où vous avez marchandé cette frange d'or. A son retour elle l'a mis sur la table de sa Maitresse, où je m'en suis saisi, pour approfondir si Leandre étoit amoureux de ma Sœur : mais grace au Ciel, m'en voila heureusement éclaircy.

ARLEQUIN.

L'histoire n'est point mal inventée pour épargner les étrivières à un Valet. Somme totalle, j'ay une joye sensible de le retrouver.

GAUFICHON.

Et moy, un vray plaisir de vous le rendre. Pasquariel ? Marinette ? en attendant que le couvert soit mis, qu'on mene Monsieur le Baron dans le grand appartement. (*Lorsqu'il veut entrer dans la maison, Mezzetin en sort en habit de Crocheteur.*)

ARLEQUIN (*au Crocheteur.*)

Mon amy, mon Valet de Chambre t'a-t'il contenté ?

MEZZETIN.

Vraiment, je nous appercevons bien quand je travaillons pour du monde de votre qualité.

ARLEQUIN.

Ne pense pas rire. Vive la Basse Normandie pour la liberalité. (*Il entre chez Gaufichon.*)

GAUFICHON (*seul.*)

Sans le secours du Ciel, qui m'a envoyé cet homme-là pour me desabuser, j'allois encore faire quelque brusquerie. Toute la terre auroit crû comme moy que le Portrait de Leandre s'addressoit à ma Sœur ; cependant la pauvre fille n'a point de relation avec luy. Il ne sera pas hors de propos de luy faire tantôt quelque petite excuse, la moindre démarche appaise les femmes. (*Il s'en va.*)

SCE-

SCENE VIII.

COLOMBINE, LEANDRE, MEZZETIN, ARLEQUIN, GAUFICHON, PASQUARIEL.

COLOMBINE.

QUoy? Eſt-il poſſible que la compaſſion de mon malheur ait donné lieu en ſi peu de temps à toute la tendreſſe que j'éprouve de Leandre?

LEANDRE.

Votre mérite, Mademoiſelle, ne frappe point à demy. Je n'ay pû vous voir ſans vous aimer, ny vous aimer ſans vous le dire; & mon cœur juſtement allarmé de votre mariage avec le Docteur, m'a ſuggeré toutes les meſures que je prends pour rompre une ſi indigne alliance; & pour vous offrir des vœux qui ne finiront qu'avec moy.

COLOMBINE.

Mais encore, comment pretendez-vous me tirer d'icy ſans qu'on s'en apperçoive?

LEANDRE.

Mon amour a prevû à tout. J'ay ſervy de Crocheteur au Baron de Fourbadiére, pour avoir occaſion de m'introduire chez vous, & pour apporter dans une valiſe les habits néceſſaires au déguiſement qui doit favoriſer votre retraite.

COLOMBINE.

Ma vie ſera-t-elle aſſez longue pour reconnoître des bontez ſi ſurprenantes?

LEANDRE.

Plût au Ciel que la mienne fût employée toute entiére....

ARLEQUIN & MEZZETIN

(*à Leandre.*)

Hem, hem, cachez-vous, voila la bête qui s'approche.

GAUFICHON.

Lacquais a-t'on servy ?

ARLEQUIN (*se jette à bas, & se tourmente contre terre.*)

MEZZETIN.

Ah, maudite maison ! Monsieur de Trigouille avoit bien affaire d'adresser icy mon pauvre Maître, pour le faire mourir !

GAUFICHON.

Est-ce son mal qui l'a repris ?

MEZZETIN.

Retirez-vous de là, Monsieur, vous nous coupez la gorge avec vos diables de femmes.

GAUFICHON.

Mais encore faut-il entendre raison ; il n'y a que ma Sœur qui prend l'air au jardin.

MEZZETIN.

C'est plus qu'il n'en faut de par tous les diables. (*en frappant dans la main d'Arlequin.*) Mon pauvre Maître ! Ah ! voila un homme mort. Il n'a jamais eu d'accès si fort que celuy-là. Tenez, tâtez, on ne luy sent plus ny pouls ny haleine. C'est un homme mort, vous dis-je, sans remission.

PASQUARIEL.

Hé laissez-moy faire, j'ay icy d'un Orvietan liquide qui le va guerir pour jamais. C'est un baume héroïque, qui donneroit la vie au fer & aux pierres. Ca, ça, soutenez-le un peu. (*Il fait boire un verre de sa drogue à Arlequin qui commence à se reconnoître.*) Hé bien, que dites-vous de ma Theriaque ?

ARLEQUIN (*d'un ton dolent.*)

Mezzetin.

MEZZETIN (*du même ton.*)

Monsieur ?

ARLEQUIN.

Est-ce que je mourray sans voir Monsieur Leandre mon Beau-frere ?

MEZ-

MEZZETIN.

Ne vous inquietez point. Je luy ay fait dire par ce Crocheteur, que vous demeuriez icy. Il devroit être déja venu.

GAUFICHON.

Courage, Monsieur le Baron, courage, ce ne sera rien.

ARLEQUIN.

Monsieur mon Hôte, vous m'assassinez. J'ay entrevu par la fenêtre une femme dans votre Jardin.

COLOMBINE (*arrivant.*)

Encore, faut-il que je voye cet original que la vue d'une femme jette par terre.

ARLEQUIN.

Misericorde! me voilà reperdu.

GAUFICHON (*à Colombine.*)

Hé ventrebleu, ma Sœur, retirez-vous dans votre Appartement. Ne vous a-t'on pas dit l'accident du Siége de Mons, du Fourneau, & des Lavandiéres? Pasquariel? la Fleur? Champagne? que tout le monde prête la main pour reporter Monsieur de Fourbadiére sur son lit. (*on le reporte.*) Après le plaisir qu'il me vient de faire, je voudrois le pouvoir secourir de mon sang. Il faut ma foy convenir que la Normandie est la pepiniére des honnêtes gens.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

GAUFICHON, PIERROT (*en Cuisiniére.*)

GAUFICHON.

Mais par où voudrois-tu que cet homme fût passé? Moy-même quand je reviens de la Vil-

le, j'ay bien de la peine à rentrer dans ma maison sans que mes Valets me fouillent. Je te donne à penser comme un autre y seroit reçû !

PIERROT.

Je vous dis, Monsieur....

GAUFICHON.

Et moy, je dis que tu es une Bavarde, & une Carogne qui ne cherche qu'à me donner du chagrin.

PIERROT.

Oh, ne faites point comme ça le Vespasian & le Ferragus avec vos injures. Je vous dis & vous douze qu'il y a dans votre Jardin un grand drôle bien bâty; mais je vous dis bien bâty. A la physionomie de son visage, cet ouvrier-là tailleroit diantrement des croupiéres à votre sœur.

GAUFICHON.

Tu l'as donc vû effectivement?

PIERROT.

C'est un aussi biau Gars....

GAUFICHON.

Mais de par tous les diables, par où est-il entré!

PIERROT.

Que vous êtes encore simple! Tenez, Monsieur, imaginez vous que les jeunes hommes sont comme des vents coulis; ça se glisse dans les maisons, sans qu'on sçache par où ils entrent.

GAUFICHON.

Mais Pasquariel est toûjours à la porte.

PIERROT.

Faut donc qu'on luy ait fasiné les yeux; car j'ay vû le Monsieur, ny plus ny moins que je vous regarde.

GAUFICHON (*à part.*)

L'affaire mérite quelque petite reflexion. (*haut*) Jacquette, sur les yeux de votre tête ne me mentez pas.

PIER-

PIERROT.

Tenez, Monſieur, s'il n'y a pas un homme tout luiſant d'or dans votre Jardin, ôtez-moy la clef de la cave. Dame, voilà un terrible ſerment ſtila!

GAUFICHON.

Puiſqu'ainſi va, monte tout doucement dans ma Chambre, & m'apporte ma pertuiſanne qui eſt au chevet de mon lit.

PIERROT.

N'eſt-ce pas ce grand choſe de fer, avec quoy vous faites le carrouſel tant que la nuit dure?

GAUFICHON.

Te dépécheras-tu? (*ſeul*) Ne ſortiray-je jamais d'un chagrin que pour rentrer dans un autre? Quoy? au moment que je ſuis deſabuſé de Leandre, un autre homme a l'inſolence de s'introduire chez moy pour me deshonorer.

PIERROT (*revenant.*)

Monſieur, voila votre plartouſiane. A votre place, je n'en ferois point à deux fois, je fendrois en deux l'ame de ce fripon-là, pour luy apprendre....

GAUFICHON.

Jacquette, retournez dans votre Cuiſine comme ſi de rien n'étoit, & qu'on ne faſſe point de bruit à Monſieur le Baron qui repoſe. Nous allons voir ſi on m'inſultera juſques dans ma maiſon. Il y a long-temps que j'ay envie de trouver ſous ma patte un de ces Avanturiers, qui croyent beaucoup honorer une fille riche quand ils ſe donnent la peine de l'enlever.

MEZZETIN (*à part.*)

Il faut vîtement appaiſer le grabuge de cette maſque de Cuiſiniére.

GAUFICHON (*preſentant la pertuiſanne dans le ventre de Mezzetin.*)

Demeure-là.

MEZZETIN (*à part.*)

Une hallebarde! voila nos cartes bien brouillées.

Al-

Allons, Mezzetin, bon courage jusqu'au bout. (*haut*) Faites-moy le plaisir de me dire où je pourrois trouver Monsieur Gaufichon ?

GAUFICHON.

Le voilà tout trouvé, que luy voulez-vous ?

MEZZETIN.

Quelqu'un de ces Enrolleurs vous a-t'il mis sur sa liste, Monsieur ?

GAUFICHON.

Je pense que c'est le valet deChambre de Monsieur de Fourbadiére ! Et comment se porte ton Maître ?

MEZZETIN.

Presentement, Monsieur, il se porte assez bien. Mais toute la nuit franchement il nous a desesperé: Ah ! qu'il a souffert ! Bon Dieu ! qu'il a souffert !

GAUFICHON.

Son mal a donc été plus violent qu'à l'ordinaire.

MEZZETIN.

Je croyois fermement qu'il nous demeureroit entre les bras. Le pauvre homme ne faisoit à tout bout de champ que se lamenter, en me disant: Est-ce que je mourray sans voir Monsieur Leandre mon Beaufrere ? Quoy ! je ne verray point Monsieur Leandre ?

GAUFICHON.

Pour le contenter, il n'y avoit qu'à l'aller querir.

MEZZETIN.

Dès que le jour a paru j'y ay couru comme au feu. Croiez-vous, Monsieur, que son mal a cessé dès qu'il a envisagé cet homme-là ?

GAUFICHON.

Le bon naturel !

MEZZETIN.

C'est qu'il aime cette Sœur à la folie. Il m'a commandé de sçavoir si vous étiez en votre Appartement.

GAUFICHON.

Que souhaitte-t'il de moy ?

MEZ-

MEZZETIN.

Je pense que c'est pour vous presenter Monsieur son Beau-frere. En attendant, ils font un tour dans votre Jardin.

GAUFICHON.

Oh, de par tous les diables, voilà donc l'homme que ma Carogne de Cuisiniére a vû. (*Il jette la ballebarde à côté du Théâtre.*)

MEZZETIN.

Oserois-je prendre la licence, Monsieur, de vous demander les tenans & aboutissans de votre chagrin? car à la perspective de votre visage, quelqu'un vous a fâché. Si je pouvois le découvrir, par la mort....

GAUFICHON.

Grace au Ciel, ce n'est qu'une bévue de ma Servante, qui croyoit que du monde fût entré chez moy pour me faire piéce.

MEZZETIN.

Oh, ventrebleu, où sont ces Marauts-là que je les extermine? Comment jernie, faire insulte à l'Hôte de mon Maître?

GAUFICHON (*à part*)

Il faut avouer que ces Normands sont de bons cœurs d'hommes! cela ne demande qu'à s'égorger pour faire plaisir.

MEZZETIN.

Se jouer à Monsieur Gaufichon?

GAUFICHON.

Heureusement je découvre que ce n'est qu'une fausse allarme.

MEZZETIN.

S'il ne faut que donner des coups, vous n'avez qu'à dire. Je sers un Gentilhomme qui ne me garderoit pas un quart-d'heure si je frappois doucement.

GAUFICHON.

On ne sçauroit trop reconnoître tant de bonnes volontez. (*Il luy offre une bourse.*)

MEZ-

MEZZETIN.

Vous mocquez-vous, Monsieur? c'est tout ce que vous pourriez faire si j'avois rompu les bras à quelqu'un pour votre service.

GAUFICHON.

Tiens, te dis-je, prens cela pour l'amour de moy.

MEZZETIN.

Si vous n'aviez pas logé mon Maître, je me donne au diable si je prenois de votre argent. Mais comme....

GAUFICHON.

Tiens, le voicy.

MEZZETIN.

Il n'est pas autrement nécessaire, que mon Maître sçache cette petite particularité-là.

GAUFICHON.

Va, va, nous sçavons vivre.

MEZZETIN (*à part.*)

Si ce Coquin d'Arlequin apprenoit l'avanture, il voudroit en avoir sa part, ou il découvriroit tout. Je le connois, il se feroit pendre pour de l'argent.

SCENE II.

ARLEQUIN, LEANDRE, GAUFICHON, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

AH, mon cher Hôte, quel plaisir de vous voir! Je vous prie que mon Beau-frere vous embrasse.

GAUFICHON.

Avec bien de la joye, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma Sœur ne sera pas trop mal lottie, non? Vous le connoissez de longue main, n'est-ce pas un galant homme?

GAU-

GAUFICHON.

Je vous en réponds. C'eſt le Couſin de ma Maitreſſe. Celle qu'il épouſe peut ſe vanter à coup ſeur d'être la plus heureuſe femme du Royaume.

LEANDRE.

Vous en dites trop, Monſieur, pour être cru.

GAUFICHON.

Non, Dieu me damne, je parle à cœur ouvert. Je vous diray bien plus, ſi ma Sœur n'étoit pas engagée à Monſieur Balouard, je tiendrois à grandiſſime honneur d'avoir un Beau-frere de ſa mine & de ſon mérite.

ARLEQUIN.

Vous mariez donc auſſi Mademoiſelle Gaufichon?

GAUFICHON.

J'eſpere qu'aujourd'huy l'affaire en ſera réglée. Je me flatte, Meſſieurs, que vous luy ferez l'honneur de ſigner à ſon Contract de mariage.

MEZZETIN.

De la force que ces Meſſieurs-là vous aiment, je gagerois que le mariage de votre Sœur leur fait bien autant de plaiſir qu'à vous?

GAUFICHON.

J'en ſuis perſuadé.

LEANDRE.

Je ſerois au deſeſpoir ſi quelqu'un entroit plus avant que moy dans les intérêts de votre famille.

ARLEQUIN.

Je crois que nous ſommes tous de même avis là-deſſus, & que pas un de nous ne pleurera du mariage de Mr. Balouard.

GAUFICHON.

Vous me comblez, Meſſieurs, de toutes vos bontez.

ARLEQUIN (*à Leandre.*)

A propos, Beau-frere, il ne faut pas abuſer de l'honnêteté de Monſieur Gaufichon, il y a aſſez de temps que je l'incommode.

GAU-

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous, Monsieur?

ARLEQUIN.

Les complimens mis à part; Monsieur Leandre, courez s'il vous plaît faire expedier votre Contract aux termes dont nous sommes convenus.

LEANDRE.

Je vous obeïs avec un grand plaisir.

ARLEQUIN.

Mon Hôte, je vous ay promis de signer le Contract de votre Sœur, mais à condition que vous signerez celuy de la mienne.

GAUFICHON.

De toute mon ame. Je m'en vais de mon côté prier mon Notaire de se tenir prêt pour tantôt. Ah! que vous êtes heureux, vous autres Normands, de vous défaire d'une fille pour rien, ou du moins pour peu de chose!

ARLEQUIN.

Quand on débite cette marchandise-là un peu fraîche, on s'en défait toûjours à meilleur marché. Ce n'est pas que pour moy je fais les choses fort honorablement; tel que vous me voyez, je donne à ma sœur cinq mille livres d'argent sec, un septiéme dans le Colombier, & pareille portion en quatre Instances pendantes au Bailliage de Falaize.

GAUFICHON.

Le tout ensemble peut devenir considerable.

ARLEQUIN.

Et si, là-dessus je n'y fais point entrer mon crédit auprès des Juges.

GAUFICHON.

Cela peut encore valoir quelque chose.

ARLEQUIN.

Comptez que Monsieur Leandre peut tuer hardiment cinq ou six personnes sans apprehender ny informations ny poursuittes. Sans vanité il n'y a point

de

de maison dans la Province où les Sergens fassent si peu d'ordure que chez moy.

GAUFICHON.

Vous avez de beaux privilèges dans votre Normandie.

ARLEQUIN.

Celuy d'être de vos amis me fait mépriser tous les autres. Adieu, notre cher, je vous quitte pour aller achever mes emplettes. Entre amis on en use librement.

GAUFICHON.

Vous êtes le Maître, Monsieur, & de ma fortune & de tout ce qui dépend de moy. (*Arlequin s'en va.*) Pendant qu'il songe à ses affaires, je m'en vais terminer celle de ma Sœur. Quand une fois j'auray cette épine hors du pied, je seray le plus content du monde.

PASQUARIEL (*arrêtant Gaufichon.*)

Madame la Comtesse d'Entremise demande à voir Mademoiselle, pour luy faire compliment sur son mariage. Il faut que ce soit une femme de grande qualité ; car son Lacquais luy porte la queuë bien haut. La laisseray-je entrer ?

GAUFICHON.

Voila une belle demande ! qu'on la conduise à l'Appartement de ma Sœur. Vous verrez que c'est quelque Dame du quartier qui vient prendre part à notre joye. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR.

QUel plaisir, Pierrot, quel plaisir d'être aimé par une belle personne ! Non, trente fortunes comme la mienne ne payeroient pas l'amitié de Mademoiselle Gaufichon. M'avoir préféré à

un

un Capitaine de Bombardiers, & à tant d'honnêtes gens qui la recherchent ! A mon âge c'est être bien heureux. Qu'en dis-tu Pierrot ?

PIERROT.

Je dis, Monsieur, que je vous plains d'avoir attendu si tard à jetter votre gourme. Voila-t'il pas un homme bien recreatif pour un tendron de dix-huit ans ! Comme je vous affectionne, je vous parle moy à cœur ouvert. Cette fille-là est trop fringante pour vous.

LE DOCTEUR.

Quand la jeunesse est trop vive, on tâche de la ramener tout doucement par la raison.

PIERROT.

Vous avez beau dire, vous êtes trop sage pour une bête de cet âge-là. Hé de par tous les diables, que faites-vous depuis le matin jusqu'au soir dans votre Bibliothèque ? Un Docteur ne devroit-il pas sçavoir qu'en moins de trois mois une Jument bondissante va jetter une Rosse comme vous dans l'orniére, & que le mariage va tout de travers quand l'homme ne tire pas à plein collier ?

LE DOCTEUR.

Monsieur le Faquin, les épaules vous demangent.

PIERROT.

Oh, la tête vous demange bien davantage. Allez, Monsieur, n'avez-vous pas de conscience de vous rebiffer contre un pauvre Valet qui vous remontre si bonnement vos sottises ?

LE DOCTEUR.

Tu crois donc que c'est sottise d'épouser une jeune personne ?

PIERROT.

Je crois que c'est tout fin droit comme ceux qui prennent des Violons à leur service. Ils font danser toute la Ville, & ne dansent presque jamais ?

LE DOCTEUR.

A ce que je vois, tu te mets sur le pied de Precepteur.

PIERROT.

Tant que les femelles ne vous ont point gâté le timbre, je vous ay gouverné assez gentiment; mais depuis que la rage de la nôce vous tient, vous devenez si incorrigible, qu'à la fin je vous lâcheray la bride sur le col.

LE DOCTEUR.

Et moy, je vous lâcheray une volée de coups de bâton, qui mortifieront diablement votre morale. Ouais! quand ce gueux-là se met à raisonner....

SCENE IV.

GAUFICHON, LE DOCTEUR, PIERROT.

GAUFICHON.

Il me semble que vous le prenez d'un ton bien aigre avec Pierrot?

LE DOCTEUR.

Pierrot a ses quintes tout comme les autres Valets.

PIERROT.

Il n'a garde de vous dire que quand vous êtes venu je luy donnois la poussée sur son mariage avec votre Sœur.

GAUFICHON.

Hé pourquoy cela?

PIERROT (*bas à Gaufichon.*)

C'est qu'il branloit encore un peu dans le manche. Comme j'ay vu ça, je luy ay chanté sa gamme d'un bout à l'autre. De la maniére comme je luy ay parlé, je vous réponds à cette heure qu'il l'épousera.

GAUFICHON.

Tu n'obliges pas un ingrat.

LE

LE DOCTEUR.

Ne pourroit-on pas sçavoir ce que Pierrot vous confie ?

PIERROT.

Moy, je disois à Monsieur que l'amour vous fait perdre le boire & le manger, & que si vous n'êtes promptement secouru, l'infection que vous portez à sa Sœur vous fera crever. Ecoutez, Monsieur, il y a Valets & Valets ; mais je veux bien vous dire qu'ous n'en trouverez point qui se jette comme moy à corps perdu dans vos intérêts.

LE DOCTEUR.

Ce Maraut-là ne mérite pas votre attention. Ca, Monsieur, parlons de notre affaire. Quand voulez-vous me rendre heureux ?

GAUFICHON.

Presentement. Rien ne peut retarder votre joye & la mienne ; mes chagrins sont dissipez ; Leandre épouse Mademoiselle de Fourbadiére ; le Bombardier vient de partir pour sa garnison ; ma sœur s'est declarée pour vous ; enfin tout semble concourir à m'assurer l'honneur d'être votre Beaufrére. Il n'y a plus que le Contract à signer. Etes-vous content de mon Notaire ? A-t'il suivy vos intentions ?

LE DOCTEUR.

Je vous l'ay déja dit, je donne tout mon bien sans aucune reserve.

GAUFICHON.

Ma Sœur ne vous considere point par cet endroit-là, Monsieur, c'est par le cœur qu'elle est prise, & son unique soin sera d'aimer son mary.

LE DOCTEUR.

Vous me faites venir l'eau à la bouche.

GAUFICHON.

Dans un couple d'heures, vous connoîtrez que je vous dis vray.

LE

LE DOCTEUR.

Mais êtes-vous bien certain que ce Monsieur Briseroche soit party ?

GAUFICHON.

Rien n'est plus véritable. Malepeste, s'il étoit icy, nous serions mal dans nos affaires.

LE DOCTEUR.

Cela étant, il se faut prévaloir de son absence, & conclure le mariage dès ce soir. Quand une fois votre Sœur sera ma femme, je me mocque de luy & de sa poudre à canon. Adieu pour un moment, je vais donner ordre au festin, & faites avertir votre Notaire de se tenir prêt pour tantôt. (*Il s'en va.*)

GAUFICHON.

Par quel endroit me suis-je attiré du Ciel une protection si declarée ? Malgré toutes les predictions d'Isabelle, ma Sœur sera pourtant mariée selon mon choix. Je n'ay jamais mieux fait que de m'en rendre le Maître, & de fermer ma porte aux muguets. Un homme sans vigueur n'est bon à rien.

SCENE V.

GAUFICHON, LEANDRE, ARLEQUIN.

GAUFICHON.

Voicy notre Campagnard qui a fait apparemment toutes ses emplettes.

ARLEQUIN.

Oh, Monsieur Gaufichon, l'affreuse ville que votre Paris ! Il y a, mardy, des rues aussi longues que Carême.

GAUFICHON.

C'est ce qui en fait la beauté.

ARLEQUIN.

Ma foy, vivent les petites Villes pour y être res-

pecté. En ce pays-cy on ne salue personne. A Falaize je fais mettre aux Cachots pour six semaines quand on ne me tire pas le chapeau de cinq cens pas.

LEANDRE.

Je ne m'étonne donc pas si les Normands aiment tant leur pays.

ARLEQUIN (*à Gaufichon.*)

Mon Hôte, quel bagage est-ce là que je vois sortir de votre maison ?

GAUFICHON.

C'est une Dame du quartier qui vient complimenter ma Sœur sur son mariage.

ARLEQUIN.

Ah, c'est bien fait. Est-elle jolie ?

GAUFICHON.

Nous allons voir.

SCENE VI.

MEZZETIN (*en Dame du quartier*) COLOMBINE, & *les Acteurs de la Scêne precedente.*

MEZZÉTIN (*à part.*)

Courage, voicy le coup de partie. (*haut à Colombine*) Quoy, Mademoiselle, pousser la civilité jusqu'à la rue ?

COLOMBINE.

Le plaisir de vous voir, Madame, meneroit les gens encore plus loin. (*vers Gaufichon*) Mon frere, c'est Madame la Comtesse d'Entremise, qui s'est donné la peine de nous venir témoigner sa joye sur mon mariage.

ARLEQUIN.

Une bonne grosse gaguie !

GAUFICHON (*à la Comtesse.*)

Vous ne sçauriez, Madame, me faire un plus sensible plaisir que de vous interesser à l'établissement

de

de ma sœur, je croi qu'elle a lieu d'être contente.

MEZZETIN.

On ne peut jamais s'en expliquer avec un empressement plus honnête.

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne me faites point rougir. Je vous ay peut-être ouvert mon cœur avec trop de franchise. Que voulez-vous ? je suis née sincére, & je veux bien que le monde sçache que je ne me marierois point, si je n'aimois mon mary de toute l'étendue de mon ame.

LEANDRE.

Ah ! que j'envie son bonheur !

COLOMBINE.

Ne l'enviez point, Monsieur, je suis persuadée que votre femme vous en dira tout autant.

MEZZETIN (*bas à Colombine.*)

Expedions matiére. (*haut*) Ma belle Demoiselle, c'est trop vous incommoder.

GAUFICHON.

Ma Sœur, que n'avez-vous fait mettre les chevaux au Carosse ?

MEZZETIN.

Ce n'est pas la peine, Monsieur, je ne vais que chez Mademoiselle Isabelle.

COLOMBINE.

Puisque vous ne voulez point de Carosse, souffrez du moins que mon frere vous donne la main jusques-là.

GAUFICHON (*se presentant.*)

Ce me sera bien de l'honneur.

MEZZETIN.

On ne sort point de chez soy le jour qu'on marie une sœur.

GAUFICHON.

Souffrez tout au moins, que ces deux Cavaliers-là vous accompagnent.

ARLEQUIN.

Très volontiers ; aussi-bien je suis gros de saluer la Maitresse de mon Hôte. On dit par le monde qu'elle a la gorge aussi charmante que l'esprit.

COLOMBINE (*à la Comtesse.*)

Madame, par ce vilain temps-là, ne voudriez-vous point prendre une grosse coëffe & une écharpe ?

MEZZETIN.

Cela n'est point de refus, Mademoiselle, à cause de ma fluxion sur le visage.

GAUFICHON.

Jasmin, allumez vîtement un flambeau.

MEZZETIN (*à Gaufichon.*)

Je vous donne, Monsieur, des peines infinies.

LEANDRE (*à la Comtesse.*)

Vous ne connoissez pas Monsieur Gaufichon ; jamais homme n'a été plus galand & plus officieux.

GAUFICHON (*allant au devant du Lacquais.*)

Où est donc ce Coquin-là ? Faudra-t'il que j'aille moy-même au devant de luy ? (*Pendant que Monsieur Gaufichon dit ces mots, Colombine prend la coeffe & l'écharpe de la Comtesse, & Mezzetin se retire.*) *Gaufichon appercevant le Lacquais :*) Je vous en sçay bon gré, Monsieur le Maraut, d'être cause qu'une Dame de qualité est incommodée ! (*vers Colombine qu'il croit être la Comtesse*) Madame, je vous demande mille pardons de la sottise de mon Lacquais.

LEANDRE.

Il n'y a encore rien de gâté.

GAUFICHON.

Madame, à cause de votre fluxion cachez-vous bien le visage de vos coëffes & de votre manchon, les rhumes sont mortels cette année. (*à Leandre & à Arlequin*) Messieurs, je vous recommande cette Dame-là.

LEANDRE.

Ne vous embarassez pas, nous en aurons plus de soin que vous.

GAU-

GAUFICHON.

On a beau dire, les femmes de qualité se distinguent toûjours par leurs maniéres. Cette Dame ne se contente pas d'avoir fait ses civilitez à ma Sœur, elle veut encore, pour me combler, rendre visite à ma Maitresse.

PASQUARIEL (*entrant.*)

Il y a là un homme qui dit qu'il est Notaire. Le laisseray-je entrer sans le fouiller ?

GAUFICHON.

Ouy, de par tous les diables, ouy. Sans cet homme-là, nous ne sçaurions rien faire, jamais il ne pouvoit arriver plus à propos :

SCENE VII.

GAUFICHON, LE NOTAIRE.

GAUFICHON (*au Notaire.*)

JE vous attens, Monsieur, avec beaucoup d'impatience.

LE NOTAIRE.

Je presume, Monsieur, par votre impatience, que vous voulez faire un Testament.

GAUFICHON.

Moy, un Testament ? Il rêve !

LE NOTAIRE.

La Coutume, comme vous sçavez, nous prescrit d'être deux pour le recevoir ; autrement ce seroit une nullité qui defigureroit l'Acte sans aucune ressource.

GAUFICHON.

Qu'ay-je affaire moy, de tout votre grimoire ?

LE NOTAIRE.

Grace au Ciel, votre maladie n'est pas pressante; j'auray bien encore le temps d'appeller un de mes Confréres.

GAUFICHON (*le retenant.*)

Hé, non, Monsieur, n'appellez personne. Il n'est pas be-

besoin de Testament, j'ay bien d'autres choses *en tête.*

LE NOTAIRE.

C'est peut-être pour une donation entre-vifs.

GAUFICHON.

Encore moins.

LE NOTAIRE.

Auquel cas, il est bon de vous avertir que le donateur doit être libre & sain d'esprit. Je veux croire, Monsieur, que vous n'êtes pas dans cette situation-là.

GAUFICHON.

Est-ce que j'ay l'air d'être fol ?

LE NOTAIRE.

Il faut de plus, que la chose donnée appartienne au donateur.

GAUFICHON.

Le pauvre homme perd l'esprit !

LE NOTAIRE.

Parce qu'autrement, au lieu d'avoir fait une grace, il ne laisseroit au donataire que le chagrin de regretter une libéralité infructeuse.

GAUFICHON.

Pourquoy diable m'embarasser de vos rubriques ?

LE NOTAIRE.

Ce sont, Monsieur, de petites observations que le devoir de la profession nous oblige de vous faire.

GAUFICHON.

Hé Monsieur le Notaire, Dieu mercy je me porte bien, & je ne songe ny à Testament ny à Donation. Je vous demande seulement si....

LE NOTAIRE.

N'est-ce point aussi que vous couchez quelque grosse terre en joue pour donner du relief à vos qualitez ?

GAUFICHON.

A la fin la patience m'échappera.

LE NOTAIRE.

C'est quelque chose à la vérité d'avoir un beau titre; mais la vanité de l'acquereur fait presque toûjours man-

manquer aux precautions les plus nécessaires.

GAUFICHON.

Le maudit parleur !

LE NOTAIRE.

Vous avez beau dire, il n'y a que le Decret qui puisse rendre votre possession paisible.

GAUFICHON.

Que la peste vous étouffe avec votre terre & vos decrets ! Je ne vous demande que le loisir de m'expliquer.

LE NOTAIRE.

Tout à vôtre aise, Monsieur. De bonne foy, me croyez-vous assez indiscret pour instrumenter, sans sçavoir précisément votre intention !

GAUFICHON.

Mon intention, de par tous les diables, est de sçavoir si le Contract de Monsieur Balouard est prêt à signer ?

LE NOTAIRE.

Pour qui me prenez-vous Monsieur ? Sçachez que je ne travaille point pour des noms de Cocq-à-l'âne ? En un mot, je m'appelle Gabriel l'Altéré, Notaire au Châtelet de Paris, sçachant mon métier, & de plus le faisant avec honneur.

GAUFICHON.

Je conviens, Monsieur, de toutes vos prerogatives. Mais encore, que venez-vous chercher dans ma maison ?

LE NOTAIRE.

Je cherche un Seigneur de Basse-Normandie appellé le Baron de Fontagriére.

GAUFICHON.

Vous voulez dire de Fourbadiere.

LE NOTAIRE.

Justement ; qui marie sa Sœur à Monsieur Leandre ; & comme ils doivent prendre la poste demain à la pointe du jour, je crois qu'ils n'ont pas de temps

à perdre pour faire signer le Contract à leurs amis.

GAUFICHON.

Seurement, j'y signeray avec plaisir. Tenez, ils ne font que de sortir pour reconduire une Dame jusqu'à deux pas d'icy.

LE NOTAIRE.

Que je vous serois redevable, Monsieur, si je pouvois sçavoir précisément où ils sont allez !

GAUFICHON.

Je veux vous faire le plaisir tout entier, je vais vous y mener moy-même.

LE NOTAIRE.

Ah, Monsieut, je ne mérite pas la peine que ...

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous, avec votre peine ? Ce sont mes meilleurs amis. En chemin faisant, Monsieur l'Altéré, dites-moy je vous prie, combien Leandre vous donnera-t-il pour la façon de son Contract ?

LE NOTAIRE.

Helas ; Monsieur, je n'en auray pas plus que de celuy de Mademoiselle votre Sœur. Nous faisons payer tous les gens de condition sur le même pied. Votre Notaire vous dira cela comme moi. Jamais nous ne prenons que le dixiéme du prix des Contracts.

GAUFICHON.

Malepeste le dixiéme !

LE NOTAIRE.

On se passe à cela presentement, parce que l'argent devient rare.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas si Messieurs vos Confréres se jettent dans les grandes Charges.

SCE-

SCENE VIII.

GAUFICHON, LEANDRE, ARLEQUIN, LE NOTAIRE.

GAUFICHON (*apercevant Arlequin & Leandre.*)

MEs chers amis, nous allions vous chercher.

LEANDRE (*apercevant le Notaire.*)

Hé bien, Monsieur l'Altéré, pouvons-nous partir demain ?

LE NOTAIRE.

J'ay remply de ma part tout mon petit ministére.

ARLEQUIN.

Monsieur le Tabellion, prenez garde que votre Coutume de Paris n'aille pas heurter celle de Normandie. Ces sortes d'affaires-là ne se pardonnent jamais.

LE NOTAIRE.

De la maniére que je m'y suis pris, toutes les Parties seront contentes de moy.

GAUFICHOM.

Monsieur est habile homme. Il m'a donné tantôt un rude échantillon de sa capacité.

LEANDRE (*vers le Notaire.*)

Dites-moy, je vous prie, les parens ne signent-ils pas les premiers ?

LE NOTAIRE.

C'est l'usage, Monsieur, & les amis ensuite.

LEANDRE.

Cela étant, Monsieur le Baron, prenez la peine de mener le branle.

ARLEQUIN.

Je gagerois quinze contre un que Monsieur Leandre ne se repentira point de cette affaire-cy. Monsieur Gauschon en sera bien de moitié avec moy. Je ne sçay ce qui arrivera ; mais je signe avec beaucoup de confiance.

ISABELLE (*arrive avec Colombine toûjours déguisée en Comtesse.*)

LEANDRE (*allant au devant d'Isabelle.*)

Ah, ma chére Cousine, que je vous ay d'obligation de venir approuver l'alliance que je fais aujourd'huy!

ISABELLE.

Vous m'en avez plus que vous ne pensez. J'amene avec moy Madame la Comtesse, qui malgré sa fluxion; veut à toute force signer à votre Contract.

GAUFICHON.

Elle a raison, c'est un fort galant homme.

ISABELLE.

Elle se loue aussi beaucoup des maniéres de Monsieur le Baron.

ARLEQUIN.

Ne pensez pas rire. Quoy que je ne sois pas le plus bel homme du Royaume, je puis me vanter d'amuser moy seul plus de femmes que tous les gens de Cour ensemble. Un Normand qui parle avec l'accent, a toûjours bien de la presse autour de luy. (*au Notaire*) Allons, Monsieur l'Altéré, faites un peu la votre Charge comme il faut. (*Le Notaire presente la plume à Isabelle qui l'offre à Colombine.*)

ISABELLE (*à Colombine.*)

Souffrez, Madame, que j'aye l'honneur de vous la presenter.

GAUFICHON.

Elle a raison, Madame, les femmes doivent signer avant les filles. (*Colombine prend la plume, & signe.*)

ISABELLE (*la voyant signer.*)

Je ne sçais pas comment fera mon Cousin, pour reconnoître des maniéres si obligeantes.

ARLEQUIN.

Il fera de tout son mieux, je vous en reponds.

ISABELLE (*prenant la plume & signant.*)

Pour moy, le cœur me dit que Leandre sera heureux.

reux. (*vers Gaufichon.*) Qu'en dites vous Monsieur Gaufichon ?

GAUFICHON (*prenant la plume.*)

Je le crois comme vous ; & pour preuve, j'applique de très bon cœur mon nom auprès du votre. (*Il signe.*)

LEANDRE.

Je pense que c'est à mon tour à glisser. (*Il signe, & dit au Notaire.*) Monsieur l'Altéré, vous n'avez presentement qu'à faire expedier la grosse.

LE NOTAIRE.

Dans une couple d'heures je vous la rapporte en forme.

SCENE DERNIERE.

LE DOCTEUR, UN AUTRE NOTAIRE. *Les Acteurs de la Scêne precedente.*

ARLEQUIN (*appercevant le Docteur tout chargé de rubans couleur de feu.*)

Je crois que voicy de la moutarde après dîné.

LE DOCTEUR.

Je suis au desespoir, Mesdames, de vous avoir tant fait attendre; mais on ne gouverne pas Messieurs les Notaires comme on voudroit.

GAUFICHON.

Heureusement il n'y a encore rien de gâté.

COLOMBINE (*à part.*)

A ce qu'il croit.

GAUFICHON.

Par un bonheur extrême, tous nos amis qui viennent de signer le Contract de Monsieur Leandre, nous feront aussi l'honneur de signer le votre ; & comme cela nous ferons d'une pierre deux coups.

COLOMBINE (*à part.*)

Et d'une fille deux mariages. Je croi que nous allons un peu rire.

GAU-

GAUFICHON.

Comme frere de la Mariée, je vais vous montrer le chemin. (*au Notaire.*) Monsieur de la Pince, votre meilleure plume, s'il-vous plaît ? Me voila au comble de ma joye.

ARLEQUIN (*à part.*)

Cela est trop violent ; cela ne durera pas.

LE NOTAIRE.

Pour faire les choses dans l'ordre, il seroit à propos que les Parties intéressées fussent icy presentes.

GAUFICHON.

Oh, je vous réponds de ma Sœur.

COLOMBINE (*à part.*)

Vous allez voir qu'un homme sage ne doit répondre de personne.

LE DOCTEUR.

Hé, Monsieur de la Pince, abregeons matiére, je vous en conjure. Mademoiselle Gaufichon signera de reste ; c'est une fille qui m'épouse par pure amitié, & qui me prefere à mille gens qui valent mieux que moy.

LEANDRE.

Marque de son bon goût.

PASQUARIEL (*arrive tout troublé.*)

Ah, Monsieur Gaufichon, mon cher Maître ... Mon pauvre Maître, tout est perdu.

ISABELLE.

Qu'est-il arrivé de nouveau ?

PASQUARIEL.

Mademoiselle ... Ah ! ah ! ah !

GAUFICHON.

Hé bien ?

PASQUARIEL.

Mademoiselle votre sœur est ... est ... est perdue, Monsieur ; on ne la trouve point dans la maison.

LE DOCTEUR.

On ne la trouve point dans la maison ? Vous verrez

vez que le Bombardier est revenu. Ah, Monsieur Gaufichon, nous sommes des gens massacrez.

COLOMBINE (*à part.*)

Oh point, personne ne mourra de cette affaire-ci.

GAUFICHON.

Ma porte n'a-t-elle pas été toûjours bien fermée ?

PASQUARIEL.

Les clefs ne partent point de ma poche. (*Il montre un gros paquet de clefs.*)

GAUFICHON.

Il ne faut pas s'allarmer mal à propos. Il n'y a pas un quart d'heure que Madame la Comtesse d'Entremise l'a laissée au logis.

ARLEQUIN.

Une fille ne se perd pas comme un couteau de poche. Vous l'allez retrouver quand vous y penserez le moins.

GAUFICHON.

Vous verrez qu'elle s'est retirée dans son Cabinet pour ajuster ses pierreries. (*vers le Notaire.*) Monsieur de la Pince, allons toûjours notre train. Faites signer ces Dames. (*Le Notaire presente la plume à Colombine qui est toûjours déguisée, & Gaufichon s'en approchant, luy dit :*) La douleur de votre fluxion vous permettra-t'elle, Madame, de...

COLOMBINE (*relevant sa coëffe.*)

Ouy, mon Frere, tous mes maux sont finis, votre mauvaise humeur étoit le seul que j'avois à craindre. Mais les empressemens de Monsieur Leandre m'en ont heureusement délivrée.

ARLEQUIN.

Je n'y ay pourtant pas nuy, moy.

COLOMBINE.

Grace à votre défiance, & malgré vos sentinelles, me voila femme d'un homme de mérite. Vous pouvez, si bon vous semble, faire un present de votre Docteur à quelque Demoiselle ruinée, qui sacrifiera volon-

volontiers sa jeunesse à de l'argent. Pour moy qui suis née avec une fortune honnête, & un cœur bien placé, vous trouverez bon que je me garantisse d'un écueil de roupies, de gouttes, & d'infirmitez, que votre bon naturel me preparoit depuis si long-temps.

LE DOCTEUR.

Oh, il ne falloit rien pour cela, Mademoiselle, il ne falloit rien, rien, rien.

COLOMBINE.

Grace au Ciel, me voila pour jamais hors de votre Conciergerie. Si vous m'en voulez croire, cherchez sous-main quelque homme de votre humeur à qui vous puissiez revendre vos verroux, vos grilles de fer, & vos serrures.

ARLEQUIN (*vers Gaufichon.*)

Trouvez-vous pas, Monsieur, qu'elle arrange cela assez mignardement?

GAUFICHON.

Ay-je bien entendu? Est-ce ma Sœur que je vois? Ma surprise ne trompe-t-elle point tout à la fois & mes yeux & mes oreilles?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, nous avons tous entendu la même chose.

GAUFICHON.

Quoy? ma Sœur épouse Leandre, d'intelligence avec ma Maitresse? Ah, Ciel! quel poignard me mets-tu dans le cœur?

ISABELLE.

Ne vous ay-je pas dit cent fois, qu'il est périlleux d'enfermer une fille raisonnable, parce que tout le monde se fait un plaisir de berner le Geolier, & de secourir la Prisonniére.

COLOMBINE.

Depuis vingt-quatre heures, mon cher Frere, vous avallez trop agréablement la pillule, pour vous en fâcher.

GAU-

GAUFICHON.

Mais encore, ne sçauray-je pas le détail de ma catastrophe ?

ARLEQUIN.

Je vous la veux dire par charité ; mais fort laconiquement, afin de soulager votre memoire. Reprenons la chose dans son principe. Vous sçavez bien cette Conference d'Académie chez votre Maitresse ?

GAUFICHON.

Trop, de par tous les diables, trop.

ARLEQUIN.

Après cela, le Masson & le Serrurier qui vous escamotterent vingt pistoles ; parlant par respect, j'étois le Masson, & Mezzetin le Serrurier ; & puis le Marchand de Bas d'Angleterre, la Porteuse d'eau, le Bombardier, le Garçon Tailleur, le Portrait de Leandre, le Mousqueton, l'Epée, les Pistolets, la Pertuisanne, le Manteau de Cocher tout chamarré de coups d'étriviéres, le Cousin de Trigouille, le Baron de Fourbadiére, le Siége de Mons, le Fourneau, le fumier, la basse-cour, les Lavandiéres, la maladie, les complimens de la Comtesse d'Entremise sur le pas de votre porte avec une coëffe & une écharpe, Mademoiselle votre Sœur décampe, vous même vous la baillez à conduire chez votre Maitresse, Monsieur l'Altéré apporte le Contract, à votre exemple tout le monde le signe. Jusqu'à present, voila ce qu'il y a de besogne taillée, Monsieur Leandre achevera l'Histoire au premier jour. Quant à moy, voila ce qui me regarde, & voila ce qui arrive à coup seur aux enfermeurs de filles.

GAUFICHON.

Quoy ? Monsieur le Baron, tout cela n'étoit pas vray ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, cela n'étoit que vray-semblable & c'est ce qui vous a fait donner si heureusement dans le panneau.

GAU-

GAUFICHON.

Mon pauvre Monsieur le Docteur que deviendra votre dépense.

LEANDRE.

Je le rembourseray de tout, jusqu'aux frais du petit Opera qu'il a preparé, & dont nous allons prendre le divertissement.

PIERROT (*au Docteur.*)

Encore, n'est-ce pas tout perdre. Hé bien, Monsieur, une autre fois prendrez-vous de mes Almanachs ? Vous frotterez-vous à de jeunes chévres ?

LE DOCTEUR.

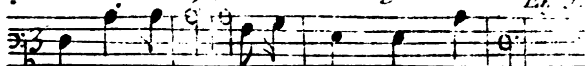
Tout bien consideré, Je ne suis plus d'âge à couleur de feu, Monsieur Gaufichon, il faut prendre patience. On va un peu rire à nos dépens ; franchement, nous le méritons bien. Mademoiselle votre Sœur nous a fait tourner la cervelle à tous deux. Moy, je suis un fol d'y avoir osé pretendre ; & vous, un autre fol de me l'avoir voulu donner.

COLOMBINE.

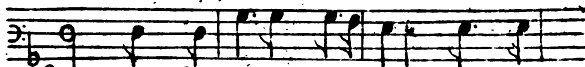
Mon frere, en quelque chose le malheur est bon. Croyez moy, cette épreuve cy vous fera du bien dans la suite, & votre histoire apprendra au public que de toutes les precautions celle de garder une femme est la plus inutile. Mais qu'on fasse entrer les Danseurs, & qu'on se divertisse. (*On danse, & on chante les paroles qui suivent.*)

Penses-tu, Jaloux, être sage
De resserrer une beauté?
Plus on la tient en esclavage,
Plus on l'engage
A trahir sa fidélité.
Un oiseau que l'on tient en cage
N'aspire qu'à sa liberté.

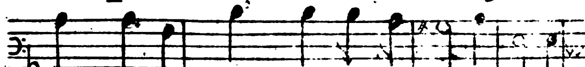
Fin de la Comédie & du premier Tome.



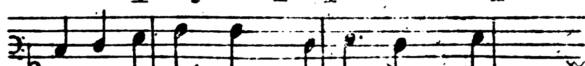
Dieu du sommeil endormez mes riuaux



Lors que L'aimable Celimeme, me fais



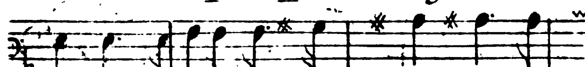
oit chaque jour quelque nouuelle peine,



Je consentis qu'ils apprissent mes



maux Mais puis que ma bergere, cesse
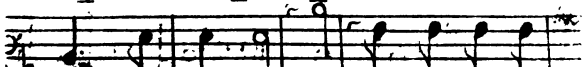


destre Senere, et qu'elle est fauo



rable a' mes tendres desirs, Ah Ah
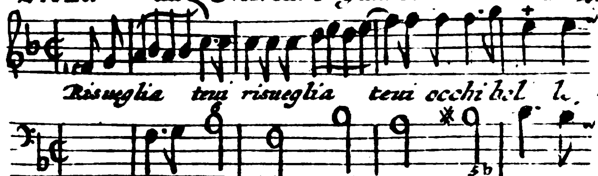


ne permettez pas qu'ils Scachent
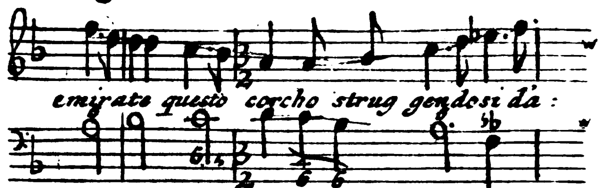


mes plaisirs Ah Ah ne permettez

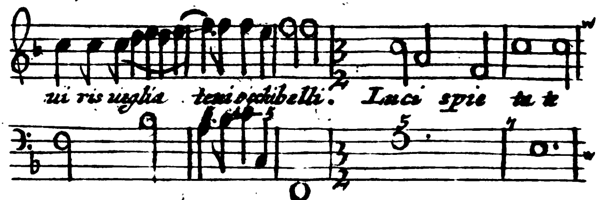


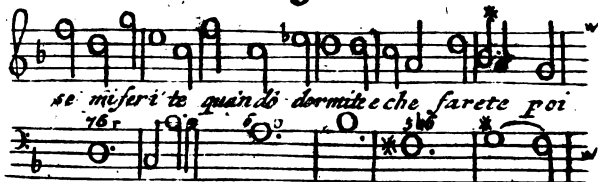
pas qu'ils Scachent mes plaisirs
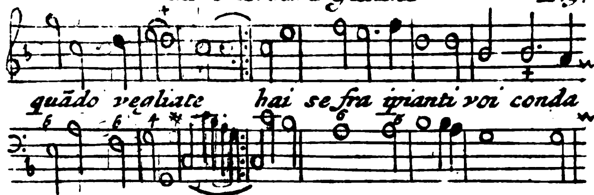

Risueglia teni risueglia teni occhi bel l.


6
*
5b
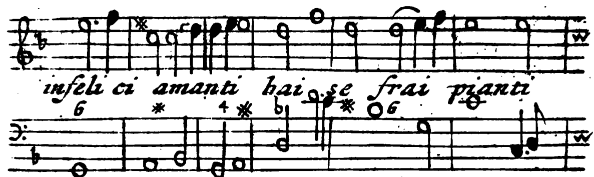

emirate questo corcho strug gendosi dà :
6 5
6
6
6b


mor arde piu chemon gibelli Risueglia te
6
76
6
ui ris uglia teni occhibelli. Luci spie ta te
5
5
7


se miseri te quando dormite e che farete poi
76
6
5b6
*


quãdo vegliate hai se fra ipianti voi conda

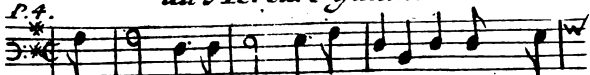

nate que gli che amate e che farete a gli


infeli ci amanti hai se frai pianti


voi condannate que gliche amate


éche farete aglün felici amanti

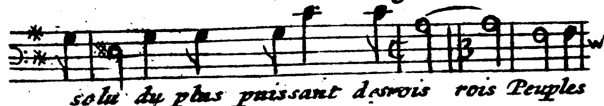
P. 4.

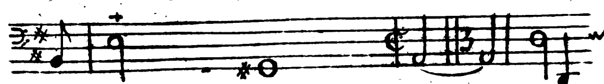

La paix eſt rendue a la terre onne crains

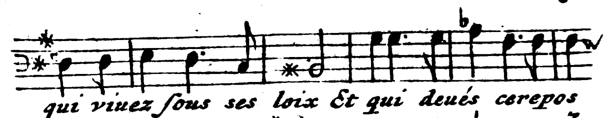



plus les fureurs de la guerre c'est un ordre ab
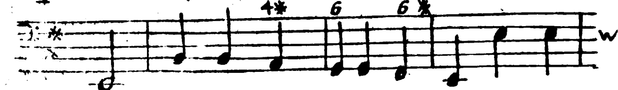



solu du plus puissant des rois rois Peuples




qui viuez ſous ses loix Et qui deués ce repos
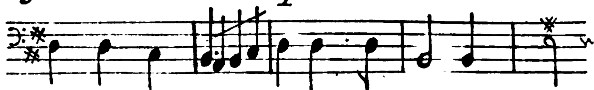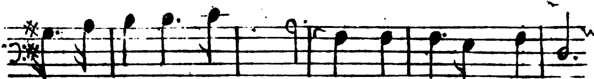



plein de charmes a sa rare conduitte a l'ef :
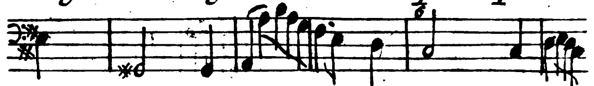




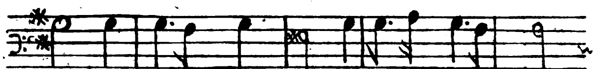
fort de ses armes que vous estes heureux



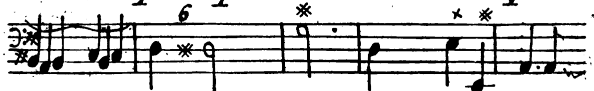


de gouter a long taits les tranquilles plaisirs
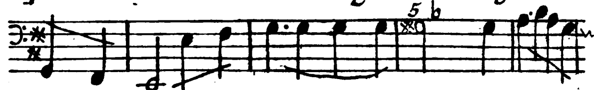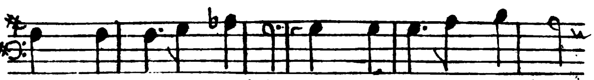




les tranquilles plaisirs d'une si douce paix
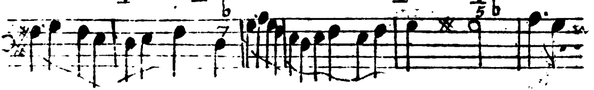




que vous estes heureux de gouter a long traits
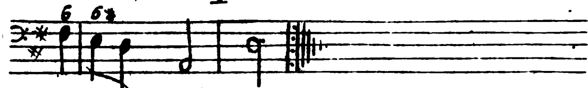




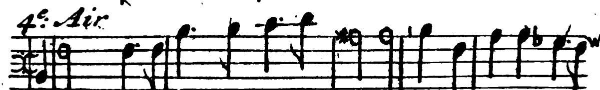
les tranquilles plaisirs les tranquilles plaisirs

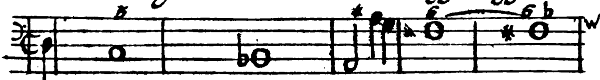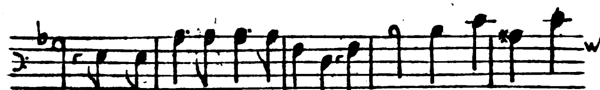



d'vne si douce paix

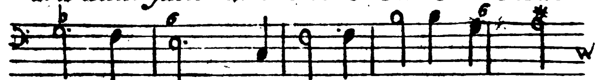


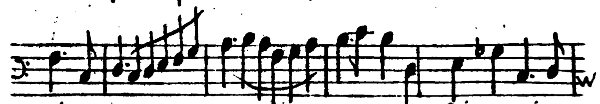
4e. Air

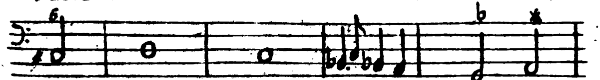

O Giorno o giorno auuenturoso hoggi hoggi sive
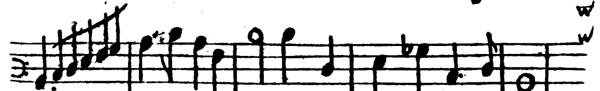


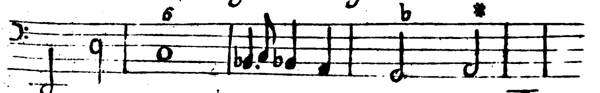

dra allas salto amoro so se Gioue se Gioue

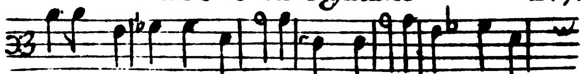



vincera se Gioue vince:

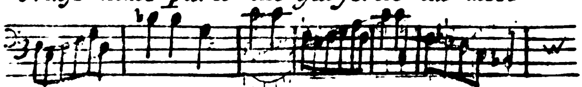


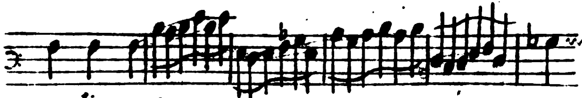

ra se gioue se gioue vincera



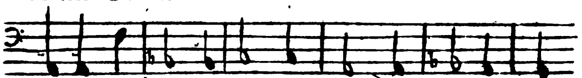


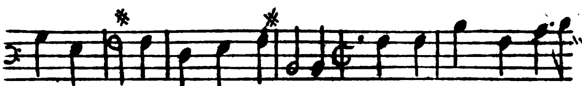
Ninfe dime parti ali gia ferite du miei
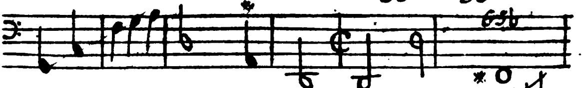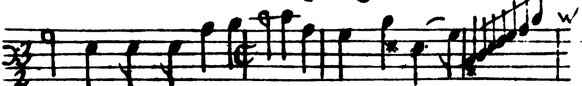




strali canta



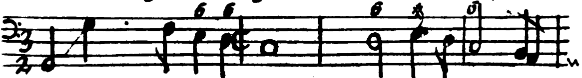


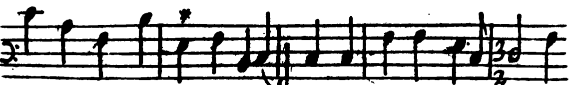
te cantate al canto mio hoggi hoggi sive:
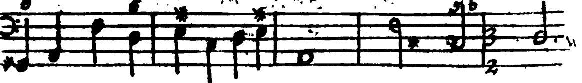




dra Contril Sourano Disse Pan vinto sara





se Pan se Pan vinto sara hoggi hoggi sivedra Con



P: 8.

tril sourano Dio se Pan vinto se Pan vinto sa-

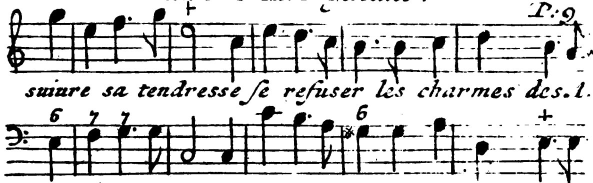
ra se Pan vinto sa-ra.

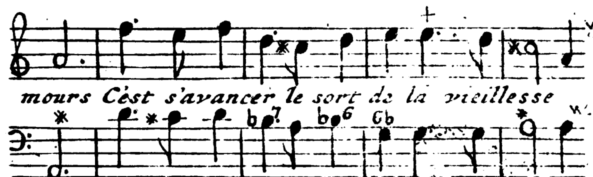
5. Air
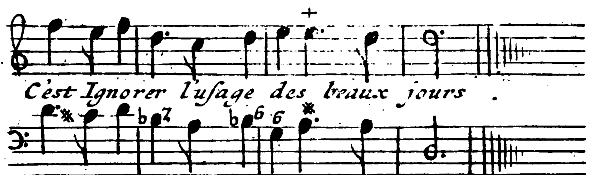
Que craignons nous de l'Amour qui nous

presse Que craignons nous des traits d'un

Dieu si doux nos cœurs sont faits pour

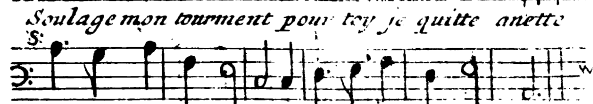

suivre sa tendresse se refuser les charmes des. A.

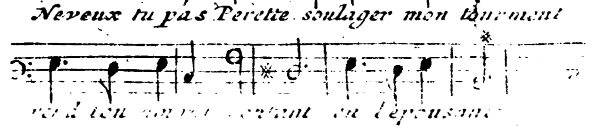

mours C'est s'avancer le sort de la vieillesse


C'est Ignorer l'usage des beaux jours .

6e. Air:


Ne veux tu pas Perette mecouter vn moment
Soulage mon tourment pour toy je quitte anette


Neveux tu pas Perette soulager mon tourment



en l'epousant ta bonne amie qui se marie doitte

donner envie d'en faire autant d'en faire autant.

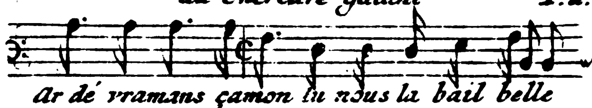
Oh non lucas je ne veux pas si donc tu n'est pas

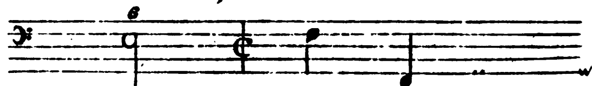
sage, de me parler de mariage, Si tu te ma:

riois tu serois si gentille si ie me mariois ie ne

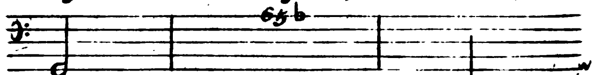
6

serois plus fille Eh bien tu Serois femme

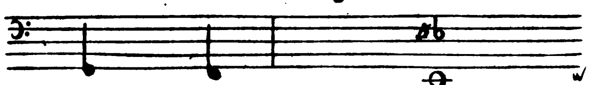




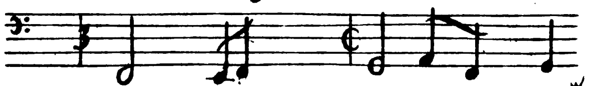




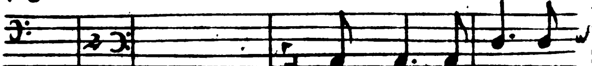












Tu - ný mettrois pas

J'y mettrois du mien Tuny mettrois pas tant du

tant du tiē qu'j'y met- trois du mien tu n'y met:

tien que J'y mettrois du mien tuny mettrois

trois pas tant du tiē qu'J'y mettrois du mien

4 5

pas tant du tien tuny mettrois pas

Tu- n'y mettrois pas tant du tien que

tant du tien que J'y mettrois du mien

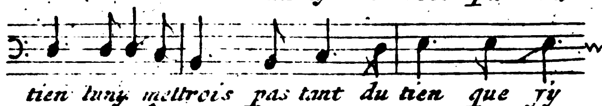
J'y mettrois que J'y mettrois du mien tuny

4 3*

Tuny mettrois pas tant du tien

mettrois pas tant du tien tu n'y mettrois pas tant du

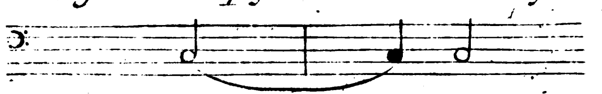

Tu ny mettrois pas tant

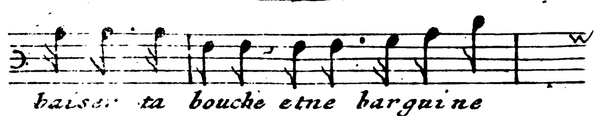

tien luny mettrois pas tant du tien que Jy

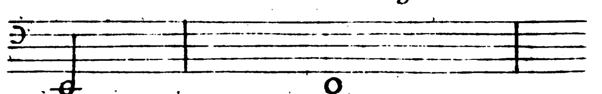

du tien que Jy mettrois du mi en


6
mettrois que Jy mettrois du mien


Morgué tést trop fa- rou che laisse moy




baiser ta bouche etne barguine
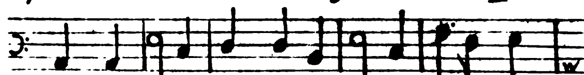



pas ouy ten sera bien plus gras





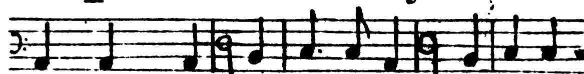
quand on aime bien vn baiser se baille pour



quand on aime bien vn baiser se baille pour
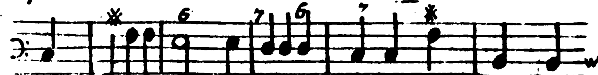


rien quand on aime bien vn baiser se baille



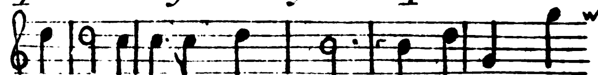
rien quand on aime bien vn baiser se baille



pour rien vn baiser se baille pour rien vn



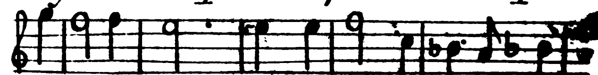
pour rië vn baiser se bail se baille pour rien vn
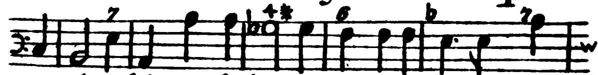


baiser se baille pour rien vn baiser quand
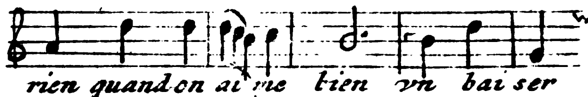


baiser se baille pour rien qu'on aime bien quand
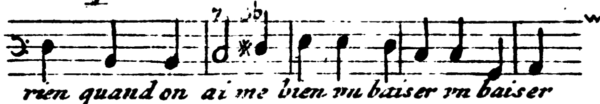


on aime bien vn baiser se baille pour



on aime bien vn baiser se baille se baille pour
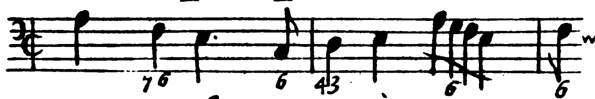






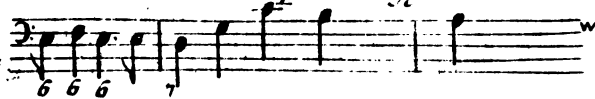


Air de l'Emp.r dans la lune par M.r de Lorenzani

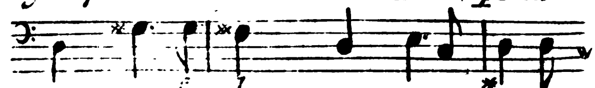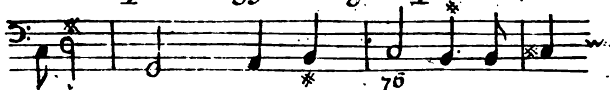






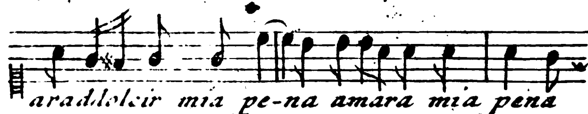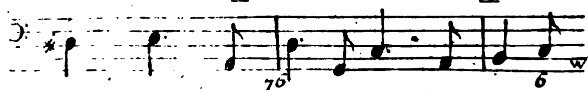




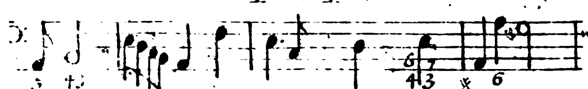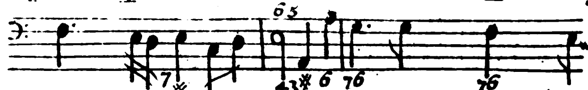


P:16.

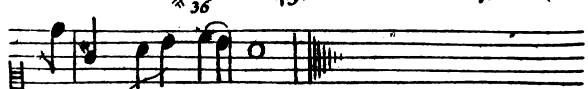


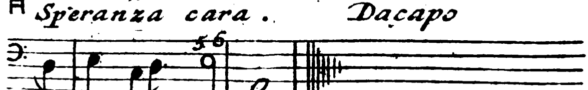
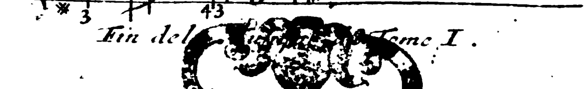









Fin del ... Tome I.







